This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

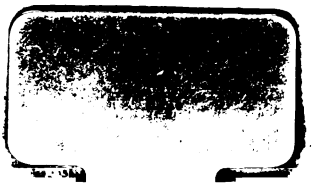
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

12 Vols
~~£~~ 3/10/-

Richard Brinsley Sheridan

Ex 1



D/-

~~NS 2.5 k 17~~

Vet. Fr. II B 147

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX.

TOME PREMIER.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE MARIVAUX,

De l'Académie Françoiſe.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXI.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 JUL. 19
OF OXFORD

ESSAI

Sur la Vie & ſur les Ouvrages de M. de MARIVAUX.

PIERRE CARLET DE MARIVAUX naquit à Paris ſur la Paroiſſe de Saint-Gervais, en 1688, & non en Auvergne, comme on le trouve écrit en pluſieurs endroits. Son pere, qui avoit été Directeur de la Monnoie à Riom, étoit d'une famille ancienne dans le Parlement de Normandie : il ne négligea rien pour l'éducation de ſon fils, qui annonça de bonne heure, par des progrès rapides dans ſes premieres études, cette fineſſe d'eſprit qui caractériſe ſes ouvrages. Un des premiers qui ſoient ſortis de ſa plume, ſont *les Folies Romaneſques*, qui ſe reſſentent de la jeuneſſe de ſon Auteur. C'eſt une imitation du Roman de *Dom Quichotte*. M. *de Marivaux* l'a retouché depuis, & ce Roman ſe trouve dans cette édition, ſous le titre de *Dom Quichotte Moderne*. *Pharſamond* en eſt le Héros. Plein des idées extravagantes qu'il a puiſées dans les Romans de

Chevalerie, il ſe fait accompagner par ſon valet, qui, ſous le nom de *Cliton*, & en qualité d'Ecuyer, participe à ſes aventures. Il leur en arrive d'aſſez plaiſantes en général ; & cet Ouvrage reſpire la gaieté.

A peine ſorti du Collége, M. *de Marivaux* s'étoit aviſé de dire qu'une Comédie n'étoit pas une choſe difficile. Pour le prouver, il compoſa *le Pere prudent*, petit Drame en un Acte, & fit voir en effet qu'une mauvaiſe Pièce eſt une choſe aiſée pour un homme d'eſprit. Il s'eſſaya enſuite dans le tragique, & donna en 1720, *la Mort d'Annibal.* Le peu de ſuccès qu'eut d'abord cette Tragédie, quoiqu'eſtimable à bien des égards, le détermina pour toujours à abandonner ce genre de ſtyle ; & ce parti ſage, en le rendant à ſon génie naturel, lui ouvrit une carriere brillante, pour laquelle il étoit beaucoup plus propre. Tout le monde ſçait avec quel applaudiſſement il a travaillé pendant plus de trente années pour deux de nos Théâtres. Il a ſoutenu ſeul, & longtems, la fortune des Italiens, qui, ſans ce ſecours, & faute de ſpectateurs, étoient preſque contraints d'abandonner leur Spectacle. Il leur a donné vingt-trois Pièces, dont la plupart reſtées au

Théâtre, ſe jouent toujours avec ſuccès. Ces Pieces, & neuf autres qu'il a données au Théâtre François, compoſent ſes Œuvres Dramatiques. Celles qui reparoiſſent le plus ſouvent à la Comédie Françoiſe, ſont *la Surpriſe de l'Amour*, *le Legs* & *le Préjugé vaincu*; & aux Italiens, *la Mere confidente*, *l'Ecole des Meres*, *l'Heureux Stratagême*, *les Fauſſes Confidences*, *l'Epreuve*, *Arlequin poli par l'Amour*, *la Double Inconſtance*, *la Fauſſe Suivante*, *l'Iſle des Eſclaves*, *le Jeu de l'Amour & du Hazard*, &c.

Voyant que ſes prédéceſſeurs avoient épuiſé tous les ſujets de Comédies de caractere, M. de *Marivaux* s'eſt livré à la compoſition des Pieces d'intrigue; & dans cette carriere, ne voulant avoir d'autre modele que lui-même, il s'eſt frayé une route nouvelle : il a imaginé d'introduire la Métaphyſique ſur la ſcène, & d'analyſer le cœur humain dans des diſſertations tendrement épigrammatiques. Auſſi le canevas de la plupart de ſes Comédies n'eſt-il ordinairement qu'une petite toile fort légere, dont l'ingénieuſe broderie exprime ce que les replis du cœur ont de plus ſecret, ce que les rafinemens de l'eſprit ont de plus délicat. Qu'on ne croye

cependant pas que cette ſubtilité comique ſoit le ſeul caractere diſtinctif de ſon Théâtre : ce qui y regne principalement, eſt un fonds de Philoſophie, dont les idées développées avec fineſſe, filées avec art, & adroitement accommodées à la ſcene, ont preſque toujours un but utile & moral. *Je voudrois rendre les hommes plus juſtes & plus humains*, diſoit-il ; *& je n'ai que cet objet en vue.* Il critiquoit, comme *Démocrite*, en Philoſophe qui ſait excuſer les défauts qu'il reprend ſans aigreur, & avec autant de prudence & de circonſpection, que de fineſſe & d'aménité.

Doué d'un eſprit ſubtil & réfléchi, M. *de Marivaux* tint encore un rang diſtingué parmi nos Moraliſtes Obſervateurs. Son *Spectateur François* lui a mérité, en Angleterre, l'honneur d'être comparé à *Labruyere.* Son plan embraſſe toutes ſortes d'objets, Morale, Religion, Politique, Sciences, Beaux-Arts, Commerce, &c. & ſur toutes ces matieres on retrouve toujours un Philoſophe agréable, qui connoît le monde, & ſçait donner à la vertu cet air d'agrément qui la fait aimer, & au vice les couleurs qui effarouchent la vertu.

La même choſe ſe fait remarquer dans *les*

Aventures de *** ou *les Effets ſurprenants de la ſympathie, dans la Vie de Marianne*, & dans *le Payſan parvenu*, Romans de M. *de Marivaux*, où brillent la vivacité & la fécondité de ſon imagination. C'eſt toujours le même goût pour la morale ; beaucoup d'eſprit, beaucoup de ſentiment, beaucoup de rafinement dans l'un & dans l'autre : mais toujours des réflexions utiles & délicates, & des peintures aimables de la vertu.

Dans cette nouvelle édition des Œuvres de *M. de Marivaux*, on a inſéré ſon *Homere travеſti*, Poëme burleſque, dont le but eſt de ridiculiſer les Héros de l'*Iliade*. J'aurois dû parler plutôt de cette plaiſanterie, parce que ce fut un de ſes premiers ouvrages. L'Auteur y fait voir avec eſprit, combien il eſt facile de donner une face riſible aux choſes les plus grandes & les plus ſérieuſes.

Tous les Ecrits de M. *de Marivaux* ont eu, à peu de choſe près, un égal ſuccès. On ne peut lui refuſer le mérite d'avoir aſſujetti partout l'imagination aux principes de la ſageſſe, le bel-eſprit à la décence, & de n'avoir été prodigue de l'un & de l'autre, qu'au profit des bonnes mœurs. On conviendra auſſi que peu d'Auteurs ont traité leurs Sujets avec autant de fécondité & de grâces ;

qu'il y en a peu dont la Philoſophie aît tant fourni de reſſources à l'imagination, tant de penſées & de ſaillies à l'eſprit. Quant à ſon ſtyle, le Public a adopté l'idée que M. *de Marivaux* lui-même s'en etoit formée. Il étoit analogue à ſa manière de voir & de ſentir. Ce ſtyle particulier, & le ſeul qui convenoit à la choſe, l'a fait regarder comme un Auteur ſingulier dans ſes expreſſions. On n'a pas ſçu ſentir d'abord que la fineſſe de ſes penſées ne pouvoit être rendue autrement. On a mis ſur le compte du ſtyle ce qui appartenoit à ſa pénétration; & j'ôſe dire qu'alors on le condamna ſans l'entendre. Depuis long-tems les perſonnes judicieuſes ſont revenues à la vérité; & on lui ſait gré d'avoir pu aſſujettir ſon ſtyle au genre des matieres qu'il traitoit. Il ſera chez la poſtérité un Auteur ſingulier, qu'on lira avec plaiſir & utilité, mais qu'il ſeroit dangereux de vouloir prendre pour modèle.

M. *de Marivaux* s'eſt peint dans ſes Ouvrages. Toutes les perſonnes qui l'ont connu particuliérement, ſçavent qu'il étoit avec lui-même, & dans le commerce de la vie, ce qu'il paroiſſoit dans ſes Ecrits. Avec un caractere tranquille, quoique ſenſible, il poſſédoit encore toutes les qualités

qu'exige la ſociété, & qui la rendent ſûre & agréable. A une probité exacte, à un noble déſintéreſſement, il réuniſſoit une candeur aimable, une âme bienfaiſante, une modeſtie ſans fard & ſans prétention, une affabilité pleine de ſentiment, & l'attention la plus ſcrupuleuſe à éviter tout ce qui pouvoit offenſer ou déplaire.

Son reſpect pour nos myſtères étoit auſſi ſincère que ſon amour pour la paix. Il ſçavoit, il aimoit, il pratiquoit la Religion: toute Philoſophie contraire à ſes principes & à ſes dogmes lui paroiſſoit frivole & inconſéquente; & ſon zèle s'anima plus d'une fois contre les railleries & les vains raiſonnements des eſprits-forts. Mais ſa Religion ne ſe bornoit pas à ce zèle: c'étoit dans la pratique des bonnes œuvres qu'il la faiſoit conſiſter, & ſpécialement dans une ſenſibilité effective pour les pauvres & les malheureux.

Simple, attentif, eſſentiel dans le commerce de l'amitié, M. *de Marivaux* y portoit également la délicateſſe & la ſincérité. Lorſque ſes amis, ſurtout les Gens de Lettres, le conſultoient, toute autre conſidération cédoit alors au deſir de leur être utile: il ſçavoit allier la douceur de l'inſinuation avec l'expreſſion de la vérité.

Au reſte, M. *de Marivaux* décidoit peu: il

consultoit au contraire beaucoup, & n'aimoit point à contester ni à prouver qu'il avoit raison. Jamais il ne répondit à la critique, se contentant d'en profiter, si elle étoit juste; l'abandonnant au jugement du public, si elle ne l'étoit pas. *J'aime mon repos*, disoit-il un jour à Madame *de Tencin*; *& je ne veux point troubler celui des autres.*

C'est par l'heureux assemblage de ces qualités chrétiennes & sociales, avec les talents de l'esprit les plus brillants, que M. *de Marivaux* s'acquit l'estime & la considération d'un grand Prince, & qu'il se fit un grand nombre d'amis dans un monde choisi, particulierement dans l'Académie Françoise, où il fut reçu d'une voix unanime au mois de Février 1743. Feu M. *le Duc d'Orléans*, entr'autres témoignages de la bienveuillance dont il l'honoroit, dota sa fille à l'Abbaye du Trésor, & fournit à tous les frais de sa Profession Religieuse. M. *de Marivaux* avoit eu cette fille unique de son mariage en 1721, avec Mademoiselle *Martin*, d'une bonne famille de Sens, & d'un mérite distingué, qu'il eut le chagrin de perdre en 1723, & qu'il a regrettée toute sa vie.

Rien peut-être ne prouve mieux la solidité de la Philosophie de notre illustre Académicien, que son indifférence pour les richesses & les distinctions. Il ne sollicita jamais les faveurs des

Grands : jamais il n'imagina que ſes talens dûſſent les lui mériter. Mais s'il crut devoir négliger la fortune & ne faire aucune démarche vers elle, il ne refuſa point ſes dons, lorſqu'elle les lui fit offrir par l'eſtime & l'amitié, ou par les protecteurs déſintéreſſés des Arts & des talents. Sa reconnoiſſance eût voulu ne laiſſer ignorer à perſonne, ni les attentions généreuſes que lui prodiguoit Madame *de Tencin*, ſi célebre elle-même par les charmes de ſon eſprit; ni celles de Mademoiſelle *de Saint-Jean*, qui, en acceptant le titre de ſa Légataire univerſelle, a continué ſi noblement d'être ſa bienfaîtrice, même après ſa mort. Je crois, en publiant les bienfaits & les noms de ſes illuſtres amies, ajouter à ſa gloire, faire leur éloge & celui de l'amitié. M. *de Marivaux* jouiſſoit d'ailleurs d'une penſion ſur la caſſette du Roi, & d'une autre plus conſidérable que lui faiſoit payer, ſans que peut-être il le ſçût lui-même, une Dame de la Cour, que les Lettres, les Arts & les Sciences ont reconnue longtems pour leur amie généreuſe & leur protectrice éclairée.

Avec ces reſſources, M. *de Marivaux* ſe ſeroit fait une ſituation auſſi aiſée que commode, s'il eût été moins ſenſible aux malheurs d'autrui & moins libéral. Il étoit né avec ces heureux penchans, que ſes infortunes perſonnelles avoient d'ailleurs

nourris & fortifiés dans ſon cœur : & ſon premier plaiſir fut toujours celui de les ſatisfaire. On ſait que, malgré la modicité de ſa fortune, il faiſoit beaucoup de dons ſecrets ; & que ſa charité, toujours bienfaiſante, ne ſe rebutoit pas même d'obliger & de ſecourir des ingrats. On l'a vu plus d'une fois ſacrifier juſqu'à ſon néceſſaire pour rendre la liberté, & même la vie, à des particuliers qu'il connoiſſoit à peine, mais qui étoient ou pourſuivis par des créanciers impitoyables, ou réduits au déſeſpoir. Il ſuffiſoit d'être dans l'indigence ou dans l'adverſité, pour avoir un droit aſſuré ſur ſes généroſités ; & ſi la reconnoiſſance les publioit, il n'en convenoit qu'avec peine. Il avoit la même attention à recommander le ſecret à ceux qu'il obligeoit, qu'à cacher à ſes plus intimes amis ſes chagrins domeſtiques & ſes propres beſoins.

Des vertus ſi ſolides & ſi effectives préparoient d'elles-mêmes M. *de Marivaux* à ſon dernier moment. Ses infirmités le lui firent enviſager : & il le vit arriver avec toute la tranquillité d'un Philoſophe chrétien, qui ne regarde la mort que comme un don de la Providence, & l'heureux moyen d'échanger le néant de la gloire & des proſpérités de ce monde avec la jouiſſance ineffable du bonheur de l'autre vie. Il mourut dans ces ſentiments le 11 Février 1763, âgé de 75 ans.

LE
PERE PRUDENT
ET
ÉQUITABLE,
OU
CRISPIN L'HEUREUX FOURBE.
COMÉDIE
EN VERS ET EN UN ACTE.

L'IMPRIMEUR
AU LECTEUR.

LE haſard ſeul a fait tomber cette Piece entre mes mains. L'Auteur, s'étant trouvé dans une compagnie, dit aſſez imprudemment, qu'une Piece comique n'étoit pas un ouvrage abſolument ſi difficile : quelqu'un lui répondit qu'il parloit en jeune homme. L'Auteur, piqué de ce reproche, s'engagea à faire une intrigue de Comédie. Il y travailla quelques jours après, & en montra ce qu'il avoit fait à un ami, qui l'exhorta de continuer ; il finit la Piece & la confia au même ami, qui me la fit voir auſſi à l'inſçu de l'Auteur. Il me parut qu'elle pourroit faire plaiſir, & j'ai cru ne devoir pas en priver le public.

ACTEURS.

DÉMOCRITE,	Pere de Philine.
PHILINE,	Fille de Démocrite.
TOINETTE,	Servante de Philine.
CLÉANDRE,	Amant de Philine.
CRISPIN,	Valet de Cléandre.
ARISTE,	Bourgeois campagnard.
Mᵉ. JACQUES,	Payſan ſuivant Ariſte.
LE CHEVALIER.	
LE FINANCIER.	
FRONTIN,	Fourbe employé par Criſpin.

LE
PERE PRUDENT
ET
ÉQUITABLE,
OU
CRISPIN L'HEUREUX FOURBE.
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DEMOCRITE, PHILINE, TOINETTE.

DÉMOCRITE.

JE veux être obéi : votre jeune cervelle,
Pour l'utile, aujourd'hui, choisit la bagatelle.
Cléandre, ce mignon, à vos yeux est charmant :
Mais il faut l'oublier, je vous le dis tout franc.

Vous rechignez, je crois, petite créature.
Ces morveuſes à peine ont-elles pris figure,
Qu'elles ſentent déjà ce que c'eſt que l'amour.
Hé bien donc! vous ſerez mariée en ce jour.
Il s'offre trois partis; un homme de Finance;
Un jeune Chevalier, le plus noble de France;
Et Ariſte, qui doit arriver aujourd'hui.
Je le ſouhaiterois, que vous fuſſiez à lui.
Il a de très-grands biens, il eſt près du village.
Il eſt vrai que l'on dit qu'il n'eſt pas de votre âge:
Maisqu'importe après tout? La jeune de Faubon
En eſt-elle moins bien, pour avoir un barbon?
Non: ſans aller plus loin, voyez votre couſine,
Avecſon vieil époux ſans ceſſe elle badine,
Elle ſaute, elle rit, elle danſe toujours.
Ma fille, les voilà les plus charmans amours:
Nous verrons aujourd'hui ce que c'eſt que cet homme.
Pour les autres, je ſçais auſſi comme on les nomme:
Ils doivent, ſur le ſoir, me parler tous les deux.
Ma fille, en voilà trois; choiſiſſez l'un d'entr'eux;
Je le veux bien encor: mais oubliez Cléandre;
C'eſt un colifichet qui voudroit nous ſurprendre,
Dont les biens embrouillés dans de très-grands procès,
Peut-être ne viendront qu'après votre décès.

PHILINE.

Si mon cœur....

DÉMOCRITE.

DEMOCRITE.

Taiſez-vous ; je veux qu'on m'obéiſſe.
Vous ſuivez ſottement votre amoureux caprice.
C'eſt faire votre bien que de vous réſiſter,
Et je ne prétends point ici vous conſulter.
Adieu.

SCENE II.

PHILINE, TOINETTE.

PHILINE.

DIs-moi, que faire après ce coup terrible?
Tout autre que Cléandre, à mes yeux eſt horrible.
Quel malheur!

TOINETTE.

Il eſt vrai.

PHILINE.

Dans un tel embarras,
Plutôt que de choiſir, je prendrois le trépas.

SCENE III.

PHILINE, TOINETTE, CLÉANDRE, CRISPIN.

CLÉANDRE.

N'Avez-vous pu, Madame, adoucir votre pere?
A nous unir tous deux, eſt-il toujours contraire?

PHILINE.

Oui, Cléandre.

CLÉANDRE.

A quoi donc vous déterminez-vous?

PHILINE.

A rien.

CLÉANDRE.

Je l'avoûrai, le compliment eſt doux.
Vous m'aimez cependant; au péril qui nous preſſe,
Quand je tremble d'effroi, rien ne vous intéreſſe.
Nous ſommes menacés du plus affreux malheur,
Sans alarme pourtant.....

PHILINE.

Doutez-vous que mon cœur,
Cher Cléandre, avec vous, ne partage vos craintes?
De nos communs chagrins je reſſens les atteintes,

Mais quel remede enfin y pourrai-je apporter ?
Mon pere me contraint, puis-je lui réſiſter ?
De trois maris offerts, il faut que je choiſiſſe,
Et ce choix à mon cœur eſt un cruel ſupplice.
Mais à quoi me réſoudre, en cette extrémité,
Si de ces trois partis mon pere eſt entêté ?
Qu'exigez-vous de moi ?

CLÉANDRE.

A quoi bon vous le dire ;
Philine, ſi l'amour n'a pu vous en inſtruire ?
Il eſt des moyens ſûrs, & quand on aime bien.....

PHILINE.

Arrêtez, je comprends : mais je n'en ferai rien.
Si mon amour m'eſt cher, ma vertu m'eſt plus chere.
Non, n'attendez de moi rien qui lui ſoit contraire.
Des ces moyens ſi ſûrs ne me parlez jamais.

CLÉANDRE.

Quoi !

PHILINE.

Si vous m'en parlez, je vous fuis déſormais.

CLÉANDRE.

Hé bien ! fuyez ingrate, & riez de ma perte.
Votre injuſte froideur, eſt enfin découverte.
N'attendez point de moi, de marques de douleur ;
On ne perd preſque rien à perdre un mauvais cœur ;

Et ce ſeroit montrer une foibleſſe extrême,
Par de lâches tranſports, de prouver qu'on vous aime;
Vous qui n'avez pour moi qu'inſenſibilité.
Doit-on par des ſoupirs, payer la cruauté?
C'en eſt fait, je vous laiſſe à votre indifférence;
Je vais mettre, à vous fuir, mon unique conſtance;
Et ſi vous m'accablez d'un ſi cruel deſtin,
Vous ne jouirez pas du moins de mon chagrin.

PHILINE.

Je ne vous retiens pas, devenez infidele,
Donnez-moi tous les noms, d'ingrate & de cruelle;
Je ne regrette point un amant tel que vous,
Puiſque de ma vertu vous n'êtes point jaloux.

CLÉANDRE.

Finiſſons là-deſſus, quand on eſt ſans tendreſſe,
On peut faire aiſément des leçons de ſageſſe,
Philine, & quand un cœur chérit comme le mien...:
Mais quoi! vous le vanter, ne ſerviroit de rien.
Je vous ai mille fois montré toute mon âme.
Et vous n'ignorez pas combien elle eut de flâme;
Mon crime eſt d'avoir eu le cœur trop enflamé.
Vous m'aimeriez encor, ſi j'avois moins aimé.
Mais, duſſé-je, Philine, être accablé de haîne,
Je ſens que je ne puis renoncer à ma chaîne.
Adieu, Philine, adieu; vous êtes ſans pitié,
Et je n'exciterois que votre inimitié.

Rien ne vous attendrit : quel cœur, qu'il eſt barbare !
Le mien, dans les ſoupirs, s'abandonne & s'égare.
Ha ! qu'il m'eût été doux de conſerver mes feux !
Plus content mille fois..... que je ſuis malheureux !
Adieu, chere Philine..... avant que je vous quitte...
(*il va & revient.*)
De quelques feints regrets du moins plaignez ma fuite.

PHILINE, *s'en allant auſſi & ſoupirant.*

Ah !

CLÉANDRE, *l'arrête.*

Mais où fuyez-vous ? arrêtez donc vos pas.
Je ſuis prêt d'obéir, eh ! ne me fuyez pas.

TOINETTE.

Votre pere pourroit, Madame, vous ſurprendre ;
Vous ſçavez qu'il n'eſt pas fort prudent de l'attendre.
Finiſſez vos débats, & calmez le chagrin...

CRISPIN.

Oui, croyez-en, Madame, & Toinette & Criſpin :
Faites la paix tous deux.

TOINETTE.

Quoi ! toujours triſte mine !

CRISPIN.

Parbleu ! qu'avez-vous donc, Monſieur, qui vous chagrine ?
Je ſuis de vos amis, ouvrez-moi votre cœur.
A raconter ſa peine, on ſent de la douceur.

Chaſſez de votre eſprit toute triſte penſée ;
Votre bourſe, Monſieur, ſeroit-elle épuiſée ?
C'eſt, il faut l'avouer, un deſtin bien fatal ;
Mais en revanche auſſi, c'eſt un deſtin bannal.
Nombre de gens, atteints de la même foibleſſe,
Dans leur triſte gouſſet logent la ſéchereſſe :
Mais Criſpin fut toujours un généreux garçon ;
Je vous offre ma bourſe, uſez-en ſans façon.

TOINETTE.

Ha ! que vous m'ennuyez ! pour finir vos alarmes,
C'eſt un fort bon moyen, que de verſer des larmes !
Retournez au logis paſſer votre chagrin.

CRISPIN.

Et retournons au nôtre y prendre un doigt de vin.

TOINETTE.

Que vous êtes enfans !

CRISPIN.

Leur douloureux martyre,
En les faiſant pleurer, me fait crever de rire.

TOINETTE.

Qu'un air triſte & mourant vous ſied bien à tous deux !

CRISPIN.

Qu'il eſt beau de pleurer, quand on eſt amoureux !

TOINETTE.

Hé bien ! finiſſez-vous ? toi, Criſpin, tiens ton maître.

Hélas ! que vous avez de peine à vous connoître !

CRISPIN.

Ils ne ſe diſent mot, Toinette ; ſifflons-les.
On ſiffle bien auſſi Meſſieurs les perroquets.

CLÉANDRE.

Promettez-moi, Philine, une vive tendreſſe.

PHILINE.

Je n'aurai pas de peine à tenir ma promeſſe.

CRISPIN.

Quel aimable jargon ! je me ſens attendrir.
Si vous continuez, je vais m'évanouïr.

TOINETTE.

Hélas, beau cupidon, le douillet perſonnage !
Mais, Madame, en un mot, ceſſez ce badinage.
Votre pere viendra.

CLÉANDRE.

Non, il ne ſuffit pas
D'avoir pour le préſent terminé nos débats.
Voyons encore ici quel biais l'on pourroit prendre ;
Pour nous unir enfin, ce qu'on peut entreprendre.

PHILINE, *à Toinette.*

De mon pere tu ſçais quelle eſt l'intention.
Il m'offre trois partis, Ariſte un vieux barbon,
L'autre eſt un Chevalier, l'autre homme de Finance ;

Mais, Ariſte ce vieux auroit la préférence.
Il a de très-grands biens, & mon pere aujourd'hui
Pourroit le préférer à tout autre parti.
Il arrive en ce jour.

TOINETTE.

Je le ſçais, mais que faire ?
Je ne vois rien ici qui ne vous ſoit contraire.
Dans ta tête, Criſpin, cherche, invente un moyen.
Pour moi, je ſuis à bout, & je ne trouve rien,
Remue un peu, Criſpin, ton imaginative.

CRISPIN.

En fait de tours d'eſprit, la femelle eſt plus vive.

TOINETTE.

Pour moi je doute fort qu'on puiſſe rien trouver.

CRISPIN, *tout-à-coup en enthouſiame.*

Silence; par mes ſoins, je prétends vous ſauver.

TOINETTE.

Dieux ! quel enthouſiaſme !

CRISPIN.

Alte là. Mon génie
Va, des fureurs du ſort, affranchir votre vie.
Ne redoutez plus rien, je vais tarir vos pleurs,
Et vous allez, par moi, voir finir vos malheurs.
Oui, quoique le deſtin vous livre ici la guerre,
Si Criſpin eſt pour vous....

TOINETTE.

Quel bruit pour ne rien faire!

CRISPIN.

Oſez-vous me troubler, dans l'état où je ſuis?
Si ma main...., mais plutôt rappellons nos eſprits.
J'enfante....

TOINETTE.

Un avorton.

CRISPIN.

Le deſſein d'une intrigue.

TOINETTE.

Hé! ne diroit-on pas qu'il médite une ligue?
Venons, venons au fait.

CRISPIN.

Enfin je l'ai trouvé.

TOINETTE.

Et votre enthouſiaſme eſt enfin achevé?

CRISPIN, *parlant à Philine.*

D'Ariſte vous craignez la ſubite arrivée.

PHILINE.

Peut-être qu'à ce vieux je me verrois livrée.

CRISPIN. (*à Cléandre.*)

Vaines terreurs, chanſons. Vous, vous êtes certain
De ne pouvoir jamais lui donner votre main.

CLÉANDRE.

Oui, vraiment,

CRISPIN.

Avec moi, tout ceci bagatelle.

CLÉANDRE.

Hé! que faire?

CRISPIN.

Ha! parbleu, ménagez ma cervelle.

TOINETTE.

Benêt!

CRISPIN.

Sans compliment, c'eſt dans cette journée,
Qu'Ariſte doit venir, pour tenter hymenée?

TOINETTE.

Sans doute.

CRISPIN.

Du voyage il perdra tous les frais.
Je ſçaurai de ces lieux l'éloigner pour jamais.
Quand il ſera parti, je prendrai ſa figure.
D'un Campagnard groſſier imitant la poſture,
J'irai trouver ce pere; & vous verrez enfin,
Et quel tréſor je ſuis, & ce que vaut Criſpin.

TOINETTE.

Mais enfin, lui parti, cette homme de Finance,
De la Bourſiniere, eſt un rival d'importance.

CRISPIN.

Nous pourvoirons à tout.

TOINETTE.

Ce Chevalier charmant?...

CRISPIN.

Ce ſont de nos Cadets brouillés avec l'argent.
Chez les vieilles Beautés eſt leur bureau d'adreſſe.
Qu'il y cherche fortune.

TOINETTE.

Hé! oui, mais le temps preſſe.
Ne t'amuſe donc pas, Criſpin ; il faut pourvoir
A chaſſer tous les trois, & même dès ce ſoir.
Ariſte étant parti, dis-nous par quelle adreſſe,
Des deux autres Meſſieurs.

CRISPIN.

J'ai des tours de ſoupleſſe,
Dont l'effet ſera ſûr... A propos j'ai beſoin
De quelque habit de femme,

CLÉANDRE.

Hé! bien, j'en aurai ſoin.
Va, je t'en donnerai.

CRISPIN.

Je connois certain drôle,
Que je dois employer, & qui joûra ſon rôle.

(*Se tournant vers Cléandre & Philine, il dit:*)
Vous, ne paroiſſez pas; & vous, ne craignez rien;
Tout doit vous réuſſir, cet oracle eſt certain.
Je ne m'éloigne pas. Avertis-moi, Toinette,
Si l'un des trois arrive, afin que je l'arrête.

CLÉANDRE.

Adieu chere Philine.

PHILINE.

Adieu.

SCENE IV.

CLÉANDRE ET CRISPIN.

CLÉANDRE.

Mais dis, Criſpin,
Pour tromper Démocrite, es-tu bien aſſez fin?

CRISPIN.

Repoſez-vous ſur moi, dormez en aſſurance,
Et méritez mes ſoins par votre confiance.
De ce que j'entreprends je ſors avec honneur,
Ou j'en ſors, pour le moins, toujours avec bonheur.

CLEANDRE.

Que tu me rends content! Si j'épouſe Philine,

Je te fonde, Criſpin, une ſûre cuiſine.

CRISPIN.

Je ſçavois autrefois quelques mots de latin:
Mais depuis qu'à vos pas m'attache le deſtin,
De tous les temps, celui que garde ma mémoire,
C'eſt le futur, ſoit dit ſans taxer votre gloire.
Vous direz au futur: çà, tu ſeras payé;
Pour de préſent, *caret*: vous l'avez oublié.

CLÉANDRE.

Va, tu ne perdras rien; ne te mets point en peine.

CRISPIN.

Quand vous vous marîrez j'aurai bien mon étrenne.
Sortons; mais quel ſeroit ce grand original?
Ma foi ce pourroit bien être notre animal.
Allez chez vous m'attendre.

SCENE V.

CRISPIN, ARISTE, Me. JACQUES *ſuivant Ariſte.*

Me. JACQUES.

C'eſt là Monſieur, Ariſte,
Et v'là bian la maiſon, je le ſens à la piſte;

Mais l'homme que voici nous inſtruira de ça.

CRISPIN, *s'entortillant le nez dans ſon manteau.*

Que cherchez-vous, Meſſieurs?

ARISTE.

Ne ſeroit-ce pas là
La maiſon d'un nommé le Seigneur Démocrite?

Me. JACQUES.

Je ſons partis tous deux pour lui rendre viſite.

CRISPIN.

Oui; que demandez-vous?

ARISTE.

J'arrive ici pour lui.

Me. JACQUES.

C'eſt que ce Démocrite avertit celui-ci
Qu'il lui bailloit ſa fille, & ça m'a fait envie.
Je venions aſſiſter à la çarimonie.
Je devons épouſer la fille de Jacquet,
Et je venions un peu voir comment ça ſe fait.

CRISPIN.

Eſt-ce Ariſte?

ARISTE.

C'eſt moi.

Me. JACQUES.

Velà ſa portraiture;
Tout comme l'a bâti notre mere Nature.

CRISPIN.

Moi, je ſuis Démocrite.

ARISTE.

Ha ! quel heureux haſard !
Démocrite, pardon, ſi j'arrive un peu tard.

CRISPIN.

Vous vous moquez de moi.

Me. JACQUES.

Velà donc le Biau-pere ?
Oh ! bian, piſque c'eſt vous, ſouffrez donc, ſans myſtere,
Que je vous dégauchiſſe un petit compliment,
En vous remarciſſant de votre traitement.

CRISPIN.

Vous me comblez d'honneur; je voudrois que ma fille
Pût dans la ſuite, Ariſte, unir notre famille.
On nous a fait de vous un ſi ſage récit.

ARISTE.

Je ne mérite pas tout ce qu'on en a dit.

Me. JACQUES.

Palſangué ! qu'ils feront tous deux un biau carrage.
Je ne ſçais pas au vrai ſi la fille eſt bien ſage ;
Mais, margué ! je m'en doute.

CRISPIN.

Il ne me ſied pas bien
De la louer moi-même & d'en dire du bien.

Vous en pourrez juger, elle eſt très-vertueuſe.

Me. JACQUES.

Biau-pere, dites-moi, n'eſt-elle pas rêveuſe?

CRISPIN.

Monſieur ſera content, s'il devient ſon époux.

ARISTE.

C'eſt, je l'ôſe aſſurer, mon ſouhait le plus doux.
Et quoique dans ces lieux j'aye fait ma retraite....

Me. JACQUES, *vîte.*

C'eſt qu'en ville autrefois ſa fortune étoit faite.
Il étoit emplouyé dans un très-grand emploi;
Mais on le rechercha de par Monſieur le Roi.
Il avoit un biau train, quelques farmiers vinrent;
Ah! les méchants bourriaux! les farmiers le forcirent
A compter. Ils diſiont que Monſieur avoit pris
Plus d'argent qu'il ne faut, & qu'il n'étoit permis;
Enfin, tout ci, tout ça, ces gens, pour ſon ſalaire,
Vouliont, ſe diſoient-ils, lui faire pardre terre.
Ceti-ci prit la mouche, il leur plantit tout là,
Et de-ci les valets, & les cheviaux de-là;
Et Monſieur, bien fâché d'une telle avanie,
S'en venit dans les champs vivre en mélancoulie.

ARISTE.

Le fait eſt ſeulement, que, laſſé du fracas,
Le ſéjour du village a pour moi plus d'appas.

Me.

Me. JACQUES, *apperçevant Toinette à une fenêtre.*
Ha! le friand minois que je vois qui regarde!

TOINETTE, *à la fenêtre.*
Hé! qui sont ces gens-là?

Me. JACQUES.
L'aimable camarade!
Biau-pere; c'est l'enfant dont vous voulez parler.

CRISPIN.
Il est vrai, c'est ma fille; & je vais l'appeller.
Ma fille, descendez. (*Il fait signe à Toinette.*)

Me. JACQUES.
Morgué, qu'elle est gentille!

SCENE VI.

ARISTE, Me. JACQUES, CRISPIN, TOINETTE.

CRISPIN, *allant au devant de Toinette, & lui disant bas.*
FAis ton rôle, entends-tu? Je te nomme ma fille;
Et cet homme est Ariste. Approchez-vous de nous,
Ma fille, & saluez votre futur époux.

Me. JACQUES.

Jarnigué, la friponne! elle auroit ma tendreſſe.

ARISTE.

Je ſerois trop heureux, Monſieur, je le confeſſe.
Madame a des appas dont on eſt ſi charmé,
Qu'en la voyant d'abord on ſe ſent enflâmé.

TOINETTE.

Eſt-il vrai, trouvez-vous que je ſois bien aimable?
On ne voit, me dit-on, rien de plus agréable,
En gros je ſuis parfaite & charmante en détail.
Mes yeux ſont tout de feu, mes levres de corail,
Le nez le plus friand, la taille la plus fine.
Mais mon eſprit encor vaut bien mieux que ma mine.
Gageons que votre cœur ne tient pas d'un filet?
Fripon, vous ſoupirez, avouez-le tout net.
Il eſt tout interdit.

CRISPIN, *bas.*

Tu réponds à merveilles;
Courage ſur ce ton.

Me. JACQUES.

Ça ravit mes oreilles.

ARISTE.

Que veut dire ceci, veut-elle badiner?
Cet air & ſes diſcours ont droit de m'étonner.

TOINETTE.

Je vois que le pauvre homme a perdu la parole :
S'il devenoit muet, papa, je deviens folle.
Parlez-donc, cher amant, petit mari futur.
Sied-t-il bien aux amans d'avoir le cœur si dur ?
Allez, petit ingrat, vous méritez ma haîne.
Je ferai désormais la fiere & l'inhumaine.

ARISTE.

Je n'y comprends plus rien.

TOINETTE.

Tourne vers moi les yeux,
Et vois combien les miens sont tendres, amoureux.
Ha ! que pour toi déja j'ai conçu de tendresse !
O trop heureux mortel de m'avoir pour maitresse !

ARISTE.

Dans quel égarement....

TOINETTE.

Vous ne me dites mot !
Je vous croyois poli, mais vous n'êtes qu'un sot.
Moi, devenir sa femme ! ha ! ha ! quelle figure !
Marier un objet, chef-d'œuvre de nature,
Fi donc ! avec un singe aussi vilain que lui !

ARISTE, *bas.*

Le guenon !

TOINETTE.

Cher papa, non, j'en mourrois d'ennui.
Je ſuis vous le ſçavez, ſujette à la migraine.
L'aſpect de ce magot la rendroit quotidienne.
Que je le hais déja ! je ne le puis ſouffrir.
S'il devient mon, époux ma vertu va finir ;
Je ne réponds de rien.

ARISTE.

Quelle étrange folie !

CRISPIN.

Son humeur eſt contraire à la mélancolie.

ARISTE.

A l'autre !

CRISPIN.

Expliquez vous, ne vous plaît-elle pas ?

ARISTE.

Sans ſon extravagance elle auroit des appas.
Retirons-nous d'ici, laiſſons ces imbécilles ;
Ils auroient de l'argent à courir dans les villes.
Nous venons de bien loin pour ne voir que des foux.

Me. JACQUES.

Adieu, biauté quinteuſe, adieu donc, ſans courroux.
La peſte les étouffe.

CRISPIN.

Mon humeur eſt mutine,

Point de bruit, s'il vous plaît, ou bien ſur votre échine
J'apoſtrophe un *ergò*, qu'on nomme *in barbara*.

Me. JACQUES.

Ha ! morgué le biau nid que j'avions trouvé là !

SCENE VII.

CRISPIN, TOINETTE.

CRISPIN.

IL eſt congédié.

TOINETTE.

Grâces à mon adreſſe.

CRISPIN.

Je te trouve en effet digne de ma tendreſſe.

TOINETTE.

Eſt-il vrai, ſieur Criſpin ? ha ! vous vous ravalez.

CRISPIN.

Vous ne ſçavez donc pas tout ce que vous valez ?

TOINETTE.

C'eſt trop ſe prodiguer.

CRISPIN.

Je ne puis m'en défendre.
Les grands-hommes ſouvent ſe plaiſent à deſcendre.

TOINETTE.

Démocrite paroît : adieu, ſonge au projet.

CRISPIN.

Ne t'embarraſſe pas : vas, je ſçais mon ſujet.
Je me vais dire Ariſte & trouver Démocrite ;
Et je ſçaurai chaſſer les autres dans la ſuite.
Mais prends garde, l'un d'eux pourroit bien arriver.
Je ne m'écarte point, viens vîte me trouver.

TOINETTE.

Ils ne viendront qu'au ſoir rendre viſite au pere.

CRISPIN.

Je pourrai donc les voir & terminer l'affaire.

SCENE VIII.

DÉMOCRITE, TOINETTE.

DÉMOCRITE.

TOinette !

TOINETTE.

Hé ! bien, Monſieur ?

DÉMOCRITE.

Puiſque c'eſt aujourd'hui
Qu'Ariſte doit venir, ayez ſoin que, pour lui,

L'on prépare un régal : ma fille eſt prévenue.

TOINETTE.

Je ſçais fort bien, Monſieur, qu'elle attend ſa venue
Mais pour être ſa femme, il eſt un peu trop vieux.

DÉMOCRITE.

Il a plus de raiſon.

TOINETTE.

En ſera-t-elle mieux?
La raiſon à ſon âge, eſt, ma foi, bagatelle;
Et la raiſon n'eſt pas le charme d'une belle

DÉMOCRITE

Mais elle doit ſuffire.

TOINETTE.

Oui, pour de vieux époux;
Mais les jeunes, Monſieur, n'en ſont pas ſi jaloux.
Un peu moins de raiſon, plus de galanterie;
Et voilà ce qui fait le plaiſir de la vie.

DÉMOCRITE.

C'en eſt fait, taiſez-vous, je lui laiſſe le choix;
Qu'elle prenne celui qui lui plaira des trois.

TOINETTE.

Mais...

DÉMOCRITE.

Mais retirez-vous, & gardez le ſilence;
Parbleu, c'eſt bien à vous à taxer ma prudence!

SCENE IX.

DÉMOCRITE, *seul.*

EN effet, eſt-il rien de plus avantageux?
Quoi! je préférerois, pour je ne ſçais quels feux,
Un jeune homme ſans bien à trois partis ſortables!
Que faire, ſans le bien, de figures aimables?
S'il gagnoit ſon procès, cet amant ſi chéri,
En ce cas, il pourroit, devenir ſon mari:
Mais vuider des procès, c'eſt une mer à boire.

SCENE X.

DÉMOCRITE, LE CHEVALIER *de la Minardiniere.*

LE CHEVALIER.

C'Eſt ici.

DÉMOCRITE, *ne voyant pas le Chevalier.*

C'eſt moi ſeul, enfin, que j'en veux croire.

LE CHEVALIER.

Le Seigneur Démocrite n'eſt-il pas logé là?

DÉMOCRITE.

Voulez-vous lui parler ?

LE CHEVALIER.

Oui, Monſieur.

DÉMOCRITE.

Levoilà.

LE CHEVALIER.

La rencontre eſt heureuſe, & ma joie eſt extrême ;
En arrivant d'abord, de vous trouver vous-même,
Philine eſt le ſujet qui m'amene vers vous.
Mon bonheur ſera grand, ſi je ſuis ſon époux,
Je ſuis le Chevalier de la Minardiniere.

DÉMOCRITE.

Ha! je comprends, Monſieur, & la choſe eſt fort claire;
Je ſuis inſtruit de tout, j'eſpérois de vous voir,
Comme on me l'avoit dit, aujourd'hui ſur le ſoir.

LE CHEVALIER.

Puis-je croire, Monſieur, que votre aimable fille
Voudra bien conſentir d'unir notre famille ?

DÉMOCRITE.

Je ſuis perſuadé que vous lui plairez fort,
Si vous ne lui plaiſiez, elle auroit un grand tort;
Mais comme vous avez preſſé votre viſite,
Et qu'on n'eſpéroit pas que vous vinſſiez ſi vîte,
Elle eſt chez un parent, même aſſez loin d'ici.

Si vous voulez, Monſieur, revenir aujourd'hui,
Vous vous verriez tous deux, & l'on prendroit meſure.

LE CHEVALIER.

Vous pouvez ordonner, & c'eſt me faire injure,
Que de penſer, Monſieur, que je plaigne mes pas ;
Et l'eſpoir qui me flatte a pour moi trop d'appas.
Je reviens ſur le ſoir.

SCENE XI.

DÉMOCRITE, *ſeul.*

JE fais avec prudence,
De ne l'avoir trompé par aucune aſſurance.
Il eſt bon de choiſir ; j'en dois voir encor deux,
Et ma fille à ſon gré choiſira l'un d'entr'eux.
Ariſte & l'autre ici doivent bientôt ſe rendre,
Et j'aurai dans ce jour l'un des trois pour mon gendre.
Quelque mérite enfin qu'ait notre Chevalier,
Il faut attendre Ariſte, & notre Financier.
L'heure approche, & bientôt....

SCENE XII.

DÉMOCRITE, CRISPIN
contrefaisant Ariſte.

CRISPIN.

MOrbleu de Démocrite!
Je penſe qu'à mes yeux ſa maiſon prend la fuite.
Depuis long-temps ici que je la cherche en vain,
J'aurois, je gage, bu dix chopines de vin.

DÉMOCRITE.

Quel ivrogne! parlez, auriez-vous quelque affaire
Avec lui?

CRISPIN.

Babillard, vous plaît-il de vous taire?
Vous interroge-t-on?

DÉMOCRITE.

Mais c'eſt moi qui le ſuis.

CRISPIN.

Ha! ha! je me reprends, ſi je me ſuis mépris.
Comment vous portez-vous? Je me porte à merveille,
Et je ſuis toujours frais, grâce au jus de la treille.

DÉMOCRITE.

Votre nom, s'il vous plaît?

CRISPIN.

Et mon ſurnom auſſi.
Je ſuis Antoine Ariſte, arrivé d'aujourd'hui,
Exprès pour épouſer votre fille, je penſe :
Car le doute eſt fondé deſſus l'expérience.

DÉMOCRITE.

Vous êtes goguenard, je ſuis pourtant charmé
De vous voir.

CRISPIN.

Dites-moi, pourrai-je en être aimé ?
Voyons-la.

DÉMOCRITE.

Je le veux : qu'on appelle ma fille.

CRISPIN.

Je me promets de faire une grande famille;
J'aime fort à peupler.

SCENE XIII.

DÉMOCRITE, CRISPIN, PHILINE.

DÉMOCRITE.

LA voilà.

CRISPIN.

Je la vois.
Mon humeur lui plaira, j'en juge à ſon minois.

DÉMOCRITE.

Ma fille, c'eſt Ariſte.

CRISPIN.

Ho! ho! que de fontange!
Il faut quitter cela, ma mignonne, mon ange.

PHILINE.

Hé! pourquoi les quitter?

DÉMOCRITE.

Quelles ſont vos raiſons?

CRISPIN.

Oui, oui, parmi les bœufs, les vaches, les dindons,
Il vous fera beau voir de rubans toute ornée!

Dans huit jours, vous ſerez couleur de cheminée.
Tous mes biens ſont ruraux, il faut beaucoup de ſoin.
Tantôt, c'eſt au grenier, pour deſcendre du foin;
Veiller ſur les valets, leur préparer la ſoupe;
Filer tantôt du lin, & tantôt de l'étoupe;
A faute de valets, ſouvent laver les plats,
Eplucher la ſalade, & refaire les draps;
Se lever avant jour, en jupe, ou camiſolle;
Pour éveiller ſes gens, crier comme une folle.
Voilà, ma chere enfant, déſormais votre emploi,
Et de ce que je veux, faites-vous une loi.

PHILINE.

Dieux! quel original! je n'en veux point, mon pere.

DÉMOCRITE.

Ce ruſtique Bourgeois commence à me déplaire.

CRISPIN.

Ses ſouliers, pour les champs, ſont un peu trop mignons.
Dans une baſſe cour, des ſabots ſeront bons.

PHILINE.

Des ſabots!

DÉMOCRITE.

Des ſabots!

CRISPIN.

Oui, des ſabots, ma fille.
Sçachez qu'on en porta toujours dans ma famille.

Et j'ai même un couſin, à préſent Financier,
Qui jadis ſans reproche étoit un ſabotier.
Croyez-moi, vous ſerez mille fois plus charmante,
Quand, au lieu de damas, habillée en ſervante,
Et devenue enfin une groſſe dondon,
De ma maiſon des champs vous prendrez le timon.

DÉMOCRITE.

Le prenne qui voudra : mais je vous remercie.
Non, je n'en vis jamais de ſi ſot en ma vie.
Adieu, ſieur campagnard; je vous donne un bon ſoir.
Pour ma fille jamais n'eſpérez de l'avoir.
Laiſſons-le.

CRISPIN.

Dieu vous garde. Oh! bien, qu'elle choiſiſſe;
Qu'elle prenne un garçon, Normand, Breton, ou Suiſſe;
Et que m'importe à moi?

SCENE XIV.

CRISPIN, *ſeul.*

Pour la ſubtilité,
Je penſe qu'ici bas mon pareil n'eſt pas né.
Que d'adreſſe, morbleu! De Paris juſqu'à Rome,
On ne trouveroit pas un auſſi galant-homme.

Oui, je ſuis, dans mon genre, un grand original;
Les autres, après moi, n'ont qu'un talent bannal.
En fait d'eſprit, de ton, les Anciens ont la gloire.
Qu'ils viennent avec moi diſputer la victoire,
Un modele pareil va tous les effacer.
Il eſt vrai que de ſoi c'eſt un peu trop penſer:
Mais quoi! je ne ments pas, & je me rends juſtice;
Un peu de vanité n'eſt pas un ſi grand vice.
Ce n'eſt pourtant pas tout: reſte deux, & partant
Il faut les écarter, le cas eſt important.
Ces deux autres Meſſieurs n'ont point vu Démocrite,
Aucun d'eux n'eſt venu pour lui rendre viſite.
Toinette m'en aſſûre; elle veille au logis:
Si quelqu'un arrivoit, elle en auroit avis.
Je connois nos rivaux: même par aventure,
A tous les deux, jadis, je ſervis de Mercure.
Je vais donc les trouver, & par de faux diſcours,
Pour jamais dans leurs cœurs éteindre leurs amours.
J'ai déjà prudemment prévenu certain drôle,
Qui d'un Faux Financier joûra fort bien le rôle.
Mais le voilà qui vient, notre vrai Financier.
Courage, il faut ici faire un tour du métier.
Il arrive à propos.

SCENE

SCENE XV.

CRISPIN, LE FINANCIER.

LE FINANCIER, *arrivant ſans voir Criſpin.*

OUi, voilà ſa demeure.
Sans doute je pourrai le trouver à cette heure.
Mais, eſt-ce toi, Criſpin?

CRISPIN.

C'eſt votre ſerviteur.
Et quel hazard, Monſieur, ou plutôt quel bonheur
Fait qu'on vous trouve ici?

LE FINANCIER.

J'y fais un mariage.

CRISPIN.

Vous mariez quelqu'un dans ce petit village?

LE FINANCIER.

Connois-tu Démocrite?

CRISPIN.

Hé! je loge chez lui.

LE FINANCIER.

Quoi! tu loges chez lui? j'y viens moi-même auſſi.

CRISPIN.

Hé! qu'y faire?

LE FINANCIER.

J'y viens pour épouſer ſa fille.

CRISPIN.

Quoi! vous vous alliez avec cette famille!

LE FINANCIER.

Hé! ne fais-je pas bien?

CRISPIN.

Je ſuis de la maiſon,
Et je ne puis parler.

LE FINANCIER.

Tu me donnes ſoupçon:
De grâce, explique-toi.

CRISPIN.

Je n'ôſe vous rien dire.

LE FINANCIER.

Quoi! tu me cacherois!

CRISPIN.

Je n'aime point à nuire.

LE FINANCIER.

Criſpin, encore un coup.

CRISPIN.

Ha! ſi l'on m'entendoit,

Je ſerois mort, Monſieur, & l'on m'aſſommeroit.

LE FINANCIER.

Quoi! Criſpin, autrefois qui fut à mon ſervice !...

CRISPIN.

Enfin vous voulez donc, Monſieur, que je périſſe?

LE FINANCIER.

Ne t'embarraſſe pas.

CRISPIN.

Gardez donc le ſecret.
Je ſuis perdu, Monſieur, ſi vous n'êtes diſcret.
Je tremble.

LE FINANCIER.

Parle donc.

CRISPIN.

Hé bien donc! cette fille,
Son pere & ſes parens & toute la famille,
Tombent d'un certain mal que je n'ôſe nommer.

LE FINANCIER.

Ha! Criſpin, quelle horreur! tu me fais friſſonner.
Je venois de ce pas rendre viſite au pere,
Et peut-être, ſans toi, j'euſſe fini l'affaire.
A préſent, c'en eſt fait, je ne veux plus le voir:
Je m'en retourne enfin à Paris dès ce ſoir.

CRISPIN.

Je m'enfuis, mais ſurtout gardez bien le ſilence.

LE FINANCIER.

Tiens.

CRISPIN.

Je n'exige point, Monſieur, de récompenſe.

LE FINANCIER.

Tiens donc.

CRISPIN.

Vous le voulez, il faut vous obéir.
Adieu, Monſieur, *motus* !

SCENE XVI.

LE FINANCIER, *ſeul.*

QU'allois-je devenir ?
J'aurois, ſans ſon avis, fait un beau mariage !
Elle m'eût apporté belle dot en partage !
Je ſerois bien fâché d'être époux à ce prix ;
Je ne ſuis point aſſez, de ſes appas, épris.
Retirons-nous.... Pourtant un peu de bienſéance,
A vrai dire, n'eſt pas de ſi grande importance.
Démocrite m'attend : avant que de quitter,
Il eſt bon de le voir & de me rétracter.

SCENE XVII.

LE FINANCIER, TOINETTE, DÉMOCRITE.

LE FINANCIER *frappe;* TOINETTE, *à la porte.*

QUe voulez-vous, Monſieur?

LE FINANCIER.

Le Seigneur Démocrite
Eſt-il là? je venois pour lui rendre viſite.

TOINETTE.

Non.

DEMOCRITE, *à une fenêtre.*

Qui frappe là-bas? A qui donc en veut-on?

LE FINANCIER *répond.*

Le Seigneur Démocrite eſt-il en ſa maiſon?

DÉMOCRITE.

C'eſt moi; çà, je deſcends.

LE FINANCIER.

Vous vous trompiez, la Belle.

TOINETTE.

D'accord. (*à part.*) C'eſt bien en vain que je fais ſentinelle.

Tout ceci va fort mal : les deſſeins de Criſpin,
Autant qu'on peut juger, n'auront pas bonne fin.
Je ne m'en mêle plus.

SCENE XVIII.

LE FINANCIER, DÉMOCRITE.

LE FINANCIER.

J'Étois dans l'eſpérance
De pouvoir, avec vous, contracter alliance.
Un accident, Monſieur, m'oblige de partir ;
J'ai cru de mon devoir de vous en avertir.

DÉMOCRITE.

Vous êtes donc Monſieur de la Bourſiniere ?
Et quel malheur, Monſieur, quelle ſubite affaire
Peut en ſi peu de temps cauſer votre départ ?
A cet éloignement ma fille a-t-elle part ?

LE FINANCIER.

Non, Monſieur.

DÉMOCRITE.

Permettez pourtant que je ſoupçonne ;
Et dans l'étonnement qu'un tel départ me donne,
J'entrevois que peut-être ici quelque jaloux

Pourroit en ce moment vous éloigner de nous.
Vous ne répondez rien, avouez-moi la choſe;
D'un changement ſi grand apprenez-moi la cauſe.
J'y ſuis intéreſſé; car ſi des envieux
Vous avoient fait, Monſieur, des rapports odieux....
Je ne vous retiens pas, mais daignez m'en inſtruire.
Il faut vous détromper.

LE FINANCIER.

Que pourrois-je vous dire?

DÉMOCRITE.

Non, non, il n'eſt plus temps de vouloir le celer.
Je vois trop ce que c'eſt, & vous pouvez parler.

LE FINANCIER.

N'avez-vous pas chez vous un valet que l'on nomme
Criſpin?

DÉMOCRITE.

Moi? de ce nom je ne connois perſonne.

LE FINANCIER.

Le fourbe! il m'a trompé.

DÉMOCRITE.

Hé! bien donc? ce Criſpin?

LE FINANCIER.

Il s'eſt dit de chez vous.

DÉMOCRITE.

Il ment; c'eſt un coquin.

LE FINANCIER.

Un mal affreux, dit-il, attaquoit votre fille,
Il en a dit autant de toute la famille.

DÉMOCRITE.

D'un rapport ſi mauvais je ne puis me fâcher.

LE FINANCIER.

Mais il faut le punir, & je vais le chercher.

DÉMOCRITE.

Allez, je vous attends.

LE FINANCIER.

Au reſte, je vous prie,
Que je ne ſouffre point de cette calomnie.

DÉMOCRITE.

J'ai le cœur mieux placé.

SCENE XIX.

DÉMOCRITE, FRONTIN *arrive contrefaiſant le Financier.*

DÉMOCRITE, *ſans le voir.*

QUelle méchanceté!
Qui peut être l'auteur de cette fauſſeté?

FRONTIN, *contrefaiſant le Financier.*

Le rôle que Criſpin ici me donne à faire
N'eſt pas des plus aiſés, & veut bien du myſtère.

DÉMOCRITE, *ſans le voir.*

Souvent, ſans le ſçavoir, on a des ennemis
Cachés ſous le beau nom de nos meilleurs amis.

FRONTIN.

Connoiſſez-vous ici le Seigneur Démocrite?
Je viens exprès ici pour lui rendre viſite.

DÉMOCRITE.

C'eſt moi.

FRONTIN.

J'en ſuis ravi; ce que j'ai de crédit
Eſt à votre ſervice.

DÉMOCRITE.

Eh! mais, dans quel eſprit
Me l'offrez-vous, à moi? Votre nom, que je ſçache,
M'eſt inconnu; qu'importe?..On diroit qu'il ſe fâche.
Eſt-on turc avec ceux que l'on ne connoît pas?
Je ne ſuis pas de ceux qui font tant de fracas.

FRONTIN.

En buvant tous les deux, nous ſçaurons qui nous ſommes.

DÉMOCRITE, *bas.*

Il eſt, je l'avoûrai, de ridicules hommes.

FRONTIN.

Je ſuis de vos amis, je vous dirai mon nom.

DÉMOCRITE.

Il ne s'agit ici de nom ni de ſurnom.

FRONTIN.

Vous êtes aujourd'hui d'une humeur chagrinante ;
Mon amitié pourtant n'eſt pas indifférente.

DÉMOCRITE.

Finiſſons, s'il vous plaît.

FRONTIN.

Je le veux : dites-moi,
Comment va votre enfant ? Elle eſt belle, ma foi ;
Je veux dès aujourd'hui lui donner ſérenade.

DÉMOCRITE.

Qu'elle ſe porte bien, ou qu'elle ſoit malade ;
Que vous importe à vous ?

FRONTIN.

Je la connois fort bien ;
Elle eſt riche, papa : mais vous n'en dites rien ;
Il ne tiendra qu'à vous de terminer l'affaire.

DÉMOCRITE.

Je n'entends rien, Monſieur, à tout ce beau myſtere.

FRONTIN.

Vous le dites.

DÉMOCRITE.

J'en jure.

FRONTIN.

Ha ! point de jurement.
Je ne vous en crois pas même à votre ſerment.
Démocrite, entre nous, point tant de modeſtie.
Venons au fait.

DÉMOCRITE.

Monſieur, avez-vous fait partie
De vous moquer de moi ?

FRONTIN.

Morbleu ! point de détours.
Faites venir ici l'objet de mes amours.
La friponne ! je crois qu'elle en ſera bien-aiſe ;
Et vous l'êtes auſſi, papa ; ne vous déplaiſe.
J'en ſuis ravi de même, & nous ſerons tous trois
En même temps, ici, plus contens que des Rois.
Sçavez-vous qui je ſuis ?

DÉMOCRITE.

Il ne m'importe guere.

FRONTIN.

Ha ! ſi vous le ſçaviez, vous diriez le contraire.

DÉMOCRITE.

Moi !

FRONTIN.

Je gage que ſi, Je ſuis, pour abréger.....

DÉMOCRITE.

Je n'y prends nulle part, & ne veut point gager.

FRONTIN.

C'eſt qu'il a peur de perdre.

DÉMOCRITE.

Hé-bien ! ſoit : je me laſſe
De ce galimatias, expliquez-vous de grâce.

FRONTIN.

Je ſuis le Financier qui devois ſur le ſoir,
Pour ce que vous ſçavez, vous parler & vous voir ;

DÉMOCRITE, *étonné.*

Quelle eſt donc cette énigme ?

FRONTIN.

Un peu de patience ;
J'adoucirai bien-tôt votre aigre révérence.
J'ai mille francs, & plus, de revenu par jour ;
Dites, avec cela peut-on faire l'amour ?
Grand nombre de chevaux, de laquais, d'équipages.
Quand je me marîrai, ma femme aura des Pages.
Voyez-vous cet habit ? il eſt bien ſomptueux,
Un autre avec cela feroit le glorieux.
Fi ! c'eſt un guenillon que je porte en campagne ;
Vous croiriez ma maiſon un pays de cocagne.
Voulez-vous voir mon train ? il eſt fort près d'ici.

DÉMOCRITE.

Je m'y perds.

FRONTIN.

Ma livrée eſt magnifique auſſi.
Papa, ſçavez-vous bien qu'un excès de tendreſſe
Va rendre votre enfant de tant de biens maitreſſe ?
Vous avez, m'a-t-on dit, en rente vingt-mil francs,
Partagez-nous en dix, & nous ſerons contents.
Après cela, mourez pour nous laiſſer le reſte.
Dites, en vérité, puis-je être plus modeſte ?

DÉMOCRITE.

Non, je n'y connois rien. Monſieur le Financier,
Ou, qui que vous ſoyez, il faudroit vous lier ;
Je ne puis démêler, ſi c'eſt la fourberie,
Ou ſi ce n'eſt enfin que pure frénéſie
Qui vous conduit ici : mais n'y revenez plus.

FRONTIN.

Adieu, je mangerai tout ſeul mes revenus.
Vinſſiez-vous à préſent prier pour votre fille,
J'abandonne à jamais votre ingrate famille.

(*Frontin ſort en riant.*)

SCENE XX.

DÉMOCRITE, *seul.*

JE ne puis débrouiller tout ce galimatias,
Et tout ceci me met dans un grand embarras.

SCENE XXI.

DÉMOCRITE, CRISPIN.

CRISPIN.

N'Est-ce pas vous, Monsieur, qu'on nomme Démocrite?

DÉMOCRITE.

Oui.

CRISPIN.

Vous êtes, dit-on', un homme de mérite;
Et j'espere, Monsieur, de votre probité,
Que vous écouterez mon infélicité:
Mais puis-je dans ces lieux me découvrir sans crainte?

DÉMOCRITE.

Ne craignez rien.

CRISPIN.

O Ciel ! ſois touché de ma plainte.
Vous me voyez, Monſieur, réduite au déſeſpoir,
Cauſé par un ingrat qui m'a ſçu décevoir.

DÉMOCRITE.

Dans un malheur ſi grand pourrois-je quelque choſe?

CRISPIN.

Oui, Monſieur; vous allez en apprendre la cauſe:
Mais la force me manque; &, dans un tel récit,
Mon cœur reſpire à peine, & ma douleur s'aigrit.

DÉMOCRITE.

Calmez les mouvements de votre âme agitée.

CRISPIN.

Helas! par les ſanglots ma voix eſt arrêtée:
Mais enfin, il eſt temps d'avouer mon malheur.
Daigne le juſte Ciel terminer ma douleur.
J'aime depuis long-temps un Chevalier parjure,
Qui ſçut de ſes ſerments déguiſer l'impoſture.
Le cruel! j'eus pitié de tous ſes feints tourments,
Helas! de ſon bonheur, je hâtai les moments.
Je l'épouſai, Monſieur: mais notre mariage,
A l'inſçu des parents, ſe fit dans un village;
Et croyant avoir mis ma conſcience en repos;
Je me livrai, Monſieur, pour comble de tous maux.
Il différa toujours de m'avouer pour femme.

Je répandis des pleurs pour attendrir ſon âme.
Ah ! daignez m'épargner un triſte ſouvenir,
Et ne remédions qu'aux maux de l'avenir.
Cet ingrat Chevalier épouſe votre fille !

DÉMOCRITE.

Quoi ! c'eſt celui qui veut entrer dans ma famille !

CRISPIN.

Lui-même ! vous voyez la noire trahiſon.

DÉMOCRITE.

Cette action eſt noire.

CRISPIN.

Hélas ! c'eſt un fripon.
Cet ingrat m'a ſéduite : hé ! monſieur, quel dommage
De tromper lâchement une fille à mon âge.

DÉMOCRITE.

Il vient bien à propos, nous pourrons lui parler.

CRISPIN *veut s'en aller.*

Non, non, je vais ſortir.

DÉMOCRITE.

Pourquoi vous en aller ?

CRISPIN.

Ha ! c'eſt un furieux.

DÉMOCRITE.

Tenez-vous donc derriere ;

Il ne vous verra pas.

CRISPIN.

J'ai peur.

DÉMOCRITE.

Laiſſez-moi faire.

SCENE XXII.

DÉMOCRITE, LE CHEVALIER, ET CRISPIN.

(*Criſpin, pendant cette Scene fait tous les ſignes d'un homme qui veut s'en aller.*)

LE CHEVALIER.

JE m'étois bien promis de ne plus vous revoir;
Et je devois partir de ces lieux dès ce ſoir;
Je veux pourtant encor rétracter ma parole,
Réſolu de ne point épouſer une folle.
Je ſuis fâché, Monſieur, de vous parler ſi franc:
Mais vous méritez bien un pareil compliment,
Puiſque vous me trompiez, ſans un avis fidèle.
Votre fille eſt fort riche, elle eſt jeune, elle eſt belle;
Mais les fréquents accès qui troublent ſon eſprit,
Ne ſont pas de mon goût.

DÉMOCRITE.

Hé ! qui vous l'a donc dit
Qu'elle eût de ces accès?

LE CHEVALIER.

J'ai promis de me taire.
Celui de qui je tiens cet avis salutaire,
Je le connois fort bien, & vous le connoissez;
Cet homme est de chez vous, c'est vous en dire assez.

DÉMOCRITE.

Cet homme a déja fait une autre menterie.
C'est un nommé Crispin, insigne en fourberie;
Je n'en sçais que le nom, il n'est point de chez moi.
Mais vous, n'avez-vous point engagé votre foi?
Vous êtes interdit! que prétendez-vous faire?
Vous marier deux fois?

LE CHEVALIER.

Quel est donc ce mystere

DÉMOCRITE.

Vous devriez rougir d'une telle action;
C'est du Ciel s'attirer la malédiction,
Et ne sçavez-vous pas que la poligamie
Est ici cas pendable, & qui coûte la vie.

LE CHEVALIER.

Moi! je suis marié! qui vous fait ce rapport?

DÉMOCRITE.

Oui, voilà mon auteur ; regardez ſi j'ai tort.

LE CHEVALIER.

Hé bien !

DÉMOCRITE.

C'eſt votre femme.

LE CHEVALIER.

Ha ! le plaiſant viſage,
Le ragoûtant objet, que j'avois en partage !
Mais je crois la connoître. Ha ! parbleu, c'eſt Criſpin
Lui-même.

DÉMOCRITE, *étonné.*

Ce fripon, cet inſigne coquin ?

LE CHEVALIER.

Malheureux ! tu m'as dit que Philine étoit folle.
Réponds donc.

CRISPIN.

Ha, Monſieur ! j'ai perdu la parole.

DÉMOCRITE.

Arrêtons ce maraud.

CRISPIN.

Oui, je ſuis un fripon :
Ayez pitié de moi.

LE CHEVALIER.

Mille coups de bâton,
Fourbe, vont te payer.

SCENE XXIII.

LE FINANCIER *arrive*; DÉMOCRITE, CRISPIN, LE CHEVALIER.

LE FINANCIER.

MA peine eſt inutile;
Je crois que notre fourbe a regagné la ville;
Je n'ai pu le trouver.

DÉMOCRITE.

Regardez ce minois.
Le reconnoiſſez-vous?

LE FINANCIER.

Hé! c'eſt Criſpin, je crois.

DÉMOCRITE.

C'eſt lui-même.

LE FINANCIER.

Voleur!

CRISPIN, *en tremblant.*

Ha! je ſuis prêt à rendre
L'argent que j'ai reçu.... vous me l'avez fait prendre.

DÉMOCRITE, *au Financier.*

Qui m'auroit envoyé tantôt certain fripon ?
Il s'eſt dit Financier, & prenoit votre nom.

LE FINANCIER.

Le mien !

DÉMOCRITE.

Oui ; le coquin ne diſoit que ſotiſes.

LE FINANCIER, *à Criſpin.*

N'étoit-ce pas de toi qu'il les avoit appriſes ?
Parle.

CRISPIN.

Vous l'avez dit : oui, j'ai fait tout le mal ;
Mais à mon crime, hélas ! mon regret eſt égal.

LE FINANCIER.

Ha ! Monſieur l'hypocrite !

SCENE XXIV.

LE CHEVALIER, LE FINANCIER, DÉMOCRITE, CRISPIN, ET ARISTE *ſuivi de Me. Jacques.*

ARISTE.

IL faut nous en inſtruire.

Me. JACQUES.

Pargué, ces biaux Meſſieurs pourront bien nous le dire.

ARISTE.

Démocrite, Meſſieurs, eſt-il connu de vous?

Me. JACQUES.

C'eſt que j'en ſçavons un qui s'eſt moqué de nous.
Velà Monſieur Ariſte.

DÉMOCRITE, *avec précipitation.*

Ariſte?

Me. JACQUES.

Oui, lui-même.

DEMOCRITE.

Mais cela ne ſe peut: ma ſurpriſe eſt extrême.

ARISTE.

C'eſt cependant mon nom.

Me. JACQUES.

J'étions venus tantôt
Pour le voir : mais j'avons trouvé queuque maraud,
Qui diſoit comme ça, qu'il étoit Démocrite.
Mais le drôle a bian mal payé notre viſite.
Il avoit avec lui queuque friponne itou,
Qui tournoit ſon eſprit tout ſens-deſſus-deſſous :
Alle faiſoit la folle, & ſe diſoit la fille
De ce biau Démocrite ; alle étoit bien habile.
Enfin ils ont tant fait, qu'Ariſte que velà,
Qui venoit pour les voir, les a tous plantés là.
Or, j'avons vu tantôt paſſer ce méchant drôle ;
J'ons tous deux en ce temps lâché queuque parole,
Montrant ce Démocrite. Hé ! bon, ce n'eſt pas li,
A dit un payſan de ce village-ci.
Dame ! ça nous a fait ſoupçonner queuque choſe.
Monſieur, je ſons trompé, j'en avons une doſe,
Ai-je dit, moi. Pargué ! pour être plus certain,
Monſieur vient en tout ça ſçavoir encor la fin.

ARISTE.

La choſe eſt comme il dit.

DÉMOCRITE.

C'eſt encor ton ouvrage ?
Dis, coquin.

CRISPIN.

Il eſt vrai.

Me. JACQUES.

Quel eſt donc ce viſage?
C'eſt notre homme!

DÉMOCRITE, *à Ariſte.*

C'eſt lui; mais le fourbe a plus fait;
Il m'a trompé de même & vous a contrefait.

CRISPIN.

Hélas!

DÉMOCRITE.

Vous étiez trois qui demandiez ma fille,
Et qui vouliez, Meſſieurs, entrer dans ma famille.
Déjà ma fille aimoit, elle avoit fait ſon choix,
Et refuſoit toujours d'épouſer l'un des trois.
Je vous ménageai tous, dans la douce eſpérance,
Avec un de vous trois, d'entrer en alliance;
J'ignore les raiſons qui pouſſent ce coquin.

CRISPIN.

Je vais tout avouer; je m'appelle Criſpin:
Ecoutez-moi ſans bruit, quatre mots ſont l'affaire.

DÉMOCRITE *frappe.*

(*Un Laquais paroît qui fait venir Philine.*)
Qu'on appelle ma fille. A tout ce beau myſtere
A-t-elle quelque part?

CRISPIN.

Vous allez le ſçavoir.
Ces trois Meſſieurs devoient vous parler ſur le ſoir;
Et l'un des trois alloit devenir votre gendre.
Cléandre au déſeſpoir vouloit aller ſe pendre:
Il aime votre fille, il en eſt fort aimé.
Or étant ſon valet, dans cette extrémité,
Je m'offris ſur le champ de détourner l'orage;
Et Toinette avec moi joua ſon perſonnage.
De tout ce qui s'eſt fait, enfin, je ſuis l'Auteur;
Mais je me repens bien d'être né trop bon cœur:
Sans cela.....

DÉMOCRITE.

Franc coquin! (*Et à ſa fille qui entre.*)
Vous voilà donc, ma fille!
En fait de tours d'eſprit, vous êtes fort habile!
Mais votre habileté ne ſervira de rien:
Vous n'épouſerez point un jeune homme ſans bien.
Déterminez-vous done.

PHILINE.

Mettez-vous à ma place,
Mon pere, & dites-moi ce qu'il faut que je faſſe.

DÉMOCRITE, *à Criſpin.*

Toi, fors d'ici, maraud, & n'y paroîs jamais.

CRISPIN, *s'en allant.*

Je puis dire avoir vu le bâton de bien près.

(*Il dit le vers ſuivant à Cléandre qui entre.*)

Vous venez à propos : quoi ! vous oſez paroître !

SCENE DERNIERE.

DÉMOCRITE, PHILINE, TOINETTE, CRISPIN, LE CHEVALIER, LE FINANCIER, ARISTE, Me. JACQUES.

CLÉANDRE.

DE mon deſtin, Monſieur, je viens vous rendre maître.
Pardonnez aux effets d'un violent amour,
Et vous même dictez notre Arrêt en ce jour.
Je me ſuis, il eſt vrai, ſervi de ſtratagême;
Mais que ne fait-on pas pour avoir ce qu'on aime ?
On m'enlevoit l'objet de mes plus tendres feux,
Et, pour tout avouer, nous nous aimons tous deux.
Vous connoiſſez, Monſieur, mon ſort & ma famille;
Mon procès eſt gagné, j'adore votre fille:
Prononcez; & s'il faut embraſſer vos genoux....

ARISTE.

De vos liens, pour moi, je ne ſuis point jaloux.

LE CHEVALIER.

A vos deſirs auſſi je ſuis prêt à ſouſcrire.

LE FINANCIER.

Je me départs de tout, je ne puis pas plus dire.

PHILINE.

Pardonnez-moi, mon pere; & mon cœur eſt tout près.
S'il faut à mon amant renoncer pour jamais.

CRISPIN.

Hélas! que de douceur!

TOINETTE.

Monſieur, ſoyez ſenſible.

DÉMOCRITE.

C'en eſt fait, & mon cœur ceſſe d'être inflexible.
Levez-vous, finiſſez tous vos remercîments:
Je ne ſépare plus de ſi tendres amants.
Ces Meſſieurs reſteront pour la cérémonie:
Soyez contents tous deux; votre peine eſt finie.

CRISPIN, *à Toinette.*

Finis la mienne auſſi, marions-nous tous deux.
Je ſuis preſſé, Toinette.

TOINETTE.

Es-tu bien amoureux?

CRISPIN.

Ha ! l'on ne vit jamais pareille impatience,
Et l'amour dans mon cœur épuiſe ſa puiſſance.
Objet de mes deſirs, ne va pas refuſer
Ton bonheur. Pour garant, reçois ce doux baiſer.

TOINETTE.

Y penſes-tu, Criſpin ? Quelle eſt donc ta folie ?
Que fais-tu ?

CRISPIN.

Je pelote en attendant partie.

CLÉANDRE.

Puiſque vous vous aimez, je veux vous marier.

CRISPIN.

Le veux-tu ?

TOINETTE.

J'y conſens.

CRISPIN.

Tu te fais bien prier !

FIN.

ANNIBAL,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES;

Repréſentée par les Comédiens ordinaires du Roi, le 16 Octobre 1720, & repriſe le 27 Décembre 1747.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

LE ſort de cette Piece-ci a été biſarre : je la ſentois ſuſceptible d'une chûte totale ou d'un grand ſuccès : d'une chûte totale, parce que le ſujet en étoit ſingulier, & par conſéquent couroit riſque d'être très-mal reçu : d'un grand ſuccès, parce que, je voyois que ſi le ſujet étoit ſaiſi, il pouvoit faire beaucoup de plaiſir. Je me ſuis trompé pourtant ; & rien de tout cela n'eſt arrivé. La Piece n'a eu, à proprement parler, ni chûte ni ſuccès ; tout ſe réduit ſimplement à dire qu'elle n'a point plu. Je ne parle que de la premiere repréſentation ; car, après cela, elle a eu encore un autre ſort : ce n'a plus été la même Piece, tant elle a fait de plaiſir aux nouveaux ſpectateurs qui ſont venus la voir ; ils étoient dans la derniere ſurpriſe de ce qui lui étoit arrivé d'abord. Je n'ôſe rapporter les éloges qu'ils en faiſoient, & je n'exagere rien. Le public eſt garant de ce que je dis-là. Ce n'eſt pas-là tout ; quatre jours après qu'elle a paru à

Paris, on l'a jouée à la Cour. Il y a aſſurément de l'eſprit & du goût dans ce pays-là ; & elle y plut encore au-delà de ce qu'il m'eſt permis de dire. Pourquoi le ſuccès n'a-t-il pas été le même après ? Dirai-je que les premiers ſpectateurs s'y connoiſſent mieux que les derniers ? Non ; cela ne ſeroit pas raiſonnable. Je conclus ſeulement que cette différence d'opinions doit engager les uns & les autres à ſe méfier de leur jugement. Lorſque dans une affaire de goût un homme d'eſprit en trouve pluſieurs autres qui ne ſont pas de ſon ſentiment, cela doit l'inquiéter, ce me ſemble ; ou il a moins d'eſprit qu'il ne penſe : & voilà préciſément ce qui ſe paſſe à l'égard de cette Piece. Je veux croire que ceux qui l'ont trouvée ſi bonne, ſe trompent peut-être ; & aſſurément c'eſt être bien modeſte, d'autant plus qu'il s'en faut beaucoup que je la trouve mauvaiſe : mais je crois auſſi que ceux qui la déſapſaprouvent peuvent avoir tort ; & je demande qu'on la liſe avec attention & ſans égard à ce que l'on en a penſé d'abord, afin qu'on la juge équitablement.

ACTEURS.

PRUSIAS.

LAODICE, fille de Prusias.

ANNIBAL.

FLAMINIUS, Ambassadeur Romain.

HIÉRON, Confident de Prusias.

AMILCAR, Confident d'Annibal.

FLAVIUS, Confident de Flaminius.

EGINE, Confidente de Laodice.

La Scene est dans le Palais de Prusias.

ANNIBAL.

ANNIBAL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LAODICE, ÉGINE.

ÉGINE.

JE ne puis plus longtems vous taire mes allarmes,
Madame : de vos yeux j'ai vu couler des larmes.
Quel important ſujet a pu donc aujourd'hui
Verſer dans votre cœur la triſteſſe & l'ennui ?

LAODICE.

Sçais-tu quel eſt celui que Rome nous envoie ?

ÉGINE.

Flaminius.

LAODICE.

Pourquoi faut-il que je le voie ?
Sans lui j'allois, ſans trouble, épouſer Annibal.
O Rome ! que ton choix à mon cœur eſt fatal !
Écoute, je veux bien t'apprendre, chere Égine ;
Des pleurs que je verſois la ſecrette origine.
Trois ans ſe ſont paſſés, depuis qu'en ces Etats
Le même Ambaſſadeur vint trouver Pruſias.
Je n'avois jamais vu de Romain chez mon pere ;
Je penſois que d'un Roi l'auguſte caractere,
L'élevoit au-deſſus du reſte des humains :
Mais je vis qu'il falloit excepter les Romains.
Je vis du moins mon pere, orné du diadême,
Honorer ce Romain, le reſpecter lui-même ;
Et, s'il te faut ici dire la vérité,
Ce Romain n'en parut ni ſurpris ni flatté.
Cependant, ces reſpects & cette déférence
Bleſſerent en ſecret l'orgueil de ma naiſſance.
J'eus peine à voir un Roi qui me donna le jour,
Dépouillé de ſes droits, courtiſan dans ſa Cour,
Et d'un front couronné perdant toute l'audace,
Devant Flaminius n'ôſer prendre ſa place.
J'en rougis, & jetai ſur ce hardi Romain,
Des regards qui marquoient un généreux dédain.

Mais, du deſtin, ſans doute, un injuſte caprice
Veut, devant les Romains, que tout orgueil fléchiſſe.
Mes dédaigneux regards rencontrerent les ſiens,
Et les ſiens, ſans effort, confondirent les miens.
Juſques au fond du cœur je me ſentis émue;
Je ne pouvois ni fuir, ni ſoutenir ſa vue.
Je perdis, ſans regret, un impuiſſant courroux;
Mon propre abaiſſement, Égine, me fut doux.
J'oubliai ces reſpects qui m'avoient offenſée;
Mon pere même alors ſortit de ma penſée:
Je m'oubliai moi-même, & ne m'occupai plus
Qu'à voir, & n'ôſer voir le ſeul Flaminius.
Égine, ce récit que j'ai honte de faire,
De tous mes mouvements t'explique le myſtere.

ÉGINE.

De ce Romain ſi fier, qui fut votre vainqueur,
Sans doute, à votre tour, vous ſurprîtes le cœur.

LAODICE.

J'ignore juſqu'ici ſi je touchai ſon âme:
J'examinai pourtant s'il partageoit ma flamme.
J'obſervai ſi ſes yeux ne m'en apprendroient rien:
Mais je le voulois trop, pour m'en inſtruire bien.
Je le crus cependant; & ſi, ſur l'apparence,
Il eſt permis de prendre un peu de confiance,
Égine, il me ſembla que, pendant ſon ſéjour,

Dans ſon ſilence même éclatoit ſon amour.
Mille indices preſſants me le faiſoient comprendre:
Quand je te les dirois, tu ne pourrois m'entendre.
Moi-même, que l'amour ſçut peut-être tromper,
Je les ſens, & ne puis te les développer.
Flaminius partit, Égine; & je veux croire
Qu'il ignora toujours ma honte, & ſa victoire.
Hélas! pour revenir à ma tranquillité,
Que de maux à mon cœur n'en a-t-il pas coûté!
J'appellai vainement la raiſon à mon aide:
Elle irrite l'amour, loin d'y porter remede.
Quand, ſur ma folle ardeur, elle m'ouvroit les yeux,
En rougiſſant d'aimer, je n'en aimois que mieux.
Je ne me ſervis plus d'un ſecours inutile;
J'attendis que le temps vînt me rendre tranquille:
Je le devins, Égine, & j'ai cru l'être enfin,
Quand j'ai ſçu le retour de ce même Romain.
Que ferai-je, dis-moi, ſi ce retour funeſte
D'un malheureux amour trouve en moi quelque reſte.
Quoi! j'aimerois encore! Ah! puiſque je le crains,
Pourrois-je me flatter que mes feux ſont éteints?
D'où naîtroient dans mon cœur de ſi promptes allarmes?
Et ſi je n'aime plus, pourquoi verſer des larmes?
Cependant, chere Égine, Annibal a ma foi;
Et je ſuis deſtinée à vivre ſous ſa loi.
Sans amour, il eſt vrai, j'allois être aſſervie;

Mais j'allois partager la gloire de ſa vie.
Mon âme, que flattoit un partage ſi grand,
Se diſoit qu'un Héros valoit bien un amant.
Hélas! ſi dans ce jour mon amour ſe ranime,
Je deviendrai bien moins épouſe que victime.
N'importe, quelque ſort qui m'attende aujourd'hui,
J'acheverai l'hymen qui doit m'unir à lui.
Et dût mon cœur brûler d'une ardeur éternelle,
Égine, il a ma foi; je lui ſerai fidele.

ÉGINE.

Madame, le voici.

SCENE II.

LAODICE, ANNIBAL, ÉGINE, AMILCAR.

ANNIBAL.

PUis-je, ſans me flatter,
Eſpérer qu'un moment vous voudrez m'écouter?
Je ne viens point, trop fier de l'eſpoir qui m'engage,
De mes triſtes ſoupirs vous préſenter l'hommage.
C'eſt un ſecret qu'il faut renfermer dans ſon cœur,
Quand on n'a plus de grâce à vanter ſon ardeur.

Un ſoin qui me ſied mieux, mais moins cher à mon âme,
M'invite en ce moment à vous parler, Madame.
On attend dans ces lieux un Agent des Romains,
Et le Roi votre pere ignore ſes deſſeins;
Mais je crois les ſçavoir. Rome me perſécute,
Par moi, Rome autrefois ſe vit près de ſa chûte.
Ce qu'elle en reſſentit & de trouble & d'effroi
Dure encore, & lui tient les yeux ouverts ſur moi.
Son pouvoir eſt peu ſûr, tant qu'il reſpire un homme,
Qui peut apprendre aux Rois à marcher juſqu'à Rome.
A peine ils m'ont reçu, que ſa juſte frayeur
M'en écarte auſſi-tôt par un Ambaſſadeur.
Je puis porter trop loin le ſuccès de leurs armes;
Voilà ce qui nourrit ſes prudentes allarmes:
Et de l'Ambaſſadeur, peut-être, tout l'emploi,
Eſt de n'oublier rien pour m'éloigner du Roi.
Il va même eſſayer l'impérieux langage
Dont, à ſes Envoyés, Rome preſcrit l'uſage.
Et ce piége groſſier, que tend ſa vanité,
Souvent de plus d'un Roi ſurprit la fermeté.
Quoi qu'il en ſoit, enfin, trop aimable Princeſſe,
Vous poſſédez du Roi l'eſtime & la tendreſſe:
Et moi, qui vous connois, je puis avec honneur
En demander ici l'uſage en ma faveur.
Se ſouſtraire au bienfait d'une âme vertueuſe,
C'eſt ſoi-même ſouvent l'avoir peu généreuſe.

Annibal, deſtiné pour être votre époux,
N'aura point à rougir d'avoir compté ſur vous :
Et votre cœur enfin eſt aſſez grand pour croire
Qu'il eſt de ſon devoir d'avoir ſoin de ma gloire.

LAODICE.

Oui, je la ſoutiendrai ; n'en doutez point, Seigneur
L'eſpoir que vous formez, rend juſtice à mon cœur.
L'inviolable foi que je vous ai donnée,
M'aſſocie aux hazards de votre deſtinée.
Mais aujourd'hui, Seigneur, je n'en ferois pas moins,
Quand vous n'auriez point droit de demander mes ſoins,
Croyez à votre tour, que j'ai l'ame trop fiere,
Pour qu'Annibal en vain m'eût fait une priere.
Mais, Seigneur, Pruſias, dont vous vous défiez,
Sera plus vertueux, que vous ne le croyez :
Et puiſqu'avec ma foi vous reçûtes la ſienne,
Vos intérêts n'ont pas beſoin qu'on les ſoutienne.

ANNIBAL.

Non, je m'occupe ici de plus nobles projets,
Et ne vous parle point de mes ſeuls intérêts.
Mon nom m'honore aſſez, Madame ; & j'ôſe dire
Qu'au plus avide orgueil ma gloire peut ſuffire.
Tout vaincu que je ſuis, je ſuis craint du vainqueur :
Le triomphe n'eſt pas plus beau que mon malheur.
Quand je ſerois réduit au plus obſcur aſyle,

J'y ſerois reſpectable, & j'y vivrois tranquille,
Si d'un Roi généreux les ſoins & l'amitié,
Le nœud dont avec vous je dois être lié,
N'avoient rempli mon cœur de la douce eſpérance
Que ce bras fera foi de ma reconnoiſſance;
Et que l'heureux époux, dont vous avez fait choix,
Sur de nouveaux ſujets, établiſſant vos loix,
Juſtifiera l'honneur que me fait Laodice,
En ſouffrant que ma main à la ſienne s'uniſſe;
Oui, je voudrois encor par des faits éclatants,
Réparer entre nous la diſtance des ans;
Et de tant de lauriers orner cette vieilleſſe,
Qu'elle effaçât l'éclat que donne la jeuneſſe.
Mais mon courage en vain médite ces deſſeins;
Madame, ſi le Roi ne réſiſte aux Romains.
Je ne vous dirai point que le Sénat, peut-être,
Deviendra par degrés ſon Tyran & ſon Maître;
Et, que ſi votre pere obéit aujourd'hui,
Ce Maître ordonnera de vous comme de lui;
Qu'on verra quelque jour ſa politique injuſte
Diſpoſer de la main d'une Princeſſe auguſte,
L'accorder quelquefois, la refuſer après,
Au gré de ſon caprice, ou de ſes intérêts;
Et d'un lâche allié trop payer le ſervice,
En lui livrant enfin la main de Laodice.

LAODICE.

Seigneur, quand Annibal arriva dans ces lieux;
Mon pere le reçut comme un préſent des Dieux;
Et ſans doute il connut quel étoit l'avantage
De pouvoir acquérir des droits ſur ſon courage;
De ſe l'approprier en ſe liant à vous,
En vous donnant enfin le nom de mon époux.
Sans la guerre il auroit conclu notre hyménée;
Mais il n'eſt pas moins ſûr, & j'y ſuis deſtinée.
Qu'Annibal juge donc, ſur les deſſeins du Roi,
Si jamais les Romains diſpoſeront de moi;
Si jamais leur Sénat peut à préſent s'attendre,
Que de ſon fier pouvoir le Roi veuille dépendre.
Mais je vous laiſſe. Il vient. Vous pourrez avec lui
Juger ſi vous aurez beſoin de mon appui.

SCENE III.

PRUSIAS, ANNIBAL, AMILCAR.

PRUSIAS.

ENfin, Flaminius va bientôt nous inſtruire
Des motifs importants qui peuvent le conduire.
Avant la fin du jour, Seigneur, nous l'allons voir;

Et déja je m'apprête à l'aller recevoir.

ANNIBAL.

Qu'entends-je ? Vous, Seigneur !

PRUSIAS.

D'où vient cette ſurpriſe ?
Je lui fais un honneur que l'uſage autoriſe :
J'imite mes pareils.

ANNIBAL.

Eh ! n'êtes-vous pas Roi ?

PRUSIAS.

Seigneur, ceux dont je parle ont même rang que moi.

ANNIBAL.

Eh quoi ! pour vos pareils voulez-vous reconnoître
Des hommes, par abus, appellés Rois ſans l'être ;
Des eſclaves de Rome, & dont la dignité
Eſt l'ouvrage inſolent de ſon autorité ;
Qui, du Trône héritiers, n'ôſent y prendre place,
Si Rome auparavant n'en a permis l'audace ;
Qui, ſur ce Trône aſſis, & le Sceptre à la main,
S'abaiſſent à l'aſpect d'un Citoyen Romain ;
Des Rois, qui, ſoupçonnés de déſobéiſſance,
Prouvent, à force d'or, leur honteuſe innocence ;
Et que d'un fier Sénat l'ordre ſouvent fatal
Expoſe en criminels devant ſon Tribunal ;
Mépriſés des Romains, autant que mépriſables ?

Voilà ceux qu'un Monarque appelle ſes ſemblables!
Ces Rois dont le Sénat, ſans armer des Soldats,
A de vils concurrents adjuge les Etats;
Ces Clients, en un mot, qu'il punit & protége,
Peuvent de ſes Agents augmenter le cortége.
Mais vous, examinez, en voyant ce qu'ils ſont,
Si vous devez encore imiter ce qu'ils font.

PRUSIAS.

Si ceux dont nous parlons vivent dans l'infamie,
S'ils livrent aux Romains & leur Sceptre & leur vie;
Ce lâche oubli du rang qu'ils ont reçu des Dieux,
Autant qu'à vous, Seigneur, me paroît odieux:
Mais donner au Sénat quelque marque d'eſtime,
Rendre à ſes Envoyés un honneur légitime;
Je l'avoûrai, Seigneur, j'aurois peine à penſer
Qu'à de honteux égards ce fût ſe rabaiſſer:
Je crois pouvoir enfin les imiter moi-même,
Et n'en garder pas moins les droits du rang ſuprême.

ANNIBAL.

Quoi! Seigneur, votre rang n'eſt pas ſacrifié,
En courant au-devant des pas d'un Envoyé!
C'eſt montrer votre eſtime, en produire des marques
Que vous ne croyez pas indignes des Monarques!
L'ai-je bien entendu? De quel œil, dites-moi,
Voyez-vous le Sénat; & qu'eſt-ce donc qu'un Roi?

Quel diſcours ! Juſte Ciel ! de quelle fantaiſie
L'âme aujourd'hui des Rois eſt-elle donc ſaiſie ?
Et quel eſt donc enfin le charme ou le poiſon
Dont Rome ſemble avoir altéré leur raiſon ?
Cet orgueil, que leur cœur reſpire ſur le Trône,
Au ſeul nom de Romain, fuit & les abandonne :
Et d'un commun accord, ces Maîtres des Humains,
Sans s'en appercevoir, reſpectent les Romains !
O Rois ! & ce reſpect, vous l'appellez eſtime.
Je ne m'étonne plus, ſi Rome vous opprime.
Seigneur, connoiſſez-vous ; rompez l'enchantement
Qui vous fait un devoir de votre abaiſſement.
Vous régnez ; & ce n'eſt qu'un Agent qui s'avance.
Au Trône, votre place, attendez ſa préſence.
Sans vous embarraſſer s'il eſt Scythe ou Romain,
Laiſſez-le juſqu'à vous pourſuivre ſon chemin.
De quel droit le Sénat pourroit-il donc prétendre
Des reſpects qu'à vous-même il ne voudroit pas rendre ?
Mais que vous dis-je ? A Rome, à peine un Sénateur
Daigneroit d'un regard vous accorder l'honneur ;
Et, vous apperçevant dans une foule obſcure,
Vous feroit un accueil plus choquant qu'une injure.
De combien cependant êtes-vous au-deſſus
De chaque Sénateur ! . . .

PRUSIAS.

Seigneur, n'en parlons plus.

J'avois cru faire un pas d'une moindre importance:
Mais pendant qu'en ces lieux l'Ambaſſadeur s'avance,
Souffrez que je vous quitte, & qu'au moins aujourd'hui,
Des ſoins moins éclatants m'excuſent envers lui.

SCENE IV.

ANNIBAL, AMILCAR.

AMILCAR.

SEigneur, nous ſommes ſeuls: oſerois-je vous dire
Ce que le Ciel peut-être en ce moment m'inſpire?
Je connois peu le Roi; mais ſa timidité
Semble vous préſager quelque infidélité.
Non qu'à préſent ſon cœur manque pour vous de zele;
Sans doute, il a deſſein de vous être fidele:
Mais un Prince à qui Rome imprime du reſpect,
De peu de fermeté doit vous être ſuſpect.
Ces timides égards vous annoncent un homme
Aſſez foible, Seigneur, pour vous livrer à Rome.
Qui ſait ſi l'Envoyé qu'on attend aujourd'hui
Ne vient pas, de ſa part, vous demander à lui?

Pendant que de ces lieux la retraite eſt facile,
M'en croirez-vous? fuyez un dangereux aſyle;
Et ſans attendre ici.....

ANNIBAL.

Nomme-moi des Etats
Plus ſûrs pour Annibal que ceux de Pruſias.
Enſeigne-moi des Rois qui ne ſoient point timides;
Je les ai trouvé tous, ou lâches, ou perfides.

AMILCAR.

Il en ſeroit peut-être encor de généreux:
Mais une autre raiſon fait vos dégoûts pour eux;
Et ſi vous n'eſpériez d'épouſer Laodice,
Peut-être à quelqu'un deux rendriez-vous juſtice.
Vous voudrez-bien, Seigneur, excuſer un diſcours
Que me dicte mon zele, & le ſoin de vos jours.

ANNIBAL.

Crois-tu que l'intérêt d'une amoureuſe flamme
Dans cet égarement pût entraîner mon âme?
Penſes-tu que ce ſoit ſeulement de ce jour,
Que mon cœur ait appris à ſurmonter l'amour?
De ſes emportements j'ai ſauvé ma jeuneſſe:
J'en pourrai bien encor défendre ma vieilleſſe.

Nous tenterions en vain d'empêcher que nos cœurs
D'un amour imprévu ne ſentent les douceurs.
Ce ſont-là des hazards à qui l'âme eſt ſoumiſe,
Et dont on peut ſans honte éprouver la ſurpriſe :
Mais, quel qu'en ſoit l'attrait, ces douceurs ne ſont rien,
Et ne ſont de progrès qu'autant qu'on le veut bien.
Ce feu, dont on nous dit la violence extrême,
Ne brûle que le cœur qui l'allume lui-même.
Laodice eſt aimable, & je ne penſe pas
Qu'avec indifférence on pût voir ſes appas.
L'Hymen doit me donner une épouſe ſi belle :
Mais la Gloire, Amilcar, eſt plus aimable qu'elle ;
Et jamais Annibal ne pourra s'égarer
Juſqu'au trouble honteux d'ôſer les comparer.
Mais je ſuis las d'aller mendier un aſyle,
D'affliger mon orgueil d'un opprobre ſtérile.
Où conduire mes pas? Va, crois-moi, mon deſtin
Doit changer dans ces lieux, ou doit y prendre fin.
Pruſias ne peut plus m'abandonner ſans crime :
Il eſt foible, il eſt vrai ; mais il veut qu'on l'eſtime.
Je feins qu'il le mérite ; &, malgré ſa frayeur,
Sa vanité du moins lui tiendra lieu d'honneur.
S'il en croit les Romains, ſi le Ciel veut qu'il cede,
Des crimes de ſon cœur le mien fait le remede.
Sois tranquille, Amilcar ; & ne crains rien pour moi.

Mais ſortons. Hâtons-nous de rejoindre le Roi ;
Ne l'abandonnons point. Il faut même ſans ceſſe,
Par de nouveaux efforts, combattre ſa foibleſſe ;
L'irriter contre Rome : & mon unique ſoin
Eſt de me rendre ici ſon aſſidu témoin.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIUS, FLAVIUS.

FLAVIUS.

LE Roi ne paroît point; & j'ai peine à comprendre,
Seigneur, comment ce Prince ôſe ſe faire attendre,
Et depuis quand les Rois ſont-ils ſi peu d'état
Des Miniſtres chargés des ordres du Sénat?
Malgré la dignité dont Rome vous honore,
Pruſias, à vos vœux, ne s'offre point encore.

FLAMINIUS.

N'accuſe point le Roi de ce ſuperbe accueil;
Un Roi n'en peut avoir imaginé l'orgueil.
J'y reconnois l'audace, & les conſeils d'un homme
Ennemi déclaré des reſpects dûs à Rome.
Le Roi de ſon devoir ne ſeroit point ſorti.
C'eſt du ſeul Annibal que ce trait eſt parti.
Pruſias, ſur la foi des leçons qu'on lui donne;

Ne croit plus le reſpect d'uſage ſur le trône.
Annibal, de ſon rang exagérant l'honneur,
Seme avec la fierté la révolte en ſon cœur.
Quel que ſoit le ſuccès qu'Annibal en attende,
Les Rois réſiſtent peu, quand le Sénat commande.
Déja ce fugitif a dû s'appercevoir
Combien ſes volontés ont ſur eux de pouvoir.

FLAVIUS.

Seigneur, à ce diſcours, ſouffrez que je comprenne
Que vous ne venez pas pour le ſeul Artamene;
Et que la guerre enfin que lui fait Pruſias,
Eſt le moindre intérêt qui guide ici vos pas.
En vous ſuivant, j'en ai ſoupçonné le myſtere;
Mais, Seigneur, juſqu'ici j'ai cru devoir me taire.

FLAMINIUS.

Déja mon amitié te l'eût développé;
Sans les ſoins inquiets dont je ſuis occupé.
Je t'apprends donc qu'à Rome Annibal doit me ſuivre;
Et qu'en mes mains il faut que Pruſias le livre.
Voilà quel eſt ici mon véritable emploi,
Sans d'autres intérêts qui ne touchent que moi.

FLAVIUS.

Quoi! vous?

FLAMINIUS.

Nous ſommes ſeuls, nous pouvons ne rien feindre;

Annibal n'a que trop montré qu'il eſt à craindre.
Il fuit, il eſt vaincu ; mais vaincu par des coups
Que nous devons encor plus au hazard qu'à nous.
Et s'il n'eût autrefois ralenti ſon courage,
Rome étoit en danger d'obéir à Carthage.
Quoique vaincu, les Rois dont il cherche l'appui
Pourroient bien eſſayer de ſe ſervir de lui ;
Et, ſur ce qu'il a fait fondant leur eſpérance,
Avec moins de frayeur tenter l'indépendance :
Et Rome à les punir auroit un embarras,
Qu'il ſeroit imprudent de ne s'épargner pas.
Nos Aigles en un mot, trop fréquemment défaites
Par ce même ennemi, qui trouve des retraites,
Qui n'a jamais craint Rome, & qui même la voit
Seulement ce qu'elle eſt, & non ce qu'on la croit ;
Son audace, ſon nom & ſa haine implacable ;
Tout, juſqu'à ſa défaite, eſt en lui formidable.
Et depuis quelque temps un bruit court parmi nous,
Qu'il va de Laodice être bientôt l'époux.
Ce coup eſt important : Rome en eſt allarmée.
Pour le rompre elle a fait avancer ſon armée :
Elle exige Annibal ; &, malgré le mépris
Que pour les Rois tu fais que le Sénat a pris,
Son orgueil inquiet en fait un ſacrifice,
Et livre à mon eſpoir la main de Laodice.
Le Roi, flatté par-là, peut en oublier mieux

La valeur d'un dépôt trop ſuſpect en ces lieux.
Pour effacer l'affront d'un pareil hyménée,
Si contraire à la loi que Rome s'eſt donnée,
Et, je te l'avoûrai, d'un hymen dont mon cœur
N'auroit peut-être pu ſentir le déshonneur;
Cette Rome facile accorde à la Princeſſe
Le titre qui pouvoit excuſer ma tendreſſe;
La fait Romaine enfin. Cependant ne crois pas
Qu'en faveur de mes feux, j'épargne Pruſias.
Rome emprunte ma voix, & m'ordonne elle-même
D'uſer ici pour lui d'une rigueur extrême.
Il le faut en effet.

FLAVIUS.

Mais, depuis quand, Seigneur,
Brûlez-vous en ſecret d'une ſi tendre ardeur?
L'aimable Laodice a-t-elle fait connoître
Qu'elle même à ſon tour?.....

FLAMINIUS.

Pruſias va paroître;
Ceſſons: mais ſouviens-toi que l'on doit ignorer
Ce que ma confiance ôſe te déclarer.

SCENE II.

PRUSIAS, ANNIBAL, FLAMINIUS, FLAVIUS; *Suite du Roi.*

FLAMINIUS.

ROme, qui vous obſerve, & de qui la clémence
Vous a fait juſqu'ici grâce de ſa vengeance,
A commandé, Seigneur, que je vinſſe vers vous
Vous dire le danger où vous met ſon courroux.
Vos armes chaque jour, & ſur mer, & ſur terre,
Entre Artamene & vous renouvellent la guerre.
Rome la déſapprouve; & déja le Sénat
Vous en avoit, Seigneur, averti ſans éclat.
Un Romain, de ſa part, a du vous faire entendre
Quel parti là-deſſus vous feriez bien de prendre;
Qu'il ſouhaitoit enfin qu'on eût en pareil cas
Recours à ſa juſtice, & non à des combats.
Cet auguſte Sénat, qui peut parler en Maître,
Mais qui donne à regret des preuves qu'il peut l'être,
Crut que, vous épargnant des ordres rigoureux,
Vous n'attendriez pas qu'il vous dît, je le veux.
Il le dit aujourd'hui; c'eſt moi qui vous l'annonce.

Vous allez vous juger en me faiſant réponſe.
Ainſi, quand le pardon vous eſt encor offert,
N'oubliez pas qu'un mot vous abſout, ou vous perd.
Pour écarter de vous tout deſſein téméraire,
Empruntez le ſecours d'un effroi ſalutaire.
Voyez en quel état Rome a mis tous ces Rois
Qui d'un coupable orgueil ont écouté la voix.
Préſentez à vos yeux cette foule de Princes
Dont les uns vagabonds, chaſſés de leurs Provinces;
Les autres gémiſſants, abandonnés aux fers,
De ſon devoir, Seigneur, inſtruiſent l'Univers.
Voilà, pour impoſer ſilence à votre audace,
Le ſpectacle qu'il faut que votre eſprit ſe faſſe.
Vous vaincrez Artamene, & vos heureux Deſtins
Vous mettront, je le veux, ſon ſceptre dans vos mains.
Mais quand vous le tiendrez ce ſceptre qui vous tente,
Qu'en ferez-vous, Seigneur, ſi Rome eſt mécontente?
Que ferez-vous du vôtre? & qui vous ſauvera
Des traits vengeurs dont Rome alors vous pourſuivra.
Reſtez en paix, régnez, gardez votre Couronne;
Le Sénat vous la laiſſe, ou plutôt vous la donne.
Obtenez ſa faveur, faites ce qu'il lui plaît;
Je ne vous connois point de plus grand intérêt.
Conſultez nos amis; ce qu'ils ont de puiſſance
N'eſt que le prix heureux de leur obéiſſance.
Quoi qu'il en ſoit enfin, que votre ambition

Reſpecte un Roi qui vit ſous ſa protection.

PRUSIAS.

Seigneur, quand le Sénat s'abſtiendroit d'un langage
Qui fait à tous les Rois un ſi ſenſible outrage ;
Que, ſans me conſeiller le ſecours de l'effroi,
Il diroit ſimplement ce qu'il attend de moi ;
Quand le Sénat, enfin, honoreroit lui-même
Ce front, qu'avec éclat diſtingue un Diadême ;
Croyez-moi, le Sénat & ſon Ambaſſadeur
N'en parleront tous deux qu'avec plus de grandeur.
Vous ne m'étonnez point, Seigneur, & la menace
Fait rarement trembler ceux qui ſont à ma place.
Un Roi, ſans s'allarmer d'un procédé ſi haut,
Refuſe, s'il le peut : accorde, s'il le faut.
C'eſt de ſes actions la raiſon qui décide,
Et l'outrage jamais ne le rend plus timide.
Artamene, avec moi, Seigneur, fit un traité
Qui, de ſa part encor, n'eſt pas exécuté :
Et quand je l'en preſſois, j'appris que ſon armée,
Pour venir me ſurprendre, étoit déja formée.
Son perfide deſſein alors m'étant connu,
J'ai raſſemblé la mienne, & je l'ai prévenu.
Le Sénat pourroit-il approuver l'injuſtice,
Et d'une lâcheté veut-il être complice ?
Son pouvoir n'eſt-il pas guidé par la raiſon ?

Vos Alliés ont-ils le droit de trahiſon ?
Et lorſque je ſuis près d'en être la victime,
M'en défendre, Seigneur, eſt-ce commettre un crime ?

FLAMINIUS.

Pourquoi nous déguiſer ce que vous avez fait ?
A ce traité vous-même avez-vous ſatisfait ?
Et pourquoi d'Artamene accuſer la conduite,
Seigneur, ſi de la vôtre elle n'eſt que la ſuite ?
Vous avez fait la paix. Pourquoi dans vos États
Avez-vous conſervé, même accrû vos Soldats ?
Prétendiez-vous, malgré cette paix ſolemnelle,
Lui laiſſer ſoupçonner qu'elle étoit infidelle,
Et l'engager à prendre une précaution
Qui ſervît de prétexte à votre ambition ?
Mais le Sénat a vu votre coupable ruſe ;
Et ne recevra point une frivole excuſe.
Quels que ſoient vos motifs, je ne viens en ces lieux
Que pour vous avertir qu'ils lui ſont odieux.
Songez-y ; mais ſur-tout tâchez de vous défendre
Du poiſon des conſeils dont on veut vous ſurprendre.

ANNIBAL.

S'il écoute les miens, ou s'il prend les meilleurs,
Rome ira propoſer ſon eſclavage ailleurs.
Pruſias indigné pourſuivra la conquête
Qu'à lui livrer bien-tôt la Victoire s'apprête.

Ces conſeils ne ſont pas plus dangereux pour lui
Que pour ce fier Sénat qui l'inſulte aujourd'hui.
Si le Roi contre lui veut en faire l'épreuve,
Moi, qui vous parle, moi, je m'engage à la preuve.

FLAMINIUS.

Le projet eſt hardi. Cependant votre état
Promet déja beaucoup en faveur du Sénat;
Et votre orgueil, réduit à chercher un aſyle,
Fournit à Pruſias un eſpoir bien fragile.

ANNIBAL.

Non, non, Flaminius; vous vous entendez mal
A vanter le Sénat aux dépens d'Annibal.
Cet état où je ſuis rappelle une matiere
Dont votre Rome auroit à rougir la premiere.
Ne vous ſouvient-il plus du tems où dans mes mains
La Victoire avoit mis le deſtin des Romains?
Retracez-vous ce temps où par moi l'Italie
D'épouvante, d'horreur & de ſang fut remplie.
Laiſſons de vains diſcours, dont le faſte menteur
De ma chûte aux Romains ſemble donner l'honneur.
Dites, Flaminius, quelle fut leur reſſource,
Parlez, quelqu'un de vous arrêta-t-il ma courſe?
Sans l'imprudent repos que mon bras s'eſt permis,
Romains, vous n'auriez plus d'amis ni d'ennemis.
De ce peuple inſolent, qui veut qu'on obéiſſe,

Le fer & l'eſclavage alloient faire juſtice ;
Et les Rois que ſoumet ſa ſuperbe amitié,
En verroient à préſent le reſte avec pitié.
O Rome ! tes deſtins ont pris une autre face.
Ma lenteur, ou plutôt mon mépris te fit grâce.
Négligeant des progrès qui me ſembloient trop ſûrs,
Je laiſſai reſpirer ton peuple dans tes murs.
Il échappa depuis ; & ma ſeule imprudence
Des Romains abbatus releva l'eſpérance.
Mais ces fiers Citoyens, que je n'accablai pas,
Ne ſont point aſſez vains pour mépriſer mon bras ;
Et ſi Flaminius vouloit parler ſans feindre,
Il diroit qu'on m'honore encor juſqu'à me craindre.
En effet, ſi le Roi profite du ſéjour
Que les Dieux ont permis que je fiſſe en ſa Cour ;
S'il ôſe pour lui-même employer mon courage,
Je n'en demande pas à ces Dieux davantage.
Le Sénat, qui d'un autre eſt aujourd'hui l'appui,
Pourra voir arriver le danger juſqu'à lui.
Je ſais me corriger ; il ſera difficile
De me réduire alors à chercher un aſyle.

FLAMINIUS.

Ce qu'Annibal appelle imprudence & lenteur,
S'appelleroit effroi, s'il nous ouvroit ſon cœur.
Du moins, cette lenteur & cette négligence
Eurent avec l'effroi beaucoup de reſſemblance ;

Et l'aſpect de nos murs ſi remplis de Héros
Put bien vous conſeiller le parti du repos.
Vous vous corrigerez? & pourquoi dans l'Afrique
N'avez-vous donc pas mis tout votre art en pratique?
Seroit-ce qu'il manquoit à votre inſtruction
La honte d'être encor vaincu par Scipion?
Rome, il eſt vrai, vous vit gagner quelque victoire;
Et vous avez raiſon, quand vous en faites gloire.
Mais ce ſont vos exploits qui doivent effrayer
Tous les Rois dont l'audace oſera s'y fier.
Rome, vous le ſavez, en cent lieux de la terre
Avoit à ſoutenir le fardeau de la guerre.
L'Univers attentif crut la voir en danger,
Douta que ſes efforts puſſent l'en dégager.
L'Univers ſe trompoit. Le ciel, pour le convaincre
Qu'on ne devoit jamais eſpérer de la vaincre,
Voulut juſqu'à ſes murs vous ouvrir un chemin,
Pour qu'on la crût encor plus proche de ſa fin;
Et que la terre après, détrompée & ſurpriſe,
Apprît à l'avenir à nous être ſoumiſe.

ANNIBAL.

A tant de vains diſcours, je vois votre embarras;
Et ſi vous m'en croyez, vous ne pourſuivrez pas.
Rome alloit ſuccomber : ſon vainqueur la néglige;
Elle en a profité; voilà tout le prodige.
Tout le reſte eſt chimere, ou pure vanité,

Qui déshonore Rome, & toute ſa fierté.

FLAMINIUS.

Rome de vos mépris auroit tort de ſe plaindre :
Tout eſt indifférent de qui n'eſt plus à craindre.

ANNNIBAL.

Arrêtez, & ceſſez d'inſulter au malheur
D'un homme qu'autrefois Rome a vu ſon vainqueur;
Et quoique ſa fortune ait ſurmonté la mienne,
Les grands coups qu'Annibal a portés à la ſienne
Doivent du moins apprendre aux Romains généreux
Qu'il a bien mérité d'être reſpecté d'eux.
Je ſors; je ne pourrois m'empêcher de répondre
A des diſcours qu'il eſt trop aiſé de confondre.

SCENE III.

PRUSIAS, FLAMINIUS, HIÉRON.

FLAMINIUS.

SEigneur, il me paroît qu'il n'étoit pas beſoin
Que de notre entretien Annibal fût témoin,
Et vous pouviez, ſans lui, faire votre réponſe
Aux ordres que par moi le Sénat vous annonce.
J'en ai qui de ſi près touchent cet ennemi,
Que je n'ai pu, Seigneur, m'expliquer qu'à-demi.

PRUSIAS.

Lui ! vous me ſurprenez, Seigneur: de quelle crainte
Rome, qui vous envoie, eſt-elle donc atteinte ?

FLAMINIUS.

Rome ne le craint point, Seigneur ; mais ſa pitié
Travaille à vous ſauver de ſon inimitié.
Rome ne le craint point, vous dis-je ; mais l'audace
Ne lui plaît point dans ceux qui tiennent votre place.
Elle veut que les Rois ſoient ſoumis au devoir
Que leur a dès long-temps impoſé ſon pouvoir.
Ce devoir eſt, Seigneur, de n'oſer entreprendre
Ce qu'ils n'ignorent pas qu'elle pourroit défendre ;
De n'oublier jamais que ſes intentions
Doivent, à la rigueur, régler leurs actions ;
Et de ſe regarder comme dépoſitaires
D'un pouvoir qu'ils n'ont plus dès qu'ils ſont téméraires.
Voilà votre devoir, & vous l'obſervez mal,
Quand vous oſez chez vous recevoir Annibal.
Rome, qui tient ici ce ſévere langage,
N'a point deſſein, Seigneur, de vous faire un outrage ;
Et ſi les fiers avis offenſent votre cœur,
Vous pouvez lui répondre avec plus de hauteur.
Cette Rome s'explique en Maitreſſe du monde.
Si ſur un titre égal votre audace ſe fonde ;
Si vous êtes enfin à l'abri de ſes coups,

Vous pouvez lui parler, comme elle parle à vous.
Mais s'il eſt vrai, Seigneur, que vous dépendiez d'elle;
Si, lorſqu'elle voudra, votre trône chancelle;
Et, pour dire encor plus, ſi ce que Rome veut,
Cette Rome abſolue, en même temps le peut;
Que ſon droit ſoit injuſte, ou qu'il ſoit équitable,
Qu'importe? c'eſt aux Dieux que Rome en eſt comptable.
Le foible, s'il étoit le juge du plus fort,
Auroit toujours raiſon, & l'autre toujours tort.
Annibal eſt chez vous, Rome en eſt courroucée:
Pouvez-vous là-deſſus ignorer ſa penſée?
Eſt-ce donc imprudence? ou n'avez-vous point ſçu
Ce qu'elle envoya dire aux Rois qui l'ont reçu?

PRUSIAS.

Seigneur, de vos diſcours l'exceſſive licence
Semble vouloir ici tenter ma patience.
Je ſens des mouvements qui vous ſont des conſeils
De ne jamais chez eux mépriſer mes pareils.
Les Rois, dans le haut rang où le ciel les fait naître,
Ont ſouvent des vainqueurs & n'ont jamais de Maître.
Et, ſans en appeller à l'équité des Dieux,
Leur courroux peut juger de vos droits odieux.
J'honore le Sénat; mais, malgré ſa menace,
Je me diſpenſerai d'excuſer mon audace.
Je crois pouvoir enfin recevoir qui me plaît,
Et pouvoir ignorer quel eſt votre intérêt.

J'avoûrai cependant, puiſque Rome eſt puiſſante,
Qu'il eſt avantageux de la rendre contente.
Expliquez-vous, Seigneur; & voyons ſi je puis
Faire ce qu'elle exige, étant ce que je ſuis.
Mais retranchez ces mots d'ordre, de dépendance;
Qui ne m'invitent pas à plus d'obéiſſance.

FLAMINIUS.

Eh-bien,! daignez ſouffrir un avis important:
Je demande Annibal, & le Sénat l'attend.

PRUSIAS.

Annibal?

FLAMINIUS.

Oui, ma charge eſt de vous en inſtruire;
Mais, Seigneur, écoutez ce qui me reſte à dire.
Rome, pour Laodice, a fait choix d'un époux!
Et c'eſt un choix, Seigneur, avantageux pour vous.

PRUSIAS.

Lui nommer un époux! Je puis l'avoir promiſe.

FLAMINIUS.

En ce cas, du Sénat avouez l'entremiſe.
Après un tel aveu, je penſe qu'aucun Roi
Ne vous reprochera d'avoir manquer de foi.
Mais agréez, Seigneur, que l'aimable Princeſſe
Sache par moi que Rome à ſon ſort s'intéreſſe;
Que ſur ce même choix interrogeant ſon cœur,
Moi-même,....

PRUSIAS.

Vous pouvez l'en avertir, Seigneur.
J'admire ici les ſoins que Rome prend pour elle,
Et de ſon amitié l'entrepriſe eſt nouvelle!
Ma Fille en peut réſoudre, & je vais conſulter
Ce que pour Annibal je dois exécuter.

SCENE IV.

PRUSIAS, HIÉRON.

HIÉRON.

ROme de vos deſſeins eſt ſans doute informée

PRUSIAS.

Et tu peux ajouter qu'elle en eſt allarmée.

HIÉRON.

Obſervez donc auſſi, Seigneur, que ſon courroux
En eſt en même temps plus terrible pour vous.

PRUSIAS.

Mais as-tu bien conçu quelle eſt la perfidie
Dont cette Rome veut que je ſouille ma vie?
Ce Guerrier qu'il faudroit lui livrer en ce jour
Ne ſouhaitoit de moi qu'un aſyle en ma Cour.

Ce

Ces ſermens que j'ai fait de lui donner ma fille,
De rendre ſa valeur l'appui de ma Famille,
De confondre à jamais ſon ſort avec le mien;
Je ſuis l'auteur de tout, il ne demandoit rien.
Ce Héros, qui ſe fie à ces marques d'eſtime,
S'attend-il que mon cœur acheve par un crime?
Le Sénat qui travaille à ſéduire ce cœur,
En profitant du coup, il en auroit horreur.

HIERON.

Non: de trop de vertu votre eſprit le ſoupçonne;
Et ce n'eſt pas ainſi que ce Sénat raiſonne.
Ne vous y trompez pas: ſa ſuperbe fierté
Vous preſſe d'un devoir, non d'une lâcheté.
Vous vous croiriez perfide; il vous croiroit fidele,
Puiſque lui réſiſter, c'eſt ſe montrer rebelle.
D'ailleurs, cette action dont vous avez horreur,
Le péril du refus en ôte la noirceur.
Penſez-vous, en effet, que vous devez en croire
Les dangereux conſeils d'une fatale gloire?
Et ces Princes, Seigneur, ſont-ils donc généreux,
Qui le ſont en riſquant tout un peuple avec eux;
Qui, ſacrifiant tout à l'affreuſe foibleſſe
D'accomplir ſans égard une injuſte promeſſe,
Egorgent par ſcrupule un monde de Sujets,
Et ne gardent leur foi qu'à force de forfaits?

PRUSIAS.

Ah ! lorſqu'à ce Héros j'ai promis Laodice,
J'ai cru qu'à mes Sujets c'étoit rendre un ſervice.
Tu ſçais que ſouvent Rome a contraint nos Etats
De ſervir ſes deſſeins, de fournir des Soldats :
J'ai donc cru qu'en donnant retraite à ce grand-homme,
Sa valeur gêneroit l'inſolence de Rome ;
Que ce Guerrier chez moi pourroit l'épouvanter ;
Que ce qu'elle en connoît m'en feroit reſpecter ;
Je me trompois : & c'eſt ſon épouvante même
Qui me plonge aujourd'hui dans un péril extrême.
Mais n'importe, Hiéron : Rome a beau menacer ;
A rompre mes ſerments rien ne doit me forcer ;
Et du moins eſſayons ce qu'en cette occurrence
Peut produire pour moi la ferme réſiſtance.
La menace n'eſt rien, ce n'eſt pas ce qui nuit ;
Mais, pour prendre un parti, voyons ce qui la ſuit.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LAODICE, ÉGINE.

LAODICE.

OUi, ce Flaminius, dont je crus être aimée,
Et dont je me repents d'avoir été charmée,
Égine, il doit me voir, pour me faire accepter
Je ne ſais quel époux qu'il vient me préſenter.
L'ingrat! je le craignois; à préſent, quand j'y penſe,
Je ne ſçais point encor ſi c'eſt indifférence;
Mais enfin le penchant qui me ſurprit pour lui
Me ſemble, grâce au Ciel, expirer aujourd'hui.

ÉGINE.

Quand il vous aimeroit, eh! quel eſpoir, Madame,
Oſeroit en ce jour ſe permettre votre âme?
Il faudroit l'oublier.

LAODICE.

Hélas! depuis le jour

Que pour Flaminius je ſentis de l'amour,
Mon cœur tâcha du moins de ſe rendre le maître
De cet amour, qu'il plut au ſort d'y faire naître.
Mais d'un tel ennemi, penſes-tu que le cœur
Puiſſe avec fermeté vouloir être vainqueur?
Il croit qu'autant qu'il peut il combat, il s'efforce:
Mais il a peur de vaincre, & veut manquer de force;
Et ſouvent ſa défaite a pour lui tant d'appas,
Que, pour aimer ſans trouble, il feint de n'aimer pas.
Le cœur, à la faveur de ſa propre impoſture,
Se délivre du ſoin de guérir ſa bleſſure.
C'eſt ainſi que le mien nourriſſoit un amour
Qui s'accrût ſur la foi d'un apparent retour.
O d'un retour trompeur apparence flatteuſe!
Ce fut toi qui nourris une flamme honteuſe.
Mais que dis-je? ah! plutôt ne la rappellons plus;
Sans crainte & ſans eſpoir voyons Flaminius.

EGINE.

Contraignez-vous. Il vient.

SCENE II.

LAODICE, FLAMINIUS, ÉGINE.

FLAMINIUS, *à part.*

Quelle grâce nouvelle
A mes regards surpris la rend encor plus belle!
Madame, le Sénat, en m'envoyant au Roi,
N'a point à lui parler limité mon emploi.
Rome, à qui la vertu fut toujours respectable,
Envers vous aujourd'hui croit la sienne comptable
D'un témoignage ardent, dont l'éclat mette au jour
Ce qu'elle a pour la vôtre & d'estime & d'amour.
Je n'ôse ici mêler mes respects, ni mon zele,
Avec les sentiments que j'explique pour elle.
Non; c'est Rome qui parle; &, malgré la grandeur,
Que me prête le nom de son Ambassadeur;
Quoiqu'enfin le Sénat n'ait consacré ce titre
Qu'à s'annoncer des Rois & le juge & l'arbitre;
Il a cru que le soin d'honorer la vertu
Ornoit la dignité dont il m'a revêtu.
Madame, en sa faveur, que votre âme indulgente
Fasse grâce à l'époux que sa main vous présente.
Celui qu'il a choisi.....

LAODICE.

Non, n'allez pas plus loin ;
Ne dites pas ſon nom : il n'en eſt pas beſoin.
Je dois beaucoup aux ſoins où le Sénat s'engage ;
Mais je n'ai pas, Seigneur, deſſein d'en faire uſage.
Cependant vous dirai-je ici mon ſentiment
Sur l'eſtime de Rome & ſon empreſſement ?
Par où, s'il ne s'y mêle un peu de politique,
Ai-je l'honneur de plaire à votre République ?
Mes paiſibles vertus ne valent pas, Seigneur,
Que le Sénat s'emporte à cet excès d'honneur.
Je n'aurois jamais cru qu'il vît comme un prodige
Des vertus, où mon rang, où mon ſexe m'oblige.
Quoi ! le ciel, de ſes dons prodigue aux ſeuls Romains,
En prive-t-il le cœur du reſte des humains ?
Et nous a-t-il fait naître avec tant d'infortune,
Qu'il faille nous louer d'une vertu commune ?
Si tel eſt notre ſort, du moins épargnez-nous
L'honneur humiliant d'être admiré de vous.
Quoi qu'il en ſoit enfin, dans la peur d'être ingrate,
Je rends grâce au Sénat, & ſon zele me flatte.
Bien plus, Seigneur, je vois d'un œil reconnoiſſant
Le choix de cet Epoux dont il me fait préſent.
C'eſt en dire beaucoup ; une telle entrepriſe
De trop de liberté pourroit être repriſe ;
Mais je me rends juſtice, & ne puis ſoupçonner

Qu'il ait de mon deſtin cru pouvoir ordonner.
Non; ſon zele a tout fait, & ce zele l'excuſe;
Mais, Seigneur, il en prend un eſpoir qui l'abuſe;
Et c'eſt trop, entre nous, préſumer des effets
Que produiront ſur moi ſes ſoins & ſes bienfaits;
S'il penſe que mon cœur, par un excès de joie,
Va ſe ſacrifier aux honneurs qu'il m'envoie.
Non; aux droits de mon rang ce cœur accoutumé
Eſt trop fait aux honneurs, pour en être charmé.
D'ailleurs, je deviendrois le partage d'un homme
Qui va, pour m'obtenir, me demander à Rome;
Ou qui, choiſi par elle, a le cœur aſſez bas
Pour n'oſer déclarer qu'il ne me choiſit pas;
Qui n'a ni mon aveu, ni celui de mon pere!
Non: il eſt, quel qu'il ſoit, indigne de me plaire.

FLAMINIUS.

Qui n'a point votre aveu, Madame! Ah! cet époux
Vous aime, & ne veut être agréé que de vous.
Quand ſes Dieux, le Sénat, & le Roi votre pere,
Hâteroient en ce jour une union ſi chere;
Si vous ne confirmiez leurs favorables vœux,
Il vous aimeroit trop pour vouloir être heureux.
Un feu moins généreux ſeroit-il votre ouvrage?
Penſez-vous qu'un Amant que Laodice engage,
Pût à tant de révolte encourager ſon cœur,

Qu'il voulût malgré vous uſurper ſon bonheur ?
Ah ! dans celui que Rome aujourd'hui vous préſente
Ne voyez qu'une ardeur timide, obéiſſante,
Fidelle, & qui, bravant l'injure des refus,
Durera ; mais, s'il faut, ne ſe produira plus.
Perdez donc les ſoupçons qui vous avoient aigrie.
Arbitre de l'amant dont vous êtes chérie,
Que le courroux, du moins, n'ait, dans ce même inſtant,
Nulle part dangereuſe à l'Arrêt qu'il attend.
Je vous ai tû ſon nom ; mais mon récit peut-être,
Et le vif intérêt que j'ai laiſſé paroître,
Sans en expliquer plus, vous inſtruiſent aſſez.

LAODICE.

Quoi ! Seigneur, vous ſeriez.... Mais que dis-je ? ceſſez ;
Et n'éclairciſſez point ce que j'ignore encore.
J'entends qu'on me recherche, & que Rome m'honore.
Le reſte eſt un ſecret où je ne dois rien voir.

FLAMINIUS.

Vous m'entendez aſſez pour m'ôter tout eſpoir ;
Il faut vous l'avouer. Je vous ai trop aimée ;
Et, pour dire encor plus, toujours trop eſtimée,
Pour me laiſſer ſurprendre à la crédule erreur
De ſuppoſer quelqu'un digne de votre cœur.
Il eſt vrai qu'à nos vœux le ciel ſouvent propice
Pouvoit en ma faveur diſpoſer Laodice :

Mais après vos refus, qui ne m'ont point surpris,
Je ne m'attendois pas encore à des mépris;
Ni que vous feignissiez de ne point reconnoître
L'infortuné penchant que vous avez vu naître.

LAODICE.

Un pareil entretien a duré trop longtems,
Seigneur; je plains des feux si tendres, si constants:
Je voudrois que pour eux le sort plus favorable
Eût destiné mon cœur à leur être équitable.
Mais je ne puis, Seigneur; & des liens si doux,
Quand je les aimerois, ne sont point faits pour nous.
Oubliez-vous quel rang nous tenons l'un & l'autre?
Vous rougiriez du mien, je rougirois du vôtre.

FLAMINIUS.

Qu'entends-je! moi, Madame, oser m'estimer plus!
N'êtes-vous pas Romaine avec tant de vertus?
Ah! pourvu que ce cœur partageât ma tendresse.

LAODICE.

Non, Seigneur; c'est en vain que le vôtre m'en presse;
Et quand même l'amour nous uniroit tous deux....

FLAMINIUS.

Achevez; qui pourroit m'empêcher d'être heureux?
Vous auroit-on promise? Et le Roi votre pere
Auroit-il?....

LAODICE.

N'accuſez nulle cauſe étrangere.
Je ne puis vous aimer, Seigneur, & vos ſoupçons
Ne doivent point ailleurs en chercher des raiſons.

SCENE III.

FLAMINIUS, *ſeul.*

ENfin elle me fuit, & Rome mépriſée
A permettre mes feux s'eſt en vain abaiſſée.
Et moi je l'aime encore après tant de refus;
Ou plutôt je ſens bien que je l'aime encor plus.
Mais cependant, pourquoi s'eſt-elle interrompue?
Quel ſecret alloit-elle expoſer à ma vue?
Et quand un même amour nous uniroit tous deux....
Où tendoit ce diſcours qu'elle a laiſſé douteux?
Auroit-on fait à Rome un rapport trop fidele?
Seroit-ce qu'Annibal eſt deſtiné pour elle;
Et que, ſans cet hymen, je pourrois eſpérer?....
Mais à quel piége ici vais-je encor me livrer?
N'importe, inſtruiſons-nous; le cœur plein de tendreſſe,
M'appartient-il d'oſer combattre une foibleſſe?
Le Roi vient; & je vois Annibal avec lui.
Sçachons ce que je puis en attendre aujourd'hui.

SCENE IV.

PRUSIAS, ANNIBAL, FLAMINIUS.

PRUSIAS.

J'Ignorois qu'en ces lieux....

FLAMINIUS.

Non : avant que j'écoute ;
Répondez-moi, de grâce, & tirez-moi d'un doute.
L'hymen de votre fille eſt aujourd'hui certain.
A quel heureux époux deſtinez-vous ſa main ?

PRUSIAS.

Que dites-vous, Seigneur ?

FLAMINIUS.

Eſt-ce donc un myſtere ?

PRUSIAS.

Ce que vous exigez ne regarde qu'un pere.

FLAMINIUS.

Rome y prend intérêt, je vous l'ai déja dit ;
Et je crois qu'avec vous cet intérêt ſuffit.

PRUSIAS.

Quelqu'intérêt, Seigneur, que votre Rome y prenne,
Eſt-il juſte après tout que ſa bonté me gêne ?

FLAMINIUS.

Abrégeons ces diſcours. Répondez, Pruſias.
Quel eſt donc cet époux que vous ne nommez pas ?

PRUSIAS.

Plus d'un Prince, Seigneur, demande Laodice :
Mais qu'importe au Sénat que je l'en avertiſſe,
Puiſqu'avec aucun d'eux je ne ſuis engagé ?

ANNIBAL.

De qui dépendez-vous, pour être interrogé ?

FLAMINIUS.

Et vous qui répondez, inſtruiſez-moi de grâce :
Eſt-ce à vous qu'on m'envoye ? Eſt-ce ici votre place ?
Qu'y faites-vous, enfin ?

ANNIBAL.

J'y viens défendre un Roi,
Dont le cœur généreux s'eſt ſignalé pour moi ;
D'un Roi, dont Annibal embraſſe la fortune ;
Et qu'avec trop d'excès votre orgueil importune.
Je bleſſe ici vos yeux, dites-vous ; je le croi :
Mais j'y ſuis à bon titre, & comme ami du Roi.
Si ce n'eſt pas aſſez pour y pouvoir paroître,
Je ſuis donc ſon miniſtre, & je le fais mon maître.

FLAMINIUS.

Dût-il de votre fille être bientôt l'époux,
Pourroit-il de ſon ſort ſe montrer plus jaloux?
Qu'en dites-vous, Seigneur?

PRUSIAS.

Il me marque ſon zele,
Et vous dit ce qu'inſpire une amitié fidelle.

ANNIBAL.

Inſtruiſez le Sénat, rendez-lui la frayeur
Que ſon Agent voudroit jetter dans votre cœur.
Déclarez avec qui votre foi vous engage.
J'en réponds, cet aveu vaudra bien un outrage.

FLAMINIUS.

Qui doit donc épouſer Laodice?

ANNIBAL.

C'eſt moi.

FLAMINIUS.

Annibal?

ANNIBAL.

Oui, c'eſt lui, qui défendra le Roi;
Et puiſque ſa bonté m'accorde Laodice,
Puiſque de ſa révolte Annibal eſt complice,
Le parti le meilleur pour Rome eſt déſormais
De laiſſer ce rebelle & ſon complice en paix.

(*à Prusias.*)

Seigneur, vous avez vu qu'il étoit néceſſaire
De finir par l'aveu que je viens de lui faire;
Et vous devez juger par ſon empreſſement,
Que Rome a des ſoupçons de notre engagement.
J'ôſe dire encor plus. L'intérêt d'Artamene
Ne ſert que de prétexte au motif qui l'amene;
Et ſans m'eſtimer trop, j'aſſurerai, Seigneur,
Que vous n'euſſiez point vu ſans moi d'Ambaſſadeur;
Que Rome craint de voir conclure un hyménée
Qui m'attache à jamais à votre deſtinée,
Qui me remet encor les armes à la main,
Qui de Rome peut-être expoſe le deſtin,
Qui contre elle du moins fait revivre un courage
Dont jamais ſon orgueil n'oublîra le ravage.
Cette Rome, il eſt vrai, ne parle point de moi;
Mais ſes précautions trahiſſent ſon effroi.
Oui, les ſoins qu'elle prend du ſort de Laodice,
D'un orgueil allarmé vous montrent l'artifice.
Son Sénat en bienfaits ſeroit moins libéral,
S'il ne s'agiſſoit pas d'écarter Annibal.
En vous développant ſa timide prudence;
Ce n'eſt pas que, ſaiſi de quelque défiance,
Je veuille encourager votre honneur étonné
A confirmer l'eſpoir que vous m'ayez donné.
Non; je mériterois une amitié parjure;

Si j'oſois un moment vous faire cette injure.
Et que pourriez-vous craindre en gardant votre foi?
Eſt-ce d'être vaincu, de ceſſer d'être Roi?
Si vous n'exercez pas le droit du rang ſuprême,
Si vous portez des fers avec un diadême,
Et ſi de vos enfans vous ne diſpoſez pas,
Vous ne pouvez rien perdre, en perdant vos Etats.
Mais vous les défendrez: & j'ôſe encor vous dire,
Qu'un Prince à qui le Ciel a commis un Empire,
Pour qui cent-mille bras peuvent ſe réunir,
Doit braver les Romains, les vaincre, & les punir.

FLAMINIUS.

Annibal eſt vaincu; je laiſſe à ſa colere
Le foible amuſement d'une vaine chimere.
Epuiſez votre adreſſe à tromper Pruſias,
Preſſez; Rome commande, & ne diſpute pas;
Et ce n'eſt qu'en faiſant éclater ſa vengeance,
Qu'il lui ſied de donner des preuves de puiſſance.
Le refus d'obéir à ſes auguſtes loix
N'intéreſſe point Rome, & n'eſt fatal qu'aux Rois.
C'eſt donc à Pruſias, à qui ſeul il importe
De ſe rendre docile aux ordres que j'apporte.
Pourſuivez vos diſcours, je n'y répondrai rien.
Mais après laiſſez-nous un moment d'entretien.
Je vous cède l'honneur d'une vaine querelle,
Et je dois de mon temps un compte plus fidele.

ANNIBAL.

Oui, je vais m'éloigner: mais prouvez-lui, Seigneur,
Qu'il ne rend pas ici juſtice à votre cœur.

SCENE V.

FLAMINIUS, PRUSIAS.

FLAMINIUS.

GArdez-vous d'écouter une audace frivole,
Par qui ſon déſeſpoir follement ſe conſole.
Ne vous y trompez pas, Seigneur; Rome aujourd'hui
Vous demande Annibal, ſans en vouloir à lui.
Elle avoit défendu qu'on lui donnât retraite;
Non, qu'elle eût, comme il dit, une frayeur ſecrette:
Mais il ne convient pas qu'aucun Roi parmi vous
Faſſe grâce aux vaincus que proſcrit ſon courroux.
Appaiſez-la, Seigneur: une nombreuſe armée,
Pour vous ſurprendre, a dû déjà s'être formée:
Elle attend vos refus pour fondre en vos Etats;
L'orgueilleux Annibal ne les ſauvera pas.
Vous, de ſon déſeſpoir inſtrument & miniſtre,
Qui n'en pénétrez pas le myſtere ſiniſtre;
Vous, qu'il abuſe enfin; vous par qui ſon orgueil

Se

Se cherche, en vous perdant, un éclatant écueil.
Vous périrez, Seigneur; & bientôt Artamene,
Aidé de ſon côté des troupes qu'on lui mene,
Dépouillera ce front de ce bandeau Royal,
Confié ſans prudence aux fureurs d'Annibal.
Annonçant du Sénat la volonté ſuprême,
J'ai parlé juſqu'ici comme il parle lui-même;
J'ai dû de ſon langage obſerver la rigueur:
Je l'ai fait; mais jugez s'il en coûte à mon cœur.
Connoiſſez-le, Seigneur: Laodice m'eſt chere;
Il doit m'être bien dur de menacer ſon pere.
Oui, vous voyez l'Époux propoſé dans ce jour,
Et dont Rome n'a pas déſapprouvé l'amour.
Je ne vous dirai point ce que pourroit attendre
Un Roi qui choiſiroit Flaminius pour gendre.
Penſez-y; mon amour ne vous fait point de loi,
Et vous ne riſquez rien ne refuſant que moi.
Mon âme à vous ſervir n'en ſera pas moins prête:
Mais par reconnoiſſance épargnez votre tête.
Oui, malgré vos refus & malgré ma douleur,
Je vous promets les ſoins d'une éternelle ardeur.
A préſent trop frappé des malheurs que j'annonce,
Peut-être auriez-vous peine à me faire réponſe.
Songez-y; mais ſçachez qu'après cet entretien,
Je pars, ſi dans ce jour vous ne réſolvez rien.

SCENE VI.

PRUSIAS, *ſeul.*

IL aime Laodice ! Imprudente promeſſe ;
Ah ! ſans toi, quel appui m'aſſuroit ſa tendreſſe !
Dois-je vous immoler le ſang de mes ſujets,
Serments qui l'expoſez, & que l'orgueil a faits ?
Toi, dont j'admirai trop la fortune paſſée,
Sçauras-tu vaincre mieux ceux qui l'ont renverſée ?
Abbatu ſous le faix de l'âge & du malheur,
Quel fruit eſperes-tu d'une infirme valeur ?
Triſtes réflexions, qu'il n'eſt plus temps de faire !
Quand je me ſuis perdu, la ſageſſe m'éclaire :
Sa lumiere importune, en ce fatal moment,
N'eſt plus une reſſource, & n'eſt qu'un châtiment.
En vain s'ouvre à mes yeux un affreux précipice ;
Si je ne ſuis un traître, il faut que j'y périſſe.
Oui, deux partis encore à mon choix ſont offerts :
Je puis vivre en infâme, ou mourir dans les fers.
Choiſis, mon cœur : mais quoi ! tu crains la ſervitude ?
Tu n'es déjà qu'un lâche à ton incertitude !
Mais ne puis-je, après tout, balancer ſur le choix ?
Impitoyable honneur, examinons tes droits.
Annibal a ma foi ; faut-il que je la tienne,

Assuré de ma perte, & certain de la sienne ?
Quel projet insensé ! La raison & les dieux
Me font-ils un devoir d'un transport furieux ?
O ciel ! j'aurois peut-être, au gré d'une chimere ;
Sacrifié mon peuple & conclu sa misere.
Non ; ridicule honneur, tu m'as en vain pressé :
Non ; ce peuple t'échappe, & ton charme a cessé.
Le parti que je prends, dût-il même être infâme,
Sujets, pour vous sauver j'en accepte le blâme.
Il faudra donc, grands dieux ! que mes serments soient vains ;
Et je vais donc livrer Annibal aux Romains,
L'exposer aux affronts que Rome lui destine !
Ah ! ne vaut-il pas mieux résoudre ma ruine ?
Que dis-je ? mon malheur est-il donc sans retour ?
Non ; de Flaminius sollicitons l'amour.
Mais Annibal revient, & son âme inquiette
Peut-être a pressenti ce que Rome projette.
Dissimulons.

SCENE VII.

PRUSIAS, ANNIBAL.

ANNIBAL.

J'Ai vu sortir l'Ambassadeur.
De quels ordres encor s'agissoit-il, Seigneur ?

Sans doute il aura fait des menaces nouvelles ?
Son Sénat.....

PRUSIAS.

Il vouloit terminer vos querelles :
Mais il ne m'a tenu que les mêmes discours,
Dont vos longs différends interrompoient le cours.
Il demande la paix ; & m'a parlé sans cesse
De l'intérêt que Rome a pris à la Princesse.
Il la verra peut-être ; & je vais, de ce pas,
D'un pareil entretien prévenir l'embarras.

SCENE VIII.

ANNIBAL, *seul.*

IL fuit ; je l'ai surpris dans une inquiétude
Dont il ne me dit rien, qu'il cache avec étude.
Observons tout : la mort n'est pas ce que je crains.
Mais j'avois espéré de punir les Romains.
Le succès étoit sûr, si ce Prince timide
Prend mon expérience, ou ma haîne pour guide.
Rome, quoi qu'il en soit, j'attendrai que les dieux
Sur son sort & le mien s'expliquent encore mieux.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE

LAODICE, *ſeule.*

QUel agréable eſpoir vient me luire en ce jour !
Le Roi, de mon amant approuve donc l'amour !
Auteur de mes ſerments, il les romproit lui-même,
Et je pourrois ſans crime épouſer ce que j'aime.
Sans crime ! Ah ! c'en eſt un que d'avoir ſouhaité
Que mon Pere m'ordonne une infidélité.
Abjure tes ſouhaits, mon cœur ; qu'il te ſouvienne
Que c'eſt faire des vœux pour ſa honte & la mienne.
Mais, que vois-je ? Annibal !

SCENE II.

LAODICE, ANNIBAL.

ANNIBAL.

Enfin voici l'inſtant
Où tout ſemble annoncer qu'un outrage m'attend.
Un outrage, grands dieux ! A ce ſeul mot, Madame,
Souffrez qu'un juſte orgueil s'empare de mon âme.
Dans un pareil danger, il doit m'être permis,
Sans craindre d'être vain, d'expoſer qui je ſuis.
J'ai beſoin, en un mot, qu'ici votre mémoire
D'un malheureux guerrier ſe rappelle la gloire ;
Et qu'à ce ſouvenir votre cœur excité,
Redouble encor pour moi ſa généroſité.
Je ne vous dirai plus de preſſer votre Pere
De tenir les ſerments qu'il a voulu me faire.
Ces ſerments me flattoient du bonheur d'être à vous :
Voilà ce que mon cœur y trouvoit de plus doux.
Je vois que c'en eſt fait, & que Rome l'emporte ;
Mais j'ignore où s'étend le coup qu'elle me porte.
Inſtruiſez Annibal ; il n'a que vous ici,
Par qui de ſes projets il puiſſe être éclairci.
Des devoirs où pour moi votre foi vous oblige ;

Un aveu qui me ſauve eſt tout ce que j'exige.
Songez que votre cœur eſt pour moi dans ces lieux
L'incorruptible ami que me laiſſent les dieux.
On vous offre un époux, ſans doute; mais j'ignore
Tout ce qu'à Pruſias, Rome demande encore.
Il craint de me parler; & je vois aujourd'hui
Que la foi qui le lie, eſt un fardeau pour lui.
Et, je vous l'avoûrai, mon courage s'étonne
Des deſſeins où l'effroi peut-être l'abandonne.
Sans quelque tendre eſpoir qui retarde ma main,
Sans Rome que je hais, j'aſſurois mon deſtin.
Parlez, ne craignez point que ma bouche trahiſſe
La faveur que ma gloire attend de Laodice.
Quel eſt donc cet époux que l'on vient vous offrir?
Puis-je vivre, ou faut-il me hâter de mourir?

LAODICE

Vivez, Seigneur, vivez; j'eſtime trop moi-même
Et la gloire & le cœur de ce Héros qui m'aime
Pour ne l'inſtruire pas. Si jamais dans ces lieux
Quelqu'un lui réſervoit un ſort injurieux.
Oui, puiſque c'eſt à moi que ce Héros ſe livre,
Et qu'enfin c'eſt pour lui que j'ai juré de vivre;
Vous devez être ſûr qu'un cœur tel que le mien
Prendra les ſentiments qui conviennent au ſien;
Et que, me conformant à votre grand courage,
Si vous deviez, Seigneur, eſſuyer un outrage,

Et que la ſeule mort pût vous en garantir,
Mes larmes couleroient pour vous en avertir.
Mais votre honneur ici n'aura pas beſoin d'elles.
Les dieux m'épargneront des larmes ſi cruelles.
Mon Pere eſt vertueux; & ſi le ſort jaloux
S'oppoſoit aux deſſeins qu'il a formés pour nous;
Si par de fiers Tyrans ſa vertu traverſée,
A faillir envers vous eſt aujourd'hui forcée,
Gardez-vous cependant de penſer que ſon cœur
Pût d'une trahiſon méditer la noirceur.

ANNIBAL.

Je vous entends. La main qui me fut accordée,
Pour un nouvel époux Rome l'a demandée.
Voilà quel eſt le ſoin que Rome prend de vous.
Mais, dites-moi, de grâce, aimez-vous cet époux?
Vous faites-vous pour moi la moindre violence?
Madame, honorez-moi de cette confidence.
Parlez-moi ſans détour; content d'être eſtimé,
Je me connois trop bien pour vouloir être aimé.

LAODICE.

C'eſt à vous cependant que je dois ma tendreſſe.

ANNIBAL.

Et moi, je la refuſe, adorable Princeſſe;
Et je n'exige point qu'un cœur ſi vertueux
S'immole, en rempliſſant un devoir rigoureux;

Que d'un ſi noble effort le prix ſoit un ſupplice.
Non, non; je vous dégage, & je me fais juſtice:
Et je rends à ce cœur, dont l'amour me fut dû,
Le pénible préſent que me fait ſa vertu.
Ce cœur eſt prévenu, je m'apperçois qu'il aime.
Qu'il ſuive ſon penchant, qu'il ſe donne lui-même.
Si je le méritois, & que l'offre du mien
Pût plaire à Laodice, & me valoir le ſien,
Je n'aurois conſacré mon courage & ma vie,
Qu'à m'acquérir ce bien que je lui ſacrifie.
Il n'eſt plus temps, Madame; & dans ce triſte jour
Je ſerois un ingrat d'en croire mon amour.
Je verrai Pruſias, réſolu de lui dire
Qu'aux deſirs du Sénat ſon effroi peut ſouſcrire:
Et je vais le preſſer d'éclaircir un ſoupçon
Que mon âme inquiette a pris avec raiſon.
Peut-être cependant ma crainte eſt-elle vaine?
Peut-être notre hymen eſt tout ce qui le gêne?
Quoi qu'il en ſoit enfin, je remets en vos mains
Un ſort livré peut-être aux fureurs des Romains.
Quand même je fuirois, la retraite eſt peu ſûre.
Fuir, c'eſt en pareil cas donner jour à l'injure;
C'eſt enhardir le crime: &, pour l'épouvanter,
Le parti le plus ſûr eſt de m'y préſenter.
Il ne m'importe plus d'être informé, Madame,
Du reſte des ſecrets que j'ai lus dans votre âme;

Et ce ſeroit ici fatiguer votre cœur,
Que de lui demander le nom de ſon vainqueur.
Non; vous m'avez tout dit en gardant le ſilence,
Et je n'ai pas beſoin de cette confidence.
Je ſors: ſi dans ces lieux on n'en veut qu'à mes jours,
Laiſſez mes ennemis en terminer le cours.
Ce malheur ne vaut pas que vous veniez me faire
Un trop pénible aveu des foibleſſes d'un Pere.
S'il ne faut que mourir, il vaut mieux que mon bras
Cède à mes ennemis le ſoin de mon trépas;
Et, que de leur effroi victime glorieuſe,
J'en aſſûre, en mourant, la mémoire honteuſe;
Et qu'on ſçache à jamais que Rome & ſon Sénat
Ont porté cet effroi juſqu'à l'aſſaſſinat.
Mais je vous quitte; on vient.

LAODICE.

Seigneur, le temps me preſſe.
Mais, quoique vous ayez pénétré ma foibleſſe,
Vous m'eſtimez aſſez pour ne préſumer pas
Qu'on puiſſe m'obtenir après votre trépas.

SCENE III.

LAODICE, FLAMINIUS.

LAODICE.

J'Ai cru trouver en vous une âme bienfaiſante;
De mon eſtime ici remplirez-vous l'attente?

FLAMINIUS.

Oui; commandez, Madame. Oſerois-je douter
De l'équité des loix que vous m'allez dicter?

LAODICE.

On vous a dit à qui ma main fut deſtinée?

FLAMINIUS.

Ah! de ce triſte coup ma tendreſſe étonnée.....

LAODICE.

Eh bien! le Roi jaloux de ramener la paix,
Dont trop long-temps la guerre a privé ſes Sujets,
En faveur de ſon peuple a bien voulu ſe rendre
Aux deſirs que par vous Rome lui fait entendre.
Notre hymen eſt rompu.

FLAMINIUS.

Ah! je rends grâce aux dieux;

Qui détournent le Roi d'un deſſein odieux.
Annibal me ſuivra ſans doute? Mais, Madame,
Le Roi ne fait-il rien en faveur de ma flâme?

LAODICE.

Oui, Seigneur, vous ſerez content à votre tour,
Si vous ne trahiſſez vous-même votre amour.

FLAMINIUS.

Moi, le trahir! ô ciel!

LAODICE.

Écoutez ce qui reſte.
Votre emploi dans ces lieux à ma gloire eſt funeſte.
Ce Héros qu'aujourd'hui vous demandez au Roi,
Songez, Flaminius, ſongez qu'il eut ma foi;
Que de ſa ſûreté cette foi fut le gage;
Que vous m'inſulteriez, en lui faiſant outrage.
Les droits qu'il eut ſur moi ſont tranſportés à vous;
Mais enfin ce guerrier dut être mon époux.
Il porte un caractere à mes yeux reſpectable,
Dont je lui vois toujours la marque ineffaçable.
Sauvez donc ce Héros; ma main eſt à ce prix.

FLAMINIUS.

Mais, ſongez-vous, Madame, à l'emploi que j'ai pris.
Pourquoi propoſez-vous un crime à ma tendreſſe?
Eſt-ce de votre haîne une fatale adreſſe?
Cherchez-vous un refus, & votre cruauté

Veut-elle ici m'en faire une néceſſité?
Votre main eſt pour moi d'un prix ineſtimable.
Et vous me la donnez, ſi je deviens coupable!
Ah! vous ne m'offrez rien.

LAODICE.

Vous vous trompez, Seigneur;
Et j'en ai cru le don plus cher à votre cœur.
Mais à me refuſer quel motif vous engage?

FLAMINIUS.

Mon devoir.

LAODICE.

Suivez-vous un devoir ſi ſauvage,
Qui vous inſpire ici des ſentiments outrés,
Qu'un tyrannique orgueil ôſe rendre ſacrés?
Annibal, chargé d'ans, va terminer ſa vie.
S'il ne meurt outragé, Rome eſt-elle trahie?
Quel devoir!

FLAMINIUS.

Vous ſçavez la grandeur des Romains,
Et juſqu'où ſont portés leurs auguſtes deſtins.
De l'Univers entier & la crainte & l'hommage
Sont moins de leur valeur le formidable ouvrage,
Qu'un effet glorieux de l'amour du devoir,
Qui ſur Flaminius borne votre pouvoir.
Je pourrois tromper Rome; un rapport peu ſincere

En ſurprendroit ſans doute un ordre moins ſévere ;
Mais je lui ravirois, ſi j'ôſois la trahir,
L'avantage important de ſe faire obéir.
Lui déguiſer des Rois & l'audace & l'offenſe,
C'eſt conjurer ſa perte & ſapper ſa puiſſance.
Rome doit ſa durée aux châtiments vengeurs
Des crimes révélés par ſes Ambaſſadeurs ;
Et par-là nos avis ſont la ſource féconde
De l'effroi que ſa foudre entretient dans le monde ;
Et lorſqu'elle pourſuit, ſur un Roi révolté,
Le mépris imprudent de ſon autorité,
La valeur ſeulement acheve la victoire,
Dont un rapport fidele a ménagé la gloire.
Nos auſteres vertus ont mérité des dieux.....

LAODICE.

Ah ! les conſultez-vous, Romains ambitieux ?
Ces dieux, Flaminius, auroient ceſſé de l'être,
S'ils vouloient ce que veut le Sénat votre maître.
Son orgueil, ſes ſuccès ſur de malheureux Rois,
Voilà les dieux dont Rome emprunte tous ſes droits ;
Voilà les dieux cruels, à qui ce cœur auſtere
Immole ſon amour, un Héros, & mon Pere ;
Et pour qui l'on répond que l'offre de ma main
N'eſt pas un bien que puiſſe accepter un Romain.
Cependant cet hymen que votre cœur rejette,

Méritez-vous, ingrat, que le mien le regrette ?
Vous ne répondez rien !

FLAMINIUS.

C'eſt avec déſeſpoir
Que je vais m'acquitter de mon triſte devoir.
Né Romain, je gémis de ce noble avantage,
Qui force à des vertus d'un ſi cruel uſage.
Voyez l'égarement où m'emportent mes feux;
Je gémis d'être né pour être vertueux.
Je n'en ſuis pas confus. Ce que je ſacrifie
Excuſe mes regrets, ou plutôt les expie ;
Et ce ſeroit peut-être une férocité,
Que d'ôſer aſpirer à plus de fermeté.
Mais enfin, pardonnez à ce cœur qui vous aime,
Des refus dont il eſt ſi déchiré lui-même.
Ne rougiriez-vous pas de régner ſur un cœur
Qui vous aimeroit plus que ſa foi, ſon honneur?

LAODICE.

Ah! Seigneur, oubliez cet honneur chimérique,
Crime que d'un beau nom couvre la politique.
Songez qu'un ſentiment & plus juſte & plus doux,
D'un lien éternel va m'attacher à vous.
Ce n'eſt pas tout encor. Songez que votre amante
Va trouver avec vous cette union charmante,
Et que je ſouhaitois de vous avoir donné

Cet amour, dont le mien vous avoit ſoupçonné,
Vous devez aujourd'hui l'aveu de ma tendreſſe
Aux périls du Héros pour qui je m'intéreſſe :
Mais, Seigneur, qu'avec vous mon cœur s'eſt écarté
Des bornes de l'aveu qu'il avoit projetté !
N'importe ; plus je céde à l'amour qui m'inſpire,
Et plus ſur vous peut-être obtiendrai-je d'empire.
Me trompé-je, Seigneur ? Ai-je trop préſumé ?
Et vous aurois-je en vain ſi tendrement aimé ?
Vous ſoupirez ? grands dieux ! c'eſt vous qui dans nos âmes
Voulûtes allumer de mutuelles flâmes,
Contre mon propre amour en vain j'ai combattu ;
Juſtes dieux ! dans mon cœur vous l'avez défendu.
Qu'il ſoit donc un bienfait, & non pas un ſupplice.
Oui, Seigneur, qu'avec ſoin votre âme y réfléchiſſe.
Vous ne prévoyez pas, ſi vous me refuſez,
Juſqu'où vont les tourments où vous vous expoſez.
Vous ne ſentez encor que la perte éternelle
Du bonheur où l'amour aujourd'hui nous appelle ;
Mais l'état douloureux où vous laiſſez mon cœur,
Vous n'en connoiſſez pas le ſouvenir vengeur.

FLAMINIUS.

Quelle épreuve !

LAODICE.

Ah ! Seigneur, ma tendreſſe l'emporte !

FLAMINIUS.

FLAMINIUS.

Dieux! que ne peut-elle être aujourd'hui la plus forte !
Mais Rome.....

LAODICE.

Ingrat ! ceſſez d'excuſer vos refus.
Mon cœur vous garde un prix digne de vos vertus.

SCENE IV.

FLAMINIUS *ſeul.*

ELle fuit; je ſoupire, & mon âme abattue
A preſque perdu Rome, & ſon devoir de vûe.
Vil Romain, homme né pour les ſoins amoureux,
Rome eſt donc le jouet de tes tranſports honteux !

SCENE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS.

FLAMINIUS.

PRince, vous feriez-vous flatté de l'eſpérance
De pouvoir par l'amour vaincre ma réſiſtance?
Quand vous la combattez par des efforts ſi vains,
Sçavez-vous bien quel ſang anime les Romains?
Sçavez-vous que ce ſang inſtruit ceux qu'il anime,
Non à fuir, c'eſt trop peu, mais à haïr le crime;
Qu'à l'honneur de ce ſang je n'ai point ſatisfait,
S'il s'eſt joint un ſoupir au refus que j'ai fait.
Ce ſont-là nos devoirs; avec nous, dans la ſuite,
Sur ces inſtructions réglez votre conduite.
A quoi donc à préſent êtes-vous réſolu?
J'ai donné tout le temps que vous avez voulu
Pour juger du parti que vous aviez à prendre.
Mais quoi! ſans Annibal ne pouvez-vous m'entendre?

SCENE VI.

PRUSIAS, ANNIBAL, FLAMINIUS.

ANNIBAL.

J'Interromps vos ſecrets; mais ne vous troublez pas;
Je ſors, & n'ai qu'un mot à dire à Pruſias.
Reſtez, de grâce; il m'eſt d'une importance extrême
Que ce qu'il répondra, vous l'entendiez vous-même.
(*à Pruſias.*)
Laodice eſt à moi; ſi vous êtes jaloux
De tenir le ſerment que j'ai reçu de vous.
Mais enfin ce ſerment pèſe à votre courage,
Et je vois qu'il eſt temps que je vous en dégage.
Jamais je n'exigeai de vous cette faveur,
Et ſi vous aviez ſçu connoître votre cœur,
Sans doute vous n'auriez ôſé me la promettre;
Et ne rougiriez pas de vous la voir remettre.
Mais il vous reſte encore un autre engagement,
Qui doit m'importer plus que ce premier ſerment.
Vous jurâtes alors d'avoir ſoin de ma gloire;

Et quelque juſte orgueil m'aida même à vous croire ;
Puiſqu'après tout, Seigneur, pour tenir votre foi,
Je vis que vous n'aviez qu'à vous ſervir de moi.
Comment penſer d'ailleurs que vous ſeriez parjure ;
Vous, qu'Annibal pouvoit payer avec uſure ;
Vous qui, ſi le ſort même eût trahi votre appui,
Vous aſſuriez l'honneur de tomber avec lui ?
Vous me fuyez pourtant ; le Sénat vous menace,
Et de vos procédés la raiſon m'embarraſſe.
Seigneur, je ſuis chez vous : y ſuis-je en ſûreté ?
Ou bien y dois-je craindre une infidélité ?

PRUSIAS.

Ici ? n'y craignez rien, Seigneur.

ANNIBAL.

Je me retire ;
C'en eſt aſſez ; voilà ce que j'avois à dire.

SCENE VII.

FLAMINIUS, PRUSIAS.

FLAMINIUS.

CE que dans ce moment vous avez répondu ;
M'apprend trop qu'il eſt temps.....

PRUSIAS.

J'ai dit ce que j'ai dû.
Arrêtez. Le Sénat n'aura point à ſe plaindre.

FLAMINIUS.

Eh ! Comment Annibal n'a-t-il plus rien à craindre ?
Que penſez-vous ?

PRUSIAS.

Seigneur, je ne m'explique pas.
Mais vous ſerez bien-tôt content de Pruſias.
Vous devrez l'être, au moins.

SCENE VIII.

FLAMINIUS, *ſeul.*

QUel eſt donc ce myſtere ;
Dont à m'inſtruire ici ſa prudence differe ?
Quoi qu'il en ſoit, ô Rome ! approuve que mon cœur
Souhaite que ce Prince échappe à ſon malheur.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, HIÉRON.

PRUSIAS.

JE vais donc rétracter la foi que j'ai donnée,
Peut-être d'Annibal trancher la deſtinée!
Dieux! quel coup va frapper ce héros malheureux!

HIÉRON.

Non, Seigneur; Annibal a le cœur généreux.
Du courroux du Sénat la nouvelle eſt ſemée;
On ſait que l'ennemi forme une double armée.
Le peuple épouvanté murmure, & ce héros
Doit, en ſe retirant, faire notre repos:
Et vous verrez, Seigneur, Flaminius ſouſcrire
Aux doux tempéraments que le ciel vous inſpire.

PRUSIAS.

Mais ſi l'Ambaſſadeur le pourſuit, Hiéron?

HIÉRON.

Eh ! Seigneur, éloignez ce ſcrupuleux ſoupçon.
Des fautes du haſard êtes-vous reſponſable ?
Mais le voici.

PRUSIAS.

Grands dieux ! ſa préſence m'accable.
Je me ſens pénétré de honte & de douleur.

HIERON.

C'eſt la faute du ſort, & non de votre cœur.

SCENE II.

PRUSIAS, ANNIBAL, HIÉRON.

PRUSIAS.

ENfin voici le tems de rompre le ſilence.
Qui porte votre eſprit à tant de méfiance ?
Depuis que dans ces lieux vous êtes arrivé,
Seigneur, tous mes ſerments vous ont aſſez prouvé
L'amitié dont pour vous mon âme étoit remplie,
Et que je garderai le reſte de ma vie.
Mais un coup imprévu retarde les effets
De ces mêmes ſerments que mon cœur vous a faits.

De toutes parts ſur moi mes ennemis vont fondre,
Le ſort même avec eux travaille à me confondre,
Et ſemble leur avoir indiqué le moment
Où leurs armes pourront triompher sûrement.
Artamene eſt vaincu, ſa défaite eſt entiere.
Mais la gloire, Seigneur, en eſt ſi meurtriere;
Tant de ſang fut verſé dans nos derniers combats,
Que la victoire même affoiblit mes États.
A mes propres malheurs je ſerois peu ſenſible:
Mais de mon peuple entier la perte eſt infaillible.
Je ſuis ſon Roi; les dieux, qui me l'ont confié,
Veulent qu'à ſes périls cède notre amitié.
De ces périls, Seigneur, vous ſeul êtes la cauſe.
Je ne vous dirai point ce que Rome propoſe.
Mon cœur en a frémi d'horreur & de courroux;
Mais enfin nos Tyrans ſont plus puiſſants que nous.
Fuyez pour quelque temps, & conjurons l'orage:
Eſſayons ce moyen pour ralentir leur rage:
Attendons que le Ciel, plus propice à nos vœux,
Nous mette en liberté de nous revoir tous deux.
Sans doute qu'à vos yeux Pruſias excuſable,
N'aura point.....

ANNIBAL.

Oui, Seigneur, vous êtes pardonnable.
Pour ſurmonter l'effroi dont il eſt abbatu,
Sans doute votre cœur a fait ce qu'il a pu.

Si, malgré ſes efforts, tant d'épouvante y regne,
C'eſt de moi, non de vous, qu'il faut que je me plaigne.
J'ai tort; & j'aurois du prévoir que mon deſtin
Dépendroit avec vous de l'aſpect d'un Romain.
Mais je ſuis libre encore, & ma folle eſpérance
N'avoit pas mérité de vous tant d'indulgence.

PRUSIAS.

Seigneur, je le vois bien, trop coupable à vos yeux...

ANNIBAL.

Voilà ce que je puis vous répondre de mieux:
Mais voulez vous m'en croire? oublions l'un & l'autre
Ces ſerments que mon cœur dut refuſer du vôtre.
Je me ſuis cru prudent, vous préſumiez de vous,
Et ces mêmes ſerments dépoſent contre nous.
Ainſi n'y penſons plus. Si Rome vous menace,
Je pars, & ma retraite obtiendra votre grâce.
En violant les droits de l'hoſpitalité,
Vous allez du Sénat rappeller la bonté.

PRUSIAS.

Que ſur nos ennemis votre âme moins émue,
Avec attention daigne jetter la vue.

ANNIBAL.

Je changerai beaucoup, ſi quelque Légion,
Qui loin d'ici s'aſſemble avec confuſion;
Si quelques Eſcadrons déja mis en déroute,

Me paroiſſent jamais dignes qu'on les redoute.
Mais, Seigneur, finiſſons cet entretien fâcheux.
Nous voyons ces objets différemment tous deux.
Je pars; pour quelque temps cachez-en la nouvelle.

PRUSIAS.

Oui, Seigneur; mais un jour vous connoîtrez mon zele.

SCENE III.

ANNIBAL, *ſeul.*

T On zele! homme ſans cœur, eſclave couronné,
A quels Rois l'Univers eſt-il abandonné!
Tu les charges de fers, ô Rome! &, je l'avoue,
Leur baſſeſſe en effet mérite qu'on t'en loue.
Mais tu pars, Annibal. Imprudent! où vas-tu?
Cet infidele Roi ne t'a-t-il pas vendu?
Il n'en faut point douter, il médite ce crime;
Mais le lâche, qui craint les yeux de la victime
Qui n'ôſe s'expoſer à mes regards vengeurs,
M'écarte avec deſſein de me livrer ailleurs.
Mais qui vient?

SCENE IV.

LAODICE, *avec un mouchoir dont elle eſſuie ſes pleurs*; ANNIBAL.

ANNIBAL.

AH! c'eſt vous, généreuſe Princeſſe.
Vous pleurez, votre cœur accomplit ſa promeſſe.
Les voilà donc ces pleurs, mon unique ſecours,
Qui devoient m'avertir du péril que je cours!

LAODICE.

Oui, je vous rends enfin ce funeſte ſervice;
Mais de la trahiſon le Roi n'eſt point complice.
Fidele à votre gloire, il veut la garantir:
Et cependant, Seigneur, gardez-vous de partir.
Quelques avis certains m'ont découvert qu'un traître,
Qui penſe qu'un forfait obligera ſon maître;
Qu'Hiéron en ſecret informe les Romains;
Qu'en un mot vous riſquez de tomber en leurs mains.

ANNIBAL.

Je dois beaucoup aux dieux, ils m'ont comblé de gloire,
Et j'en laiſſe après moi l'éclatante mémoire.
Mais de tous leurs bienfaits le plus grand, le plus doux,

C'eſt ce dernier ſecours qu'ils me laiſſoient en vous.
Je vous aimois, Madame, & je vous aime encore,
Et je fais vanité d'un aveu qui m'honore.
Je ne pouvois jamais eſpérer de retour;
Mais votre cœur me donne autant que ſon amour.
Eh! que dis-je? l'amour vaut-il donc mon partage?
Non, ce cœur généreux m'a donné d'avantage.
J'ai pour moi ſa vertu, dont la fidélité
Voulut même immoler le feu qui l'a flatté.
Eh quoi! vous gémiſſez, vous répandez des larmes!
Ah! que pour mon orgueil vos regrets ont de charmes!
Que d'eſtime pour moi me découvrent vos pleurs!
Eſt-il pour Annibal de plus dignes faveurs?
Ceſſez pourtant, ceſſez d'en verſer, Laodice;
Que l'amour de ma gloire à préſent les tariſſe.
Puiſque la mort m'arrache aux injures du ſort;
Puiſque vous m'eſtimez, ne pleurez pas ma mort.

LAODICE.

Ah! Seigneur, cet aveu me glace d'épouvante.
Ne me préſentez point cette image ſanglante.
Sans doute que le Ciel m'a dérobé l'horreur
De ce funeſte ſoin que vous devoit mon cœur.
Si le terrible effet en eût frappé ma vue,
Ah! jamais juſqu'ici je ne ſerois venue.

ANNIBAL.

Non; je vous connois mieux, & vous vous faites tort.

LAODICE.

Mais, Seigneur, permettez que je faſſe un effort,
Qu'auprès du Roi.....

ANNIBAL.

Madame, il ſeroit inutile;
Les moments me ſont chers, je cours à mon aſyle.

LAODICE.

A votre aſyle! ô Ciel! Seigneur, où courez-vous?

ANNIBAL.

Mériter tous vos ſoins.

LAODICE.

Quelle honte pour nous!

ANNIBAL.

Je ne vous dis plus rien; la vertu, quand on l'aime,
Porte de nos bienfaits le ſalaire elle-même.
Mon admiration, mon reſpect, mon amour,
Voilà ce que je puis vous offrir en ce jour.
Mais vous les méritez. Je fuis, quelqu'un s'avance.
Adieu, chere Princeſſe.

SCENE V.

LAODICE, *seul.*

O Ciel ! quelle constance !
Tes devoirs tant vantés, Ministre des Romains,
Etoient donc d'outrager le plus grand des humains !
De quel indigne amant mon ame possédée,
Avec tant de plaisir, gardoit-elle l'idée ?

SCENE VI.

LAODICE, FLAMINIUS, FLAVIUS.

FLAMINIUS.

Eh quoi ! vous me fuyez, Madame ?

LAODICE.

Laissez-moi.
Hâtez-vous d'achever votre barbare emploi.

Portez les derniers coups à l'honneur de mon pere.
Des dieux que vous bravez méritez la colere.
Mes pleurs vont les preſſer d'accorder à mon cœur
Le pardon d'un penchant qui doit leur faire horreur.

SCENE VII.

FLAMINIUS, FLAVIUS.

FLAMINIUS.

IL me ſeroit heureux de l'ignorer encore ;
Cet aveu d'un penchant que votre cœur abhorre.
Pourſuivons mon deſſein. Flavius, va ſçavoir
Si, ſans aucun témoin, Annibal veut me voir.

SCENE VIII.

FLAMINIUS, *seul.*

J'Ai satisfait aux soins que m'imposoit ta cause;
Souffre ceux qu'à son tour la vertu me propose,
Rome ! Laisse mon cœur favoriser ses feux,
Quand sans crime il peut être & tendre & généreux.
Je puis, sans t'offenser, prouver à Laodice,
Que, s'il m'est défendu de lui rendre un service,
Sensible cependant à sa juste douleur,
Du soin de l'adoucir j'occupe encor mon cœur.
Annibal vient, ô Ciel ! Ce que je sacrifie
Vaut bien qu'à me céder ta bonté le convie.
Le motif qui m'engage à le persuader,
Est digne du succès que j'ôse demander.

SCENE IX.

ANNIBAL, FLAMINIUS.

FLAMINIUS.

SEigneur, puis-je eſpérer qu'oubliant l'un & l'autre
Tout ce qui peut aigrir mon eſprit & le vôtre,
Et que nous confiant, en hommes généreux,
L'eſtime qu'après tout nous méritons tous deux;
Vous voudrez bien ici que je vous entretienne
D'un projet que pour vous vient de former la mienne.

ANNIBAL.

Seigneur, ſi votre eſtime a conçu ce projet,
Fût-il vain, je le tiens déjà pour un bienfait.

FLAMINIUS.

Ce que Rome en ces lieux m'a commandé de faire,
Pour Annibal, peut-être, eſt encore un myſtere.
Seigneur, je viens ici vous demander au Roi;
Vous n'en devez pas être irrité contre moi.
Tel étoit mon devoir; je l'ai fait avec zele,
Et vous m'approuverez d'avoir été fidele.
Pruſias, retenu par ſon engagement,
A cru qu'il ſuffiroit de votre éloignement;

Il a penſé que Rome en ſeroit ſatisfaite,
Et n'exigeroit rien après votre retraite.
Je pouvois l'accepter, & vous ne doutez pas
Qu'il ne me fût aiſé d'envoyer ſur vos pas;
D'autant plus qu'Hiéron, aux Romains de ma ſuite,
Promet de révéler le jour de votre fuite.
Mais, Seigneur, le Sénat veut bien moins vous avoir,
Qu'il ne veut que le Roi faſſe ici ſon devoir:
Et l'Univers jaloux, de qui l'œil nous contemple,
De ſa ſoumiſſion auroit perdu l'exemple.
J'ai donc refuſé tout, & Pruſias alors,
Après avoir tenté d'inutiles efforts,
Pour me donner enfin ſa réponſe préciſe,
Ne m'a plus demandé qu'une heure de remiſe.
Seigneur, je ſuis certain du parti qu'il prendra;
Et ce Prince, en un mot, vous abandonnera.
S'il demande du tems, ce n'eſt pas qu'il héſite;
Mais de ſon embarras il ſe fait un mérite.
Il croit que vous ſerez content de ſa vertu,
Quand vous ſaurez combien il aura combattu.
Et vous, que juſques-là le deſtin perſécute,
Tombez, mais d'un Héros ménagez-vous la chûte.
Vous l'êtes, Annibal, & l'aveu m'en eſt doux.
Pratiquez les vertus, que ce nom veut de vous.
Ici voudriez-vous attendre violence?
Non, non; qu'une ſuperbe & pleine confiance,

Digne de l'ennemi que vous vous êtes fait,
Que vous honorerez par ce généreux trait,
Vous invitant à fuir des retraites peu sûres,
Où vous deviez, Seigneur, préſager vos injures;
Vous guide juſqu'à Rome, & vous jette en des bras
Plus fideles pour vous que ceux de Pruſias.
Voilà, Seigneur, voilà la chûte la plus fiere
Que puiſſe ſe choiſir votre audace guerriere.
A votre place enfin, voilà le ſeul écueil
Où, même en ſe briſant, ſe maintient votre orgueil.
N'héſitez point, venez; achevez de connoître
Ces vainqueurs que déja vous eſtimez, peut-être.
Puiſqu'autrefois, Seigneur, vous les avez vaincus,
C'eſt pour vous honorer une raiſon de plus.
Montrez-leur Annibal; qu'il vienne les convaincre;
Qu'un ſi noble vaincu mérita de les vaincre.
Partons ſans différer, venez les rendre tous
D'une action ſi noble admirateurs jaloux.

ANNIBAL.

Oui, le parti ſans doute eſt glorieux à prendre;
Et c'eſt avec plaiſir que je viens de l'entendre.
Il m'oblige. Annibal porte en effet un cœur
Capable de donner ces marques de grandeur;
Et je crois vos Romains, même après ma défaite;
Dignes que de leurs murs je fiſſe ma retraite.
Il ne me reſtoit plus, perſécuté du ſort,

D'autre aſyle à choiſir que Rome ou que la mort.
Mais enfin c'en eſt fait, j'ai cru que la derniere
Avec aſſez d'honneur finiſſoit ma carriere.
Le ſecours du poiſon.....

FLAMINIUS.

Je l'avois preſſenti.
Du Héros déſarmé c'eſt le dernier parti.
Ah ! ſouffrez qu'un Romain, dont l'eſtime eſt ſincere
Regrette ici l'honneur que vous pouviez nous faire.
Le Roi s'avance, ô Ciel ! ſa fille en pleurs le ſuit.

SCENE DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS.

PRUSIAS, *à Annibal.*

SEigneur, ſeroit-il vrai ce qu'Amilcar nous dit ?

ANNIBAL.

Pruſias; car enfin je ne crois pas qu'un homme
Lâche aſſez pour n'ôſer déſobéir à Rome,
Infidele à ſon rang, à ſa parole, à moi,
Eſpere qu'Annibal daigne en lui voir un Roi;
Pruſias, penſez-vous que ma mort vous délivre
Des haſards qu'avec moi vous avez craint de ſuivre ?

Quand même vous m'euſſiez remis entre ſes mains,
Quel fruit en pouviez-vous attendre des Romains?
La paix? Vous vous trompiez. Rome va vous apprendre
Qu'il faut la mériter pour ôſer y prétendre.
Non, non; de l'épouvante eſclave déclaré,
A des malheurs ſans fin vous vous êtes livré.
Que je vous plains! Je meurs, & ne perds que la vie.
(*à la Princeſſe.*)
Du plus grand des malheurs vous l'avez garantie,
Et j'expire honoré des ſoins de la vertu.
Adieu chere Princeſſe.

LAODICE, *à Flaminius.*

Enfin Rome a vaincu,
Il meurt, & vous avez conſommé l'injuſtice,
Barbare! & vous oſiez demander Laodice!

FLAMINIUS.

Malgré tout le courroux qui trouble votre cœur,
Plus équitable un jour, vous plaindrez mon malheur,
Quoique de vos refus ma tendreſſe ſoupire,
Ils ont droit de paroître, & je dois y ſouſcrire.
Hélas! un doux eſpoir m'amena dans ces lieux;
Je ne ſuis point coupable, & j'en ſors odieux.

FIN.

LE
DÉNOUEMENT
IMPRÉVU,
COMÉDIE,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 10 *Décembre* 1724.

ACTEURS.

Monſieur ARGANTE.

Mademoiſelle ARGANTE, Fille de Monſieur Argante.

DORANTE, } Amants de Mademoiſelle
ÉRASTE, } Argante.

Mᵉ PIERRE, Fermier de Mademoiſelle Argante.

LISETTE, Suivante de Mademoiſelle Argante.

CRISPIN, Valet d'Éraſte.

UN DOMESTIQUE de M. Argante.

La Scene eſt à

LE

DÉNOUEMENT IMPRÉVU,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, Me PIERRE.

DORANTE, *d'un air désolé.*

JE suis au désespoir, mon pauvre Me Pierre ; je ne sçais que devenir.

Me PIERRE.

Eh ! marguenne, arrêtez-vous donc ! Voute lamentation me corrompt toute ma balle himeur.

DORANTE.

Que veux-tu ? J'aime Mademoiſelle Argante plus qu'on n'a jamais aimé ; je me vois à la veille de la perdre, & tu ne veux pas que je m'afflige ?

Mᵉ PIERRE.

En ſçait bian qu'il faut par fois s'affliger ; mais faut y aller pus bellement que ça ; car moi, j'aime itou Liſette, voyez-vous ! en dit que ſti-là qui veut épouſer Mademoiſelle Argante, a un valet ; ſi le Maître épouſe noute Demoiſelle, il l'emmenera à ſon châtiau ; Liſette ſuivra, la velà emballée pour le voyage, & c'eſt autant de pardu pour moi que ce ballot-là ; ce guiable de valet en fera ſon prouſit. Je vois tout ça fixiblement clair : ſtanpandant, je me tians l'eſprit farme, je bataille contre le chagrin, je me dis que tout ça n'eſt rian, que ça n'arrivera pas ; mais morgué, quand je vous entends geindre, ça me gâte le courage. Je me dis : Piarre, tu ne prends point de ſouci, mon ami, & c'eſt que tu t'engeoles ; ſi tu faiſois bian, tu en prenrois ; j'en prends donc. Tenez, tout en parlant de chouſe & d'autre, velà-t-il pas qu'il me prend envie de pleurer ? & c'eſt vous qui en êtes cauſe.

DORANTE.

Hélas ! mon enfant, rien n'eſt plus ſûr que notre malheur : l'époux qu'on deſtine à Mademoiſelle Argante doit arriver aujourd'hui, & c'en eſt fait ; Monſieur Argante, pour marier ſa fille, ne voudra pas ſeulement attendre qu'il ſoit de retour à Paris.

Mᵉ PIERRE.

Ç'en eſt donc fait ? queu piquié que noute vie, Monſieur Dorante ! Mais pourquoi eſt-ce que Monſieur Argante, noute Maître, ne veut pas vous bailler ſa fille ? Vous avez une bonne métairie ici, vous êtes un joli garçon, une bonne pâte d'homme, d'une belle & bonne profeſſion ; vous plaidez pour le monde. Il eſt bian vrai qu'ous n'êtes pas chanceux, vous pardez vos cauſes ; mais que faire à ça ? Un autre les gagne ; tant pis pour ſti-ci, tant mieux pour ſti-là ; tant pis & tant mieux font aller le monde : à cauſe de ça faut-il refuſer ſa fille aux gens ? Eſt-ce que le futur eſt plus riche que vous ?

DORANTE.

Non ; mais il eſt gentilhomme, & je ne le ſuis pas.

Me PIERRE.

Pargué, je vous trouve pourtant fort gentil, moi.

DORANTE.

Tu ne m'entends point. Je veux dire qu'il n'y a point de nobleſſe dans ma famille.

Me PIERRE.

Eh bien! boutez-y-en; ça eſt-il ſi char pour s'en faire faute?

DORANTE.

Ce n'eſt point cela; il faut être d'un ſang noble.

Me PIERRE.

D'un ſang noble? Queu guiable d'invention, d'avoir fait comme ça du ſang de deux façons, pendant qu'il viant du même ruſſiau!

DORANTE.

Laiſſons cet article-là; j'ai beſoin de toi. Je n'oſerois voir Mademoiſelle Argante auſſi ſouvent que je le voudrois, & tu me feras plaiſir de la prier, de ma part, de conſentir à l'expédient que je lui ai donné.

Me PIERRE.

Oh! vartigué, laiſſez-moi faire; je parlerons au pere itou: il n'a qu'à venir avec ſon ſang noble, comme je vous le rembarerai! Je nous traitons

tous deux ſans çarimonie; je ſuis ſon Farmier; & en cette qualité, j'ons le parvilége de l'aſſiſter de mes avis; je ſis accouteumé à ça: il me conte ſes affaires, je le gouvarne, je le réprimande: il eſt bavard & têtu; moi je ſis roide & prudent: je li dis; il faut que ça ſoit, le bon-ſens le veut: là-deſſus il ſe démene, il hoche la tête; il ſe fâche, je m'emporte; il me repart, je li repars: tais-toi, non, morgué: morgué ſi, morgué non; & pis il jure, & pis je li rends; ça li établit une bonne opinion de mon çarviau, qui l'empêche d'aller à l'encontre de mes volontés: & il a raiſon de m'obéir; car, en vérité, je ſis fort judicieux de mon naturel, ſans que ça paroiſſe: ainſi je varrons ce qu'il en ſera.

DORANTE.

Si tu me rends ſervice là-dedans, Maître Pierre, & que Mademoiſelle Argante n'épouſe pas l'homme en queſtion, je te promets d'honneur cinquante piſtoles en te mariant avec Liſette.

Me PIERRE.

Monſieur Dorante, vous avez du ſang noble, c'eſt moi qui vous le dis; ça ſe connoît aux piſtoles que vous me pourmettez, & ça ſe prouvera tout-à-fait, quand je les recevrons.

DORANTE.

La preuve t'en eſt sûre ; mais n'oublie pas de preſſer Mademoiſelle Argante ſur ce que je t'ai dit.

Me PIERRE.

Tatiguienne ! dormez en repos, & n'en pardez pas un coup de dent : ſi alle bronchoit, je li revaudrois. Sa bonne femme de mere, alle eſt défunte, & cette fille-ci qu'alle a eue, alle eſt par conſéquent la fille de Monſieur Argante, n'eſt-ce pas?

DORANTE.

Sans doute.

Me PIERRE.

Sans doute. Je le veux bian itou, je n'empêche rian, je ſis tout bon accord. Si je voulions ſouffler une petite bredouille dans l'oreille du papa, il varroit que Mademoiſelle Argante eſt la fille de ſa mere ; mais velà tout.

DORANTE.

Cela n'aboutit à rien, ſonge ſeulement à ce que je te promets.

Me PIERRE.

Oui : je ſongerons toujours à cinquante piſto-

les; mais touchez-moi un petit mot de l'expédient qu'ous dites.

DORANTE.

Il eſt biſarre, je l'avoue; mais c'eſt l'unique reſſource qui nous reſte. Je voudrois donc que, pour dégoûter le futur, elle affectât une ſorte de maladie, un dérangement, comme qui diroit des vapeurs.

Mᵉ PIERRE.

Dites à la franquette qu'ous voudriais qu'alle fît la folle. Velà bian de quoi! Ça ne coûte rian aux femmes: par bonheur alles ont un eſprit d'un marveilleux acabit pour ça; & Mademoiſelle Argante nous fournira de la folie tant que j'en voudrons; ſon çarviau la met à même. Mais velà ſon pere: ôtez-vous de par ici; tantôt je vous rendrons réponſe.

SCENE II.

M. ARGANTE, Mᵉ PIERRE.

M. ARGANTE.

AVEC qui étois-tu là ?

Mᵉ PIERRE.

Eh voire ! J'étois avec queuqu'un.

M. ARGANTE.

Eh ! qui eſt-il ce quelqu'un ?

Mᵉ PIERRE.

Aga donc ! Il faut bian que ce ſoit une parſonne.

M. ARGANTE.

Mais je veux ſçavoir qui c'étoit ; car je me doute que c'eſt Dorante.

Mᵉ PIERRE.

Oh bian ! cette doutance-là, prenez que c'eſt une çartitude ; vous ni pardrez rian.

M. ARGANTE.

Que vient-il faire ici ?

Mᵉ PIERRE.

M'y voir.

M.

M. ARGANTE.

Je lui ai pourtant dit, qu'il me feroit plaiſir de ne plus venir chez moi.

Me PIERRE.

Et ſi ce n'eſt pas ſon envie de vous faire plaiſir, eſt-ce que les volontés ne ſont pas libres ?

M. ARGANTE.

Non ; elles ne le ſont pas ; car je lui défendrai d'y venir davantage.

Me PIERRE.

Bon ; je li défendrai ! Il vous dira qu'il ne dépend de parſonne.

M. ARGANTE.

Mais vous dépendez de moi, vous autres ; & je vous défends de le voir & de lui parler.

Me PIERRE.

Quand je ſerons aveugles & muets, je ſerons toute commiſſion, Monſieur Argante.

M. ARGANTE.

Il faut toujours que tu raiſonnes.

Me PIERRE.

Que voulez-vous ? J'ons une langue, & je m'en ſars ; tant que je l'aurai, je m'en ſarvirai ; vous me

chicannez avec la voute, peut-être que je vous lantarne avec la mienne.

M. ARGANTE.

Ah! je vous chicanne! C'eſt-à-dire, Maître Pierre, que vous n'êtes pas content de ce que j'ai congédié Dorante?

Me PIERRE.

Je n'approuve rian que de bon, moi.

M. ARGANTE.

Je vous dis! il faudra que je diſpoſe de ma fille à ſa fantaiſie!

Me PIERRE.

Acoutez, peut-être que la raiſon le voudroit: mais voute avis eſt bian pus raiſonnable que le ſian.

M. ARGANTE.

Comment donc? Eſt-ce que je ne la marie pas à un honnête-homme?

Me PIERRE.

Bon! le velà bian avancé d'être honnête-homme! il n'y a que les couquins qui ne ſont pas honnêtes gens.

M. ARGANTE.

Tais-toi, je ne ſuis pas raiſonnable de t'écouter; laiſſe-moi en repos, & va-t-en dire aux muſi-

ciens que j'ai fait venir de Paris, qu'ils ſe tiennent près pour ce ſoir.

Mᵉ PIERRE.

Qu'eſt-ce qu'ous en voulez faire de leur muſicle?

M. ARGANTE.

Ce qu'il me plaît.

Mᵉ PIERRE.

Eſt-ce qu'ous voulez danſer la bourée avec ces violoneux? Ça n'eſt pas parmis à un maître de maiſon.

M. ARGANTE.

Ah! tu m'impatientes.

Mᵉ PIERRE.

Parguenne, & vous itou: tenez, j'uſe trop mon eſprit après vous. Par là mardi! voute Farme & tous les animaux qui en dépendont, me baillont moins de peine à gouvarner que vous tout ſeul; par ainſi, prenez un autre Farmier: je varrons un peu ce qu'il en ſera, quand vous ne ſerez pus à ma charge.

M. ARGANTE.

Fort bien! me quitter tout d'un coup dans l'embarras où je ſuis, & le jour même que je marie ma

fille; vous prenez bien votre temps, après toutes les bontés que j'ai eues pour vous!

Me PIERRE.

Voirément, des bontés! Si je comptions enſemble, vous m'en deveriez pus de deux douzaines; mais gardez-les, & grand bian vous faſſe.

M. ARGANTE.

Mais enfin, pourquoi me quitter?

Me PIERRE.

C'eſt que mes bonnes qualités ſont entarrées avec vous; c'eſt qu'ous voulez marier voute fille à voute tête, en lieu de la marier à la mienne; & drès qu'ous ne voulez pas me complaire en ça, drès que ma raiſon ne vous ſart de rian, & qu'ous prétendez être le maître par-deſſus moi qui ſis prudent; drès qu'ous allez toujours voute chemin maugré que je vous retienne par la bride, je pards mon temps chez vous.

M. ARGANTE.

Me retenir par la bride! Belle façon de s'exprimer!

Me PIERRE.

C'eſt une petite ſimilitude qui viant fort à propos.

M. ARGANTE.

C'eſt ma fille qui vous fait parler, je le vois bien; mais il n'en ſera pourtant que ce que j'ai réſolu; elle épouſera aujourd'hui celui que j'attends. Je lui fais un grand tort en vérité de lui donner un homme pour le moins auſſi riche que ce fainéant de Dorante, & qui avec cela eſt Gentilhomme!

Mᵉ PIERRE.

Ah! nous y velà donc, à la Gentilhommerie! Eh fy! noute Monſieur, ça eſt vilain à voute âge, de bailler comme ça dans la bagatelle; en vous amuſe comme un enfant avec un joujou. Jamais je n'endurerai ça, voyez-vous! Monſieur Dorante eſt amoureux de voute fille, alle eſt amoureuſe de li, il faut qu'ils voyont le bout de ça. Hiar encore, ſous le barciau de noute jardin je les entendois: (*à part.*) ſarvons-li d'une bourde:) Ma mie, ce li diſoit-il, voute pere veut donc vous bailler un autre homme que moi? Eh! vraiment oui, ce faiſoit-elle. Eh! que dites-vous de ça? ce faiſoit-il: Eh! qu'en pourrois-je dire? ce faiſoit-elle. Mais ſi vous m'aimez bian, vous lui dirais qu'ous ne le voulez pas. Hélas! mon grand ami, je lui ai tant dit! Mais bref, à la parfin que ferez-vous?

Eh ! je n'en ſçais rian ? J'en mourrai, ce dit il. Et moi itou, ce dit-elle... Quoi ! je mourrons donc ? Voute pere eſt bian tarrible !... Que voulez-vous ? comme on me l'a baillé, je l'ai prins....

M. ARGANTE, *en colere & s'en allant.*

L'impertinente, avec ſon amant ! & toi encore plus impertinent de me rapporter de pareils diſcours ; mais mon gendre va venir, & nous verrons qui ſera le maître.

SCENE III.

Mademoiſelle ARGANTE, LISETTE, Me PIERRE.

Mademoiſelle ARGANTE.

Il me ſemble que mon pere ſort fâché d'avec toi. De quoi parliez-vous ?

Me PIERRE.

De voute noce avec le fils de ce Gentilhomme.

LISETTE.

Eh bien ?

Me PIERRE.

Eh bian ? Je ne ſçais qui l'a enhardi ; mais il n'eſt

pas ſi timide que de couteume avec moi : il m'a bravement injurié & baillé le ſobriquet d'impartinent, & m'a enchargé de dire à Mademoiſelle Argante qu'alle eſt une ſotte; & piſque la velà, je li fais ma commiſſion.

LISETTE, *à Mademoiſelle Argante.*

Là-deſſus, à quoi vous déterminez-vous?

Mademoiſelle ARGANTE.

Je ne ſçais; mais je ſuis au déſeſpoir de me voir en danger d'épouſer un homme que je n'ai jamais vu; & ſeulement parce qu'il eſt le fils de l'ami de mon pere.

Mᵉ PIERRE.

Tenez, tenez, il n'y a point de détarmination à ça. J'avons arrêté, Monſieur Dorante & moi, ce qu'ous devez faire, & velà c'en que c'eſt. Il faut qu'ous deveniais folle; ça eſt conclu entre nous; il n'y a pus à dire non: faut parachever. Allons, avancez-nous, en attendant, queuque petit échantillon d'extravagance pour voir comment ça fait: en dit que les vapeurs ſont bonnes pour ça, montrez-m'en une.

Mademoiſelle ARGANTE.

Oh! laiſſe-moi, je n'ai point envie de rire.

LISETTE.

Va, ne t'embarraſſe pas ; nous autres femmes, pour faire les folles, avons-nous beſoin d'étudier notre rôle ?

Mᵉ PIERRE.

Non : je ſçavons bian vos facultés ; mais n'amporte, il s'agit d'avoir l'eſprit pus torné que de couteume. Liſette, ſarmone-la un peu là-deſſus, & ſonge toujours à noute amiquié : ça ne fait que croître & embellir cheux moi, quand je te regarde.

LISETTE.

Je t'en fais mes compliments.

Mᵉ PIERRE.

Adieu ; noute Maître eſt ſorti, je penſe. Je vas, ſi je puis, avec Monſieur Dorante.

SCENE IV.

Mademoiſelle ARGANTE, LISETTE.

LISETTE.

Çà, faites vos réflexions. Conſentez-vous à ce qu'on vous propoſe ?

Mademoiſelle ARGANTE.

Je ne ſçaurois m'y réſoudre. Jouer un rôle de folle ! Cela eſt bien laid.

LISETTE.

Eh ! mort de ma vie ! trouvez-moi quelqu'un qui ne joue pas ce rôle-là dans le monde ? Qu'eſt-ce que c'eſt que la ſociété entre nous autres honnêtes-gens, s'il vous plaît ? N'eſt-ce pas une aſſemblée de fous paiſibles qui rient de ſe voir faire, & qui pourtant s'accordent ? Eh bien ! mettez-vous pour quelques inſtants de la coterie des fous revêches, & nous dirons nous autres ; la tête lui a tourné.

Mademoiſelle ARGANTE.

Tu as beau dire ; cela me répugne.

LISETTE.

Je crois qu'effectivement vous avez raiſon. Il vaut mieux que vous épouſiez ce jeune ruſtre que nous attendons. Que de repos vous allez avoir à ſa campagne! Plus de toilette, plus de miroir, plus de boëte à mouches; cela ne rapporte rien. Ce n'eſt pas comme à Paris, où il faut tous les matins recommencer ſon viſage, & le travailler ſur nouveaux frais. C'eſt un embarras que tout cela; & on ne l'a pas à la campagne: il n'y a là que de bons gros cœurs, qui ſont francs, ſans façon, & de bon appétit. La maniere de les prendre eſt très-aiſée; une face large, maſſive, en fait l'affaire; & en moins d'un an vous aurez toutes ces mignardiſes convenables.

Mademoiſelle ARGANTE.

Voilà de fort jolies mignardiſes!

LISETTE.

J'oubliois le meilleur. Vous aurez par fois des galants houbereaux, qui viendront vous rendre hommage, qui boiront du vin pur à votre ſanté; mais avec des contorſions!... Vous irez vous promener avec eux, la petite canne à la main, le manteau trouſſé de peur des crottes: ils vous aideront à ſauter le foſſé, vous diront que vous

êtes adroite, remplie de charmes & d'eſprit, avec tout plein d'équivoques ſpirituelles, qui brocheront ſur le tout. Qu'en dites-vous ? Prenez votre parti, ſinon je recommence, & je vous nomme tous les animaux de votre Ferme, juſqu'à votre mari.

Mademoiſelle ARGANTE.

Ah ! le vilain homme !

LISETTE.

Allons, vîte, choiſiſſez de quel genre de folie vous voulez le dégoûter ; il va venir, comme vous ſçavez, & vous aimez Dorante, ſans doute ?

Mademoiſelle ARGANTE.

Mais oui, je l'aime ; car je ne connois que lui depuis quatre ans.

LISETTE.

Mais oui, je l'aime. Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un amour qui commence par mais, & qui finit par car ?

Mademoiſelle ARGANTE.

Je m'explique comme je ſens. Il y a ſi longtemps que nous nous voyons ; c'eſt toujours la même perſonne, les mêmes ſentiments ; cela ne pique pas beaucoup : mais au bout du compte, c'eſt un bon garçon ; je l'aime quelquefois plus,

quelquefois moins, quelquefois point du tout; c'eſt ſuivant: quand il y a long-temps que je ne l'ai vu, je le trouve bien aimable; quand je le vois tous les jours, il m'ennuie un peu; mais cela ſe paſſe & je m'y accoutume: s'il y avoit un peu plus de mouvement dans mon cœur, cela ne gâteroit rien pourtant.

LISETTE.

Mais n'y a-t-il pas un peu d'inconſtance là-dedans?

Mademoiſelle ARGANTE.

Peut-être bien; mais on ne met rien dans ſon cœur; on y prend ce qu'on y trouve.

LISETTE.

Chemin faiſant, je rencontre de certains viſages qui me remuent, & celui de Pierrot ne me remue point; n'êtes-vous pas comme moi?

Mademoiſelle ARGANTE.

Voilà où j'en ſuis. Il y a des phyſionomies qui font que Dorante me devient ſi inſipide! Et malheureuſement dans ce moment-là, il a la fureur de m'aimer plus qu'à l'ordinaire: moi, je voudrois qu'il ne me dît rien; mais les hommes ſçavent-ils ſe gouverner avec nous? Ils ſont ſi mal-adroits! Ils viennent quelquefois vous accabler d'un tas

de ſentiments langoureux, qui ne ſont que vous affadir le cœur : on n'ôſeroit leur dire : allez-vous-en, laiſſez-moi en repos; vous vous perdez. Ce ſeroit même une charité que de leur dire cela; mais point, il faut les écouter, n'en pouvoir plus, étouffer, mourir d'ennui & de ſatiété pour eux : le beau profit qu'ils font là ! Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un homme toujours tendre, toujours diſant : Je vous adore; toujours vous regardant avec paſſion; toujours exigeant que vous le regardiez de même ? Le moyen de ſoutenir cela ? Peut-on ſans ceſſe dire, je vous aime ? On en a quelquefois envie, & on le dit; après cela l'envie ſe paſſe, il faut attendre qu'elle revienne.

LISETTE.

Mais enfin, épouſerez-vous le Campagnard ?

Mademoiſelle ARGANTE.

Non; je ne ſçaurois ſouffrir la campagne, & j'aime mieux Dorante, qui ne quittera jamais Paris. Après tout, il ne m'ennuie pas toujours, & je ſerois fâchée de le perdre.

LISETTE.

Je vois Pierrot qui revient bien intrigué.

SCENE V.

Mademoiſelle ARGANTE, LISETTE, Mᵉ PIERRE.

LISETTE.

Où eſt Dorante ?

Mᵉ PIERRE.

Hélas ! il eſt en chemin pour venir ici ; & moi, Mademoiſelle Argante, je viens pour vous dire que ce garçon-là n'a pas encore trois jours à vivre.

Mademoiſelle ARGANTE.

Comment donc ?

Mᵉ PIERRE.

Oui, & s'il m'en veut croire, il fera ſon teſtament drès ce ſoir ; car s'il alloit trapaſſer ſans le dire au Tabellion, j'aimerois autant qu'il ne mourût pas : ce ne ſeroit pas la peine, & ça me fâcheroit trop ; en lieu que, s'il me laiſſoit queuque chouſe, ça feroit que je me lamenterois plus agriablement ſur li.

LISETTE.

Dis donc ce qui lui eſt arrivé.

Mademoiſelle ARGANTE.

Eſt-il malade, empoiſonné, bleſſé? Parle.

Me PIERRE.

Attendez que je prenne vigueur; car moi qui veux hériter de li, je ſis ſi découragé, ſi déconfit, que je ſis d'avis itou de coucher mes darnieres volontés ſur de l'écriture, afin de laiſſer mes nippes à Liſette.

LISETTE.

Allons, allons, nigaud, avec ton teſtament & tes nippes: il n'y a rien que je haïſſe tant, que des dernieres volontés.

Mademoiſelle ARGANTE.

Eh! ne l'interromps pas. J'attends qu'il nous diſe l'état où eſt Dorante.

Me PIERRE.

Ah! le pauvre homme! la diète le pardra.

LISETTE.

Eh! depuis quand fait-il diéte?

Me PIERRE.

De ce matin.

LISETTE.

Peſte du benêt!

Me PIERRE.

Tenez, le velà. Voyez queu mine il a! Comme il eſt blafard!

SCENE VI.

Mademoiſelle ARGANTE, DORANTE, LISETTE, Me PIERRE.

DORANTE, *d'un air affligé.*

JE ſuis au déſeſpoir, Madame; votre Fermier m'a fait un récit qui m'a fait trembler. Il dit que vous refuſez de me conſerver votre main, & que vous ne voulez pas en venir à la ſeule reſſource qui nous reſte.

Mademoiſelle ARGANTE.

Eh bien! remettez-vous, j'extravaguerai; la comédie va commencer; êtes-vous content?

Me PIERRE.

Alle extravaguera, Monſieur Dorante, alle extravaguera. Queu plaiſir! Je varrons la comédie; alle fera la Poulichinelle. Queu contentement! Je rirons comme des fous. Il faut extravaguer tretous au moins.

DORANTE.

DORANTE.

Vous me rendez la vie, Madame; mais, de grâce, l'amour ſeul a-t-il part à ce que vous allez faire?

Mademoiſelle ARGANTE.

Eh! ne ſçavez-vous pas bien que je vous aime, quoique j'oublie quelquefois de vous le dire?

DORANTE.

Eh! pourquoi l'oubliez-vous?

Mademoiſelle ARGANTE.

C'eſt que cela eſt fini, je n'y ſonge plus.

LISETTE.

Eh! oui; cela va ſans dire: retirons-nous; je crois que votre pere eſt revenu, vous pouvez l'attendre: mais il n'eſt pas à propos qu'il nous voye, nous autres.

DORANTE.

Adieu, Madame; ſongez que mon bonheur dépend de vous.

Mademoiſelle ARGANTE.

J'y penſerai, j'y penſerai; allez-vous-en. (*ſeule.*) Nous verrons un peu ce que dira mon pere, quand il me verra folle. Je crois qu'il va faire de belles exclamations! Heureuſement, ſur le ſujet dont il s'agit, il m'a déja vu dans quelques écarts, & je

crois que la choſe ira bien; car il s'agit d'une malice, & je ſuis femme: c'eſt de quoi réuſſir. Le voilà, prenons une contenance qui prépare les voies.

SCENE VII.

M. ARGANTE, Mademoiſelle ARGANTE, *battant la meſure avec ſon pied.*

M. ARGANTE.

Que faites-vous là, Mademoiſelle?

Mademoiſelle ARGANTE.

Rien.

M. ARGANTE.

Rien? Belle occupation!

Mademoiſelle ARGANTE.

Je vous défie pourtant de critiquer rien.

M. ARGANTE.

Quelle étourdie! Comme vous voilà faite!

Mademoiſelle ARGANTE.

Faite au tour, à ce qu'on dit.

M. ARGANTE.

Hé! je crois que vous plaiſantez!

Mademoiſelle ARGANTE.

Non: je ſuis de mauvaiſe humeur; car je n'ai pu jouer du clavecin ce matin.

M. ARGANTE.

Laiſſez-là votre clavecin; mon gendre arrive, & vous ne devez pas le recevoir dans un ajuſtement auſſi négligé.

Mademoiſelle ARGANTE.

Ah! laiſſez-moi faire; le négligé va au cœur.... Si j'étois ajuſtée, on ne verroit que ma parure; dans mon négligé, on ne verra que moi, & on n'y perdra rien.

M. ARGANTE.

Oh! oh! que ſignifie donc ce diſcours-là?

Mademoiſelle ARGANTE.

Vous hauſſez les épaules, vous ne me croyez pas: je vous convaincrai, papa.

M. ARGANTE.

Je n'y comprends rien. Ma fille?

Mademoiſelle ARGANTE.

Me voilà, mon pere.

M. ARGANTE.

Avez-vous deſſein de me jouer?

Mademoiſelle ARGANTE.

Qu'avez-vous donc ! Vous m'appellez, je vous réponds ; vous vous fâchez, je vous laiſſe faire. De quoi s'agit-il ? expliquez-vous. Je ſuis là, vous me voyez, je vous entends, que vous plaît-il ?

M. ARGANTE.

En vérité, ſçais-tu bien que, ſi on t'écoutoit, on te prendroit pour une folle ?

Mademoiſelle ARGANTE.

Eh ! eh ! eh !....

M. ARGANTE.

Eh ! eh ! il n'eſt pas queſtion d'en rire, cela eſt vrai.

Mademoiſelle ARGANTE.

J'en pleurerai, ſi vous le jugez à propos. Je croyois qu'il en falloit rire, je ſuis dans la bonne-foi.

M. ARGANTE.

Non : il faut m'écouter.

Mademoiſelle ARGANTE, *le ſalue.*

C'eſt bien de l'honneur à moi, mon pere.

M. ARGANTE.

Qu'on a de peine avec les enfans !

Mademoiſelle ARGANTE.

Eh ! vous ne vous vantez de rien ; mais je crois que vous n'en avez pas mal donné à mon grand-pere : vous étiez bien ſemillant.

M. ARGANTE.

Taiſez-vous, petite fille.

Mademoiſelle ARGANTE.

Les petites filles n'obéiſſent point, mon pere; & puiſque j'en ſuis une, je ferai ma charge, & me gouvernerai, s'il vous plaît, ſuivant l'épithète que vous me donnez.

M. ARGANTE.

La patience m'échappera.

Mademoiſelle ARGANTE.

Calmez-vous, je me tais: voilà l'agrément qu'il y a d'avoir affaire à une perſonne raiſonnable!

M. ARGANTE.

Je ne ſçais où j'en ſuis, ni où elle prend tant d'impertinences: quoi qu'il en ſoit, finiſſons; je n'ai qu'un mot à vous dire: préparez-vous à recevoir celui qui vient ici vous épouſer.

Mademoiſelle ARGANTE.

Ce diſcours-là me fait reſſouvenir d'une chanſon qui dit: *Préparons-nous à la Fête nouvelle.*

M. ARGANTE, *étonné long-temps.*

J'attends que vous ayez achevé votre chanſon.

Mademoiſelle ARGANTE.

Oh ! voilà qui eſt fait ; ce n'étoit qu'une citation que je voulois faire.

M. ARGANTE.

Vous ſortez du reſpect que vous me devez, ma fille.

Mademoiſelle ARGANTE.

Seroit-il poſſible ! moi, ſortir du reſpect ! il me ſemble qu'en effet je dis des choſes extraordinaires ; je crois que je viens de chanter : remettez-moi, mon pere, où en étions-nous ? Je me retrouve : vous m'avez propoſé, il y a quelques jours un mariage qui m'a bouleverſé la tête à force d'y penſer : tout rompu qu'il eſt, je n'en ſçaurois revenir, & il faut que j'en pleure.

M. ARGANTE.

Oh ! oh ! cela ſeroit-il de bonne-foi, ma fille ? D'où vient tant de répugnance pour un mariage qui t'eſt avantageux ?

Mademoiſelle ARGANTE.

Eh ! me le propoſeriez-vous ; s'il n'étoit pas avantageux ?

M. ARGANTE.

Je fais le tout pour ton bien.

Mademoiſelle ARGANTE, *pleurant.*

Et cependant je vous paye d'ingratitude.

M. ARGANTE.

Va, je te le pardonne; c'eſt un petit travers qui t'a pris.

Mademoiſelle ARGANTE.

Continuez, allez votre train, mon pere: continuez, n'écoutez pas mes dégoûts, tenez ferme, point de quartier: courage, dites: je veux; grondez, menacez, puniſſez, ne m'abandonnez pas dans l'état où je ſuis, je vous charge de tout ce qui m'arrivera.

M. ARGANTE, *attendri.*

Va, mon enfant, je ſuis content de tes diſpoſitions, & tu peux t'en fier à moi; je te donne à un homme avec qui tu ſeras heureuſe, & la campagne au bout du compte a ſes charmes auſſi-bien que la ville.

Mademoiſelle ARGANTE.

Par ma foi, vous avez raiſon.

M. ARGANTE.

Par ma foi! de quel terme te ſers-tu là? je ne te l'ai jamais entendu dire, & je ſerois fâché que tu t'en ſerviſſes devant mon gendre futur.

Mademoiſelle ARGANTE.

Ma foi, je l'ai cru bon, parce que c'eſt votre mot favori.

M. ARGANTE.

Il ne ſied point dans la bouche d'une fille.

Mademoiſelle ARGANTE.

Je ne le dirai plus; mais revenons; contez-moi un peu ce que c'eſt que votre gendre; n'eſt-ce pas cet homme des champs?

M. ARGANTE.

Encore! Eſt-il queſtion d'un autre?

Mademoiſelle ARGANTE.

Je m'imagine qu'il accourt à nous comme un Satyre.

M. ARGANTE.

Oh! je n'y ſçaurois tenir. Vous êtes une impertinente, il vous épouſera, je le veux, & vous obéirez.

Mademoiſelle ARGANTE.

Doucement, mon pere; diſcutons froidement les choſes. Vous aimez la raiſon, j'en ai de la plus rare.

M. ARGANTE.

Je vous montrerai que je ſuis votre pere.

Mademoiſelle ARGANTE.

Je n'en ai jamais douté, je vous diſpenſe de la preuve, tranquilliſez-vous. Vous me direz peut-être que je n'ai que vingt ans, & que vous en avez

ſoixante. Soit, vous êtes plus vieux que moi; je ne chicanne point là-deſſus: j'aurai votre âge un jour; car nous vieilliſſons tous dans notre famille. Ecoutez-moi, je me ſers d'une ſuppoſition. Je ſuis Monſieur Argante, & vous êtes ma fille. Vous êtes jeune, étourdie, vive, charmante comme moi. Et moi, je ſuis grave, ſérieux, triſte & ſombre comme vous.

M. ARGANTE,

Où ſuis-je? & qu'eſt-ce que c'eſt que cela?

Mademoiſelle ARGANTE.

Je vous ai donné des maîtres de clavecin, vous avez un goſier de roſſignol, vous danſez comme à l'Opéra: vous avez du goût, de la délicateſſe; moi du ſouci & de l'avarice: vous liſez des Romans, des Hiſtoriettes & des contes de Fées; moi des Edits, des Regiſtres & des Mémoires. Qu'arrive-t-il? Un vilain Faune, un Ours mal leché ſort de ſa taniere, ſe préſente à moi, & vous demande en mariage. Vous croyez que je vais lui crier, va-t-en. Point du tout. Je careſſe la créature mauſſade, je lui fais des compliments, & je lui accorde ma fille. L'accord fait, je viens vous trouver, & nous avons là-deſſus une converſation enſemble aſſez curieuſe. La voici. Je vous dis:

ma fille? Que vous plaît-il, mon pere? me répondez-vous (car vous êtes civile & bien élevée.) Je vous marie, ma fille. A qui donc, mon pere? A un honnête magot, un habitant des Forêts. Un magot, mon pere! Je n'en veux point. Me prenez-vous pour une guenuche? Je chante, j'ai des appas, & je n'aurois qu'un magot, qu'un ſauvage? Eh fi donc! Mais il eſt Gentilhomme. Eh bien! qu'on lui coupe le cou. Ma fille, je veux que vous le preniez. Mon pere, je ne ſuis point de cet avis-là. Oh! oh, friponne! ne ſuis-je pas le maître? A cette épithète de friponne, vous prenez votre ſérieux; vous vous armez de fermeté, & vous me dites: vous êtes le maître, *diſtinguo* : pour les choſes raiſonnables, oui; pour celles qui ne le ſont pas, non. On ne force point les cœurs. Loi établie. Vous voulez forcer le mien; vous tranſgreſſez la Loi. J'ai de la vertu, je la veux garder. Si j'épouſois votre magot, que deviendroit-elle? Je n'en ſçais rien.

M. ARGANTE.

Vous mériteriez que je vous miſſe dans un Couvent. Je pénetre vos deſſeins à préſent, fille ingrate; & vous vous imaginez que je ſerai la dupe de vos artifices! Mais ſi tantôt j'ai lieu de me plaindre de votre conduite, vous vous en repentirez

toute votre vie. Voilà ma réponſe ; retirez-vous.

Mademoiſelle ARGANTE, *le ſaluant.*

Donnez-moi le temps de vous faire la révérence, comme vous me l'auriez faite, ſi vous aviez été à ma place.

M. ARGANTE.

Marchez, vous dis-je.

SCENE VIII.

M. ARGANTE, CRISPIN, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR, il y a là-bas un valet qui demande à parler après vous.

M. ARGANTE.

Qu'il entre.

CRISPIN *paroît.*

Monſieur, je viens de dix lieues d'ici, vous dire que je ſuis votre ſerviteur.

M. ARGANTE.

Cela n'en valoit pas la peine.

CRISPIN.

Oh! je vous fais excuſe! Vous d'un côté, & Mademoiſelle votre fille d'un autre, vous méritez fort bien vos dix lieues; ce n'eſt que chacun cinq.

M. ARGANTE.

Qu'appellez-vous, ma fille? Quelle part a-t-elle à cela?

CRISPIN.

Ventrebleu! quelle part, Monſieur! Sa part eſt meilleure que la nôtre; car nous venons pour l'épouſer.

M. ARGANTE.

Pour l'épouſer!

CRISPIN.

Oui. Le Seigneur Éraſte mon maître l'épouſera pour femme, & moi pour maitreſſe.

M. ARGANTE.

Ah! ah! tu appartiens à Éraſte? Tu es apparemment le garçon plaiſant dont il m'a parlé?

CRISPIN.

J'ai l'honneur d'être ſon aſſocié. C'eſt lui qui ordonne, c'eſt moi qui exécute.

M. ARGANTE.

Je t'entends. Eh ! où eſt-il donc ? eſt-ce qu'il n'eſt pas venu ?

CRISPIN.

Oh ! que ſi, Monſieur ; mais par galanterie il a jugé à propos de ſe faire précéder par une eſpece d'ambaſſade ; il m'a donné même quelques petits intérêts à traiter avec vous.

M. ARGANTE.

De quoi s'agit-il donc ?

CRISPIN.

N'y a-t-il perſonne qui nous écoute ?

M. ARGANTE.

Tu le vois bien.

CRISPIN.

C'eſt que... N'y a-t-il point de femmes dans la chambre prochaine ?

M. ARGANTE.

Quand il y en auroit, peuvent-elles nous entendre ?

CRISPIN.

Vertuchou, Monſieur ! vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que l'oreille d'une femme. Cette oreille-là, voyez-vous ! d'une demi-lieue entend ce qu'on dit, & d'un quart de lieue ce qu'on va dire.

M. ARGANTE.

Oh bien ! je n'ai ici que des femmes ſourdes. Parle.

CRISPIN.

Oh ! la ſurdité leve tout ſcrupule; & ,cela étant, je vous dirai ſans façon que Monſieur Éraſte va venir; mais qu'il vous prie de ne point dire à ſa future que c'eſt lui, parce qu'il ſe fait un petit ragoût de la voir ſous le nom ſeulement d'un ami dudit Monſieur Éraſte: ainſi ce n'eſt point lui qui va venir, & c'eſt pourtant lui, mais lui ſous la figure d'un autre que lui. Ce que je dis là n'eſt-il pas obſcur?

M. ARGANTE.

Pas mal; mais je te comprends, & je veux bien lui donner cette ſatisfaction-là; qu'il vienne.

CRISPIN.

Je crois que le voilà: c'eſt lui-même. A préſent je vais chercher mes balots & les ſiens: mais, de grâce, avant que de partir, ſouffrez, Monſieur, que je vous recommande mon cœur: il eſt ſans condition, daignez lui en trouver une.

M. ARGANTE.

Va, va, nous verrons.

SCENE IX.

M. ARGANTE, ÉRASTE, Me PIERRE, LISETTE.

M. ARGANTE.

JE vous attendois ici avec impatience, mon cher enfant.

ÉRASTE.

Je m'y rends avec un grand plaiſir, Monſieur. Criſpin vous aura ſans doute dit ce que je ſouhaite que vous m'accordiez.

M. ARGANTE.

Oui, je le ſçais, & j'y conſens; mais pourquoi cette façon?

ÉRASTE.

Monſieur, tout le monde me dit que Mademoiſelle Argante eſt charmante, & tout le monde apparemment ne ſe trompe pas; ainſi quand je demande à la voir ſous cet habit-ci, ce n'eſt pas pour vérifier ſi ce que l'on m'a dit eſt vrai: mais peut-être, en m'épouſant, ne fait-elle que vous obéir; cela m'inquiète; & je ne viens ſous un

autre nom l'aſsûrer de mes reſpects, que pour tâcher d'entrevoir ce qu'elle penſe de notre mariage.

M. ARGANTE.

Hé-bien! je vais la chercher.

ÉRASTE.

Eh! de grâce, n'y allez point; je ne pourrois m'empêcher de ſoupçonner que vous l'auriez avertie. J'ai trouvé là-bas des ouvriers qui demandent à vous parler, ſi vous vouliez bien vous y rendre pour quelque temps.

M. ARGANTE.

Mais...

ÉRASTE.

Je vous en ſupplie.

M. ARGANTE, *à part.*

Je ne ſçaurois croire que ma fille ôſe m'offenſer juſqu'à certain point. (*à Eraſte.*) Je me rends.

ÉRASTE.

Il me ſuffira que vous diſiez à un domeſtique qu'un de mes amis qui m'a précédé, ſouhaiteroit avoir l'honneur de lui parler.

M. ARGANTE.

Hola! Pierrot, Liſette!

M.

Mᵉ PIERRE *& Liſette paroiſſent tous deux.*

Qu'eſt-ce qu'ous nous voulez donc ?

M. ARGANTE.

Que quelqu'un de vous deux aille dire à ma fille, que voici un des amis d'Éraſte, & qu'elle deſcende.

Mᵉ PIERRE.

Ça ne ſe peut pas, alle a mal à ſon eſtomach & à ſa tête.

LISETTE.

Oui, Monſieur ; elle repoſe.

ÉRASTE.

Je vous aſſûre que je n'ai qu'un mot à lui dire.

Mᵉ PIERRE, *à part.*

Hélas ! comme il eſt douçoureux.

M. ARGANTE.

Je viens de la quitter, & je veux qu'elle deſcende. Allez-y, Liſette. (*à Mᵉ Pierre*) Et toi, va-t-en. (*à Eraſte.*) Je vous laiſſe pour vous ſatisfaire.

(*Il ſort.*)

ÉRASTE.

Je vous ai une véritable obligation. (*ſeul*) Ce commencement me paroît triſte. J'ai bien peur

que Mademoiſelle Argante ne ſe donne pas de bon cœur.

SCENE X.

ÉRASTE, Mᵉ PIERRE.

Mᵉ PIERRE, *revenant & regardant.*

(*à part.*) (*haut.*)

LE ſieur Argante n'y eſt plus. Avec voute parmiſſion, Monſieur l'ami de Monſieur le futur, en attendant que noute demoiſelle ſe requinque, agriez ma convarſation pour vous aider à paſſer un petit bout de temps.

ÉRASTE.

Oui-dà, tu me parois amuſant.

Mᵉ PIERRE.

Je ne ſons pas tout-à-fait bête; le monde prend par fois de mes petits avis, & s'en trouve bian.

ÉRASTE.

Je n'en doute pas.

Mᵉ PIERRE, *riant.*

Tenez, vous avez une Philoſomie de bonne

apparence : j'eſtime qu'ous êtes un bon compere ; velà ma penſée ; parmettez ma liberté.

ÉRASTE.

Tu me fais plaiſir.

Me PIERRE.

De queu vacation êtes-vous avec cét habit noir ? Eſt-ce Praticien ou Médecin ? Tâtez-vous le poux ou bian la bourſe ? Dépêchez-vous le corps ou les bians ?

ÉRASTE.

Je guéris du mal qu'on n'a pas.

Me PIERRE.

Vous êtes donc Médecin ? Tant mieux pour vous, tant pis pour les autres ; & moi je ſis le Farmier d'ici, & ce n'eſt tant pis pour parſonne.

ÉRASTE.

Comment ! mais tu as de l'eſprit. Tu dis qu'on te conſulte. Parbleu, dans l'occaſion je te conſulterois volontiers auſſi.

Me PIERRE.

Conſultez-moi, pour voir, ſur Monſieur Eraſte.

ÉRASTE.

Que veux-tu que je diſe ? Il épouſe la fille de Monſieur Argante.

Mᵉ PIERRE.

Acoutez : êtes-vous bian ſon ami à cet épouſeux de fille?

ÉRASTE.

Mais je ne ſuis pas toujours fort content de lui dans le fond, & ſouvent il m'ennuie.

Mᵉ PIERRE.

Fi! c'eſt de la malice à lui.

ÉRASTE.

J'ai idée qu'on ne l'épouſera pas d'un trop bon cœur ici, & c'eſt bien fait.

Mᵉ PIERRE

Tout franc; je ne voulons point de ce butord-là: laiſſez venir le nigaud; je li gardons des rats.

ÉRASTE.

Qu'appelles-tu des rats?

Mᵉ PIERRE.

C'eſt que la fille de cians a eu l'aviſement de devenir ratiere: alle a mis par exprès ſon eſprit ſens-deſſus-deſſous, ſens-devant-darriere, à celle fin, quand il la varra, qu'il s'en retorne avec ſon ſac & ſes quilles.

ÉRASTE.

C'eſt-à-dire, qu'elle feindra d'être folle?

Mᵉ PIERRE.

Velà c'en que c'eſt : & ſi, malgré la folie, il la prend pour femme, n'y aura pus de rats; mais ce qu'en mettra en lieu & place, les vaura bian.

ÉRASTE.

Sans difficulté.

Mᵉ PIERRE.

Stapendant la fille eſt ſage; mais quand on a bouté ſon amiquié ailleurs, & qu'en a un mari en avarſion, ſage tant qu'ous vourez, il faut que ſageſſe dégarpiſſe, & pis après toute voute médeçaine ne garira pas Monſieur Éraſte du mal qui li ſera fait. Le pauvre niais ! Mais adieu; veci voute ratiere qui viant, ça va bian vous divartir.

SCENE XI.

Mademoiſelle ARGANTE, ÉRASTE.

ÉRASTE, *à part.*

AH ! l'aimable perſonne ! Pourquoi l'ai-je vue, puiſque je la dois perdre ?

Mademoiſelle ARGANTE, *à part, en entrant.*

Voilà un joli homme ! Si Éraſte lui reſſembloit, je ne ferois pas la folle.

ÉRASTE, *à part.*

Feignons d'ignorer ſes diſpoſitions. (*à Mlle Argante.*) Mademoiſelle, Éraſte m'a chargé d'une commiſſion dont je ne ſçaurois que le louer. Vous ſçavez qu'on vous a deſtinés l'un à l'autre ; mais il ne veut jouir du bonheur qu'on lui aſſûre, qu'autant que votre cœur y ſouſcrira : c'eſt un reſpect que le ſien vous doit, & que vous méritez plus que perſonne : daignez donc, Madame, me confier ce que vous penſez là-deſſus, afin qu'il ſe conforme à vos volontés.

Mademoiſelle ARGANTE.

Ce que je penſe, Monſieur, ce que je penſe?

ÉRASTE.

Oui, Madame.

Mademoiſelle ARGANTE.

Je n'en ſçais rien, je vous jure; & malheureuſement j'ai réſolu de n'y penſer que dans deux ans, parce que je veux me repoſer. Dites-lui qu'il ait la bonté d'attendre : dans deux ans je lui rendrai réponſe, s'il ne m'arrive point d'accident.

ÉRASTE.

Vous lui donnez un terme bien long.

Mademoiſelle ARGANTE.

Hélas ! je me trompois, c'eſt dans quatre ans que je voulois dire. Qu'il ne s'impatiente pas au moins ; car je lui veux du bien, pourvu qu'il ſe tienne tranquille : s'il étoit preſſé, je lui en donnerois pour un ſiècle. Qu'il me ménage, & qu'il ſoit docile, entendez-vous, Monſieur? Ne manquez pas auſſi de l'aſſurer de mon eſtime. Sçait-il aimer? a-t-il des ſentiments, de la figure? eſt-il grand? eſt-il petit? On dit qu'il eſt chaſſeur ; mais ſçait-il l'Hiſtoire? Il verroit que la chaſſe eſt dangereuſe. Actéon y périt pour avoir trou-

blé le repos de Diane. Hélas ! ſi l'on troubloit le mien, je ne ſçaurois que mourir. Mais à propos d'Éraſte, me ferez-vous ſon portrait ? J'en ſuis curieuſe.

ÉRASTE, *triſte & ſoupirant.*

Ce n'eſt pas la peine, Madame ; il me reſſemble trait pour trait.

Mademoiſelle ARGANTE, *le regardant.*

Il vous reſſemble ! Bon cela, Monſieur.

ÉRASTE.

Ma commiſſion eſt faite, Madame ; je ſçais vos ſentiments, diſpenſez-vous du déſordre d'eſprit que vous affectez ; un cœur comme le vôtre doit être libre, & mon ami ſera au déſeſpoir de l'extrémité où la crainte d'être à lui vous a réduite. On ne ſçauroit déſapprouver le parti que vous avez pris ; l'autorité d'un pere ne vous a laiſſé que cette reſſource, & tout eſt permis pour ſe ſauver du danger où vous étiez : mais c'en eſt fait ; livrez-vous au penchant qui vous eſt cher, & pardonnez à mon ami les frayeurs qu'il vous a données ; je vais l'en punir en lui diſant ce qu'il perd.

(Il veut s'en aller.)

Mademoiſelle ARGANTE, *à part.*

Oh, oh ! c'eſt aſſurément là Éraſte. (*Elle le rappelle.*) Monſieur ?

ERASTE.

Avez-vous quelque choſe à m'ordonner, Madame ?

Mademoiſelle ARGANTE.

Vous m'embarraſſez. N'avez-vous que cela à me dire ? Voyez ; je vous écouterai volontiers, je n'ai plus de peur, vous m'avez raſſurée.

ÉRASTE.

Il me ſemble que je n'ai plus rien à dire après ce je viens d'entendre.

Mademoiſelle ARGANTE.

Je ne devois dire ce que je penſe ſur Éraſte que dans un certain temps ; &, ſi vous voulez, j'abrégerai le terme.

ÉRASTE.

Vous me haïſſez trop.

Mademoiſelle ARGANTE.

Mais pourquoi en êtes-vous ſi fâché ?

ÉRASTE.

C'eſt que je prends part à ce qui le regarde.

Mademoiſelle ARGANTE.

Eſt-il vrai qu'il vous reſſemble ?

ÉRASTE.

Il n'eſt que trop vrai.

Mademoiſelle ARGANTE.

Conſolez-vous donc.

ERASTE.

Eh! d'où vient me conſolerois-je, Madame? Daignez m'expliquer ce diſcours.

Mademoiſelle ARGANTE.

Comment vous l'expliquer? .... Dites à Éraſte que je l'attends, ſi vous n'avez pas beſoin de ſortir pour cela.

ÉRASTE.

Il n'eſt pas bien loin.

Mademoiſelle ARGANTE.

Je le crois de même.

ÉRASTE.

Que d'amour il aura pour vous, Madame, s'il ôſe ſe flatter d'être bien reçu!

Mademoiſelle ARGANTE.

Ne tardez pas plus long-temps à voir ce qu'il en ſera!

ERASTE.

Puis-je eſpérer que vous me ferez grâce?

Mademoiſelle ARGANTE.

J'en ai peut-être trop dit : mais vous ſerez mon époux. Que ne vous ai-je connu plutôt ?

ÉRASTE.

Avec quel chagrin ne m'en retournois-je pas !

Mademoiſelle ARGANTE.

Eſt-il poſſible que je vous ai haï ? A quoi ſongiez-vous, de ne pas vous montrer ?

ÉRASTE.

Au milieu de mon bonheur il me reſte une inquiétude.

Mademoiſelle ARGANTE.

Dites ce que c'eſt, & vous ne l'aurez plus.

ÉRASTE.

Vous vous gardiez, dit-on, pour un autre que moi.

Mademoiſelle ARGANTE.

Vous demeurez à la campagne, & je ne l'aimois pas avant que je vous euſſe connu. Il y a quatre ans que je connois Dorante ; l'habitude de le voir me l'avoit rendu plus ſupportable que les autres hommes ; il me convenoit, il aſpiroit à m'épouſer, & dans tout ce que j'ai fait, je me gardois moins à lui, que je ne me ſauvois du

malheur imaginaire d'être à vous : voilà tout, êtes-vous content ?

ÉRASTE, *à genoux.*

Je vous adore ; & puiſque vous haïſſez la campagne, je ne ſçaurois plus la ſouffrir.

SCENE DERNIERE.

M. ARGANTE, Mademoiſelle ARGANTE, ÉRASTE, Me PIERRE.

M. ARGANTE, *à Me Pierre.*

OH, oh ! ils ſont, ce me ſemble, d'aſſez bonne intelligence.

Me PIERRE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout ça ? Ils ſe diſont des douceurs.

M. ARGANTE.

Eh bien ! ma fille, connois-tu Monſieur ?

Mademoiſelle ARGANTE.

Oui, mon pere.

M. ARGANTE.

Et tu es contente ?

Mademoiſelle ARGANTE.

Oui, mon pere.

M. ARGANTE.

Je ſuis charmé. Ne ſongeons donc plus qu'à nous réjouir ; & que, pour marquer notre joie, nos muſiciens viennent ici commencer la fête.

Mᵉ PIERRE.

Voilà qui va fort bian. Vous êtes contente. Voute pere, voute amant ; tout ça eſt content ; mais de tous ces biaux contentements-là, moi & Monſieur Dorante, je n'y avons ni part, ni portion.

M. ARGANTE.

Laiſſez là Dorante.

Mademoiſelle ARGANTE.

Si vous vouliez lui parler, mon pere ; on lui doit un peu d'égard, & cela me tireroit d'embarras avec lui.

Mᵉ PIERRE.

Il m'avoit pourmis cinquante piſtoles, ſi vous

deveniais ſa femme : baillez-m'en tant ſeulement ſoixante, & je li ferai vos excuſes. Je ne vous ſurfais pas.

ÉRASTE.

Je te les donne de bon cœur, moi.

Me PIERRE.

C'eſt marché fait : chantez & danſez à voute aiſe, à cette heure ; je n'y mets pus d'empêchement.

FIN.

L'ISLE
DE LA RAISON,
OU
LES PETITS HOMMES,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 20 Septembre 1727.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

J'AI eu tort de donner cette Comédie-ci au Théâtre. Elle n'étoit pas bonne à être repréſentée ; & le public lui a fait juſtice en la condamnant. Point d'intrigue, peu d'action, peu d'intérêt ; ce ſujet, tel que je l'avois conçu, n'étoit point ſuſceptible de tout cela : il étoit d'ailleurs trop ſingulier ; & c'eſt ſa ſingularité qui m'a trompé : elle amuſoit mon imagination. J'allois vîte en faiſant la Piece, parce que je la faiſois aiſément.

Quand elle a été faite, ceux à qui je l'ai lue, ceux qui l'ont lue eux-mêmes, tous gens d'eſprit, ne finiſſoient point de la louer. Le beau, l'agréable, tout s'y trouvoit, diſoient-ils. Jamais, peut-être, lecture de piece n'a tant fait rire. Je ne me fiois pourtant point à cela : l'ouvrage m'avoit trop peu coûté pour l'eſtimer tant : j'en connoiſſois tous les défauts que je viens de dire : &, dans le détail, je voyois bien des choſes qui auroient pu être mieux ; mais, telles qu'elles étoient, je les trouvois bien. Et, quand la repréſentation auroit rabattu la moitié du plaiſir qu'elles faiſoient dans la lecture, ç'auroit toujours été un grand ſuccès.

Mais tout cela a changé ſur le Théâtre. Ces *Petits Hommes*, qui devenoient fictivement grands, n'ont point pris. Les yeux ne ſe ſont point plu à cela, & dès-lors on a ſenti que cela ſe répétoit toujours. Le dégoût eſt venu, & voilà la piece perdue.

Si on n'avoit fait que la lire, peut-être en auroit-on penſé autrement : & par un ſimple motif de curioſité, je voudrois trouver quelqu'un qui n'en eût point entendu parler, & qui m'en dît ſon ſentiment après l'avoir lue : elle ſeroit pourtant autrement qu'elle n'eſt, ſi je n'avois point ſongé à la faire jouer.

Je l'ai fait imprimer le lendemain de la repréſentation, parce que mes amis, plus fâchés que moi de ſa chûte, me l'ont conſeillé d'une maniere ſi preſſante, que je crois qu'un refus les auroit choqués : ç'auroit été mépriſer leur avis que de le rejetter.

Au reſte, je n'en ai rien retranché, pas même les endroits que l'on en a blâmés dans le rôle du Payſan, parce que je ne les ſçavois pas ; & à préſent que je les ſçais, j'avouerai franchement que je ne ſens point ce qu'ils ont de mauvais en eux-mêmes. Je comprends ſeulement que le dégoût qu'on a eu pour le reſte les a gâtés, ſans

compter qu'ils étoient dans la bouche d'un Acteur, dont le jeu, naturellement fin & délié, ne s'ajuſtoit peut-être point à ce qu'ils ont de ruſtique.

Quelques perſonnes ont cru que dans mon Prologue j'attaquois la Comédie du *François à Londres*. Je me contente de dire que je n'y ai point penſé, & que cela n'eſt point de mon caractere. La maniere dont j'ai juſqu'ici traité les matieres du bel-eſprit, eſt bien éloignée de ces petites baſſeſſes-là; ainſi ce n'eſt pas un reproche dont je me diſculpe, c'eſt une injure dont je me plains.

Acteurs du Prologue.

LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

LE CONSEILLER.

LA COMTESSE.

L'ACTEUR.

La Scene eſt dans les foyers de la Comédie Françoiſe.

PROLOGUE

DE

L'ISLE DE LA RAISON,

OU

LES PETITS HOMMES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *tenant le Chevalier par la main.*

PARBLEU, Chevalier, je ſuis charmé de te trouver ici; nous cauſerons enſemble, en attendant que la Comédie commence.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur, Marquis.

LE MARQUIS.

La pieçe que nous allons voir eſt ſans doute tirée de *Gulliver*?

LE CHEVALIER.

Je l'ignore. Sur quoi le préſumes-tu?

LE MARQUIS.

Parbleu, cela s'appelle *Les Petits hommes*; & apparemment que ce ſont les Petits Hommes du livre anglois.

LE CHEVALIER.

Mais! il ne faut avoir vu qu'un nain, pour avoir l'idée des Petits Hommes, ſans le ſecours de ſon livre.

LE MARQUIS, *avec précipation.*

Quoi! ſérieuſement, tu crois qu'il n'y eſt pas queſtion de *Gulliver?*

LE CHEVALIER.

Eh! que nous importe?

LE MARQUIS.

Ce qu'il m'importe? C'eſt que, s'il ne s'en agiſſoit, je m'en irois tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER, *riant.*

Ecoute. Il eſt très-douteux qu'il s'en agiſſe;

& franchement, à ta place, je ne voudrois point du tout m'expoſer à ce doute-là : je ne m'y fierois pas, car cela eſt très-déſagréable, & je partirois ſur le champ.

LE MARQUIS.

Tu plaiſantes. Tu le prends ſur un ton de railleur. Mais en un mot, l'Auteur, ſur cette idée-là, m'a accoutumé à des choſes penſées, inſtructives; &, ſi on ne l'a pas ſuivi, nous n'aurons rien de tout cela.

LE CHEVALIER, *raillant.*

Peut-être bien; d'autant plus qu'en général (& toute Comédie à part) nous autres Françoiſ ous ne penſons pas, nous n'avons pas ce talent-là.

LE MARQUIS.

Eh! mais nous penſons.... ſi tu le veux.

LE CHEVALIER.

Tu ne le veux donc pas trop, toi?

LE MARQUIS.

Ma foi, crois-moi, ce n'eſt pas-là notre ſort: pour de l'eſprit, nous en avons à ne ſavoir qu'en faire; nous en mettons par-tout; mais de jugement, de réflexion, de flegme, de ſageſſe, en un mot, de cela, (*montrant ſon front*) n'en parlons plus, mon cher Chevalier; gliſſons là-deſſus:

on ne nous en donne gueres ; &, entre nous, on n'a pas tout le tort.

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh ! eh ! eh ! je t'admire, mon cher Marquis, avec l'air mortifié dont tu paroîs finir ta période ; mais tu ne m'effrayes point ; tu n'es qu'un hypocrite : & je ſçais bien que ce n'eſt que par vanité que tu ſoupires ſur nous.

LE MARQUIS.

Ah ! par vanité, celui-là eſt impayable.

LE CHEVALIER.

Oui, vanité pure. Comment donc ! Malpeſte ! Il faut avoir bien du jugement, pour ſentir que nous n'en avons point. N'eſt-ce pas là la réflexion que tu veux qu'on faſſe ? Je le gage ſur ta conſcience.

LE MARQUIS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! parbleu, Chevalier, ta penſée eſt pourtant plaiſante. Sçais-tu bien que j'ai envie de dire qu'elle eſt vraie ?

LE CHEVALIER.

Très-vraie ; &, par-deſſus le marché, c'eſt qu'il n'y a rien de ſi raiſonnable que l'aveu que tu en fais. Je t'accuſe d'être vain, tu en conviens ; tu badines de ta propre vanité : il n'y a peut-être

que le Francois au monde capable de cela.

LE MARQUIS.

Ma foi, cela ne me coûte rien, & tu as raiſon; un étranger ſe fâcheroit: & je vois bien que nous ſommes naturellement philoſophes.

LE CHEVALIER

Ainſi, ſi nous n'avons rien de ſenſé dans cette piece-ci, ce ne ſera pas à l'eſprit de la nation qu'il faudra s'en prendre.

LE MARQUIS.

Ce ſera au ſeul François qui l'aura fait.

LE CHEVALIER.

Ah! nous voilà d'accord; &, pour achever de te prouver notre raiſon, va-t-en, par exemple, chez une autre nation lui expoſer ſes ridicules, & y donner hautement la préférence à la tienne; elle ne ſera pas aſſez forte pour ſoutenir cela, on te jettera par les fenêtres. Ici tu verras tout un peuple rire, battre des mains, applaudir à un ſpectacle où on ſe moque de lui, en le mettant bien au-deſſous d'une autre nation qu'on lui compare. L'étranger qu'on y loue, n'y rit pas de ſi bon cœur que lui; & cela eſt charmant.

LE MARQUIS.

Effectivement cela nous fait honneur; c'eſt que notre orgueil entend raillerie.

LE CHEVALIER.

Il eſt moins neuf que celui des autres. Dans de certains pays ſont-ils ſavans: leur ſcience les charge; ils ne s'y font jamais, ils en ſont tout entrepris. Sont-ils ſages : c'eſt avec une auſtérité qui rebute de leur ſageſſe. Sont-ils fous; ce qu'on appelle étourdis & badins, leur badinage n'eſt pas de commerce; il y a quelque choſe de rude, de violent, d'étranger à la véritable joie; leur raiſon eſt ſans complaiſance, il lui manque cette douceur que nous avons, & qui invite ceux qui ne ſont pas raiſonnables à le devenir : chez eux, tout eſt ſérieux, tout y eſt grave, tout y eſt pris à la lettre: on diroit qu'il n'y a pas encore aſſez longtems qu'ils ſont enſemble; les autres hommes ne ſont pas encore leurs freres, ils les regardent comme d'autres créatures. Voient-ils d'autres mœurs que les leurs : cela les fâche. Et nous, tout cela nous amuſe, tout eſt bien venu parmi nous; nous ſommes les originaires de tout pays: chez nous le fou y divertit le ſage, le ſage y corrige le fou ſans le rebuter. Il n'y a rien ici d'important, rien de grave, que ce qui mérite

de l'être. Nous ſommes les hommes du monde qui avons le plus compté avec l'Humanité. L'Etranger nous dit-il nos défauts : nous en convenons, nous l'aidons à les trouver : nous lui en apprenons qu'il ne ſçait pas ; nous nous critiquons même par galanterie pour lui, ou par égard à ſa foibleſſe. Parle-t-il des talents ; ſon pays en a plus que le nôtre ; il rebute nos livres, & nous admirons les ſiens. Manque-t-il ici aux égards qu'il nous doit ; nous l'en accablons, en l'excuſant. Nous ne ſommes plus chez nous, quand il y eſt ; il faut preſque échapper à ſes yeux, quand nous ſommes chez lui. Toute notre indulgence, tous nos éloges, toutes nos admirations, toute notre juſtice, eſt pour l'Etranger ; enfin notre amour-propre n'en veut qu'à notre nation ; celui de tous les Etrangers n'en veut qu'à nous, & le nôtre ne favoriſe qu'eux.

LE MARQUIS.

Viens, bon citoyen, viens que je t'embraſſe. Morbleu ! le titre excepté, je ſerois fâché à cette heure, que dans la Comédie que nous allons voir, ont eût pris l'idée de *Gulliver* ; je partirois, ſi cela étoit. Mais en voilà aſſez. Saluons la Comteſſe qui arrive avec tous ſes agrémens.

SCENE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LE CONSEILLER.

LA COMTESSE.

AH ! vous voilà, Marquis ! Bon jour, Chevalier ; êtes-vous venu avec ces Dames ?

LE MARQUIS.

Non, Madame ; & nous n'avons fait que nous rencontrer tous deux.

LA COMTESSE.

J'ai préféré la Comédie à la promenade où l'on vouloit m'emmener ; & Monsieur a bien voulu me tenir compagnie. Je suis curieuse de toutes les nouveautés : comment appelle-t-on celle qu'on va jouer ?

LE CHEVALIER.

Les Petits Hommes, Madame.

LA COMTESSE.

Les Petits Hommes ! Ah ! le vilain titre !

Qu'eſt-ce que c'eſt que des Petits Hommes ? Que peut-on faire de cela ?

LE MARQUIS.

Toutes les Dames diſent que cela ne promet rien.

LA COMTESSE.

Aſſurément, le titre eſt rebutant ; qu'en dites-vous, Monſieur le Conſeiller ?

LE CONSEILLER.

Les Petits Hommes, Madame ! Eh ! oui-dà ! Pourquoi non ? Je trouve cela plaiſant. Ce ſera peut-être comme dans *Gulliver* ; ils ſont ſi jolis ! Il y a là un grand homme qui les met dans ſa poche, ou ſur le bout du doigt, & qui en porte cinquante ou ſoixante ſur lui ; cela me réjouiroit fort.

LE MARQUIS, *riant.*

Il ſera difficile de vous donner ce plaiſir-là. Mais voilà un Acteur qui paſſe, demandons-lui ce que c'eſt.

SCENE III.

TOUS LES ACTEURS.

LA COMTESSE, *à l'Acteur.*

MONSIEUR ! Monſieur ! Voulez-vous bien nous dire ce que c'eſt que vos Petits Hommes ? Où les avez-vous pris ?

L'ACTEUR.

Dans la fiction, Madame.

LE CONSEILLER.

Je me ſuis bien douté qu'ils n'étoient pas réellement petits.

L'ACTEUR.

Cela ne ſe pouvoit, Monſieur, à moins que d'aller dans l'Iſle où on les trouve.

LE CHEVALIER.

Ah ! ce n'eſt pas la peine ; les nôtres ſont fort bons pour figurer en petit ; la taille n'y fera rien pour moi.

LE MARQUIS.

Parbleu ! tous les jours on voit des nains qui

ont ſix pieds de haut. Et d'ailleurs, ne ſuppoſe-t-on pas ſur le Théâtre qu'un homme ou une femme deviennent inviſibles par le moyen d'une ceinture.

L'ACTEUR.

Et ici on ſuppoſe, pour quelque tems ſeulement, qu'il y a des hommes plus petits que d'autres.

LA COMTESSE.

Mais, comment fonder cela?

LE MARQUIS.

Vous deviez changer votre titre à cauſe des Dames.

L'ACTEUR.

Nous ne voulions pas vous tromper ; nous vous diſons ce que c'eſt, & vous êtes venus ſur l'affiche qui vous promet de Petits Hommes : d'ailleurs, nous avons mis auſſi l'*Iſle de la Raiſon.*

LA COMTESSE.

L'Iſle de la Raiſon ! Hum ! ce n'eſt pas là le ſéjour de la joie.

L'ACTEUR.

Madame, vous allez voir de quoi il s'agit. Si

cette Comédie peut vous faire quelque plaiſir, ce ſeroit vous l'ôter que de vous en faire le détail : nous vous prions ſeulement de vouloir bien vous y prêter. On va commencer dans un moment.

LE MARQUIS.

Allons donc prendre nos places. Pour moi, je verrai vos Hommes tout auſſi petits qu'il vous plaira.

Fin du Prologue.

L'ISLE
DE LA RAISON,
OU
LES PETITS HOMMES,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES, EN PROSE.

ACTEURS.

LE GOUVERNEUR.

PARMENÈS, Fils du Gouverneur.

FLORIS, Fille du Gouverneur.

BLECTRUE, Conſeiller du Gouverneur.

UN INSULAIRE.

UNE INSULAIRE.

MÉGISTE, Domeſtique Inſulaire.

SUITE du Gouverneur.

LE COURTISAN.

LA COMTESSE, Sœur du Courtiſan.

FONTIGNAC, *Gaſcon*, Secrétaire du Courtiſan.

SPINETTE, Suivante de la Comteſſe.

LE POETE.

LE PHILOSOPHE.

LE MÉDECIN.

LE PAYSAN Blaiſe.

La Scene eſt dans l'Iſle de la Raiſon.

L'ISLE DE LA RAISON,

OU

LES PETITS HOMMES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

UN INSULAIRE, LES HUIT EUROPÉENS.

L'INSULAIRE.

TENEZ, petites créatures ; mettez-vous là en attendant que le Gouverneur vienne vous voir:

vous n'êtes plus à moi ; je vous ai donnés à lui. Adieu, je vous reverrai encore avant que de m'en retourner chez moi.

SCENE II.

LES HUIT EUROPÉENS, *consternés.*

BLAISE.

MORGUÉ, que nous velà jolis garçons !

LE POETE.

Que signifie tout cela ? quel sort que le nôtre !

LA COMTESSE.

Mais, Messieurs, depuis six mois que nous avons été pris par cet Insulaire qui vient de nous mettre ici, que vous est-il arrivé ? car il nous avoit séparés, quoique nous fussions dans la même maison. Vous a-t-il regardés comme des créatures raisonnables, comme des hommes ?

TOUS, *soupirant.*

Ah !

LA COMTESSE.

J'entends cette réponse-là.

BLAISE.

Quant à ce qui eſt de moi, noute geoulier, ſa femme & ſes enfans, ils me regardiont tous ni plus ni moins comme un animal. Ils m'appelliont notre ami quatre pattes; ils preniont mes mains pour des pattes de devant, & mes pieds pour celles de darriere.

FONTIGNAC, *Gaſcon.*

Ils ont eſſayé dé mé nourrir dé graine.

LA COMTESSE.

Ils ne me prenoient point non plus pour une fille.

BLAISE.

Ah! c'eſt la faute de la rareté.

FONTIGNAC.

Oui-dà, lé douté là-deſſus eſt pardonnavle.

LE COURTISAN.

Pour moi j'ai été entre les mains de deux Inſulaires qui vouloient d'abord m'apprendre à parler comme on le fait aux perroquets.

FONTIGNAC.

Ils ont commencé auſſi par mé ſiffler, moi.

BLAISE.

Vous a-t-on à tretous appris la langue du pays?

TOUS.

Oui.

BLAISE.

Bon: tout le monde a donc épélé ici ? Mais morgué ! n'avons-je plus rian à nous dire ? Là, tâtez-vous, camarades ; tâtez-vous itou, Mademoiſelle.

LA COMTESSE.

Quoi ?

BLAISE.

N'y a-t-il rian à redire après vous ? N'y a-t-il rian de changé à voute affaire ?

LE PHILOSOPHE.

Pourquoi nous dites-vous cela ?

BLAISE.

Avant que j'abordiſſions ici, comment étois-je fait ? N'étois-je pas gros comme un tonniau, & droit comme une parche ?

SPINETTE.

Vous avez raiſon.

BLAISE.

Eh bian ! n'y a plus ni tonniau, ni parche; tout ça a pris congé de ma parſonne.

LE MÉDECIN.

C'eſt-à-dire?

BLAISE.

C'eſt-à-dire que moi qu'on appelloit le grand Blaiſe, moi qui vous parle, il n'y a plus de nouvelles de moi, je ne ſçavons pas ce que je ſis devenu; je ne trouve pus dans mon pourpoint qu'un petit reſte de moi, qu'un petit criquet qui ne tiant pas pus de place qu'un éparlan.

TOUS.

Eh!

BLAISE.

Je me ſens d'un rappetiſſement, d'une corpuſculence ſi chiche; je ſis ſi diminué, ſi chû, que je prenrois de bon cœur une lantarne pour me charcher. Je vois bian que vous êtes applatis itou; mais me voyez-vous comme je vous vois, vous autres?

FONTIGNAC.

Tu l'as dit, paubre éperlan. Et dé moi, que t'en ſemvle?

BLAISE.

Vous? vous êtes de la taille d'un gougeon.

FONTIGNAC.

Mé boilà.

LE COURTISAN.

Et moi, Fontignac, ſuis-je auſſi petit qu'il me paroît que je le ſuis devenu?

FONTIGNAC.

Monſieur, bous êtes mon maître, hommé dé cour, & grand Seigneur; bous mé demandez cé qué bous êtes; mais jé né bous bois pas; mettez-bous dans un microſcope.

LE PHILOSOPHE.

Je ne ſçaurois croire que notre petiteſſe ſoit réelle: il faut que l'air de ce pays-ci ait fait une révolution dans nos organes, & qu'il ſoit arrivé quelque accident à notre rétine, en vertu duquel nous nous croyons petits.

LE COURTISAN.

La mort vaudroit mieux que l'état où nous ſommes.

BLAISE.

Ah! ma foi, ma parſonne eſt bian diminuée; mais j'aime encore mieux le petit morciau qui m'en reſte, que de n'en avoir rian du tout: mais tenez, velà apparemment le Gouvarneu d'ici qui nous lorgne avec une lunette.

SCENE III.

LE GOUVERNEUR, SON FILS, SA FILLE, BLECTRUE, L'INSULAIRE, MÉGISTE, SUITE DU GOUVERNEUR, LES HUIT EUROPÉENS.

L'INSULAIRE.

Les voilà, Seigneur.

LE GOUVERNEUR, *de loin, avec une lunette d'approche.*

Vous me montrez-là quelque choſe de bien extraordinaire: il n'y a aſſurément rien de pareil dans le monde. Quelle petiteſſe! & cependant ces petits animaux ont parfaitement la figure d'homme, & même à-peu-près nos geſtes, & notre façon de regarder. En vérité, puiſque vous me les donnez, je les accepte avec plaiſir. Approchons.

PARMENÈS, *ſe ſaiſiſſant de la Comteſſe.*

Mon pere, je me charge de cette petite femelle-ci; car je la crois telle.

FLORIS, *prenant le Courtiſan.*

En voilà un que je ſerois bien-aiſe d'avoir auſſi : je crois que c'eſt un petit mâle.

LE COURTISAN.

Madame, n'abuſez point de l'état où je ſuis.

FLORIS.

Ah ! mon pere, je crois qu'il me répond; mais il n'a qu'un petit filet de voix.

L'INSULAIRE.

Vraiment, ils parlent ; ils ont des penſées, & je leur ait fait apprendre notre langue.

FLORIS.

Que cela va me divertir ! Ah ! mon petit mignon, que vous êtes aimable !

PARMENÈS.

Et ma petite femelle, me dira-t-elle quelque choſe ?

LA COMTESSE.

Vous me paroiſſez généreux, Seigneur ; ſecourez-moi ; indiquez-moi, ſi vous le pouvez, de quoi reprendre ma figure naturelle.

PARMENÈS.

Ma ſœur, ma femelle vaut bien votre mâle.

FLORIS.

Oh ! j'aime mieux mon mâle que tout le reſte ; mais ne mordent-ils pas, au moins ?

BLAISE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah.

FLORIS.

En voilà un qui rit de ce que je dis.

BLAISE.

Morgué ! je ne ris pourtant que du bout des dents.

LE GOUVERNEUR.

Et les autres ?

LE PHILOSOPHE.

Les autres ſont indignés du peu d'égard qu'on a ici pour des créatures raiſonnables.

FONTIGNAC, *avec feu.*

Siré, repréſentez-bous lé mieux fait dé botré Royaume. Boilà cé qué jé ſuis, ſans mé ſoucier qui mé gâte la taille.

BLAISE.

Vartigué ! Monſieu le Gouvarneu, ou bian Monſieu le Roi, je ne ſçavons lequeul c'eſt ; & vous, Mademoiſelle ſa fille, & Monſieu ſon garçon : il n'y a qu'un mot qui ſarve. Venez me voir avaler ma pitance, vous varrez s'il y a d'homme

qui débride mieux; je ne ſis pas pus haut que chopaine: mais morgué! dans cette chopaine vous vous y varrez tenir pinte.

LE GOUVERNEUR.

Il me ſemble qu'ils ſe fâchent: allons qu'on les remette en cage, qu'on leur donne à manger; cela les adoucira peut-être.

LE COURTISAN, *à Floris, en lui baiſant la main.*

Aimable Dame, ne m'abandonnez pas dans mon malheur.

FLORIS.

Eh! voyez donc, mon Pere, comme il me baiſe la main! Non, mon petit rat; vous ſerez à moi, & j'aurai ſoin de vous. En vérité, il me fait pitié!

LE PHILOSOPHE, *ſoupirant.*

Ah!

BLAISE.

Jarnicoton, queu train!

SCENE IV.

LES INSULAIRES.

LE GOUVERNEUR.

VOILA, par exemple, de ces choſes qui paſſent toute vraiſemblance. Nos hiſtoires n'ont-elles jamais parlé de ces animaux-là?

BLECTRUE.

Seigneur, je me rappelle un fait; c'eſt que j'ai lu dans les Regiſtres de l'État, qu'il y a près de deux-cents ans qu'on en prit de ſemblables à ceux-là; ils ſont dépeints de même. On crut que c'étoient des animaux, & cependant c'étoient des hommes: car il eſt dit qu'ils devinrent auſſi grands que nous, & qu'on voyoit croître leur taille à vue d'œil, à meſure qu'ils goûtoient notre raiſon & nos idées.

LE GOUVERNEUR.

Que me dites-vous-là, qu'ils goûtoient notre raiſon & nos idées? Etoit-ce à cauſe qu'ils étoient petits de raiſon, que les dieux vouloient qu'ils paruſſent petits de corps?

BLECTRUE.

Peut-être bien.

LE GOUVERNEUR.

Leur petiteſſe n'étoit donc que l'effet d'un charme, ou bien qu'une punition des égarements & de la dégradation de leur âme?

BLECTRUE.

Je le croirois volontiers.

PARMENÈS.

D'autant qu'ils parlent, qu'ils répondent & qu'ils marchent comme nous.

LE GOUVERNEUR.

A l'égard de marcher, nous avons des ſinges qui en font autant. Il eſt vrai qu'ils parlent & qu'ils répondent à ce qu'on leur dit: mais nous ne ſçavons pas juſqu'où l'inſtinct des animaux peut aller.

FLORIS.

S'ils devenoient grands, ce que je ne crois pas, mon petit mâle ſeroit charmant. Ce ſont les plus jolis petits traits du monde; rien de ſi fin que ſa petite taille.

PARMENÈS.

Vous n'avez pas remarqué les grâces de ma femelle.

LE GOUVERNEUR.

Quoi qu'il en ſoit, n'ayons rien à nous reprocher. Si leur petiteſſe n'eſt qu'un charme, eſſayons de le diſſiper, en les rendant raiſonnables: c'eſt toujours faire une bonne action que de tenter d'en faire une. Blectrue, c'eſt vous à qui je les confie. Je vous charge du ſoin de les éclairer; n'y perdez point de temps; interrogez-les; voyez ce qu'ils ſont, & ce qu'ils faiſoient; tâchez de rétablir leur âme dans ſa dignité, de retrouver quelques traces de ſa grandeur. Si cela ne réuſſit pas, nous aurons du moins fait notre devoir; & ſi ce ne ſont que des animaux, qu'on les garde à cauſe de leur figure ſemblable à la nôtre. En les voyant faits comme nous, nous en ſentirons encore mieux le prix de la raiſon, puiſqu'elle ſeule fait la différence de la bête à l'homme.

FLORIS.

Et nous reprendrons nos petites marionnettes, s'il n'y a point d'eſpérance qu'elles changent.

BLECTRUE.

Seigneur, dès ce moment je vais travailler à l'emploi que vous me donnez.

SCENE V.

BLECTRUE, MÉGISTE.

BLECTRUE.

MÉGISTE, je vous prie de dire qu'on me les amene ici.

SCENE VI.

BLECTRUE, *ſeul.*

HÉLAS! je n'ai pas grande eſpérance; ils ſe querellent, ils ſe fâchent même les uns contre les autres. On dit qu'il y en a deux tantôt qui ont voulu ſe battre; & cela ne reſſemble point à l'homme.

SCENE VII.

BLECTRUE, MÉGISTE, SUITE, LES HUIT EUROPÉENS.

BLECTRUE.

JOLIES petites marmottes, écoutez-moi; nous ſoupçonnons que vous êtes des hommes.

BLAISE.

Voyez! la belle nouvelle qu'il nous apprend-là!

FONTIGNAC.

Allez, Monſieur; paſſez à la certitude; je vous la garantis.

BLECTRUE.

Soit.

LE PHILOSOPHE.

En doutant que nous ſoyons des hommes, vous nous faites douter ſi vous en êtes.

BLECTRUE.

Point de colere, vous y êtes ſujet: ce ſont des mouvements de quadrupede que je n'aime point à vous voir.

m'avez dit que vous l'aimiez, une idée de Poëte vaut bien une viſion de Philoſophe.

BLAISE.

Morgué ! ſi je ne m'y mets, velà de la fourmi qui ſe va battre : paix donc là, grenaille.

FONTIGNAC.

Eh ! Meſſieurs, un peu de concordé dans l'état préſent de nos affaires.

BLAISE.

Jarnigué, acoutez-moi ; il me viant en penſement queuque choſe de bon ſur les paroles de de ſti-là qui nous a boutés ici. Les gens de ce pays l'appellont l'Iſle de la Raiſon, n'eſt-ce pas ? Il faut donc que les habitants s'appelaint les Raiſonnables ; car en France il n'y a que des François, en Allemagne des Allemands, & à Paſſy des gens de Paſſy, & pas un raiſonnable parmi ça : ce n'eſt que des François, des Allemands, des gens de Paſſy. Les Raiſonnables ; ils ſont dans l'Iſle de la Raiſon ; ça va tout ſeul.

LE PHILOSOPHE.

Eh ! finis, mon ami, finis ; tu nous ennuies.

BLAISE.

Eh, bian ! vous avez le temps de vous ennuyer ; patience. Je dis donc que j'ai entendu dire par

le Seigneur de toute village, qui étoit un fonge-creux, que ceux-là qui n'étiont pas raiſonnables, deveniont bian petits en la préſence de ceux-là qui étiont raiſonnables. Je ne voyions goute à ſon idée en ce temps-là : mais morgué ! en véci la vérification dans ce pays. Je ne ſommes que des François, des Gaſcons, ou autre choſe ; je nous trouvons avec des Raiſonnables, & velà ce qui nous rapetiſſe la taille.

LE POETE.

Comme ſi les François n'étoient pas raiſonnables.

BLAISE.

Eh ! morgué, non : ils ne ſont que des François ; ils ne pourront pas être nés natifs de deux pays.

FONTIGNAC.

Cadédis, pour moi, jé troubé l'imagination eſſélenté ; il faut que cet homme ſoit de racé gaſconne, en bérité ; & j'adopte ſa penſée : ſauf lé reſpect que jé dois à tous, jé prendrai ſeulement la liverté dé purger ſon diſcours dé la brouiſſaillé qui s'y troube. Jé dis donc qué plus jé vous regardé, & plus jé mé fortifie dans l'idée dé cé ruſtré ; notre petiteſſé, ſandis, n'eſt pas

uniformé; rémarquez, Meſſieurs, qu'elle va par échélons.

BLAISE.

Toujours en dévalant, toujours de pis en pis.

LE PHILOSOPHE.

Eh! laiſſons de pareilles chimeres.

BLAISE.

Eh! morgué, laiſſez-li bailler du large à ma penſée.

FONTIGNAC.

Jé bous parlois d'échélons: eh! pourquoi ces échélons, cadédis?

BLAISE.

C'eſt peut-être parce qu'il y en a de plus fous les uns que les autres.

FONTIGNAC.

Cet homme dit d'or; jé penſé qué c'eſt lé dégré dé folie qui réglé la choſe; & qu'ainſi né ſoit, régardez cé payſan; ce n'eſt qu'un ruſtre.

BLAISE.

Eh! là, là, n'appuyez pas ſi fanme.

FONTIGNAC.

Et cépendant cé ruſtre, il eſt lé plus grand dé nous tous.

BLAISE.

Qui, je ſis le plus ſage de la bande.

FONTIGNAC.

Non pas lé plus ſage, mais lé moins frappé dé folie, & jé né m'en étonné pas; lé champ dé vataillé de l'extrabagancé, boyez-bous! c'eſt lé grand monde, & cé payſan né lé connoît pas, la folie né l'attrapé qué dé loin; & boilà ce qui lui rend ici la taillé un peu plus longué.

BLAISE.

La foulie vous bleſſe tout-à-fait, vous autres; alle ne fait que m'égratigner, moi: ſtapandant, voyez que j'ai bon air avec mes égratignures.

FONTIGNAC.

En ſuibant lé dégré, j'arribe après lui, moi, plus petit qué lui, mais plus grand qué les autres. Jé né m'en étonné pas non plus; dans lé monde, jé né ſuis qué ſuvalterne, & jé n'ai jamais eu lé moyen d'être auſſi fou qué les autres.

BLAISE.

Oh! à voir voute taille, vous avez eu des moyens de reſte.

FONTIGNAC.

Jé continue ma rondé, & Spinette mé ſuit.

BLAISE.

En éfet, la chambriere n'eſt pas ſi petiote que la maitreſſe ; faut bian qu'alle ne ſoit pas ſi folle.

FONTIGNAC.

Ellé né bient pourtant qu'après nous, & c'eſt qué la raiſon des femmes eſt toujours un peu plus dévilé qué la nôtre.

SPINETTE.

A quelque impertinence près, tout cela me paroîtroit aſſez naturel.

LE PHILOSOPHE.

Et moi, je le trouve pitoyable.

BLAISE.

Morgué ! tenez, Philoſophe, vous qui parlez, voute taille eſt la plus malingre de toutes.

FONTIGNAC.

Oui, c'eſt la plus inappercebavle, cellé qui rampé lé plus ; & la raiſon en eſt vonne. Monſieur lé Philoſophe nous a dit dans lé baiſſeau, qu'il aboit quitté la France, dé peur dé loger à la vaſtille.

BLAISE.

Vous n'êtes pas chanceux en aubarges.

FONTIGNAC.

Et qu'actuellément il s'enfuyoit pour un pétit

libre dé ſcience; dé pétits mots hardis; dé pétits ſentiments; & franchément tant dé pétiteſſes pourroient vien nous aboir produit lé pétit hommé à qui jé parlé. Bénons à Monſieur le Poëte.

BLAISE.

Il eſt, morgué ! bian écrâſé.

LE POETE.

Je n'ai pourtant rien à reprocher à ma raiſon.

FONTIGNAC.

Des gens dé botré métier, cépendant lé bon-ſens n'en eſt pas célébré; n'abez-bous pas dit qué bous étiez en boyagé pour une épigrammé?

LE POETE.

Cela eſt vrai. Je l'avois fait contre un homme puiſſant qui m'aimoit aſſez; & qui s'eſt ſcandaliſé mal-à-propos d'un purjeu d'eſprit.

BLAISE.

Pauvre faiſeux de vars! il y a comme ça des gens de mauvaiſe himeur qui n'aimont pas qu'on les vilipende.

FONTIGNAC, *à la Comteſſe.*

A bous lé dez, Madame.

LA COMTESSE.

Taiſez-vous, vos raiſonnements ne me plaiſent pas.

BLAISE.

Il n'y a qu'à la voir pour juger du paquet. Et toute Médecin?

FONTIGNAC.

Jé l'ouvliois; dé la profeſſion dont il eſt, ſa critique eſt toute faite.

LE MÉDECIN.

Bon! vous nous faites-là de beaux contes!

FONTIGNAC, *parlant du Courtiſan.*

Jé n'interrogé pas Monſieur, dé qui jé ſuis le Sécrétaire dépuis dix ans, & qué lé hazard a fait naître en France, quoiqué de famille eſpagnolé; il alloit bicéroi dans lés Indes abec Madamé ſa ſœur, & Spinetté cette agréavlé fillé dé qui jé ſuis tomvé épris dans lé boyage.

LE COURTISAN.

Je ne crois pas, Monſieur de Fontignac, que vous m'ayez vu faire des folies.

FONTIGNAC.

Monſieur, lé reſpect mé fermé la vouche, & jé bous renboye à botré taille.

BLAISE.

En effet, faut que vous ayez de maîtres vartigos dans voute tête.

FONTIGNAC.

Paix, ſilence; boilà notre homme qui rébient.

SCENE IX.

BLECTRUE, UN DOMESTIQUE, LES HUIT EUROPÉENS.

BLECTRUE.

ALLONS, mes petits amis; lequel de vous veut lier le premier converſation avec moi?

LE POETE.

C'eſt moi; je ſerai bien-aiſe de ſavoir ce dont il s'agit.

BLAISE.

Morgué! je voulois venir, moi; je viandrai donc après?

BLECTRUE.

Allons, ſoit; qu'on remene les autres.

LE PHILOSOPHE.

Et moi, je ne veux plus paroître; je ſuis las de toutes ces façons.

BLECTRUE.

J'ai toujours remarqué que ce petit animal-là a plus de férocité que les autres; qu'on le mette à part, de peur qu'il ne les gâte.

SCENE X.

BLECTRUE, LE POETE.

BLECTRUE.

ALLONS, cauſons enſemble; j'ai bonne opinion de vous, puiſque vous avez déja eu l'inſtinct d'apprendre notre langue.

LE POETE.

Seigneur Blectrue, laiſſons-là l'inſtinct, il n'eſt fait que pour les bêtes; il eſt vrai que nous ſommes petits.

BLECTRUE.

Oh! extrêmement.

LE POETE.

Ou du moins vous nous croyez tels, & nous auſſi: mais cette petiteſſe réelle ou fauſſe ne nous eſt venue que depuis que nous avons mis le pied ſur vos terres.

BLECTRUE.

En êtes-vous bien sûr ? (*à part.*) Cela ressemble-roit à l'article dont il est fait mention dans nos regîstres.

LE POETE.

Je vous dis la vérité.

BLECTRUE, *l'embrassant.*

Petit bon-homme, veuille le ciel que vous ne vous trompiez pas, & que ce soit mon semblable que j'embrasse dans une créature pourtant si méconnoissable. Vous me pénétrez de compassion pour vous. Quoi ! vous seriez un homme ?

LE POETE.

Hélas ! oui.

BLECTRUE.

Eh ! qui vous a donc mis dans l'état où vous êtes ?

LE POETE.

Je n'en sais, ma foi, rien.

BLECTRUE.

Ne seroit-ce pas que vous seriez déchu de la grandeur d'une créature raisonnable ? Ne porteriez-vous pas la peine de vos égarements ?

LE POETE.

Mais, Seigneur Blectrue, je ne les connois

pas. Ne ſeroit-ce pas plutôt un coup de magie?

BLECTRUE.

Je n'y connois point d'autre magie que vos foibleſſes.

LE POETE.

Croyez-vous, mon cher ami?

BLECTRUE.

N'en doutez point, mon cher : j'ai des raiſons pour vous dire cela, & je me ſens ſaiſi de joie, puiſque vous commencez à le ſoupçonner vous-même. Je crois vous reconnoître à travers le déguiſement humiliant où vous êtes: oui, la petiteſſe de votre corps n'eſt qu'une figure de la petiteſſe de votre âme.

LE POETE.

Eh bien! Seigneur Blectrue, charitable inſulaire! conduiſez-moi, je me remets entre vos mains; voyez ce qu'il faut que je faſſe. Hélas! je ſçais que l'homme eſt bien peu de choſe.

BLECTRUE.

C'eſt le diſciple des dieux, quand il eſt raiſonnable; c'eſt le compagnon des bêtes, quand il ne l'eſt point.

LE POETE.

Cependant, quand j'y ſonge, où ſont mes folies?

BLECTRUE.

Ah! vous retombez en arriere.

LE POETE.

Je ne ſçaurois me voir définir le compagnon des bêtes.

BLECTRUE.

Je ne dis pas encore que ma définition vous convienne; mais voyons: que faiſiez-vous dans le pays dont vous êtes?

LE POETE.

Vous n'avez point dans votre langue de mot pour définir ce que j'étois.

BLECTRUE.

Tant pis. Vous étiez donc quelque choſe de bien étrange?

LE POETE.

Non, quelque choſe de très-honorable; j'étois homme d'eſprit & bon Poëte.

BLECTRUE.

Poëte! eſt-ce comme qui diroit marchand?

LE POETE.

Non; des vers ne ſont pas une marchandiſe, & on ne peut pas appeller un Poëte un marchand de vers. Tenez, je m'amuſois dans mon pays à des

ouvrages d'eſprit, dont le but étoit, tantôt de faire rire, tantôt de faire pleurer les autres.

BLECTRUE.

Des ouvrages qui font pleurer! cela eſt bien biſarre.

LE POETE.

On appelle cela des Tragédies que l'on récite en dialogues, où il y a des Héros ſi tendres, qui ont tour-à-tour des tranſports de vertu & de paſſion ſi merveilleux; de nobles coupables qui ont une fierté ſi étonnante, dont les crimes ont quelque choſe de ſi grand, & les reproches qu'ils s'en font ſont ſi magnanimes; des hommes enfin qui ont de ſi reſpectables foibleſſes, qui ſe tuent quelquefois d'une maniere ſi admirable & ſi auguſte, qu'on ne ſçauroit les voir ſans en avoir l'âme émue & pleurer de plaiſir. Vous ne me répondez rien.

BLECTRUE, *ſurpris, l'examine ſérieuſement.*

Voilà qui eſt fini, je n'eſpere plus rien; votre eſpece me devient plus problématique que jamais. Quel pot-pourri de crimes admirables, de vertus coupables & de foibleſſes auguſtes! il faut que leur raiſon ne ſoit qu'un coq-à-l'âne. Continuez.

LE

LE POETE.

Et puis, il y a des Comédies où je repréſente tois les vices & les ridicules des hommes.

BLECTRUE.

Ah! je leur pardonne de pleurer là.

LE POETE.

Point du tout; cela les faiſoit rire.

BLECTRUE.

Hem?

LE POETE.

Je vous dis qu'ils rioient.

BLECTRUE.

Pleurer où l'on doit rire, & rire où l'on doit pleurer! les monſtrueuſes créatures!

LE POETE, *à part.*

Ce qu'il dit là eſt aſſez plaiſant.

BLECTRUE.

Et pourquoi faiſiez-vous ces ouvrages?

LE POETE.

Pour être loué, & admiré même, ſi vous voulez.

BLECTRUE.

Vous aimiez donc bien la louange?

LE POETE.

Eh! mais, c'eſt une choſe très-gracieuſe.

BLECTRUE.

J'aurois cru qu'on ne la méritoit plus, quand on l'aimoit tant.

LE POETE.

Ce que vous dites là peut ſe penſer.

BLECTRUE.

Et quand on vous admiroit, & que vous croyiez en être digne, alliez-vous dire aux autres : je ſuis un homme admirable ?

LE POETE.

Non, vraiment ; cela ne ſe dit point : j'aurois été ridicule.

BLECTRUE.

Ah ! j'entends. Vous cachiez que vous étiez un ridicule, & vous ne l'étiez qu'*incognitò*.

LE POETE.

Attendez donc, expliquons-nous ; comment l'entendez-vous ? je n'aurois donc été qu'un ſot, à votre compte ?

BLECTRUE.

Un ſot admiré ; dans l'éclairciſſement voilà tout ce qu'on y trouve.

LE POETE, *étonné.*

Il ſembleroit qu'il dit vrai.

BLECTRUE.

N'êtes-vous pas de mon ſentiment? voyez-vous cela comme moi?

LE POETE.

Oui, aſſez; & en même temps je ſens un mouvement intérieur que je ne puis expliquer.

BLECTRUE.

Je crois voir auſſi quelque changement à votre taille. Courage, petit homme; ouvrez les yeux.

LE POETE.

Souffrez que je me retire; je veux réfléchir tout ſeul ſur moi-même: il y a effectivement quelque choſe d'extraordinaire qui ſe paſſe en moi.

BLECTRUE.

Allez, mon fils, allez; faites de ſérieuſes réflexions ſur vous; tâchez de vous mettre au fait de toute votre ſottiſe. Ce n'eſt pas là tout ſans doute; & nous nous reverrons, s'il le faut.

SCENE XI.

BLECTRUE.

JE ſuis charmé, mes eſpérances renaiſſent; il faut voir les autres. Y a-t-il quelqu'un?

SCENE XII.

BLECTRUE, MÉGISTE.

BLECTRUE.

FAITES-MOI voir la plus grande de ces petites créatures.

MÉGISTE.

Vous ſçavez qu'on les a toutes miſes chacune dans une cage. Amenerai-je celle que vous demandez dans la ſienne?

BLECTRUE.

Eh! bien, amenez-la comme elle eſt.

SCENE XIII.

BLECTRUE.

JE veux voir pourquoi elle n'eſt pas ſi petite que les autres; cela pourra encore m'apprendre quelque choſe ſur leur eſpece. Quelle joie de les voir ſemblables à nous!

SCENE XIV.

BLECTRUE, MÉGISTE, SUITE; BLAISE, *en cage.*

BLAISE.

PARLÉZ donc, noute ami Blectrue: eh! morgué, eſt-ce qu'on nous prend pour des oiſiaux? avons-je de la pleume pour nous tenir en cage? Je ſis là comme une volaille qu'on va mener vendre à la vallée. Mettez-moi donc plutôt dindon de baſſe-cour.

BLECTRUE.

Ne tient-il qu'à vous ouvrir votre cage pour vous rendre content? tenez, la voilà ouverte.

LE PAYSAN.

Ah! pargué, faut que vous radotiez, vous autres, pour nous enfarmer. Allons, de quoi s'agit-il?

BLECTRUE.

Vous n'êtes, dit-on, devenus petits qu'en entrant dans notre Iſle. Cela eſt-il vrai?

BLAISE.

Tenez, velà l'hiſtoire de noute taille. Dès le premier pas ici, je me ſis apparçu dévaler juſqu'à la ceinture; & pis, en faiſant l'autre pas, je n'allois pus qu'à ma jambe; & pis je me ſis trouvé à la cheville du pied.

BLECTRUE.

Sur ce pied-là il faut que vous ſçachiez une choſe.

BLAISE.

Deux, ſi vous voulez.

BLECTRUE.

Il y a deux ſiecles qu'on prit ici de petites créatures comme vous autres.

BLAISE.

Voulez-vous gager que je ſommes dans leur cage?

BLECTRUE.

On les traita comme vous; car ils n'étoient pas plus grands; mais enſuite ils devinrent tout auſſi grands que nous.

BLAISE.

Eh! morgué, depuis ſix mois j'épions pour en avoir autant. Apprenez-moi le ſecret qu'il faut pour ça. Pargué, ſi jamais voute chemin s'adonne juſqu'à Paſſy, vous varrez un brave hom[illegible]; je trinquerons d'importance. Dites-moi ce qu'il faut faire.

BLECTRUE.

Mon petit mignon, je vous l'ai déja dit; rien que devenir raiſonnable.

BLAISE.

Quoi! cette marmaille guarit par-là?

BLECTRUE.

Oui. Apparemment qu'elle ne l'étoit pas; & ſans doute vous êtes de même?

BLAISE.

Eh! palſangué, velà donc mon compte de tantôt avec les échelons du Gaſcon; velà ce que c'eſt;

vous avez raiſon, je ne ſis pas raiſonnable.

BLECTRUE.

Que cet aveu-là me fait plaiſir! Mon petit ami, vous êtes dans le bon chemin; pourſuivez.

BLAISE.

Non, morgué! je n'ons pas de raiſon, c'eſt ma penſée. Je ne ſis qu'un nigaud, qu'un butord; & je le ſoutianrons dans le carrefour à ſon de trompe, afin d'en être pus confus; car morgué! ça eſt honteux.

BLECTRUE.

Fort bien. Vous penſez à merveille. Ne vous laſſez point.

BLAISE.

Oui, ça va fort bian. Mais parlez donc: cette taille ne pouſſe point.

BLECTRUE.

Prenez garde; l'aveu que vous faites de manquer de raiſon, n'eſt peut-être pas comme il faut: peut-être ne le faites-vous que dans la ſeule vue de rattraper votre figure?

BLAISE.

Eh! vraiment non.

BLECTRUE.

Ce n'eſt pas aſſez. Ce ne doit pas être là votre objet.

BLAISE.

Pargué! il en vaut pourtant bian la peine.

BLECTRUE.

Eh! mon cher enfant, ne ſouhaitez la raiſon que pour la raiſon même. Réfléchiſſez ſur vos folies pour en guérir; ſoyez-en honteux de bonne-foi: c'eſt de quoi il s'agit apparemment.

BLAISE.

Morgué! me velà bian embarraſſé. Si je ſçavions écrire, je vous griffonnerions un petit mémoire de mes fredaines; ça ſeroit plutôt fait. Encore ma raiſon & mon impartinance ſont ſi embarraſſées l'une dans l'autre, que tout ça fait un balot où je ne connois pus rian. Traitons ça par demande & par réponſe.

BLECTRUE.

Je ne ſçaurois; car je n'ai preſque point l'idée de ce que vous êtes. Mais repaſſez cela vous-même, & excitez-vous à aimer la raiſon.

BLAISE.

Ah! jarnigué, c'eſt une balle choſe, ſi alle n'étoit pas ſi difficile.

BLECTRUE.

Voyez la douceur & la tranquillité qui regnent parmi nous; n'en êtes-vous pas touché?

BLAISE.

Ça eſt vrai, vous m'y faites penſer. Vous avez des faces d'une bonté, des phyſionomies ſi innocentes, des cœurs ſi gaillards...

BLECTRUE.

C'eſt l'effet de la raiſon.

BLAISE.

C'eſt l'effet de la raiſon? Faut qu'alle ſoit d'un grand rapport! Ça me ravit d'amiquié pour alle. Allons, mon ami, je ne vous quitte pus. Me velà honteux, me velà enchanté, me velà comme il faut. Baillez-moi cette raiſon, & gardez ma taille. Oui, mon ami, un homme de ſix pieds ne vaut pas une marionnette raiſonnable; c'eſt mon darnier mot & ma darniere parole. Eh! tenez, tout en vous contant ça, velà que je ſis en tranſport. Ah! morgué, regardez-moi bian? lorgnez-moi, je crois que je hauſſe. Je ne ſis pus à la cheville de voute pied, j'attrape voute jarretiere.

BLECTRUE.

O Ciel! quel prodige! ceci eſt ſenſible.

BLAISE.

Ah! jarniguoi, velà que ça reſte là.

BLECTRUE.

Courage. Vous n'aimez pas plutôt la raiſon, que vous en êtes récompenſé.

BLAISE, *étonné & hors d'haleine.*

Ça eſt vrai; j'en ſis tout ſtupéfait: mais faut bian que je ne l'aime pas encore autant qu'alle en eſt daigne; ou bian, c'eſt que je ne mérite pas qu'alle acheve ma délivrance. Acoutez-moi. Je vous dirai que je ſis premierement un ivrogne: parſonne n'a ſiroté d'auſſi bon appétit que moi. J'ons ſi ſouvent pardu la raiſon, que je m'étonne qu'alle puiſſe me retrouver alle-même.

BLECTRUE.

Ah! que j'ai de joie! Ce ſont des hommes, voilà qui eſt fini. Achevez, mon cher ſemblable, achevez; encore une ſecouſſe.

BLAISE.

Hélas! j'avons un tas de fautes qui eſt trop grand pour en venir à bout: mais, quant à ce qui eſt de cette ivrognerie, j'ons toujours fricaſſé tout mon argent pour alle: & pis, mon ami, quand je vendions nos danrées, combian de chalands

n'ons-je pas fourbés, ſans parmettre aux gens de me fourber itou; ça eſt bian malin!

BLECTRUE.

A merveille.

BLAISE.

Et le compere Mathurin, que n'ons-je pas fait pour mettre ſa femme à mal? Par bonheur qu'alle a toujours été rude-âniere envars moi; ce qui fait que je l'en remarcie: mais, dans la raiſon, pourquoi vouloir ſe ragoûter de l'honneur d'un compere, quand on ne voudroit pas qu'il eût appétit du nôtre?

BLECTRUE.

Comme il change à vue d'œil!

BLAISE.

Hélas! oui, ma taille s'avance; & c'eſt bian de la grâce que la raiſon me fait; car je ſis un pauvre homme. Tenez, mon ami; j'avois un quarquier de vaigne avec un quarquier de pré, je vivions ſans ennui avec ma ſarpe & mon labourage; le Capitaine Duflot, viant là-deſſus, qui me dit comme ça: Blaiſe, veux-tu me ſarvir dans mon vaiſſiau? Veux-tu venir gagner de l'argent? Ne velà-t-il pas mes oreilles qui ſe dreſſont à ce mot d'*argent*, comme les oreilles

d'une bourrique ? Velà-t-il pas que je quitte, ſauf votre reſpect, bétail, amis, parens ? Ne vas-je pas m'enfarmer dans cette baraque de planches ? & pis le tems ſe fâche, velà un orage, l'iau gâte nos vivres ; il n'y a pus ni pâte ni faraine. Eh ! qu'eſt-ce que c'eſt que ça ? En pleure, en crie, en jure, en meurt de faim ; la baraque enfonce, les poiſſons mangeont Monſieur Duflot, qui les auroit bian mangés li-même. Je nous ſauvons une demi-douzaine. Je rappetiſſons en arrivant. Velà tout l'argent que me vaut mon équipée. Mais morgué ! j'ons fait connoiſſance avec cette raiſon ; & j'aime mieux ça que toute la boutique d'un orfévre. Tenez, tenez, ami Bleſtrue, conſidérez ; velà encore une crûe qui me prend : on diroit d'un agioteux ; je devians grand tout d'un coup : me velà comme j'étois !

BLECTRUE, *l'embraſſant.*

Vous ne ſçauriez croire avec qu'elle joie je vois votre changement.

BLAISE.

Vartigué ! que je vas me moquer de mes camarades ! que je vas être glorieux ! que je vas me quarrer ?

BLECTRUE.

Ah ! que dites-vous là, mon cher ? Quel ſentiment de bête ! Vous redevenez petit.

BLAISE.

Eh ! morgué, ça eſt vrai ; me velà rechûté, je raccourcis. A moi ! à moi ! Je me repents. Je demande pardon. Je fais vœu d'être humble. Jamais pus de vanité, jamais.... Ah !..... Ah ! Ah ! Ah !... Je retorne !

BLECTRUE.

N'y revenez plus.

BLAISE.

Le bon ſecret que l'humilité pour être grand ! Qu'eſt-ce qui diroit ça ? Que je vous embraſſe, camarade. Mon pere m'a fait, & vous m'avez refait.

BLECTRUE.

Ménagez-vous donc bien déſormais.

BLAISE.

Oh ! morgué, de l'humilité, vous dis-je. Comme cette gloire mange la taille ! Oh ! je n'en dépenſerai pus en ſuffiſance.

BLECTRUE.

Il me tarde d'aller porter cette bonne nouvelle-là au Roi.

BLAISE.

Mais, dites-moi, j'ons piquié de mes pauvres camarades ; je prends de la charité pour eux. Ils valont mieux que moi : je ſuis le pire de tous ; faut les ſecourir : & tantôt, ſi vous voulez, je leur ferai entendre raiſon. Drès qu'ils me varront, ma préſence les ſarmonnera ; faut qu'ils deviennent ſouples, & qu'ils reſtient tout parclus d'étonnement.

BLECTRUE.

Vous raiſonnez fort bien.

BLAISE.

Vrament ! grand marci à vous.

BLECTRUE.

Vous vaudrez mieux qu'un autre pour les inſtruire ; vous ſortez du même monde, & vous aurez des lumieres que je n'ai point.

BLAISE.

Oh ! que vous n'avez point ! ça vous plaît à dire. C'eſt vous qui êtes le ſoleil ; & je ne ſis pas tant ſeulement la leune auprès de vous, moi : mais je ferons de mon mieux, à moins qu'ils ne me rebutiont à cauſe de ma chétive condition.

BLECTRUE.

Comment, chétive condition ! Vous m'avez dit que vous étiez un laboureur.

BLAISE.

Et c'eſt à cauſe de ça.

BLECTRUE.

Et ils vous mépriſeroient ! O raiſon humaine, peut-on t'avoir abandonnée juſques-là ! Eh bien ! tirons parti de leur démence ſur votre chapitre ; qu'ils ſoient humiliés de vous voir plus raiſonnable qu'eux, vous dont ils font ſi peu de cas.

BLAISE.

Et qui ne ſçait ni B ni A. Morgué ! faudroit ſe mettre à genoux pour acouter voute bon-ſens. Mais je penſe que velà un de nos camarades qui viant.

SCÈNE

SCENE XV.

BLECTRUE, MÉGISTE, BLAISE, FONTIGNAC.

MÉGISTE.

SEIGNEUR Blectrue, en voilà un qui veut absolument vous parler.

SCENE XVI.

BLECTRUE, BLAISE, FONTIGNAC.

FONTIGNAC.

SANDIS! maitre Vlaisé, n'ai-jé pas la verlue? Estés-bous l'éperlan dé tantôt?

BLAISE.

Oui, frere; velà le poulet qui viant de sortir de sa coquille.

BLECTRUE.

Il ne tiendra qu'à vous qu'il vous en arrive autant, petit bon-homme.

FONTIGNAC.

Eh ! cadédis, jé m'en murs ; & jé bénois en consultation là-dessus.

BLECTRUE.

Tenez, il en sçait le moyen, lui ; & je vous laisse ensemble.

SCENE XVII.

FONTIGNAC, BLAISE.

FONTIGNAC.

ALLONS, mon ami, jé rémets lé pétit goujon entré bos mains; jé bous en récommandé la métamorphosé.

BLAISE.

Il n'y a rian de si aisié. Boutez de la raison là-dedans; & pis, zeste, tout le corps arrive.

FONTIGNAC.

Comment, dé la raison ! Tantôt, nous avons donc déviné justé ?

BLAISE.

Oui, j'avions mis le nez dessus. Il n'y a qu'à être bian persuadé qu'ous êtes une bête, & déclarer en quoi.

FONTIGNAC.

Une bête ? Ne pourroit-on changer l'épithéte ? Ce n'est pas que j'y répugne.

BLAISE.

Nenni, morgué ! c'est la plus belle pensée qu'ous aurez de voute vie.

FONTIGNAC.

Écoutez-moi, galant-homme ; n'est-cé pas ses imperfétions qu'il faut réconnoître ?

BLAISE.

Fort bian.

FONTIGNAC.

Eh donc ! la vétisé n'est pas dé mon lot. Ce n'est pas là qué gist mon mal : c'étoit lé bôtré ; chacun a le sien. Jé né prétends pourtant pas mé ménager ; car jé né m'estimé plus ; mais, dans la réflétion, jé mé troubé moins imvécilé qu'impertinent, moins sot qué fat.

BLAISE.

Bon, Morgué ! c'est ce que je voulons dire :

ça va grand train. Il baille appétit de s'accuſer, ce garçon-là. Eſt-ce là tout?

FONTIGNAC.

Non, non: mettez qué jé ſuis mentur.

BLAISE.

Sans doute, puiſqu'ous êtes gaſcon; mais eſt-ce par couteume, ou par occaſion?

FONTIGNAC.

Entré nous tout mé ſert d'occaſion; ainſi comptez pour habitudé.

BLAISE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça? Un homme qui ment, c'eſt comme un homme qui a pardu la parole.

FONTIGNAC.

Comment ça ſe fait-il? car jé ſuis mentur & vavillard en même temps.

BLAISE.

N'importe: maugré qu'ous ſoyez bavard, mon dire eſt vrai; c'eſt que ſti-là qui ment, ne dit jamais la parole qu'il faut; & c'eſt comme s'il ne ſonnoit mot.

FONTIGNAC.

Jé né hais pas cetté penſée, elle eſt fantaſqué.

BLAISE.

Revenons à vos miſeres. Retornez vos poches ; montrez-moi le fond du ſac.

FONTIGNAC.

Jé mé réproché d'avoir été empoiſonnur.

BLAISE, *ſe reculant.*

Oh ! pour de ſti-là, il me faut du conſeil ; car faura peut-être vous étouffer pour vous guarir, voyez-vous ! & je ſis obligé d'en avartir les habitants.

FONTIGNAC.

Cé n'eſt point lé corps qué j'empoiſonnois, jé faiſois mieux.

BLAISE.

C'eſt peut-être les rivieres ?

FONTIGNAC.

Non. Pis qué tout céla.

BLAISE.

Eh ! morgué, parlez vîte.

FONTIGNAC.

C'eſt l'eſprit des hommés qué jé corrompois, jé lés rendois abuglés ; en un mot, j'étois un flatteur.

BLAISE.

Ah ! patience ; car d'abord voute poiſon avoit

bian mauvaiſe meine; mais ça eſt épouvantable, & je ſis tout eſcandaliſé.

FONTIGNAC.

Jé mé déteſté. Imaginez-bous qué du ridiculé dé mon maître, il y en a plus dé moitié dé ma façon.

BLAISE.

Faut bien ſoupirer de cette affaire-là.

FONTIGNAC.

J'en reſpiré à peine.

BLAISE.

Vous allez donc hauſſer?

FONTIGNAC.

Jé n'en douté pas à cé qué jé ſens. Suibez-moi, je veux qué lé prodigé éclaté aux yeux dé Spineté & de mon maître. N'attendons pas. Courons, jé ſuis preſſé.

BLAISE.

Allons vîte; & faiſons que tous nos camarades aient leur compte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FONTIGNAC, BLAISE, SPINETTE.

(Ils entrent comme ſe careſſant.)

FONTIGNAC, *à Blaiſe.*

BIENS donc, qué jé t'emvraſſe encoré, mon cher ami, mon intimé Vlaiſé. Je ſuis preſſé d'uné réconnoiſſancé qui duréra tout autant qué moi: en un mot, jé té dois ma raiſon & lé rétour dé ma figuré.

SPINETTE.

Pour moi, Fontignac, je ne te haïſſois pas: mais j'avoue qu'aujourd'hui mon cœur eſt bien diſpoſé pour toi; je te dois autant que tu dois à Blaiſe.

FONTIGNAC.

Les biens mé pleubent donç dé tous côtés?

BLAISE.

Pargué ! jons bian de la ſatisfaction de tout ça ; j'ons guari Monſieu de Fontignac, & pis Monſieu de Fontignac vous a guarie ; & par ainſi de guariſon en guariſon, je me porte bian, il ſe porte bian, vous vous portez bian : & velà trois malades qui ſont devenus médecins ; car vous êtes itou médeceine envars les autres, Mademoiſelle Spinette ?

SPINETTE.

Hélas ! je ne demande pas mieux que de leur rendre ſervice.

FONTIGNAC.

Ah ! jé lé crois ; chez quiconqué a dé la raiſon, lé prochain affligé n'a qué fairé dé récommandation.

BLAISE.

Ça eſt admirable ! Comme on deviant honnêtes gens avec cette raiſon !

FONTIGNAC.

Jé mé ſens uné douceur, uné ſuabité dans l'âmé.

BLAISE.

Et la mienne eſt ſi bian repoſée !

SPINETTE.

La raiſon eſt un ſi grand tréſor !

BLAISE.

Morgué ! ne la pardez pas, vous ; ça eſt bian caſuel entre les mains d'une fille.

SPINETTE.

Je vous ſuis bien obligée de l'avertiſſement.

BLAISE.

Alle me charme, Monſieur de Fontignac ; alle a de la modeſtie ; alle eſt auſſi raiſonnable que nous autres hommes.

FONTIGNAC.

Jé m'eſtimerois bien fortuné de l'être autant qu'ellé.

BLAISE.

Encore ! un Gaſcon de modeſte ! oh ! queu convarſion ! Allons, vous êtes purgé à fond.

SCENE II.

MÉGISTE, FONTIGNAC, BLAISE, SPINETTE, LE MÉDECIN.

MÉGISTE.

MESSIEURS, voilà un de vos camarades qui m'a demandé en grâce de vous l'amener pour vous voir.

BLAISE.

Eh! où eſt-il donc?

FONTIGNAC.

Je ne l'apperçois pas non plus.

LE MÉDECIN.

Me voilà.

BLAISE.

Ah! je voyois queuque choſe qui ſe remuoit là; mais je ne ſçavois pas ce que c'étoit. Je penſe que c'eſt noute Médecin.

LE MÉDECIN.

Lui-même.

SPINETTE.

Allons, mes amis, il faut tâcher de le tirer d'affaire.

LE MÉDECIN.

Eh ! Mademoiſelle, je ne demande pas mieux; car en vérité c'eſt quelque choſe de bien affreux que de reſter comme je ſuis, moi qui ai du bien, qui ſuis riche & eſtimé dans mon pays.

FONTIGNAC.

Né comptez pas l'eſtimé dé ces foux.

LE MÉDECIN.

Mais faudra-t-il que je demeure éloigné de chez moi, pauvre & ſans avoir de quoi vivre?

BLAISE.

Taiſez-vous donc, gourmand. Eſt-ce que la pitance vous manque ici?

LE MÉDECIN.

Non; mais mon bien que deviendra-t-il?

BLAISE.

Queu pauvreté avec ſon bian! c'eſt comme un enfant qui crie après ſa poupée. Tenez, un pourpoint, des vivres & de la raiſon, quand un homme a ça, le velà garni pour ſon été & pour ſon hyvar; le velà fourré comme un manchon. Vous varrez, vous varrez.

SPINETTE.

Dites-lui ce qu'il faut qu'il faſſe pour redevenir comme il étoit.

BLAISE.

Voulez-vous que ce ſoit moi qui le traite?

FONTIGNAC.

Sans douté; l'honnur bous appartient; bous êtes lé doyen dé tous.

BLAISE.

Eh! morgué, pus d'honneur, je n'en voulons pus tâter; & je ſçais bian que je ne ſis qu'un pauvre réchappé des petites-maiſons.

FONTIGNAC.

Rémettons donc cet eſtropié d'eſprit entré les mains dé Mademoiſellé Spinetté.

SPINETTE.

Moi, Meſſieurs! c'eſt à moi à me taire où vous êtes.

LE MÉDECIN.

Eh! mes amis, voilà des compliments bien longs pour un homme qui ſouffre.

BLAISE.

Oh dame! il faut que l'humilité marche entre nous; je nous mettons bas pour reſter haut. Ça vous paſſe, mon mignon; & j'allons, puiſque

ma compagnée l'ordonne, vous apprendre à devenir grand garçon & le tu auten de voute petiteſſe : mais je vas être brutal, je vous en avartis ; faut que j'aſſomme voute rapetiſſement avec des injures : demandez putôt aux camarades ?

FONTIGNAC.

Oui, botré ſanté en dépend.

LE MÉDECIN.

Quoi ! tout votre ſecret eſt de me dire des injures ? Je n'en veux point.

BLAISE.

Oh bian ! gardez donc vos quatre pattes.

SPINETTE.

Mais eſſayez, petit homme, eſſayez.

LE MÉDECIN.

Des injures à un Docteur de la Faculté !

BLAISE.

Il n'y a ni Docteur ni doctraine ; quand vous ſeriez Apothicaire.

LE MÉDECIN.

Voyons donc ce que c'eſt.

FONTIGNAC.

Bon, jé bous félicité du parti que bous prénez. Madémoiſellé Spinétté, laiſſons fairé maître Vlaiſé, & l'écoutons.

BLAISE.

Premierement, faut commencer par vous dire qu'ous êtes un ſot d'être Médecin.

LE MÉDECIN.

Voilà un payſan bien hardi.

BLAISE.

Hardi! je ne ſis pas entre vos mains. Dites-moi, ſans vous fâcher, étiez-vous en ménage, aviez-vous femme là-bas?

LE MÉDECIN.

Non, je ſuis veuf; ma femme eſt morte à vingt-cinq ans d'une fluxion de poitrine.

BLAISE.

Maugré la doctraine de la Faculté?

LE MÉDECIN.

Il ne me fut pas poſſible de la réchapper.

BLAISE.

Avez-vous des enfants?

LE MÉDECIN.

Non.

BLAISE.

Ni en bian, ni en mal?

LE MÉDECIN.

Non, vous dis-je. J'en avois trois; & ils ſont morts de la petite vérole, il y a quatre ans.

BLAISE.

Peſte ſoit du Docteur! & de quoi guariſſiez-vous donc le monde?

LE MÉDECIN.

Vous avez beau dire, j'étois plus couru qu'un autre.

BLAISE.

C'eſt que c'étoit pour la darniere fois qu'on couroit. Eh! ne dites vous pas qu'ous êtes riche?

LE MÉDECIN.

Sans doute.

BLAISE.

Eh! mais morgué, piſque vous n'avez pas beſoin de gagner voute vie en tuant le monde, vous avez donc tort d'être Médecin. Encore eſt-ce quand c'eſt la pauvreté qui oblige à tuer les gens; mais quand en eſt riche, ce n'eſt pas la peine; & je continue toujours à dire qu'ous êtes un ſot, & que, ſi vous voulez grandir, faut laiſſer les gens mourir tout ſeuls.

LE MÉDECIN.

Mais enfin....

FONTIGNAC.

Cadédis! bous né tuez pas mieux qu'il raiſonne.

SPINETTE.

Assurément.

LE MÉDECIN, *en colere.*

Ah ! je m'en vais. Ces animaux-là se moquent de moi.

SPINETTE.

Il n'a pas laissé que d'être frappé ; il y reviendra.

SCENE III.

BLECTRUE, FONTIGNAC, BLAISE, SPINETTE.

FONTIGNAC.

AH ! boilà l'honnêté-hommé dé qui nous sont bénus les prémiers rayons dé lumiere. Bénez, Monsieur Blectrue, approchez de bos enfans, & récébez-les entré bos vras.

BLAISE.

Oh ! je lui ai déjà rendu mes grâces.

BLECTRUE.

Et moi, je les rends aux Dieux de l'état où vous êtes. Il ne s'agit plus que de vos camarades.

BLAISE.

BLAISE.

Je venons d'en rater un tout-à-l'heure; & les autres ſont bian opiniâtres, ſur-tout le Courtiſan & le Philoſophe.

SPINETTE.

Pour moi j'eſpere que je ferai entendre raiſon à ma maitreſſe, & que nous demeurerons tous ici; car on y eſt ſi bien!..

BLECTRUE.

Je me propoſois de vous le perſuader, mes enfants; dans votre pays vous retomberiez peut-être.

BLAISE.

Pargué! noute çarvelle ſeroit biantôt fondue. La raiſon dans le pays des folies, c'eſt comme une pelote de neige au ſoleil. Mais à propos de ſoleil, dites-moi, papa Blectrue: tantôt en paſſant, j'ons rencontré une jeune poulette du pays tout-à-fait gentille, ma foi; qui m'a pris la main, & qui m'a dit, vous velà donc grand? Ça vous va fort bian: je vous en fais mon compliment: & pis, en diſant ça, les yeux li trottoient ſur moi, falloit voir; & pis, mon biau garçon, regardez moi; parmettez que je vous aime. Ah! Mademoiſelle, vous vous gauſſez, ai-je repris; ce n'eſt pas moi qui baille les parviléges, c'eſt moi qui les de-

mande; & pis vous êtes venu, & j'en avons reſté là. Qu'eſt-ce que ça ſignifie?

BLECTRUE.

Cela ſignifie qu'elle vous aime, & qu'elle vous en faiſoit la déclaration.

BLAISE.

Une déclaration d'amour à ma parſonne! & n'y a-t-il pas de mal à ça?

BLECTRUE.

Nullement. Comment donc! c'eſt la loi du pays qui veut qu'on en uſe ainſi.

BLAISE.

Allons, allons, vous êtes un gauſſeux.

SPINETTE.

Monſieur Blectrue aime à rire.

BLECTRUE.

Non certes, je parle ſérieuſement.

FONTIGNAC.

Mais dans lé fond, en Francé céla commencé à s'étavlir.

BLECTRUE.

Vous voudriez que les hommes attaquaſſent les femmes, & la ſageſſe des femmes y réſiſteroit-elle?

FONTIGNAC.

D'ordinaire effectivement elle n'eſt pas robuſte.

BLAISE.

Morgué! ça eſt vrai, on ne voit par-tout que des ſageſſes à la renvarſe.

BLECTRUE.

Que deviendra la foibleſſe, ſi la force l'attaque?

BLAISE.

Adieu la voiture.

BLECTRUE.

Que deviendra l'amour, ſi c'eſt le ſexe le moins fort que vous chargez du ſoin d'en ſurmonter les fougues? Quoi! vous mettrez la ſédution du côté des hommes, & la néceſſité de la vaincre du côté des femmes? Et ſi elles y ſuccombent, qu'avez-vous à leur dire? C'eſt vous en ce cas qu'il faut déshonorer, & non pas elles. Quelles étranges loix que les vôtres en fait d'amour! Allez, mes enfants, ce n'eſt pas la raiſon, c'eſt le vice qui les a faites; il a bien entendu ſes intérêts. Dans un pays où l'on a reglé que les femmes réſiſteroient aux hommes, on a voulu que la vertu n'y ſervît qu'à ragoûter les paſſions, & non pas à les ſoumettre.

BLAISE.

Morgué ! les femmes n'ont qu'à venir, ma force les attend de pied farme. Alles varront ſi je ne voulons de la vartu que pour rire.

SPINETTE.

Je vous avoue que j'aurai bien de la peine à m'accoutumer à vos uſages, quoique ſenſés.

BLECTRUE.

Tant-pis; je vous regarde comme retombée.

SPINETTE.

Hélas! Monſieur, actuellement j'en ai peur.

BLAISE.

Eh! morgué, faites donc vîte. Venez à repentance; velà voute taille qui s'en va.

SPINETTE.

Oui, je me rends; je ferai tout ce qu'on voudra; & pour preuve de mon obéiſſance, tenez, Fontignac, je vous prie de m'aimer, je vous en prie ſérieuſement.

FONTIGNAC

Bous êtes vien preſſanté.

SPINETTE.

Je ſens que vous avez raiſon, Monſieur Blectrue; & je vous promets de me conformer à vos loix. Ce que je viens d'éprouver en ce moment,

me donne encore plus de reſpect pour elles. Allons, ma maitreſſe gémit; permettez que je travaille à la tirer d'affaire; je veux lui parler.

BLAISE.

Laiſſez-moi vous aider itou.

BLECTRUE.

Je vais dé ce pas dire qu'on vous l'amene.

FONTIGNAC.

Et moi, dé mon côté, jé bais comvattré les bertiges dé mon maîtré.

SCENE IV.

BLAISE, SPINETTE.

BLAISE.

Fatigué ! Mademoiſelle Spinette, qu'en dites-vous? Il y a de belles maxaimes en ce pays-ci ! Cet amour qu'il faut qu'on nous faſſe, à nous autres hommes; qu'il y a de prudence à ça !

SPINETTE.

Tout me charme ici.

BLAISE.

Morgué ! tenez, velà ſte fille qui m'a tantôt cajolé, qui viant à nous.

SCENE V.

SPINETTE, BLAISE, UNE INSULAIRE.

L'INSULAIRE.

AH ! mon beau garçon, je vous retrouve ; & vous, Mademoiſelle, je ſuis bien ravie de vous voir comme vous êtes.

BLAISE.

J'en ſis fort ravie auſſi. Quant à l'égard du biau garçon, il n'y a point de ça ici.

L'INSULAIRE.

Pour moi, vous me paroiſſez tel.

BLAISE, *à Spinette.*

Vous voyez bian qu'alle me conte la fleurette. Mais, Mademoiſelle, parlez-moi ; dans queulle intention eſt-ce que vous me dites que je ſis biau ? Je ſis d'avis de ſçavoir ça. Eſt-ce que je vous plais ?

L'INSULAIRE.

Assurément.

BLAISE, *à Spinette.*

Souvenez-vous bian que je n'y sçaurois que faire. Je sis bian sévere, est-ce pas?

L'INSULAIRE.

Eh quoi! me trouvez-vous si désagréable?

BLAISE, *à part.*

Vous? non... Si fait, si fait. C'est que je rêve. Morgué! queu dommage de rudoyer ça!

SPINETTE.

Maître Blaise, la conquête d'une si jolie fille mérite pourtant votre attention.

BLAISE.

Oh! mais il faut que ça vianne; ça n'est pas encore bian mûr, & je varrons pendant qu'alle m'aimera; qu'alle aille son train.

L'INSULAIRE.

Aimer toute seule est bien triste!

BLAISE.

Ma sagesse n'a pas encore résolu que ça soit pas divartissant..

L'INSULAIRE.

Voici, je pense, quelqu'un de vos camarades

qui vient ; je me retire ſans rien attendre de votre cœur.

BLAISE.

Là, là, ma mie, vous revianrez. Ne vous découragez pas, entendez-vous ?

L'INSULAIRE.

Paſſe pour cela.

BLAISE.

Adieu, adieu. J'avons affaire. Vous gagnez trop de tarrein, & j'en ai honte. Adieu.

SCENE VI.

LA COMTESSE, SPINETTE, BLAISE.

LA COMTESSE.

EH bien ! que me veut-on ? O ciel ! que vois-je ? par quel enchantement avez-vous repris votre figure naturelle ? Je tombe dans un déſeſpoir dont je ne ſuis plus la maîtreſſe.

BLAISE.

Allons, ma petiote damoiſelle, tout belle-

ment, tout bellement. Il ne s'agit ici que d'un petit raccomodage de çarviau.

SPINETTE.

Vous ſçavez, Madame, que tantôt Fontignac & ce Payſan croyoient que nous n'étions petits, que parce que nous manquions de raiſon ; & ils croyoient juſte : cela s'eſt vérifié.

LA COMTESSE.

Quelles chimeres ! eſt-ce que je ſuis folle !

BLAISE.

Eh oui ! morgué, velà c'en que c'eſt.

LA COMTESSE.

Moi, j'ai perdu l'eſprit ! A quelle extrémité ſuis-je réduite !

BLAISE.

Par exemple, j'ons bian avoué que j'étois un ivrogne, moi.

SPINETTE.

Ce n'eſt que par l'aveu de mes folies que j'ai rattrapé ma raiſon.

BLAISE.

Bon, bon, attrapé ! Faut qu'alle oublie ſa figure. Velà un biau chiffon pour tant courir après ! qu'alle pleure ſa raiſon tornée, velà tout.

SPINETTE.

Fontignac a eu autant de peine à me perſuader, que j'en ai après vous, ma chere maitreſſe; mais je me ſuis rendue.

BLAISE.

Pendant qu'un manant comme moi porte l'état d'une criature raiſonnable, voulez-vous toujours garder voute état d'animal, une damoiſelle de la Cour?

SPINETTE.

Ne lui parlez plus de cette malheureuſe Cour.

LA COMTESSE.

Mes larmes m'empêchent de parler.

BLAISE.

Velà qui eſt bel & bon; mais il n'y a que voute folie qui en varſe, voute raiſon n'en baille pas une goutte; & ça n'avance rian.

SPINETTE.

Cela eſt vrai.

BLAISE.

Ne vous fâchez pas, ce n'eſt que par charité que je vous mépriſons.

LA COMTESSE, *à Spinette.*

Mais de grâce, apprenez-moi mes folies?

SPINETTE.

Eh ! Madame, un peu de réflexion. Ne ſçavez-vous pas que vous êtes jeune, belle, & fille de condition ? Citez-moi une tête de fille qui ait tenu contre ces trois qualités-là ; citez m'en une.

BLAISE.

Cette jeuneſſe, alle eſt une girouette. Cette qualité rend glorieuſe.

SPINETTE.

Et la beauté ?

BLAISE.

Ça fait les femmes ſi ſottes !

LA COMTESSE.

A votre compte, Spinette, je ſuis donc une étourdie, une ſotte & une glorieuſe ?

SPINETTE.

Madame, vous comptez ſi bien, que ce n'eſt pas la peine que je m'en mêle.

BLAISE.

Ce n'eſt pas pour des preunes qu'ous êtes ſi petite. Vous voyez bian qu'en vous a baillé de la marchandiſe pour voute argent.

LA COMTESSE.

De l'orgueil, de la ſottiſe & de l'étourderie !

BLAISE.

Oui, ruminez, mâchez bien ça en vous-même; à celle fin que ça vous ſarve de médeçaine.

LA COMTESSE.

Enfin, Spinette, je veux croire que tout ceci eſt de bonne-foi; mais je ne vois rien en moi qui reſſemble à ce que vous dites.

BLAISE.

Morgué! pourtant je vous approchons la lanterne aſſez près du nez. Parlons-li un peu de cette coquetterie. Dans ce vaiſſiau alle avoit la maine d'en avoir une bonne tapée.

SPINETTE.

Aidez-vous, Madame; ſongez, par exemple, à ce que c'eſt qu'une toilette.

BLAISE.

Attendez. Une toilette; n'eſt-ce pas une table qui eſt ſi bian dreſſée, avec tant de brimborions; où il y a des flambiaux, de petits bahuts d'argent & une couvarture ſur un mirois?

SPINETTE.

C'eſt cela même.

BLAISE.

Oh! la dame de cheux nous avoit la pareille.

SPINETTE.

Vous ſouvenez-vous, ma chere maitreſſe, de cette quantité d'outils, pour votre viſage, qui étoit ſur la vôtre ?

BLAISE.

Des outils pour ſon viſage ! Eſt-ce que ſa mere ne li avoit pas baillé un viſage tout fait.

SPINETTE.

Bon ! eſt-ce que le viſage d'une coquette eſt jamais fini ? Tous les jours on y travaille. Il faut concerter les mines, ajuſter des œillades. N'eſt-il pas vrai, qu'à votre miroir un jour un regard doux vous a coûté plus de trois heures à attraper ? Encore n'en attrapâtes-vous que la moitié de ce que vous en vouliez ; car, quoique ce fût un regard doux, il s'agiſſoit auſſi d'y méler quelque choſe de fier : il falloit qu'un quart de fierté y tempérât trois quarts de douceur ; cela n'eſt pas aiſé. Tantôt le fier prenoit trop ſur le doux ; tantôt le doux étouffoit le fier. On n'a pas la balance à la main ; je vous voyois faire, & je ne vous regardois que trop. N'allois-je pas répéter toutes vos contorſions ? Il falloit me voir avec mes yeux chercher des doſes de feu, de langueur, d'étourderie, & de

nobleſſe dans mes regards. J'en poſſédois plus d'un mille qui étoient autant de coups de piſtolet, moi qui n'avois étudié que ſous vous. Vous en aviez un qui étoit vif & mourant qui a penſé me faire perdre l'eſprit : il faut qu'il m'ait coûté plus de ſix mois de ma vie, ſans compter un torticolis que je me donnai pour le ſuivre.

LA COMTESSE, *ſoupirant.*

Ah !

BLAISE.

Queu tas de balivarnes ! Velà une tarrible condition que d'être les yeux d'une coquette !

SPINETTE.

Et notre ajuſtement & l'architecture de notre tête, ſur-tout en France où Madame a demeuré ; & le choix des rubans ? Mettrai-je celui-là ? non, il me rend le viſage dur. Eſſayons de celui-ci ; je crois qu'il me rembrunit. Voyons le jaune, il me pâlit ; le blanc, il m'affadit le teint. Que mettra-t-on donc ? Les couleurs ſont ſi bornées, toutes variées qu'elles ſont ! La coquetterie reſte dans la diſette ; elle n'a pas ſeulement ſon néceſſaire avec elle. Cependant on eſſaye, on ôte, on remet, on change, on ſe fâche, les bras tombent de fatigue, il n'y a plus que

la vanité qui les ſoutient. Enfin on acheve : voilà cette tête en état : voilà les yeux armés. L'étourdi à qui tant de grâces ſont deſtinées, arrivera tantôt. Eſt-ce qu'on l'aime ? non. Mais toutes les femmes tirent deſſus, & toutes le manquent. Ah ! le beau coup, ſi on pouvoit l'attraper !

BLAISE.

Mais de cette maniere-là, vous autres femmes dans le monde qui tirez ſur les gens, je comprends qu'ous êtes comme des fuſils.

SPINETTE.

A-peu-près, mon pauvre Blaiſe.

LA COMTESSE.

Ah Ciel !

BLAISE.

Elle ſe lamente. C'eſt la raiſon qui bataille avec la folie.

SPINETTE.

Ne vous troublez point, Madame ; c'eſt un cœur tout à vous qui vous parle. Malheureuſement je n'ai point de mémoire, & je ne me reſſouviens pas de la moitié de vos folies. Orgueil ſur le chapitre de la naiſſance. Qui ſont-ils ces gens-là ? de quelle maiſon ? & cette petite bourgeoiſe qui fait comparaiſon avec moi ? Et puis

cette bonté ſuperbe avec laquelle on ſalue des inférieurs; cet air altier avec lequel on prend ſa place; cette évaluation de ce que l'on eſt, & de ce que les autres ne ſont pas. Reconduira-t-on celle-ci? Ne fera-t-on que ſaluer celle-là? Sans compter cette rancune contre tous les jolis viſages que l'on va détruiſant d'un ton nonchalant & diſtrait. Combien en avez-vous trouvé de bouſſoufflés, parce qu'ils étoient gras? Vous n'accordiez que la peau ſur les os à celui qui étoit maigre. Il y avoit un nez ſur celui-ci qui l'empêchoit d'être ſpirituel. Des yeux étoient-ils fiers; ils devenoient hagards. Étoient-ils doux; les voilà bêtes. Étoient-ils vifs; les voilà foux. A vingt-cinq ans, on approchoit de ſa quarantaine. Une petite femme avoit-elle des grâces; ah, la bamboche! Etoit-elle grande & bien faite; ah! la géante, elle auroit pu ſe montrer à la foire. Ajoutez à cela cette fineſſe avec laquelle on prend le parti d'une femme ſur des médiſances que l'on augmente en les combattant, qu'on ne fait ſemblant d'arrêter que pour les faire courir, & qu'on développe ſi bien, qu'on ne ſçauroit plus les détruire

LA COMTESSE.

Arrête, Spinette; arrête, je te prie.

BLAISE.

BLAISE.

Pargué! velà une hiſtoire bian récriative & pitoyable en même temps. Queu bouffon que ce grand monde! Queu drôle de perfide! Faudroit, morgué! le montrer ſur le pont-neuf comme la curioſité. Je voudrois bian retenir ce pot-pourri. Toutes ſortes d'acabits de rubans, du vard, du gris, du jaune, qui n'ont pas d'amiquié pour une face; une coquetterie qui n'a pas de quoi vivre avec des couleurs; des bras qui s'impatientont; & pis de la vanité qui leur dit, courage; & pis du doux dans un regard, qui ſe détrempe avec du fiar; & pis une balance pour peſer cette marchandiſe. Qu'eſt-ce que c'eſt que tout ça?

SPINETTE.

Achevez, Maître Blaiſe; cela vaut mieux que tout ce que j'ai dit.

BLAISE.

Pargué! je veux bian. Tenez, un tiers d'œillade avec un autre quart; un viſage qu'il faut remonter comme un horloge; un étourdi qui viant voir ce viſage; des femmes qui vont à la chaſſe après cet étourdi, pour tirer deſſus; & pis de la poudre & du plomb dans l'œil. Des naiſſances qui demandont la maiſon des gens; des bour-

geoiſes de comparaiſon ſogrenue; des faces jouſflues qui ont de la bourſouffure avec du gras; un arpent de taille qu'on baille à celle-ci pour un quartier qu'on ôte à celle-là; de l'eſprit qui ne ſçauroit compatir avec un nez, & de la médiſance de bon cœur. Y en a-t-il encore? Car je veux tout avoir, pour lui montrer quand alle ſera guarie; ça la fera rire.

SPINETTE.

Madame, aſſurément ce portrait-là a de quoi rappeller la raiſon.

LA COMTESSE, *confuſe.*

Spinette, il me déſille les yeux; il faut ſe rendre : j'ai vécu comme une folle. Soutiens-moi; je ne ſçais ce que je deviens.

BLAISE.

Ah! Spinette, ma mie, velà qui eſt fait, la marionnette eſt partie; velà le pus biau jet qui ſe fera jamais.

SPINETTE.

Ah! ma chere maitreſſe, que je ſuis contente!

LA COMTESSE.

Que je t'ai d'obligation, Blaiſe; & à toi auſſi, Spinette!

BLAISE.

Morgué ! que j'ons de joie ! pus de petiteſſe ; je l'ons tuée toute roide.

LA COMTESSE.

Ah ! mes enfants, ce qu'il y a de plus doux pour moi dans tout cela, c'eſt le jugement ſain & raiſonnable que je porte actuellement des choſes. Que la raiſon eſt délicieuſe !

SPINETTE.

Je vous l'avois promis : &, ſi vous m'en croyez, nous reſterons ici. Il ne faut plus nous expoſer ; les rechûtes chez nous autres femmes, ſont bien plus faciles que chez les hommes.

BLAISE.

Comment, une femme ! Alle eſt toujours à moitié tombée. Une femme marche toujours ſur la glace.

LA COMTESSE.

Ne craignez rien ; j'ai retrouvé la raiſon ici ; je n'en ſortirai jamais. Que pourrois-je avoir qui la valût ?

BLAISE.

Rian que des guenilles. Premierement, il y a ici le fils du Gouvarneu, qui eſt un garçon bian torné.

LA COMTESSE.

Très-aimable ; & je l'ai remarqué.

SPINETTE.

Il ne vous ſera pas difficile d'en être aimée.

BLAISE.

Tenez, il viant ici avec ſa ſœur.

SCENE VII.

LA COMTESSE, SPINETTE, BLAISE, PARMENÈS, FLORIS.

FLORIS.

Que vois-je ? Ah, mon frere ! la jolie perſonne !

BLAISE.

C'eſt pourtant cette bamboche de tantôt.

SPINETTE.

C'eſt ma Maitreſſe, cette petite femelle que Monſieur avoit retenue.

PARMENÈS.

Quoi ! vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Oui, Seigneur, c'eſt moi-même ſur qui la raiſon a repris ſon empire.

FLORIS.

Et mon petit mâle ?

BLAISE.

On travaille à li faire ſa taille à ſti-là : le gaſcon eſt après, à ce qu'il nous a dit.

FLORIS, *à la Comteſſe.*

Je voudrois bien qu'il eût le même bonheur. Et vous, Madame, l'état où vous étiez nous cachoit une charmante figure. Je vous demande votre amitié.

LA COMTESSE.

J'allois vous demander la vôtre, Madame, avec un aſyle éternel en ce pays-ci.

FLORIS.

Vous ne pouvez, ma chère amie, nous faire un plus grand plaiſir ; & ſi la modeſtie permettoit à mon frere de s'expliquer là-deſſus, je crois qu'il en marqueroit autant de joie que moi.

PARMENÈS.

Doucement, ma ſœur.

LA COMTESSE.

Non, Prince ; votre joie peut paroître, elle ne riſquera point de déplaire.

BLAISE.

Eh! morgué, à propos : ce n'eſt pas comme ça qu'il faut répondre; c'eſt à li à tenir ſa morgue, & non pas à vous. C'eſt les hommes qui font les pimbeches ici, & non pas les femmes. Amenez voute amour, il varra ce qu'il en fera.

LA COMTESSE.

Comment! je ne l'entends pas.

SPINETTE.

Madame, c'eſt que cela a changé de main. Dans notre pays on nous aſſiége; c'eſt nous qui aſſiégeons ici, parce que la place en eſt mieux défendue.

BLAISE.

L'homme ici, c'eſt le garde-fou de la femme.

LA COMTESSE.

La pratique de cet uſage-là m'eſt bien neuve; mais j'y ai penſé plus d'une fois en ma vie, quand j'ai vu les hommes ſe vanter des foibleſſes des femmes.

FLORIS.

Ainſi, ma chere amie, ſi vous aimez, mon

frere, ne faites point de façon de lui en parler.

SPINETTE.

Oui, oui, cela eſt extrêmement juſte.

LA COMTESSE.

Cela m'embarraſſe un peu.

SPINETTE.

Prenez garde; j'ai penſé retomber avec ces petites façons-là.

LA COMTESSE.

Comme vous voudrez.

FLORIS.

Mon frere, Madame eſt inſtruite de nos uſages, & elle a un ſecret à vous confier. Souvenez-vous qu'elle eſt étrangere, & qu'elle mérite plus d'égards qu'une autre. Pour moi qui ne veux ſçavoir les ſecrets de perſonne, je vous laiſſe.

BLAISE.

Je ſis diſcret itou, moi.

SPINETTE.

Et moi auſſi, & je ſors.

BLAISE.

Allons voir ſi voute petit mâle de tantôt eſt bian avancé.

FLORIS, *à la Comteſſe.*

Je le ſouhaite beaucoup. Adieu, chere belle-ſœur.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, PARMENÈS.

PARMENÈS.

JE ſuis charmé, Madame, des noms careſſants que ma ſœur vous donne, & de l'amitié qui commence ſi bien entre vous deux.

LA COMTESSE.

Je n'ai rien vu de ſi aimable qu'elle, &..... toute ſa famille lui reſſemble.

PARMENÈS.

Nous vous ſommes obligés de ce ſentiment; mais vous avez, dit-on, un ſecret à me confier.

LA COMTESSE *ſoupire.*

Eh! oui.

PARMENÈS.

De quoi s'agit-il, Madame? ſeroit-ce quelque

ſervice que je pourrois vous rendre ? Il n'y a perſonne ici qui ne s'empreſſe à vous être utile.

LA COMTESSE.

Vous avez bien de la bonté.

PARMENÈS.

Parlez hardiment, Madame.

LA COMTESSE.

Les loix de mon pays ſont bien différentes des vôtres.

PARMENÈS.

Sans doute que les nôtres vous paroiſſent préférables ?

LA COMTESSE.

Je ſuis pénétrée de leur ſageſſe ; mais...

PARMENÈS.

Quoi ! Madame, achevez.

LA COMTESSE.

J'étois accoutumée aux miennes, & l'on perd difficilement de mauvaiſes habitudes.

PARMENÈS.

Dès que la raiſon les condamne, on ne ſçauroit y renoncer trop tôt.

LA COMTESSE.

Cela eſt vrai, & perſonne ne m'engageroit plus vîte à y renoncer que vous.

PARMENES.

Voyons; puis-je vous y aider? Je me prête autant que je puis à cette difficulté qui vous reſte encore.

LA COMTESSE.

Vous la nommez bien; elle eſt vraiment difficulté. Mais, Prince, ne penſez-vous rien, vous même?

PARMENÈS.

Nous autres hommes ici, nous ne diſons point ce que nous penſons.

LA COMTESSE.

Faites pourtant réflexion que je ſuis étrangere, comme on vous l'a dit. Il y a des choſes ſur leſquelles je puis n'être pas encore bien affermie.

PARMENÈS.

Eh! quelles ſont-elles? Donnez-m'en ſeulement l'idée; aidez-moi à ſçavoir ce que c'eſt.

LA COMTESSE.

Si j'avois de l'inclination pour quelqu'un, par exemple?

PARMENÈS.

Eh bien! cela n'eſt pas défendu: l'amour eſt un ſentiment naturel & néceſſaire; il n'y a que les vivacités qu'il en faut régler.

LA COMTESSE.

Mais cette inclination, on m'a dit qu'il faudroit que je l'avouaſſe à celui pour qui je l'aurois.

PARMENÈS.

Nous ne vivons pas autrement ici; continuez, Madame. Avez-vous du penchant pour quelqu'un?

LA COMTESSE.

Oui, Prince.

PARMENES.

Il y a toute apparence qu'on n'y ſera pas inſenſible.

LA COMTESSE.

Me le promettez-vous?

PARMENÈS.

On ne ſçauroit répondre que de ſoi.

LA COMTESSE.

Je le ſçais bien.

PARMENÈS.

Et j'ignore pour qui votre penchant ſe déclare.

LA COMTESSE.

Vous voyez bien que ce n'eſt pas pour un autre. Ah!

PARMENÈS.

Ceſſez de rougir, Madame; vous m'aimez & je vous aime. Que la franchiſe de mon aveu diſſipe la peine que vous a fait le vôtre.

LA COMTESSE.

Vous êtes auſſi généreux qu'aimable.

PARMENÈS.

Et vous, auſſi aimée que vous êtes digne de l'être. Je vous réponds d'avance du plaiſir que vous ferez à mon pere, quand vous lui déclarerez vos ſentiments. Rien ne lui ſera plus précieux que l'état où vous êtes, & que la durée de cet état par votre ſéjour ici. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire, Madame. Vous & les vôtres, vous m'appellez Prince; & je me ſuis fait expliquer ce que ce mot-là ſignifie; ne vous en ſervez plus. Nous ne connoiſſons point ce titre-là ici; mon nom eſt Parmenès; & l'on ne m'en donne

point d'autre. On a bien de la peine à détruire l'orgueil en le combattant. Que deviendroit-il, ſi on le flattoit ? il ſeroit la ſource de tous les maux. Sur-tout que le Ciel en préſerve ceux qui ſont établis pour commander, eux qui doivent avoir plus de vertus que les autres, parce qu'il n'y a point de juſtice contre leurs défauts.

SCENE IX.

PARMENÈS, LA COMTESSE, FONTIGNAC.

FONTIGNAC.

AH ! Madame, jé bous réconnois ; mes yeux rétroubent cé qu'il y aboit dé plus charmant dans lé monde. Boilà la prémieré fois dé ma bie qué j'ai bu la veauté & la raiſon enſemvle. Permettez, Seigneur, qué j'emmené Madamé ; l'eſprit dé ſon freré fait le mutin, il régimvé ; ſa folie eſt ténacé, & j'ai véſoin de troupes auxiliaires.

PARMENÈS.

Allez, Madame ; n'épargnez rien pour le tirer d'affaire.

FONTIGNAC.

Il y aura dé la véſogné après lui ; car c'eſt un écerbelé dé courtiſan.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, FLORIS, LE COURTISAN, FONTIGNAC, SPINETTE, BLAISE.

LA COMTESSE, *au Courtiſan.*

Oui, mon frere, rendez-vous aux exemples qui vous frappent; vous nous voyez tous rétablis dans l'état où nous étions; cela ne doit-il pas vous perſuader ? Moi qui vous parle, voyez ce que je ſuis aujourd'hui ; reconnoiſſez-vous votre ſœur à l'aveu franc qu'elle a fait de ſes folies ? M'auriez-vous cru capable de ce courage-là ? Pouvez-vous vous empêcher de l'eſtimer, & ne me l'enviez-vous pas vous-même.

BLAISE.

Eh, morgué ! il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour nous admirer, ſans compter que velà Ma-

demoiſelle qui eſt la propre fille du Gouvarneu, & qui n'attend que la revenue de voute parſonne pour vous entretenir de vos biaux yeux : ce qui vous ſera bian agriable à entendre.

FLORIS.

Oui ; donnez-moi la joie de vous voir, comme je m'imagine que vous ſerez. Sortez de cet état indigne de vous, où vous êtes comme enſeveli.

FONTIGNAC.

Si bous ſçabiez lé plaiſir qui bous attend dans lé plus profond dé bous-même !

BLAISE.

Velà noute Médecin de guari ; il en embraſſe tout le monde ; il eſt ſi joyeux, qu'il a penſé étouffer un paſſant. Quand eſt-ce donc que vous nous étoufferez itou ? Il n'y a pus que vous d'oſtiné ; avec ce faiſeur de vars, qui eſt rechûté ; & ce petit glorieux de philoſophe, qui eſt trop ſot pour s'amender, & qui raiſonne comme une cruche.

LA COMTESSE.

Allons, mon frere, n'héſitez plus ; je vous en conjure.

SPINETTE.

Il en faut venir là, Monſieur. Il n'y a pas moyen de faire autrement.

LE

LE COURTISAN.

Quelle ſituation !

BLAISE.

Que faire à ça ? Quand j'y ſonge, que voute ſœur a bian pu endurer l'avanie que je li avons faite ; la velà pour le dire ; demandez-li ſi je l'avons marchandée, & tout ce qu'alle a ſupporté dans ſon pauvre eſprit, & les bêtiſes dont je l'avons blâmée ; demandez-li le houſpillage.

FLORIS.

Eh bien ! nous en croirez-vous ?

LE COURTISAN.

Ah ! Madame, quel évenement ! Je vous demande en grâce de vouloir bien me laiſſer un moment avec Fontignac.

LA COMTESSE.

Oui, mon frere, nous allons vous quitter ; mais au nom de notre amitié ne réſiſtez plus.

FONTIGNAC, *à Blaiſe, à part.*

Vlaiſé, né bous éloignez pas, pour mé prêter main-forté, ſi j'en ai véſoin.

BLAISE.

Non, je roderons à l'entour d'ici.

SCENE II.

LE COURTISAN, FONTIGNAC.

LE COURTISAN.

JE t'avoue, Fontignac, que je me ſens ébranlé.

FONTIGNAC.

Jé lé crois ; la raiſon & bous, dans lé fond, bous n'êtes vrouillés qué fauté dé bous entendré.

LE COURTISAN.

Eſt-il vrai que ma ſœur eſt convenue de toutes les folies dont elle parle ?

FONTIGNAC.

L'hiſtoiré rapporté qu'elle en a fait l'abeu d'uné manieré exemplairé, en bérité.

LE COURTISAN.

Elle qui étoit ſi glorieuſe, comment a-t-elle ſouffert cette confuſion-là ?

FONTIGNAC.

On dit en effet qué ſon amé d'avord étoit en trabail. Grand nomvré d'exclamations. Où en ſuis-jé ? On rougiſſoit. Il eſt bénu des larmes, un peu dé découragément, dé petites coleres

vrochant ſur lé tout. La banité défendoit lé logis ; mais enfin la raiſon l'a ſerrée dé ſi près, qu'elle l'a, comme on dit, jettée par les fenêtres, & jé régardé déjà la bôtré commé ſautée.

LE COURTISAN.

Mais, dis-moi, de quoi tu veux que je convienne ; car voilà mon embarras.

FONTIGNAC.

Jé bous fais excuſé ; bous êtes fourni ; botré embarras né peut bénir qué dé l'avondancé du ſujet.

LE COURTISAN.

Moi, je ne me connois point de ces foibleſſes, de ces extravagances dont on peut rougir ; je ne m'en connois point.

FONTIGNAC.

Eh vien ! jé bous mettrai en pays dé connoiſſancé.

LE COURTISAN.

Vous plaiſantez, ſans doute, Fontignac ?

FONTIGNAC.

Moi, plaiſanter dans lé miniſtéré qué j'éxercé, quand il s'agit dé guérir un abeuglé ! Bous n'y penſez pas.

LE COURTISAN.

Où eſt-il donc, cet aveugle ?

FONTIGNAC.

Monſieur, avrégeons; la bie eſt courté, parlons d'affairé.

LE COURTISAN.

Ah! tu m'inquiètes. Que vas-tu me dire? Je n'aime pas les critiques.

FONTIGNAC.

Jé bous prends ſur lé fait. Actuellément, bous préludez par uné pétiteſſé. Il en eſt dé bous, commé dé ces bâſes trop pleins; on né peut les rémuer qu'ils né répandent.

LE COURTISAN.

Voudriez-vous bien me dire qu'elle eſt cette foibleſſe, par laquelle je prélude?

FONTIGNAC.

C'eſt la peur que bous abez qué jé né bous épeluché. N'abez-bous jamais bu d'enfant entré les vras dé ſa nourricé? Connoiſſez-bous le hochet dont elle agité les grélots pour réjouir lé poupon abecqué la chanſonnetté? Qué bous reſſemvlez vien à ce poupon, bous autres grands ſeignurs! Regardez ceux qui bous approchent, ils ont tous lé hochet à la main; il faut qué lé grélot joue, & qué la chanſonnetté marché. Bous mé régardez? Qué penſez-bous?

LE COURTISAN.

Que vous oubliez entierement à qui vous parlez.

FONTIGNAC.

Eh ! cadédis, quittez la vabette ; il eſt vien tems qué bous ſoyez fébré.

LE COURTISAN.

Voilà un faquin que je ne reconnois pas. Où eſt donc le reſpect que tu me dois ?

FONTIGNAC.

Le reſpect qué bous démandez, boyez-bous ! c'eſt lé ſécouement du grélot ; mais j'ai pérdu lé hochet.

LE COURTISAN.

Miſérable !

FONTIGNAC.

Plus dé quartier, ſandis. Quand un hommé à lé vras diſloqué, né faut-il pas lé rémettré ? Céla s'en ba-t-il ſans doulur ? & né ba-t-on pas ſon train ? Ce n'eſt pas lé vras à bous, c'eſt la têté qu'il faut bous rémettré ; têté dé courtiſan, cadédis, qué jé bous garantis auſſi diſloquée à ſa façon, qu'aucun vras lé peut êtré. Bous criérez : mais jé bous aime, & jé bous abertis qué jé ſuis ſourd.

LE COURTISAN.

Si j'en crois ma colere.....

FONTIGNAC.

Eh ! çadédis, qu'en feriez-bous ? Lé mouchéron à préſent bous çonvattroit à forcé égalé.

LE COURTISAN.

Retirez-vous, inſolent que vous êtes ; retirez-vous.

FONTIGNAC.

Pour lé moins entamons lé ſujet.

LE COURTISAN.

Laiſſez-moi, vous dis-je ; mon plus grand malheur eſt de vous voir ici.

SCENE III.

LE COURTISAN, FONTIGNAC, BLAISE.

BLAISE.

QUEU tintamarre eſt-ce que j'entends-là ? En diroit d'un papillon qui bourdonne. Qu'avez-vous donc qui vous fâche ?

LE COURTISAN.

C'eſt ce coquin que tu vois qui vient de me dire tout ce qu'il y a de plus injurieux au monde.

(*Fontignac & Blaiſe ſe font des mines d'intelligence.*)

BLAISE.

Qui, li ?

FONTIGNAC.

Hélas ! maître Vlaiſé, bous ſçabez lé deſſein qué j'abois. Monſieur a crû qué jé l'abois piqué, quand jé né faiſois encoré qu'approcher ma lancetté pour lui tirer lé maubais ſang qué bous lui connoiſſez.

BLAISE.

C'eſt qu'ous êtes un mal-adroit ; il a bian fait de retirer le bras.

LE COURTISAN.

La vue de cet imprudent-là m'indigne.

BLAISE.

Jarnigué ! & moi itou. Il li appartient bian de fâcher un mignard comme ça, à cauſe qu'il n'eſt qu'un petit bout d'homme. Eh bian ! qu'eſt-ce ? Moyennant la raiſon il devianra grand.

LE COURTISAN.

Eh ! je t'aſſûre que ce n'eſt pas la raiſon qui me manque.

BLAISE.

Eh ! morgué, quand alle vous manqueroit, j'en avons pour tous deux, moi : ne vous embarraſſez pas.

LE COURTISAN.

Quoi qu'il en ſoit, je te ſuis obligé de vouloir bien prendre mon parti.

BLAISE.

Tenez, il m'eſt obligé, ce dit-il. Y a-t-il rian de ſi honnête ? Il n'eſt déjà pus ſi glorieux, comme dans ce vaiſſiau où il ne me regardoit pas. Morgué ! ça me va au cœur ; allons, qu'en

ſe mette à genoux tout-à-l'heure pour li demander pardon, & qu'en ſe baiſſe bian bas pour être à ſon niviau.

LE COURTISAN.

Qu'il ne m'approche pas.

BLAISE, *à Fontignac.*

Mais malheureux ! que li avez-vous donc dit, pour le rendre ſi rancunier ?

FONTIGNAC.

Il né m'a pas donné lé tems, bous dis-jé. Quand bous êtes vénu, jé né faiſois qué péloter ; jé lé préparois.

BLAISE, *au Courtiſan.*

Faut que j'accommode ça moi-même ; mais comme je ne ſçavons pas voute vie, je le requiens tant ſeulement pour m'en bailler la copie. Vous le voulez bian ? Je manierons ça tout doucettement, à celle fin que ça ne vous apporte gueres de confuſion. Allons, Monſieur de Fontignac ; s'il y a des bêtiſes dans ſon hiſtoire, qu'en les raconte bian honnêtement. Où en étiez-vous ?

LE COURTISAN.

Je ne ſçaurois ſouffrir qu'il parle davantage.

BLAISE.

Je ne prétends pas qu'il vous parle à vous ; car il n'en eſt pas digne ; ce ſera à moi qu'il parlera à l'écart.

FONTIGNAC.

J'allois tomver ſur les emprunts dé Monſieur.

LE COURTISAN.

Et que t'importent mes emprunts, dis?

BLAISE, *au Courtiſan.*

Ne faites donc ſemblant de rian. (*à Fontignac.*) Vous rapportez des emprunts : qu'eſt-ce que ça fait, pourvu qu'en rende ?

FONTIGNAC.

Sans doute ; mais il étoit trop généreux pour payer ſes dettes.

BLAISE.

Tenez, ſt'étourdi qui reproche aux gens d'être généreux ! (*au Courtiſan.*) Stapendant je n'entends pas bian cet acabit de généroſité-là ; alle a la philoſomie un peu friponne.

LE COURTISAN.

Je ne ſçais ce qu'il veut dire.

FONTIGNAC.

Jé m'expliqué, c'eſt qué Monſieur aboit lé cœur grand.

BLAISE.

Le cœur grand ! Eſt-ce que tout y tenoit, le bian de ſon prochain & le ſian ?

FONTIGNAC.

Tout juſté. Les grandes âmes donnent tout ; & né reſtituent rien ; & la novleſſé dé la ſienne étouffoit ſa juſticé.

BLAISE, *au Courtiſan.*

Eh ! j'aimerois mieux que ce fut la juſtice qui eût étouffé la nobleſſe.

FONTIGNAC.

D'autant plus qué cetté novleſſe eſt cauſé qué l'on raflé la tavlé dé ſes créanciers, pour entré ténir la magnificencé dé la ſienné.

BLAISE, *au Courtiſan.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette avaleuſe de magnificence ? Ça reſſemble à un brochet dans un étang. Vous n'avez pas été ſi méchamment goulu que ça, peut-être ?

LE COURTISAN, *triſte.*

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter cet inconvénient-là.

BLAISE.

Hum ! vous varrez qu'ous aurez grugé queuque poiſſon.

FONTIGNAC.

Là-vas ſi bous l'abiez bu careſſer tout lé monde, & berviager des compliments, promettré tout, & né ténir rien!

LE COURTISAN.

J'entends tout ce qu'il dit.

BLAISE.

C'eſt qu'il parle trop haut. Il me chuchotte qu'ous étiez un donneur de galbanum; mais il ne ſçait pas qu'ous l'entendez.

FONTIGNAC.

Qué dites-bous dé ces gens qui n'ont qué des menſonges ſur lé biſagé?

BLAISE, *au Courtiſan.*

Morgué! jé vous en prie, ne portez pus comme ça des bourdes ſur la face.

FONTIGNAC.

Des gens, dont les yeux ont pris l'arrangement dé diré à tout lé mondé, jé bous aimé.

BLAISE, *au Courtiſan.*

Çà eſt-il vrai, qué vos yeux ont arrangé de vendre du noir?

FONTIGNAC.

Des gens enfin qui, tout en emvraſſant lé ſu-

valterné, né lé boyent ſeulément pas. Ce ſont des careſſes machinales, des vras à reſſort qui d'eux-mêmes biennent à bous ſans ſçaboir cé qu'ils font.

BLAISE, *au Courtiſan.*

Ah! ça me fâche. Il dit que vos bras ont un reſſort avec lequeul ils embraſſont les gens ſans le faire exprès. Caſſez-moi ce reſſort-là; en diroit d'un torne-broche, quand il eſt monté.

FONTIGNAC.

Cé ſont des paroles qui leur tomvent dé la vouché; des ritournelles, dont cépendant l'inférieur ba ſé bantant, & qui lui donnent lé plaiſir d'en débénir plus ſot qu'à l'ordinaire.

BLAISE.

Voilà de ſottes gens que ces ſots-là! Qu'en dites-vous? A-t-il raiſon?

LE COURTISAN.

Que veux-tu que je lui réponde, dès qu'il a perdu tout reſpect pour un homme de ma condition?

BLAISE.

Morgué! Monſieur de Fontignac, ne badinez pas ſur la condition.

FONTIGNAC.

Jé né parlé qué dé l'homme, & non pas du rang.

BLAISE.

Ah! ça eſt honnête, & vous devez être content de la différence; car velà, par exemple, un animal chargé de vivres: eh! bian, les vivres ſont bons, je ſerois bian fâché d'en médire: mais de ſti-là qui les porte, il n'y a pas de mal à dire que c'eſt un animal; n'eſt-ce pas?

FONTIGNAC.

Si Monſieur lé permettoit, jé finirois par lé récit dé ſon amitié pour ſes égaux.

BLAISE, *au Courtiſan.*

De l'amiquié? oui-dà, baillez-li cette libarté-là; ça vous ravigotera.

FONTIGNAC.

Un jour bous bous troubiez-abec un dé ces Meſſieurs. Jé bous entendois bous entréfriponner tous deux. Rien dé plus affétueux qué bos témoignages d'amitié réciproqué. Jé tâchai dé rétenir bos paroles, & j'en traduiſis un pétit lamveau. Sandis, luí diſiez-bous, jé n'eſtime à la Cour perſonne autant qué bous, je m'en fais fort, jé lé dis par-tout, bous débez lé ſaboir;

cadédis, j'aimé l'honnur, & bous en abez. Dé ces diſcours en boici la tradution : Maudit concurrent dé ma fortuné, jé té connois, tu né baux rien, tu mé perdrois ſi tu poubois mé perdre, & tu penſes qué j'en férois dé mêmé. Tu n'as pas tort ; mais né le crois pas, s'il eſt poſſivlé. Laiſſé-toi duper à mes expreſſions. Jé mé trabaillé pour en trouber qui té perſuadent, & jé mé montré perſuadé des tiennes. Allons, tâché dé mé croire imvécille, afin dé lé débénir à ton tour ; donné-moi ta main, qué la mienné la ſerré. Ah ! ſandis, qué jé t'aimé ! Régardé mon biſage & touté la tendreſſé dont jé lé frélaté. Penſé qué jé t'affetionne, afin dé né mé plus craindré. Dé gracé, maudit fourvé, un peu de crédulité pour ma maſcaradé. Permets qué jé t'endorme, afin que je t'en égorgé plus à mon aiſé.

BLAISE.

Tout ça ne vouloit donc dire qu'un coup de coutiau ? Vous avez donc le cœur bian traîtreux, vous autres !

LE COURTISAN.

Aujourd'hui il dit du mal de moi ; autrefois il faiſoit mon éloge.

FONTIGNAC.

Ah ! le fourvé qué j'étois, Monſieur ; jé les ai

plurés ces éloges, je les ai plurés : lé coquin bous louoit, & né bous en eſtimoit pas dabantagé.

BLAISE.

Ça eſt vrai ; il m'a dit qu'il vous attrapoit comme un innocent.

FONTIGNAC.

Jé bous verçois, bous dis-je. Jé bous boyois affamé dé dupéries, vous en démandiez à toute lé mondé ; donnez-m'en, donnez-m'en. Jé bous en donnois, jé bous en gonflois, j'étois à mémé : la fiction mé fourniſſoit mes matieres ; c'étoit lé moyen dé n'en pas manquer.

LE COURTISAN.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

FONTIGNAC, *à Blaiſe.*

Cet emvarras qui lé prend, féroit-il l'abantcourur de la ſageſſé ?

BLAISE.

Faut ſçavoir ça. (*au Courtiſan.*) Voulez-vous à ſt'heure qu'il vous demande pardon ? Êtes-vous aſſez robuſte pour ça ?

LE COURTISAN.

Non, il n'eſt plus néceſſaire. Je ne le trouve plus coupable.

BLAISE.

BLAISE.

Tout de bon ? (*à Fontignac.*) Chut ; ne dites mot ; regardez aller ſa taille, alle court la poſte. Ah ! encore un chiquet ; courage ! Que ces courtiſans ont de peine à s'amender ! Bon, le vlà à point. V'là le niviau. (*Il le meſure avec lui.*)

LE COURTISAN, *qui a rêvé, leur tend la main à tous deux.*

Fontignac ; & toi, mon ami Blaiſe, je vous remercie tous deux.

BLAISE.

Oh, oh ! vous vous amendiez donc en tapinois ? Morgué ! vous revenez de loin !

FONTIGNAC.

Sandis ; j'en ſuis tout extaſié ; il faut qué jé bous quitté, pour en porter la noubelle à la fillé du Goubernur.

BLAISE, *à Fontignac.*

C'eſt bian dit, courez toujours. (*au Courtiſan.*) Alle vous aimera comme une folle.

SCENE IV.

LE COURTISAN, BLAISE, BLECTRUE, LE POETE, LE PHILOSOPHE.

BLECTRUE.

ARRÊTE! arrête!

(Le Courtisan se saisit du Philosophe, & Blaise du Poëte.)

BLAISE.

D'où vient donc ce tapage-là?

BLECTRUE.

C'est une chose qui mérite une véritable compassion. Il faut que les dieux soient bien ennemis de ces deux petites créatures-là; car ils ne veulent rien faire pour elles.

LE COURTISAN, *au Philosophe.*

Quoi! vous, Monsieur le Philosophe; vous, plus incapable que nous de devenir raisonnable, pendant qu'un homme de cour, peut-être de tous les hommes le plus frappé d'illusion & de

folie, retrouve la raiſon ! Un Philoſophe plus égaré qu'un Courtiſan ! Qu'eſt-ce que c'eſt donc qu'une ſcience où l'on puiſe plus de corruption que dans le commerce du plus grand monde ?

LE PHILOSOPHE.

Monſieur, je ſçais le cas qu'un Courtiſan en peut faire ; mais il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de cet impertinent-là qui a l'audace de faire des vers où il me ſatyriſe.

BLECTRUE.

Si vous appellez cela des vers, il en a fait contre nous tous en forme de requête, qu'il adreſſoit au Gouverneur, en lui demandant ſa liberté ; & j'y étois moi-même accommodé, on ne peut pas mieux.

BLAISE.

Miſérable petit faiſeur de varmine ! C'eſt un var qui en fait d'autres : mais, morgué ! que vous avois-je fait pour nous mettre dans une requête qui nous blâme ?

LE POETE.

Moi, je ne vous veux point de mal.

LE COURTISAN.

Pourquoi donc nous en faites-vous ?

LE POETE.

Point du tout; ce ſont des idées qui viennent & qui ſont plaiſantes; il faut que cela ſorte; cela ſe fait tout ſeul. Je n'ai fait que les écrire, & cela auroit diverti le Gouverneur; un peu à vos dépens, à la vérité: mais c'eſt ce qui en fait tout le ſel; & à cauſe que j'ai mis quelque épithete un peu maligne contre le Philoſophe, cela l'a mis en colere. Voulez-vous que je vous en diſe quelques morceaux? Ils ſont heureux.

LE PHILOSOPHE.

Poëte inſolent!

LE POETE, *ſe débattant entre les mains du Courtiſan.*

Il faut que mon Épigramme ſoit bonne, car il eſt bien piqué.

LE COURTISAN.

Faire des vers en cet état-là! cela n'eſt pas concevable.

BLAISE.

Faut que ce ſoit un acabit d'eſprit enragé.

LE COURTISAN.

Ils ſe battront, ſi on les lâche.

BLECTRUE.

Vraiment! je ſuis arrivé comme ils ſe battoient;

j'ai voulu les prendre & ils ſe ſont enfuis : mais je vais les ſéparer & les remettre entre les mains de quelqu'un qui les gardera pour toujours. Tout ce qu'on peut faire d'eux, c'eſt de les nourrir, puiſque ce ſont des hommes ; car il n'eſt pas permis de les étouffer. Donnez-les moi, que je les confie à un autre.

LE PHILOSOPHE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Nous enfermer ! je ne le veux point.

BLAISE.

Tenez, ne v'là-t-il pas un homme bian peigné pour dire, je veux !

LE PHILOSOPHE.

Ah ! tu parles, toi, manant. Comment t'es-tu guéri ?

BLAISE.

En devenant ſage. (*aux autres.*) Laiſſez-nous un peu dire.

LE PHILOSOPHE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que cette ſageſſe ?

BLAISE.

C'eſt de n'être pas fou.

LE PHILOSOPHE.

Mais je ne ſuis pas fou, moi ; & je ne guéris pourtant pas.

LE POETE.

Ni ne guériras.

BLAISE, *au Poëte.*

Taiſez-vous, petit ſarpent. (*au Philoſophe.*) Vous dites que vous n'êtes pas fou, pauvre rêveux : qu'en ſçavez-vous, ſi vous ne l'êtes pas, quand un homme eſt fou, en ſçait-il queuque choſe ?

BLECTRUE.

Fort bien.

LE PHILOSOPHE.

Fort mal; car ce manant eſt donc fou auſſi.

BLAISE.

Et pourquoi ça ?

LE PHILOSOPHE.

C'eſt que tu ne crois pas l'être.

BLAISE.

Eh bian, morgué ! me v'là pris; il a ſi bian ravaudé ça que je n'y connois pus rian; j'ons peur qu'il ne me gâte.

LE COURTISAN.

Crois-moi, ne te joue point à lui; ces gens-là ſont dangereux.

BLAISE.

C'eſt pis que la peſte. Emmenez ce marchand

de çarvelle, & fourrez-moi ça aux petites-maiſons, ou bien aux incurables.

LE PHILOSOPHE.

Comment, on me fera violence !

BLECTRUE.

Allons, ſuivez-moi tous deux.

LE POETE.

Un Poëte aux petites-maiſons !

BLAISE.

Eh ! pargué, c'eſt vous mener cheux vous.

BLECTRUE.

Plus de raiſonnement, il faut qu'on vienne.

BLAISE.

Ça fait compaſſion. (*au Courtiſan, à part.*) Tenez-vous grave, car j'apperçois la demoiſelle d'ici qui vous contemple. Souvenez-vous de voute gloire ; & aimez-la bian fiarement.

SCENE V.

FLORIS, LE COURTISAN, BLAISE.

FLORIS.

ENFIN, le ciel a donc exaucé nos vœux.

LE COURTISAN.

Vous le voyez, Madame.

BLAISE.

Ah! c'étoit biau à voir!

FLORIS.

Que vous êtes aimable de cette façon-là!

LE COURTISAN.

Je ſuis raiſonnable, & ce bien-là eſt ſans prix; mais après cela rien ne me flatte tant dans mon aventure que le plaiſir de pouvoir vous offrir mon cœur.

BLAISE.

Ah! nous y v'là avec ſon cœur qu'il va bailler,.... Apprenez-li un peu ſon devoir de criauté.

LE COURTISAN.

De quoi ris-tu donc?

BLAISE.

De rian, de rian; vous en aurez avis. Dites, Madame; je m'arrête ici pour voir comment ça f'ra.

FLORIS.

Vous m'offrez votre cœur; & c'eſt à moi à vous offrir le mien.

LE COURTISAN.

Je me rappelle en effet d'avoir entendu parler ma ſœur dans ce ſens-là. Mais en vérité, Madame, j'aurois bien honte de ſuivre vos loix là-deſſus. Quand elles ont été faites, vous n'y étiez pas; ſi on vous avoit vue, on les auroit changées.

BLAISE.

Tarare! on en auroit vu mille comme alle, que ça n'auroit rian fait. Guariſſez de cette autre infirmité-là.

FLORIS.

Je vous conjure, par toute la tendreſſe que je ſens pour vous, de ne me plus tenir ce langage-là.

BLAISE.

Ça nous ravale trop: je ſommes ici la force, & v'là la foibleſſe.

FLORIS.

Souvenez-vous que vous êtes un homme, &

qu'il n'y auroit rien de ſi indécent qu'un abandon ſi ſubit à vos mouvements. Votre cœur ne doit point ſe donner; c'eſt bien aſſez qu'il ſe laiſſe ſurprendre. Je vous inſtruis contre moi, je vous apprends à me réſiſter; mais en même temps à mériter ma tendreſſe & mon eſtime. Ménagez-moi donc l'honneur de vous vaincre; que votre amour ſoit le prix du mien, & non pas un pur don de votre foibleſſe : n'aviliſſez point votre cœur par l'impatience qu'il auroit de ſe rendre; &, pour vous achever l'idée de ce que vous devez être, n'oubliez pas qu'en nous aimant tous deux, vous devenez, s'il eſt poſſible, encore plus comptable de ma vertu que je ne le ſuis moi-même.

BLAISE.

Pargué ! v'là des loix qui connoiſſont bian la femme, car ils ne s'y fiont gueres.

LE COURTISAN.

Il faut donc ſe rendre à ce qui vous plaît, Madame ?

FLORIS.

Oui, ſi vous voulez que je vous aime.

LE COURTISAN, *avec tranſport.*

Si je le veux, Madame ? mon bonheur....

FLORIS.

Arrêtez, de grâce! je ſens que je vous mépriſerois.

BLAISE.

Tout bellement; tenez voute amour à deux mains; vous allez comme une brouette.

FLORIS.

Vous me forcerez à vous quitter.

LE COURTISAN.

J'en ſerois bien fâché.

BLAISE.

Que ne dites-vous que vous en ſeriez bien-aiſe?

LE COURTISAN.

Je ne ſçaurois parler comme cela.

FLORIS.

Vous ne ſçauriez donc vous vaincre? Adieu; je vous quitte; mon penchant ne ſeroit plus raiſonnable.

BLAISE.

Ne v'là-t-il pas encore une taille qui va dégringoler?

LE COURTISAN, *à Floris, qui s'en va.*

Madame, écoutez-moi: quoique vous vous en alliez, vous voyez bien que je ne vous arrête

point; & assurément vous devez, ce me semble, être contente de mon indifférence. Quand même vous vous en iriez tout-à-fait, j'aurois le courage de ne vous point rappeller.

FLORIS.

Cette indifférence-là ne me rebute point; mais je ne veux point la fatiguer à présent, & je me retire.

SCENE VI.

LE COURTISAN, BLAISE.

LE COURTISAN, *soupirant.*

AH!

BLAISE.

Ne bougez pas; conservez toute dignité humaine; aussi-bien je vous tiens par le pourpoint.

LE COURTISAN.

Mais, mon cher Blaise, elle est pourtant partie?

BLAISE.

Qu'elle soit; elle a d'aussi bonnes jambes pour revenir que pour s'en aller.

LE COURTISAN.

Si tu ſçavois combien je l'aime !

BLAISE.

Ah ! je vous parmets de me conter ça à moi, & il n'y a point de mal à l'aimer en cachette ; ça eſt honnête, & mêmement ils diſont ici, que pus on aime ſans le dire, & pu ça eſt biau ; car on ſouffre beaucoup ; & c'eſt cettte ſouffrance-là qui eſt daigne de nous, diſont-ils. Cheux nous les femmes de bian ne font pas autre choſe. N'avons-je pas une maitreſſe itou, moi ; une jolie fille qui me pourſuit avec des civilités & de petits mots qui ſont ſi friands ? Mais, morgué ! je me tians coi. Je vous la rabroue, faut voir ! Alle n'aura la conſolation de me gagner que tantôt. Morgué ! tenez, je l'apparçois qui viant à moi. Je vas tout à ſt'heure vous enſeigner un bon exemple ; je ſis pourtant affollé d'alle. Stapendant, regardez-moi mener ça. Voyez la ſuffiſance de mon comportement. Boutez-vous là, ſans mot dire.

SCENE VII.

LE COURTISAN, BLAISE, FONTIGNAC, L'INSULAIRE.

FONTIGNAC, *au Courtisan.*

PERMETTEZ, Monsieur, qué jé parlé à Vlaisé & lui présenté uné réquête, dont boici lé sujet. (*En montrant l'Insulaire.*)

BLAISE.

Ah, ah! Monsieur de Fontignac, vous êtes un fin marle; vous voulez me prenre sans vard. Eh! bian, le sujet de voute requête, à quoi prétend-il?

FONTIGNAC.

D'abord à botré cur, ensuite à botré main.

L'INSULAIRE.

Voilà ce que c'est.

BLAISE.

C'est coucher bien gros tout d'une fois. Voilà bian des affaires. Traite-t-on du cœur d'un homme comme de sti-là d'une femme? Faut bian d'autres çarimonies.

FONTIGNAC.

Jé mé ſuis pourtant fait fort dé botré conſentément.

L'INSULAIRE.

J'ai compté ſur l'amitié que vous avez pour Fontignac.

BLAISE.

Oui; mais voute compte n'eſt pas le mian: j'avons une autre Aruſmitique.

FONTIGNAC.

Ne bous en défendez point. Il eſt temps qué botré modeſtie cédé la bictoire. Jé ſçais qu'ellé vous plaît, cetté tendré & charmanté fillé.

BLAISE.

Eh! mais en vérité, taiſez-vous donc; vous n'y ſongez pas. Il me viant des rougeurs, que je ne ſçais où les mettre.

L'INSULAIRE.

Mon deſſein n'eſt pas de vous faire de la peine: & s'il eſt vrai que vous ne puiſſiez avoir du retour.....

BLAISE.

Je ne dis pas ça.

FONTIGNAC.

Achébons donc. Qué tant dé mérité bous touché.

FLORIS.

Mes alarmes que vous ne haïſſez point ? Expliquez-vous plus clairement.

(*Le Courtiſan la regarde ſans répondre.*)

BLAISE.

Morgué ! velà des yeux bian clairs.

FLORIS.

Ils me diſent que vous m'aimez.

BLAISE.

C'eſt qu'ils diſent ce qu'ils ſçavent.

FONTIGNAC.

Cé ſont des échos.

FLORIS.

Les en avouez-vous ?

LE COURTISAN.

Vous le voyez bien.

BLAISE.

Ça eſt donc baclé ?

FLORIS.

Oui, cela eſt fait : en voilà aſſez ; & je me charge du reſte auprès de mon pere.

FONTIGNAC.

Bous n'irez pas lé chercher ; car il entré.

SCENE DERNIERE.

LE GOUVERNEUR, PARMENÈS, FLORIS, L'INSULAIRE, LE COURTISAN, LA COMTESSE, FONTIGNAC, SPINETTE, LE PAYSAN.

LA COMTESSE.

Oui, Seigneur, mettez le comble à vos bienfaits : je vous ai mille obligations ; joignez-y encore la grâce de m'accorder votre fils.

LE GOUVERNEUR.

Vous lui faites honneur, & je suis charmé que vous l'aimiez.

LA COMTESSE.

Tendrement.

BLAISE.

En riroit bian dans noute pays de voir ça.

LE GOUVERNEUR.

Mais c'est pourtant à vous à décider, mon fils. Aimez-vous Madame ?

PARMENÈS, *honteuſement.*

Oui, mon pere.

FLORIS.

J'ai beſoin de la même grâce, mon pere; & je demande Alvarès.

LE GOUVERNEUR.

Je conſens à tout. (*En montrant Spinette.*) Et cette jolie fille?

BLAISE.

Je vais faire ſon compte. (*A Fontignac.*) Vous m'avez tantôt préſenté une requête, Fontignac; je vous la rends toute brandie pour notre amie Spinette. Que dites-vous à ça?

FONTIGNAC.

Jé rougis ſous lé chapeau.

BLAISE.

Ça veut dire, tope. Où eſt donc le Notaire pour tous ces mariages, & pour écrire le contrat?

LE GOUVERNEUR.

Nous n'en avons point d'autre ici que la préſence de ceux devant qui on ſe marie. Quand on a de la raiſon, toutes les conventions ſont faites. Puiſſent les Dieux vous combler de leurs faveurs! Quelques-uns de vos camarades languiſſent encore dans leur malheur; je vous exhorte à ne-

rien oublier pour les en tirer. L'uſage le plus digne qu'on puiſſe faire de ſon bonheur, c'eſt de s'en ſervir à l'avantage des autres. Que des fêtes à préſent annoncent la joie que nous avons de vous voir devenus raiſonnables.

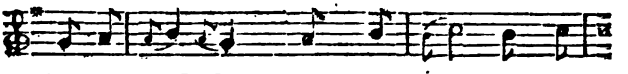
Fin du troiſieme Acte.

DIVERTISSEMENT.

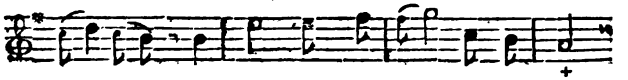
AIR.

Lentement.

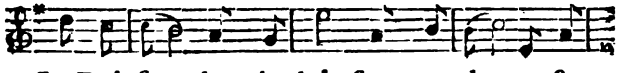
LIVREZ-VOUS, jeunes cœurs, au Dieu de



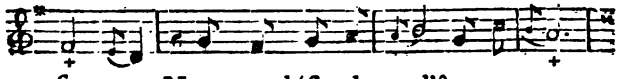
la tendreſſe ; Vous pouvez, ſans foi-



bleſſe, Former d'amoureux ſentiments.



La Raiſon, dont les loix ſont prudentes &



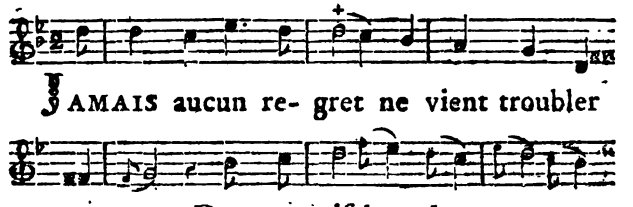
ſages, Ne vous défend pas d'être amants ;

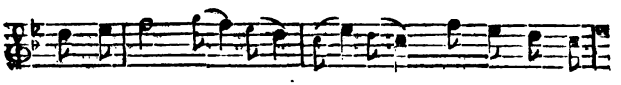
Mais d'être amants volages.

MENUET.

QUEL plai- ſir de voir l'A-mour, Dans
cet heu-reux ſé-jour, A la Rai- ſon fai-re
ſa cour ! Que ſes ar- mes Ont pour
nous de char-mes ! Tous nos de- ſirs, Tous
nos ſou- pirs Sont des plai- ſirs.
Tous nos, &c.

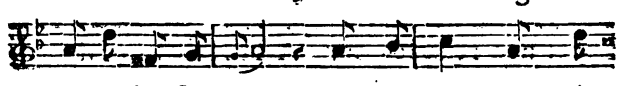
AIR.


JAMAIS aucun re- gret ne vient troubler
nos cœurs. Dans cette iſ-le char- man-te,

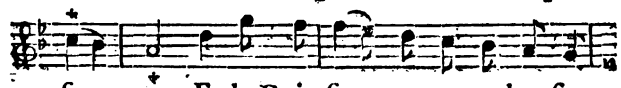


D'une flamme inno- cen-te Nous éprouvons

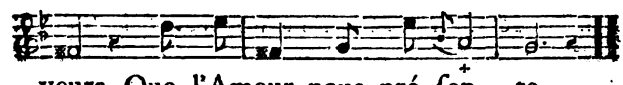
tous les ar-deurs ; Et la Rai- ſon gou-



verne les fa- veurs Que l'Amour nous pré-



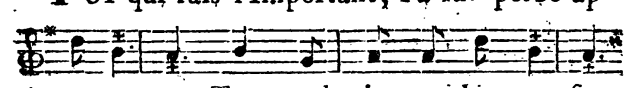
ſen- te ; Et la Rai- ſon gouverne les fa-



veurs Que l'Amour nous pré- ſen- te.

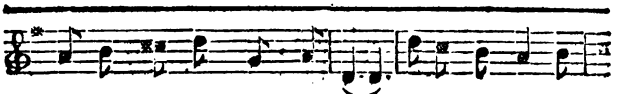
VAUDEVILLE.

Toi qui fais l'Important, Ta ſu- perbe ap-

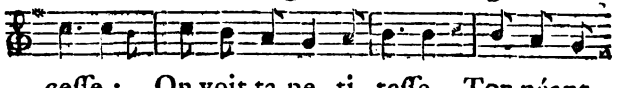


pa ren- ce, Tes grands airs, ta dé- pen- ſe,

Séduiſent un peuple ignorant : Tu lui pa-

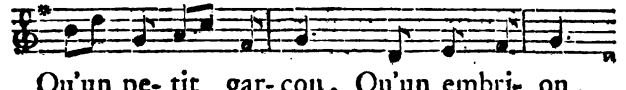


rois un co-loſſe, un gé- ant. Ici ta grandeur

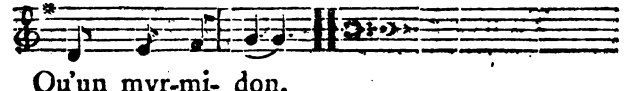


ceſſe ; On voit ta pe- ti- teſſe, Ton néant,

ta baſ-ſeſſe. Tu n'es enfin chez la Raiſon,



Qu'un pe- tit gar-çon, Qu'un embri- on,



Qu'un myr-mi- don.

Philoſophe arrogant,
Qui te moques ſans ceſſe
De l'humaine foibleſſe,
Tu t'applaudis d'en être exempt:
Dans l'univers tu te crois un géant.
Par la moindre diſgrâce,
Ton courage ſe paſſe,
Ta fermeté ſe laſſe.
Tu n'es plus, avec ta raiſon,
Qu'un petit garçon.

Qu'un embrion,
Qu'un myrmidon.

✿

Mortel indifférent,
Qui ſans ceſſe déclames
Contre les douces flammes
Que fait ſentir le tendre enfant,
Auprès de lui tu te crois un géant.
Qu'un bel œil ſe préſente,
Sa douceur ſéduiſante
Rend ta force impuiſſante.
Tu n'es plus, contre Cupidon,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embrion,
Qu'un myrmidon.

✿

Qu'un nain ſoit opulent,
Malgré ſon air groteſque,
Et ſa taille burleſque,
Grâce à Plutus, il paroît grand :
L'or & l'argent de lui font un géant.
Mais, ſans leur aſſiſtance,
La plus belle preſtance
Perd ſon crédit en France ;

Et l'on n'eſt, quand Plutus dit non,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embrion,
Qu'un myrmidon.

Que tu ſemblois ardent,
Mari, quand tu pris femme!
De l'excès de ta flamme
Tu lui parlois à chaque inſtant :
Avant l'hymen, tu te croyois géant.
Six mois de mariage
De ce hardi langage
T'ont fait perdre l'uſage.
Tu n'es plus, pauvre fanfaron,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embrion,
Qu'un myrmidon.

UN PAYSAN.

Il n'y a pas longtems
Que j'avois la barlue.
Ma foi, j'étois bian grue!
Chez vous, Meſſieurs les courtiſans,
Je croyois voir les plus grands des géants.
Aujourd'hui la lunette

Que la raiſon me prête,
Rend ma viſiere nette.
Je vois dans toutes vos façons,
De petits garçons,
Des embrions,
Des myrmidons.

AU PARTERRE.

Partiſans du bon-ſens,
Vous dont l'heureux génie
Fut formé par Thalie,
Nous en croirons vos jugements.
Chez vous, des nains ne ſont point des géants.
Si notre Comédie
Par vous eſt applaudie,
Nous craindrons peu l'envie.
Vous contiendrez, par vos leçons,
Les petits garçons,
Les embrions,
Les myrmidons.

FIN.

LA SECONDE

SURPRISE

DE

L'AMOUR,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN PROSE;

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, au mois de Décembre 1727.

ACTEURS.

LA MARQUISE, Veuve.

LE CHEVALIER.

LE COMTE.

LISETTE, Suivante de la Marquise.

LUBIN, Valet du Chevalier.

M. HORTENSIUS, Pédant.

LA SECONDE
SURPRISE
DE
L'AMOUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LISETTE.

(La Marquiſe entre triſtement ſur la Scène. Liſette la ſuit ſans qu'elle le ſçache.)

LA MARQUISE, *s'arrêtant & ſoupirant.*

AH !

LISETTE, *derriere elle.*

Ah !

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce que j'entends-là ? Ah ! c'eſt vous ?

LISETTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE

De quoi ſoupirez-vous ?

LISETTE.

Moi ? de rien ; vous ſoupirez : je prends cela pour une parole, & je vous réponds de même.

LA MARQUISE.

Fort bien ; mais qui eſt-ce qui vous a dit de me ſuivre ?

LISETTE.

Qui me l'a dit, Madame ? Vous m'appellez, je viens ; vous marchez, je vous ſuis : j'attends le reſte.

LA MARQUISE.

Je vous ai appellée, moi !

LISETTE.

Oui, Madame.

LA MARQUISE.

Allez, vous rêvez, retournez-vous-en ; je n'ai pas beſoin de vous.

LISETTE.

LISETTE.

Retournez-vous-en ! les personnes affligées ne doivent point rester seules, Madame.

LA MARQUISE.

Ce sont mes affaires ; laissez-moi.

LISETTE.

Cela ne fait qu'augmenter leur tristesse.

LA MARQUISE.

Ma tristesse me plaît.

LISETTE.

Et c'est à ceux qui vous aiment à vous secourir dans cet état-là ; je ne veux pas vous laisser mourir de chagrin.

LA MARQUISE.

Ah ! voyons donc où cela ira.

LISETTE.

Pardi ! il faut bien se servir de sa raison dans la vie, & ne pas quereller les gens qui sont attachés à nous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que votre zele est fort bien entendu ; pour m'empêcher d'être triste, il me met en colere.

LISETTE.

Eh bien ! cela distrait toujours un peu :

il vaut mieux quereller que ſoupirer.

LA MARQUISE.

Eh ! laiſſez-moi ; je dois ſoupirer toute ma vie.

LISETTE.

Vous devez, dites-vous ? Oh ! vous ne paierez jamais cette dette-là ; vous êtes trop jeune, elle ne ſçauroit être ſérieuſe.

LA MARQUISE.

Eh ! ce que je dis-là n'eſt que trop vrai ; il n'y a plus de conſolation pour moi, il n'y en a plus. Après deux ans de l'amour le plus tendre, épouſer ce que l'on aime, ce qu'il y avoit de plus aimable au monde ; l'épouſer & le perdre un mois après !

LISETTE.

Un mois ! C'eſt toujours autant de pris. Je connois une Dame qui n'a gardé ſon mari que deux jours ; c'eſt cela qui eſt piquant.

LA MARQUISE.

J'ai tout perdu, vous dis-je.

LISETTE.

Tout perdu ! Vous me faites trembler ; eſt-ce que tous les hommes ſont morts ?

LA MARQUISE.

Eh ! que m'importe qu'il reſte des hommes ?

LISETTE.

Ah ! Madame, que dites-vous là ? Que le Ciel les conſerve ; ne mépriſons jamais nos reſſources.

LA MARQUISE.

Mes reſſources ! A moi, qui ne veux plus m'occuper que de ma douleur ! moi qui ne vis preſque plus que par un effort de raiſon !

LISETTE.

Comment donc ! par un effort de raiſon ! Voilà une penſée qui n'eſt pas de ce monde : mais vous êtes bien fraîche pour une perſonne qui ſe fatigue tant !

LA MARQUISE.

Je vous prie, Liſette, point de plaiſanterie ; vous me divertiſſez quelquefois : mais je ne ſuis pas à préſent en ſituation de vous écouter.

LISETTE.

Ah ! çà, Madame, ſérieuſement, je vous trouve le meilleur viſage du monde. Voyez ce que c'eſt ! quand vous aimiez la vie, peut-être que vous n'étiez pas ſi belle ; la peine de vivre vous donne un air plus vif & plus mutin dans les yeux, &

je vous conſeille de batailler toujours contre la vie, cela vous réuſſit on ne peut pas mieux.

LA MARQUISE

Que vous êtes folle ! je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

LISETTE.

N'auriez-vous pas dormi, en rêvant que vous ne dormiez point ? car vous avez le teint bien repoſé : mais vous êtes un peu trop négligée, & je ſuis d'avis de vous arranger un peu la tête. La Brie, qu'on apporte ici la Toilette de Madame.

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce que tu vas faire ? Je n'en veux point.

LISETTE.

Vous n'en voulez point ! vous refuſez le Miroir ! un Miroir, Madame ! ſçavez-vous bien que vous me faites peur ; cela ſeroit ſérieux, pour le coup, & nous allons voir cela. Il ne ſera pas dit que vous ſerez charmante impunément : il faut que vous le voyiez, & que cela vous conſole, & qu'il vous plaiſe de vivre.

(On apporte la Toilette.)

(Elle prend un ſiege.)

Allons, Madame, mettez-vous là : que je

vous ajuſte. Tenez, le Sçavant que vous avez pris chez vous, ne vous lira point de livre ſi conſolant que ce que vous allez voir.

LA MARQUISE.

Oh! tu m'ennuies : qu'ai je beſoin d'être mieux que je ne ſuis ? Je ne veux voir perſonne.

LISETTE.

De grâce, un petit coup-d'œil ſur la glace, un ſeul petit coup-d'œil ; quand vous ne le donneriez que de côté : tâtez-en ſeulement.

LA MARQUISE.

Si tu voulois bien me laiſſer en repos.

LISETTE.

Quoi ! votre amour-propre ne dit plus mot, & vous n'êtes pas à l'extrémité ! cela n'eſt pas naturel, & vous trichez ; faut-il vous parler franchement ? Je vous diſois que vous étiez plus belle qu'à l'ordinaire ; mais la vérité eſt que vous êtes très-changée ; & je voulois vous attendrir un peu pour un viſage que vous abandonnez bien durement.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai que je ſuis dans un terrible état.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à emporter la Toilette ?

La Brie, remettez cela où vous l'avez pris.

LA MARQUISE.

Je ne me pique plus ni d'agrément, ni de beauté.

LISETTE.

Madame, la Toilette s'en va; je vous en avertis.

LA MARQUISE.

Mais, Liſette, je ſuis donc bien épouvantable!

LISETTE.

Extrêmement changée.

LA MARQUISE.

Voyons donc; car il faut bien que je me débarraſſe de toi.

LISETTE.

Ah! je reſpire, vous voilà ſauvée: allons, courage, Madame.

(*On rapporte le miroir.*)

LA MARQUISE.

Donne le miroir; tu as raiſon, je ſuis bien abattue.

LISETTE, *lui donnant le miroir.*

Ne ſeroit-ce pas un meurtre que de laiſſer dépérir ce teint-là, qui n'eſt que lys & que roſes, quand on en a ſoin? Rangez-moi ces cheveux

qui ſont épars, & qui vous cachent les yeux. Ah ! les fripons, comme ils ont encore l'œillade aſſaſſine ! ils m'auroient déjà brûlé, ſi j'étois de leur compétence : ils ne demandent qu'à faire du mal.

LA MARQUISE, *rendant le miroir.*

Tu rêves; on ne peut pas les avoir plus battus.

LISETTE.

Oui, battus ! Ce ſont de bons hypocrites. Que l'ennemi vienne, il verra beau jeu. Mais voici, je penſe, un Domeſtique de Mon ſieur le Chevalier. C'eſt ce Valet de campagne ſi naïf, qui vous a tant divertie il y a quelques jours.

LA MARQUISE.

Que me veut ſon Maître ? Je ne vois perſonne.

LISETTE.

Il faut bien l'écouter.

SCENE II.

LUBIN, LA MARQUISE, LISETTE.

LUBIN.

MADAME, pardonnez l'embarras....

LISETTE.

Abrège, abrège, il t'appartient bien d'embarrasser Madame!

LUBIN.

Il vous appartient bien de m'interrompre, ma mie! est-ce qu'il ne m'est pas libre d'être honnête?

LA MARQUISE.

Finis; de quoi s'agit-il?

LUBIN.

Il s'agit, Madame, que Monsieur le Chevalier m'a dit.... ce que votre Femme-de-chambre m'a fait oublier.

LISETTE.

Quel original!

LUBIN.

Cela eſt vrai; mais quand la colere me prend, ordinairement la mémoire me quitte.

LA MARQUISE.

Retourne donc ſçavoir ce que tu me veux.

LUBIN.

Oh! ce n'eſt pas là peine, Madame; & je m'en reſſouviens à cette heure. C'eſt que nous arrivâmes hier tous deux à Paris, Monſieur le Chevalier, & moi; & que nous en partons demain pour n'y revenir jamais: ce qui fait que Monſieur le Chevalier vous mande, que vous ayez à trouver bon qu'il ne vous voie point cette après-dînée, & qu'il ne vous aſſûre point des ſes reſpects, ſinon ce matin, ſi cela ne vous déplaiſoit pas, pour vous dire adieu, à cauſe de l'incommodité de ſes embarras.

LISETTE.

Tout ce galimatias-là ſignifie que Monſieur le Chevalier ſouhaiteroit vous voir à préſent.

LA MARQUISE.

Sçais-tu ce qu'il a à me dire? Car je ſuis dans l'affliction.

LUBIN, *d'un ton triſte, & à la fin pleurant.*

Il a à vous dire que vous ayez la bonté de l'en-

tretenir un quart-d'heure. Pour ce qui eſt d'affliction, ne vous embaraſſez pas, Madame: il ne nuira pas à la vôtre: au contraire; car il eſt encore plus triſte que vous, & moi auſſi: nous faiſons compaſſion à tout le monde.

LISETTE.

Mais, en effet, je crois qu'il pleure.

LUBIN.

Oh! vous ne voyez rien, je pleure bien autrement quand je ſuis ſeul; mais je me retiens par honnêteté.

LISETTE.

Tais-toi.

LA MARQUISE.

Dis à ton Maître qu'il peut venir, & que je l'attends; & vous, Liſette, quand Monſieur Hortenſius ſera revenu, qu'il vienne ſur le champ me montrer les livres qu'il a dû m'acheter.

(*Elle ſoupire en s'en allant.*)

Ah!

SCENE III.

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

LA voilà qui ſoupire, & c'eſt toi qui en es cauſe, butord que tu es; nous avons bien affaire de tes pleurs.

LUBIN.

Ceux qui n'en veulent pas, n'ont qu'à les laiſſer. Ils ont fait plaiſir à Madame: & Monſieur le Chevalier l'accommodera bien autrement; car il ſoupire encore bien mieux que moi.

LISETTE.

Qu'il s'en garde bien: dis-lui de cacher ſa douleur, je ne t'arrête que pour cela; ma Maitreſſe n'en a déjà que trop, & je veux tâcher de l'en guérir: entends-tu?

LUBIN.

Pardi! tu cries aſſez haut.

LISETTE.

Tu es bien bruſque. Eh! de quoi pleurez-vous donc tous deux? peut-on le ſçavoir?

LUBIN.

Ma foi, de rien : moi, je pleure parce que je le veux bien ; car ſi je voulois, je ſerois gaillard.

LISETTE.

Le plaiſant garçon !

LUBIN.

Oui, mon Maître ſoupire, parce qu'il a perdu une Maitreſſe ; & comme je ſuis le meilleur cœur du monde, moi, je me ſuis mis à faire comme lui pour l'amuſer : de ſorte que je vais toujours pleurant ſans être fâché, ſeulement par compliment.

LISETTE, *rit.*

Ah, ah, ah, ah.

LUBIN, *en riant.*

Eh, eh, eh. Tu en ris ? J'en ris quelquefois de même, mais rarement ; car cela me dérange. J'ai pourtant perdu auſſi une Maitreſſe, moi ; mais comme je ne la verrai plus, je l'aime toujours ſans en être plus triſte.

(*Il rit.*) Eh, eh, eh.

LISETTE.

Il me divertit. Adieu ; fais ta commiſſion, & ne manque pas d'avertir Monſieur le Chevalier de ce que je t'ai dit.

LUBIN, *riant.*

Adieu, adieu.

LISETTE.

Comment donc ! tu me lorgnes, je penſe ?

LUBIN.

Oui-dà, je te lorgne.

LISETTE.

Tu ne pourras plus te remettre à pleurer.

LUBIN.

Gageons que ſi... veux-tu voir ?

LISETTE.

Va-t'en ; ton Maître t'attendra.

LUBIN.

Je ne l'en empêche pas.

LISETTE.

Je n'ai que faire d'un homme qui part demain : retire-toi.

LUBIN.

A propos, tu as raiſon ; & ce n'eſt pas la peine d'en dire davantage : adieu donc, la fille.

LISETTE.

Bon jour, l'ami.

SCENE IV.

LISETTE, *ſeule.*

CE bouffon-là eſt amuſant : mais voici Monſieur Hortenſius auſſi chargé de livres qu'une Bibliotheque. Que cet homme-là m'ennuie avec ſa doctrine ignorante ! quelle fantaiſie a Madame, d'avoir pris ce perſonnage-là chez elle pour la conduire dans ſes lectures, & amuſer ſa douleur ! Que les femmes du monde ont de travers !

SCENE V.

HORTENSIUS, LISETTE.

LISETTE.

MONSIEUR Hortenſius, Madame m'a chargé de vous dire que vous alliez lui montrer les livres que vous avez achetés pour elle.

HORTENSIUS.

Je ſerai ponctuel à obéir, Mademoiſelle Liſette ;

& Madame la Marquiſe ne pouvoit charger de ſes ordres perſonne qui me les rendît plus dignes de ma prompte obéiſſance.

LISETTE.

Ah ! le joli tour de phraſe ! comment ! vous me ſaluez de la période la plus galante qui ſe puiſſe, & l'on ſent bien qu'elle part d'un homme qui ſçait ſa Rhétorique.

HORTENSIUS.

La Rhétorique que je ſçais là-deſſus, Mademoiſelle, ce ſont vos beaux yeux qui me l'ont appriſe.

LISETTE.

Mais ce que vous me dites-là eſt merveilleux ! Je ne ſçavois pas que mes beaux yeux enſeignaſſent la Rhétorique.

HORTENSIUS.

Ils ont mis mon cœur en état de ſoutenir thèſe, Mademoiſelle ; & pour eſſai de ma ſcience, je vais, ſi vous l'avez pour agréable, vous donner un petit argument en forme.

LISETTE.

Un argument à moi ! Je ne ſçais ce que c'eſt, je ne veux point tâter de cela : adieu.

HORTENSIUS.

Arrêtez, voyez mon petit Syllogiſme; je vous aſſûre qu'il eſt concluant.

LISETTE.

Un Syllogiſme ! eh ! que voulez-vous que je faſſe de cela ?

HORTENSIUS

Écoutez. On doit ſon cœur à ceux qui vous donnent le leur: je vous donne le mien : *ergò*, vous me devez le vôtre.

LISETTE.

Eſt-ce là tout? Oh ! je ſçais la Rhétorique auſſi, moi. Tenez : on ne doit ſon cœur qu'à ceux qui le prennent : aſſurément vous ne prenez pas le mien : *ergò*, vous ne l'aurez pas. Bon jour.

HORTENSIUS, *l'arrêtant.*

La raiſon répond....

LISETTE.

Oh ! pour la raiſon je ne m'en mêle point; les filles de mon âge n'ont point de commerce avec elle. Adieu, Monſieur Hortenſius ; que le Ciel vous béniſſe, vous, votre thèſe & votre Syllogiſme.

HORTENSIUS.

J'avois pourtant fait de petits vers latins ſur vos beautés.

LISETTE.

LISETTE.

Eh ! mais, Monsieur Hortensius, mes beautés n'entendent que le François.

HORTENSIUS.

On peut vous les traduire.

LISETTE.

Achevez donc, car j'ai hâte.

HORTENSIUS.

Je crois les avoir serrés dans un livre.

(*Pendant qu'il cherche, Lisette voit venir la Marquise, & dit :*)

LISETTE.

Voilà Madame, laissons-le chercher son papier. (*Elle se retire.*)

HORTENSIUS, *comme en feuilletant.*

Je vous y donne le nom d'Hélene, de la maniere du monde la plus Poëtique, & j'ai pris la liberté de m'appeller le Pâris de l'aventure : les voilà, cela est galant.

SCENE VI.

LA MARQUISE, HORTENSIUS.

LA MARQUISE.

QUE voulez-vous dire, avec cette aventure où vous vous appellez Pâris. A qui parliez-vous ? Voyons ce papier.

HORTENSIUS.

Madame, c'eſt un trait de l'Hiſtoire des Grecs, dont Mademoiſelle Liſette me demandoit l'explication.

LA MARQUISE.

Elle eſt bien curieuſe, & vous bien complaiſant ! Où ſont les livres que vous m'avez achetés, Monſieur ?

HORTENSIUS.

Je les tiens, Madame, tous bien conditionnés, & d'un prix fort raiſonnable; ſouhaitez-vous les voir ?

LA MARQUISE.

Montrez. (*Un Laquais vient.*) Voici Monſieur le Chevalier, Madame.

LA MARQUISE.

Faites entrer. (*à Hortenſius.*) Portez-les chez moi, nous les verrons tantôt.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JE vous demande pardon, Madame, d'une viſite, ſans doute, importune; ſur-tout dans la ſituation où je ſçais que vous êtes.

LA MARQUISE.

Ah! votre viſite ne m'eſt point importune, je la reçois avec plaiſir; puis-je vous rendre quelque ſervice? de quoi s'agit-il? Vous me paroiſſez bien triſte.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, Madame, un homme au déſeſpoir, & qui va ſe confiner dans le fond de ſa Province, pour y finir une vie qui lui eſt à charge.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous-là! Vous m'inquiétez; que vous eſt-il donc arrivé?

LE CHEVALIER.

Le plus grand de tous les malheurs, le plus ſenſible, le plus irréparable ; j'ai perdu Angélique, & je la perds pour jamais.

LA MARQUISE.

Comment donc ! Eſt-ce qu'elle eſt morte ?

LE CHEVALIER.

C'eſt la même choſe pour moi. Vous ſçavez où elle s'étoit retirée depuis huit mois pour ſe ſouſtraire au mariage où ſon pere vouloit la contraindre ; nous eſpérions tous deux que ſa retraite fléchiroit le pere : il a continué de la perſécuter ; & laſſe, apparemment, de ſes perſécutions ; accoutumée à notre abſence ; déſeſpérant, ſans doute, de me voir jamais à elle, elle a cédé, renoncé au monde, & s'eſt liée par des nœuds qu'elle ne peut plus rompre. Il y a deux mois que la choſe eſt faite. Je la vis la veille, je lui parlai, je me déſeſpérai ; & ma déſolation, mes prieres, mon amour, tout m'a été inutile. J'ai été témoin de mon malheur ; j'ai depuis toujours demeuré dans le lieu ; il a fallu m'en arracher, je n'en arrivai qu'avant-hier. Je me meurs, je voudrois mourir, & je ne ſçais pas comment je vis encore.

LA MARQUISE.

En vérité, il ſemble dans le monde que les afflictions ne ſoient faites que pour les honnêtes-gens.

LE CHEVALIER.

Je devrois retenir ma douleur, Madame; vous n'êtes que trop affligée vous-même.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier, ne vous gênez point; votre douleur fait votre éloge, je la regarde comme une vertu; j'aime à voir un cœur eſtimable; car cela eſt ſi rare, hélas! Il n'y a plus de mœurs, plus de ſentiment dans le monde. Moi, qui vous parle, on trouve étonnant que je pleure depuis ſix mois; vous paſſerez auſſi pour un homme extraordinaire; il n'y aura que moi qui vous plaindrai véritablement, & vous êtes le ſeul qui rendrez juſtice à mes pleurs. Vous me reſſemblez: vous êtes né ſenſible, je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, Madame, que mes chagrins ne m'empêchent pas d'être touché des vôtres.

LA MARQUISE.

J'en ſuis perſuadée; mais venons au reſte: que me voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Je ne verrai plus Angélique ; elle me l'a défendu ; & je veux lui obéir.

LA MARQUISE.

Voilà comment penſe un honnête-homme, par exemple.

LE CHEVALIER.

Voici une lettre que je ne ſçaurois lui faire tenir, & qu'elle ne recevroit point de ma part ; vous allez inceſſamment à votre campagne qui eſt voiſine du lieu où elle eſt ; faites-moi, je vous ſupplie, le plaiſir de la lui donner vous-même. La lire eſt la ſeule grâce que je lui demande : & ſi, à mon tour, Madame, je pouvois jamais vous obliger.....

LA MARQUISE, *l'interrompant.*

Eh ! qui eſt-ce qui en doute ? Dès que vous êtes capable d'une vraie tendreſſe, vous êtes né généreux, cela s'en va ſans dire ; je ſais à préſent votre caractere comme le mien ; les bons cœurs ſe reſſemblent, Chevalier : mais la Lettre n'eſt point cachetée.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçais ce que je fais dans le trouble où je ſuis : puiſqu'elle ne l'eſt point, liſez-la, Ma-

dame, vous en jugerez mieux combien je ſuis à plaindre : nous cauſerons plus long-temps enſemble, & je ſens que votre converſation me ſoulage.

LA MARQUISE.

Tenez, ſans compliment, depuis ſix mois je n'ai eu de moment ſupportable que celui-ci ; & la raiſon de cela, c'eſt qu'on aime à ſoupirer avec ceux qui vous entendent : liſons la Lettre.

(Elle lit.)

J'avois deſſein de vous revoir encore, Angélique ; mais j'ai ſongé que je vous déſobligerois, & je m'en abſtiens : après tout, qu'aurois-je été chercher ? Je ne ſçaurois le dire ; tout ce que je ſçais, c'eſt que je vous ai perdue, que je voudrois vous parler pour redoubler la douleur de ma perte, pour m'en pénétrer juſqu'à mourir.

LA MARQUISE, *répétant les derniers mots, & s'interrompant.*

Pour m'en pénétrer juſqu'à mourir ! Mais cela eſt étonnant ; ce que vous dites-là, Chevalier, je l'ai penſé mot pour mot dans mon affliction ; peut-on ſe rencontrer juſques-là ! En vérité, vous me donnez bien de l'eſtime pour vous ! Achevons.

(Elle relit.)

Mais c'eſt fait, & je ne vous écris que pour vous demander pardon de ce qui m'échappa contre vous à notre derniere entrevue. Vous me quittiez pour jamais, Angélique; j'étois au déſeſpoir, & dans ce moment-là, je vous aimois trop pour vous rendre juſtice; mes reproches vous coûterent des larmes, je ne voulois pas les voir; je voulois que vous fuſſiez coupable, & que vous cruſſiez l'être; & j'avoue que j'offenſois la vertu même. Adieu, Angélique; ma tendreſſe ne finira qu'avec ma vie, & je renonce à tout engagement. J'ai voulu que vous fuſſiez contente de mon cœur, afin que l'eſtime que vous aurez pour lui, excuſe la tendreſſe dont vous m'honorâtes.

LA MARQUISE, *après avoir lu, & rendant la Lettre.*

Allez, Chevalier, avec cette façon-là de ſentir, vous n'êtes point à plaindre; quelle Lettre! Autrefois le Marquis m'en écrivit une à-peu-près de même: je croyois qu'il n'y avoit que lui au monde qui en fût capable; vous étiez ſon ami, & je ne m'en étonne pas.

LE CHEVALIER.

Vous ſçavez combien ſon amitié m'étoit chere.

LA MARQUISE.

Il ne la donnoit qu'à ceux qui la méritoient.

LE CHEVALIER.

Que cette amitié-là me ſeroit d'un grand ſecours, s'il vivoit encore !

LA MARQUISE, *pleurant.*

Sur ce pied-là, nous l'avons donc perdu tous deux.

LE CHEVALIER.

Je crois que je ne lui ſurvivrai pas longtems.

LA MARQUISE.

Non, Chevalier : vivez pour me donner la ſatisfaction de voir ſon ami le regretter avec moi. A la place de ſon amitié, je vous donne la mienne.

LE CHEVALIER.

Je vous la demande de tout mon cœur, elle ſera ma reſſource ; je prendrai la liberté de vous écrire, vous voudrez bien me répondre, & c'eſt une eſpérance conſolante que j'emporte en partant.

LA MARQUISE.

En vérité, Chevalier, je ſouhaiterois que vous reſtaſſiez ; il n'y a qu'avec vous que ma douleur ſe verroit libre.

LE CHEVALIER.

Si je reſtois, je romprois avec tout le monde, & ne voudrois voir que vous.

LA MARQUISE.

Mais effectivement, faites-vous bien de partir? Conſultez-vous : il me ſemble qu'il vous ſera plus doux d'être moins éloigné d'Angélique.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai que je pourrois vous en parler quelquefois.

LA MARQUISE.

Oui ; je vous plaindrois, du moins ; & vous me plaindriez auſſi : cela rend la douleur plus ſupportable.

LE CHEVALIER.

En vérité, je crois que vous avez raiſon.

LA MARQUISE.

Nous ſommes voiſins.

LE CHEVALIER.

Nous demeurons comme dans la même maiſon, puiſque le même Jardin nous eſt commun.

LA MARQUISE.

Nous ſommes affligés, nous penſons de même.

LE CHEVALIER.

L'amitié nous ſera d'un grand ſecours.

LA MARQUISE.

Nous n'avons que cette reſſource-là dans les afflictions, vous en conviendrez. Aimez-vous la lecture?

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LA MARQUISE.

Cela vient encore fort bien; j'ai pris depuis quinze jours un homme à qui j'ai donné le ſoin de ma Bibliotheque. Je n'ai pas la vanité de devenir ſavante, mais je ſuis bien-aiſe de m'occuper. Il me lit tous les jours quelque choſe, nos lectures ſont ſérieuſes, raiſonnables; il y met un ordre qui m'inſtruit en m'amuſant; voulez-vous être de la partie?

LE CHEVALIER.

Voilà qui eſt fini, Madame: vous me déterminez; c'eſt un bonheur pour moi que de vous avoir vue; je me ſens déjà plus tranquille. Allons, je ne partirai point, j'ai des Livres auſſi en aſſez grande quantité, celui qui a ſoin des vôtres les mettra tout enſemble; & je vais appeller mon Valet pour changer les ordres que je lui ai donnés. Que je vous ai d'obligation! peut-être que vous me ſauvez la raiſon; mon déſeſpoir ſe calme. Vous avez dans l'eſprit une douceur qui m'étoit néceſſaire,

& qui me gagne. Vous avez renoncé à l'amour & moi auſſi ; & votre amitié me tiendra lieu de tout, ſi vous êtes ſenſible à la mienne.

LA MARQUISE.

Sérieuſement, je m'y crois preſqu'obligée, pour vous dédommager de celle du Marquis. Allez, Chevalier, faites vîte vos affaires ; je vais, de mon côté, donner quelqu'ordre auſſi ; nous nous reverrons tantôt. (*à part.*) En vérité, ce garçon-là a un fond de probité qui me charme.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, LUBIN.

LE CHEVALIER, *ſeul un moment.*

VOILA vraiment de ces eſprits propres à conſoler une perſonne affligée. Que cette femme-là a de mérite ! je ne la connoiſſois pas encore. Quelle ſolidité d'eſprit ! quelle bonté de cœur ! C'eſt un caractere à-peu-près comme celui d'Angélique, & ce ſont des tréſors que ces caracteres-là. Oui, je la préfere à tous les amis du monde (*Il appelle Lubin.*) Lubin ! il me ſemble que je le vois dans le jardin.

SCENE IX.

LUBIN, LE CHEVALIER.

LUBIN, *répond derriere le Théâtre.*

MONSIEUR... (*Il arrive très-triſte.*) Que vous plaît-il, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc, avec cet air triſte?

LUBIN.

Hélas! Monſieur, quand je ſuis à rien faire, je m'attriſte à cauſe de votre Maitreſſe, & un peu à cauſe de la mienne. Je ſuis fâché de ce que nous partons; ſi nous reſtions; je ſerois fâché de même.

LE CHEVALIER.

Nous ne partons point, ainſi ne fais rien de ce que je t'avois ordonné pour notre départ.

LUBIN.

Nous ne partons point!

LE CHEVALIER.

Non; j'ai changé d'avis.

LUBIN.

Mais, Monſieur, j'ai fait mon paquet.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! tu n'as qu'à le défaire.

LUBIN.

J'ai dit adieu à tout le monde ; je ne pourrai donc plus voir perſonne ?

LE CHEVALIER.

Eh ! tais-toi ; rends-moi mes lettres.

LUBIN.

Ce n'eſt pas la peine, je les porterai tantôt.

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt plus néceſſaire, puiſque je reſte ici.

LUBIN.

Je n'y comprends rien ; c'eſt donc encore autant de perdu que ces lettres-là ? Mais, Monſieur, qui eſt-ce qui vous empêche de partir ? eſt-ce Madame la Marquiſe ?

LE CHEVALIER.

Oui

LUBIN.

Et nous ne changeons point de maiſon ?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi en changer ?

LUBIN.

Ah ! me voilà perdu.

LE CHEVALIER.

Comment donc !

LUBIN.

Vos maiſons ſe communiquent ; de l'une on entre dans l'autre. Je n'ai plus ma Maitreſſe ; Madame la Marquiſe a une femme-de-Chambre toute agréable : de chez vous, j'irai chez elle ; crac, me voilà infidele tout de plain pied, & cela m'afflige. Pauvre Marton ! faudra-t-il que je t'oublie ?

LE CHEVALIER.

Tu ſerois un bien mauvais cœur.

LUBIN.

Ah ! pour cela, oui ; cela ſera bien vilain ; mais cela ne manquera pas d'arriver : car j'y ſens déjà du plaiſir, & cela me met au déſeſpoir. Encore ſi vous aviez la bonté de montrer l'exemple..... Tenez, la voilà qui vient, Liſette.

SCENE X.

LISETTE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LUBIN.

LE COMTE.

J'allois chez vous, Chevalier ; & j'ai ſçu de Liſette que vous étiez ici : elle m'a dit votre affliction, & je vous aſſûre que j'y prends beaucoup de part ; il faut tâcher de ſe diſſiper.

LE CHEVALIER.

Cela n'eſt pas aiſé, Monſieur le Comte.

LUBIN, *faiſant un ſanglot.*

Eh !

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

LE COMTE.

Que lui eſt-il donc arrivé, à ce pauvre garçon ?

LE CHEVALIER.

Il a, dit-il, du chagrin de ce que je ne parts point, comme je l'avois réſolu.

LUBIN,

LUBIN, *riant.*

Et pourtant je ſuis bien-aiſe de reſter, à cauſe de Liſette.

LISETTE.

Cela eſt galant : mais, Monſieur le Chevalier, venons à ce qui nous amene, Monſieur le Comte & moi. J'étois ſous le berceau pendant votre converſation avec Madame la Marquiſe, & j'en ai entendu une partie ſans le vouloir. Votre voyage eſt rompu ; ma Maitreſſe vous a conſeillé de reſter, vous êtes tous deux dans la triſteſſe ; & la conformité de vos ſentiments fera que vous vous verrez ſouvent. Je ſuis attachée à ma Maitreſſe, plus que je ne ſçaurois vous le dire ; & je ſuis déſolée de voir qu'elle ne veut pas ſe conſoler, qu'elle ſoupire & pleure toujours. A la fin elle n'y réſiſtera pas. N'entretenez point ſa douleur, tâchez même de la tirer de ſa mélancolie. Voilà Monſieur le Comte qui l'aime, vous le connoiſſez, il eſt de vos amis. Madame la Marquiſe n'a point de répugnance à le voir ; ce ſeroit un mariage qui conviendroit. Je tâche de le faire réuſſir ; aidez-nous de votre côté, Monſieur le Chevalier ; rendez ce ſervice à votre ami ; ſervez ma Maitreſſe elle-même.

LE CHEVALIER.

Mais, Liſette, ne me dites-vous pas que Madame la Marquiſe voit le Comte ſans répugnance ?

LE COMTE.

Mais, ſans répugnance : cela veut dire qu'elle me ſouffre ; voilà tout.

LISETTE.

Et qu'elle reçoit vos viſites.

LE CHEVALIER.

Fort bien ; mais s'apperçoit-elle que vous l'aimez ?

LE COMTE.

Je crois que oui.

LISETTE.

De temps en temps, de mon côté, je gliſſe de petits mots, afin qu'elle y prenne garde.

LE CHEVALIER.

Mais vraiment, ces petits mots-là doivent faire un grand effet, & vous êtes entre de bonnes mains, Monſieur le Comte. Et que vous dit la Marquiſe ? Vous répond-t-elle d'une façon qui promette quelque choſe ?

LE COMTE.

Juſqu'ici elle me traite avec beaucoup de douceur.

LE CHEVALIER.

Avec douceur ! Sérieuſement ?

LE COMTE.

Il me le paroît.

LE CHEVALIER, *bruſquement.*

Mais ſur ce pied-là, vous n'avez donc pas beſoin de moi ?

LE COMTE.

C'eſt conclure d'une maniere qui m'étonne.

LE CHEVALIER.

Point du tout, je dis fort bien : on voit votre amour, on le ſouffre ; on y fait accueil, apparemment qu'on s'y plaît ; & je gâterois peut-être tout, ſi je m'en mêlois : cela va tout ſeul.

LISETTE.

Je vous avoue que voilà un raiſonnement auquel je n'entends rien.

LE COMTE.

J'en ſuis auſſi ſurpris que vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi, Monſieur le Comte, je faiſois tout pour le mieux ; mais puiſque vous le voulez, je parlerai, il en arrivera ce qu'il pourra : vous le voulez ; malgré mes bonnes raiſons, je ſuis votre ſerviteur & votre ami.

LE COMTE.

Non, Monſieur; je vous ſuis bien obligé, & vous aurez la bonté de ne rien dire; j'irai mon chemin. Adieu, Liſette, ne m'oubliez pas; puiſque Madame la Marquiſe a des affaires, je reviendrai une autre fois.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LE CHEVALIER.

FAITES entendre raiſon aux gens; voilà ce qui en arrive. Aſſurément, cela eſt original : il me quitte auſſi froidement que s'il quittoit un rival.

LUBIN.

Eh bien! tout coup vaille, il ne faut jurer de rien dans la vie, cela dépend des fantaiſies. Fourniſſez-vous toujours! & vive les proviſions : n'eſt-ce pas, Liſette?

LISETTE.

Oſerois-je, Monſieur le Chevalier, vous parler à cœur ouvert?

LE CHEVALIER.

Parlez.

LISETTE.

Mademoiſelle Angélique eſt perdue pour vous.

LE CHEVALIER.

Je ne le ſçais que trop.

LISETTE.

Madame la Marquiſe eſt riche, jeune & belle.

LUBIN.

C'ela eſt friand.

LE CHEVALIER.

Après?

LISETTE.

Eh bien! Monſieur le Chevalier, tantôt vous l'avez vu ſoupirer de ſes afflictions: n'auriez-vous pas trouvé qu'elle a bonne grâce à ſoupirer? Je crois que vous m'entendez.

LUBIN.

Courage, Monſieur.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous; qu'eſt-ce que cela ſignifie? que j'ai de l'inclination pour elle?

LISETTE.

Pourquoi non. Je le voudrois de tout mon cœur. Dans l'état où je vois ma Maitreſſe, que m'importe

par qui elle en ſorte, pourvu qu'elle épouſe un honnête-homme?

LUBIN.

C'eſt ma foi bien dit, il faut être honnête-homme pour l'épouſer; il n'y a que les malhonnêtes gens qui ne l'épouſeront point.

LE CHEVALIER, *froidement.*

Finiſſons, je vous prie, Liſette.

LISETTE.

Eh bien! Monſieur, ſur ce pied-là, que n'allez-vous vous enſevelir dans quelque ſolitude où l'on ne vous voie point. Si vous ſçaviez combien aujourd'hui votre phyſionomie eſt bonne à porter dans un déſert, vous auriez le plaiſir de n'y trouver rien de ſi triſte qu'elle. Tenez, Monſieur; l'ennui, la langueur, la déſolation, le déſeſpoir, avec un air ſauvage brochant ſur le tout; voilà le noir tableau que repréſente actuellement votre viſage; & je ſoutiens que la vue en peut rendre malade, & qu'il y a conſcience à la promener par le monde. Ce n'eſt pas-là tout, quand vous parlez aux gens, c'eſt du ton d'un homme qui va rendre les derniers ſoupirs: ce ſont des paroles qui traînent, qui vous engourdiſſent, qui ont un poiſon froid qui glace l'âme, & dont je ſens que la mienne eſt gelée; je

n'en peux plus, & cela doit vous faire compaſſion. Je ne vous blâme pas; vous avez perdu votre Maitreſſe; vous vous êtes voué aux langueurs, vous avez fait vœu d'en mourir: c'eſt fort bien fait; cela édifiera le monde; on parlera de vous dans l'Hiſtoire, vous ſerez excellent à être cité; mais vous ne valez rien à être vu. Ayez donc la bonté de nous édifier de plus loin.

LE CHEVALIER.

Liſette, je pardonne au zele que vous avez pour votre Maitreſſe; mais votre diſcours ne me plaît point.

LUBIN.

Il eſt incivil.

LE CHEVALIER.

Mon voyage eſt rompu; on ne change pas à tout moment de réſolution, & je ne partirai point. A l'égard de Monſieur le Comte, je parlerai en ſa faveur à votre Maitreſſe; & s'il eſt vrai, comme je le préjuge, qu'elle ait du penchant pour lui, ne vous inquiétez de rien, mes viſites ne ſeront pas fréquentes, & ma triſteſſe ne gâtera rien ici.

LISETTE.

N'avez-vous que cela à me dire, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Que pourrois-je vous dire davantage?

LISETTE.

Adieu, Monſieur ; je ſuis votre ſervante.

SCENE XII.

LUBIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *ſérieux quelque tems.*

Tout ce que j'entends-là me rend la perte d'Angélique encore plus ſenſible.

LUBIN.

Ma foi, Angélique me coupe la gorge.

LE CHEVALIER, *comme en ſe promenant.*

Je m'attendois à trouver quelque conſolation dans la Marquiſe; ſa généreuſe réſolution de ne plus aimer me la rendoit reſpectable : & la voilà qui va ſe remarier, à la bonne heure. Je la diſtinguois, & ce n'eſt qu'une femme comme une autre.

LUBIN.

Mettez-vous à la place d'une veuve qui s'ennuie.

LE CHEVALIER.

Ah ! chere Angélique, s'il y a quelque choſe

au monde qui puiſſe me conſoler, c'eſt de ſentir combien vous êtes au-deſſus de votre ſexe, c'eſt de voir combien vous méritez mon amour.

LUBIN.

Ah ! Marton, Marton ! je t'oubliois d'un grand courage : mais mon Maître ne veut pas que j'achéve. Je m'en vais donc me remettre à te regretter comme auparavant, & que le ciel m'aſſiſte !...

LE CHEVALIER, *ſe promenant.*

Je me ſens plus que jamais accablé de ma douleur.

LUBIN.

Liſette m'avoit un peu ragaillardi.

LE CHEVALIER.

Je vais m'enfermer chez moi ; je ne verrai que tantôt la Marquiſe ; je n'ai plus que faire ici, ſi elle ſe marie. Suis-je en état de voir des Fêtes ? En vérité, la Marquiſe y ſonge-t-elle ? & qu'eſt devenue la mémoire de ſon mari ?

LUBIN.

Ah ! Monſieur, qu'eſt-ce que vous voulez qu'elle faſſe d'une mémoire ?

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en ſoit, je lui ai dit que je ferois

apporter mes livres, & l'honnêteté veut que je tienne parole. Va me chercher celui qui a ſoin des ſiens. Ne ſeroit-ce pas lui qui entre.

SCENE XIII.

HORTENSIUS, LUBIN, LE CHEVALIER.

HORTENSIUS.

JE n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, Monſieur; je m'appelle Hortenſius. Madame la Marquiſe, dont j'ai l'avantage de diriger les lectures, & à qui j'enſeigne tour-à-tour les Belles-Lettres, la Morale & la Philoſophie, ſans préjudice des autres Sciences que je pourrois lui enſeigner encore, m'a fait entendre, Monſieur, le deſir que vous avez de me montrer vos livres, leſquels témoigneront, ſans doute, l'excellence de votre bon goût; partant, Monſieur, que vous plaît-il qu'il en ſoit?

LE CHEVALIER.

Lubin va vous mener à ma Bibliotheque, Monſieur; & vous pouvez en faire apporter les livres ici.

HORTENSIUS.

Soit fait comme vous le commandez.

SCENE XIV.

LUBIN, HORTENSIUS.

HORTENSIUS.

EH bien! mon garçon, je vous attends.

LUBIN.

Un petit moment d'audience, Monſieur le Docteur Hortus.

HORTENSIUS.

Hortenſius, Hortenſius; ne défigurez point mon nom.

LUBIN.

Qu'il reſte comme il eſt, je n'ai pas envie de lui gâter la taille.

HORTENSIUS.

Je le crois, mais que voulez-vous? (*à part.*) Il faut gagner la bienveillance de tout le monde.

LUBIN.

Vous apprenez la Morale & la Philoſophie à la Marquiſe?

HORTENSIUS.

Oui.

LUBIN.

A quoi cela ſert-il, ces choſes-là?

HORTENSIUS.

A purger l'âme de toutes ſes paſſions.

LUBIN.

Tant mieux; faites-moi prendre un doigt de cette médecine-là, contre ma mélancolie.

HORTENSIUS.

Eſt-ce que vous avez du chagrin?

LUBIN.

Tant que j'en mourrois, ſans le bon appétit qui me ſauve.

HORTENSIUS.

Vous avez-là un puiſſant antidote: je vous dirai pourtant, mon ami, que le chagrin eſt toujours inutile, parce qu'il ne remédie à rien; & que la raiſon doit être notre reglé dans tous les états.

LUBIN.

Ne parlons point de raiſon, je la ſais par

cœur, celle-là; purgez-moi plutôt avec de la Morale.

HORTENSIUS.

Je vous en dis, & de la meilleure.

LUBIN.

Elle ne vaut donc rien pour mon tempérament: ſervez-moi de la Philoſophie.

HORTENSIUS.

Ce ſeroit à-peu-près la même choſe.

LUBIN.

Voyons donc les Belles-Lettres.

HORTENSIUS.

Elles ne vous conviendroient pas; mais quel eſt votre chagrin?

LUBIN.

C'eſt l'amour.

HORTENSIUS.

Oh! la Philoſophie ne veut pas qu'on prenne d'amour.

LUBIN.

Oui! mais quand il eſt pris, que veut-elle qu'on en faſſe?

HORTENSIUS.

Qu'on y renonce; qu'on le laiſſe là.

LUBIN.

Qu'on le laiſſe là! Et s'il ne s'y tient pas? car il court après vous.

HORTENSIUS.

Il faut fuir de toutes ſes forces.

LUBIN.

Bon! quand on a de l'amour, eſt-ce qu'on a des jambes? la Philoſophie en fournit donc?

HORTENSIUS.

Elle nous donne d'excellents conſeils.

LUBIN.

Des conſeils! ah! le triſte équipage pour gagner pays.

HORTENSIUS.

Ecoutez, voulez-vous un remede infaillible; vous pleurez une Maitreſſe, faites-en une autre.

LUBIN.

Eh! morbleu, que ne parlez-vous? voilà qui eſt bon, cela: gageons que c'eſt avec cette Mo-

rale-là que vous traitez la Marquiſe, qui va ſe marier avec Monſieur le Comte.

HORTENSIUS, *étonné.*

Elle va ſe marier, dites-vous?

LUBIN.

Aſſurément; & ſi nous avions voulu d'elle, nous l'aurions eue par préférence, car Liſette nous l'a offerte.

HORTENSIUS.

Êtes-vous bien ſûr de ce que vous me dites?

LUBIN.

A telles enſeignes que Liſette nous a enſuite propoſé de nous retirer, parce que nous ſommes triſtes, & que vous êtes un peu Pédant, à ce qu'elle dit, & qu'il faut que la Marquiſe ſe tienne en joie.

HORTENSIUS, *à part.*

Benè, benè. Je te rends grâces, ô Fortune! de m'avoir inſtruit de cela; je me trouve bien ici, ce mariage m'en chaſſeroit: mais je vais ſoulever un orage qu'on ne pourra vaincre.

LUBIN.

Que marmotez-vous-là dans vos dents, Docteur?

HORTENSIUS.

Rien: allons toujours chercher les Livres; car le temps preſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LUBIN, HORTENSIUS.

LUBIN, *chargé d'une manne de livres, & s'aſſeyant deſſus.*

AH! je n'aurois jamais cru que la Science fût ſi peſante.

HORTENSIUS.

Belle bagatelle! J'ai bien plus de livres que tout cela dans ma tête.

LUBIN.

Vous!

HORTENSIUS.

Moi-même.

LUBIN.

Vous êtes donc le Libraire & la Boutique tout à la fois? Et qu'eſt-ce que vous faites de tout cela dans votre tête?

HORTENSIUS.

J'en nourris mon eſprit.

LUBIN.

Il me ſemble que cette nourriture-là ne lui profite point; je l'ai trouvé maigre.

HORTENSIUS.

Vous ne vous y connoiſſez point; mais repoſez-vous un moment : vous viendrez me trouver après dans la Bibliotheque, où je vais faire de la place à ces livres.

LUBIN.

Allez, allez toujours devant.

SCENE II.

LUBIN, LISETTE.

LUBIN, *un moment ſeul & aſſis.*

AH! pauvre Lubin! J'ai bien du tourment dans le cœur; je ne ſçais plus à préſent ſi c'eſt Marton que j'aime, ou ſi c'eſt Liſette: je crois pourtant que c'eſt Liſette.... à moins que ce ne ſoit Marton.

(*Lisette arrive avec quelques Laquais qui portent des sièges.*)

LISETTE.

Apportez, apportez-en encore un ou deux, & mettez-les là.

LUBIN, *assis.*

Bon jour, m'amour.

LISETTE.

Que fais-tu donc ici?

LUBIN.

Je me repose sur un paquet de livres que je viens d'apporter pour nourrir l'esprit de Madame, car le Docteur le dit ainsi.

LISETTE.

La sotte nourriture! Quand verrai-je finir toutes ces folies-là? Va, va, porte ton impertinent ballot.

LUBIN.

C'est de la Morale & de la Philosophie; ils disent que cela purge l'âme. J'en ai pris une petite dose; mais cela ne m'a pas seulement fait éternuer.

LISETTE.

Je ne sais ce que tu viens me conter; laisse-moi en repos, va-t-en.

LUBIN.

Eh pardi ! ce n'eſt donc pas pour moi que tu faiſois apporter des ſiéges ?

LISETTE.

Le butord ! c'eſt pour Madame, qui va venir ici.

LUBIN.

Voudrois-tu, en paſſant, prendre la peine de t'aſſeoir un moment, Mademoiſelle ? Je t'en prie, j'aurois quelque choſe à te communiquer.

LISETTE.

Eh bien ! que me veux-tu, Monſieur ?

LUBIN.

Je te dirai, Liſette, que je viens de regarder ce qui ſe paſſe dans mon cœur, & je te confie que j'ai vu la figure de Marton qui en délogeoit, & la tienne qui demandoit à ſe nicher dedans ; je lui ai dit que je t'en parlerois ; elle attend : veux-tu que je la laiſſe entrer ?

LISETTE.

Non, Lubin ; je te conſeille de la renvoyer : car, dis-moi, que ferois-tu ? A quoi cela aboutiroit-il ? A quoi nous ſerviroit de nous aimer ?

LUBIN.

Ah ! on trouve toujours bien le débit de cela entre deux perſonnes.

LISETTE.

Non, te dis-je : ton Maître ne veut point s'attacher à ma Maitreſſe ; & ma fortune dépend de demeurer avec elle, comme la tienne dépend de reſter avec le Chevalier.

LUBIN.

Cela eſt vrai ; j'oubliois que j'avois une fortune qui eſt d'avis que je ne te regarde pas : cependant ſi tu me trouvois à ton gré, c'eſt dommage que tu n'aies pas la ſatisfaction de m'aimer à ton aiſe ; c'eſt un haſard qui ne ſe trouve pas toujours. Serois-tu d'avis que j'en touchaſſe un petit mot à la Marquiſe ? Elle a de l'amitié pour le Chevalier, le Chevalier en a pour elle ; ils pourroient fort bien ſe faire l'amitié de s'épouſer par amour, & notre affaire iroit tout de ſuite.

LISETTE.

Tais-toi, voici Madame.

LUBIN.

Laiſſe-moi faire.

SCENE III.

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LA MARQUISE.

LISETTE, allez dire là-bas qu'on ne laiſſe entrer perſonne : je crois que voilà l'heure de notre lecture ; il faudroit avertir le Chevalier. Ah ! te voilà, Lubin ! où eſt ton Maître ?

LUBIN.

Je crois, Madame, qu'il eſt allé ſoupirer chez lui.

LA MARQUISE.

Va lui dire que nous l'attendons.

LUBIN.

Oui, Madame ; & j'aurai auſſi pour moi une petite bagatelle à vous propoſer, dont je prendrai la liberté de vous entretenir en toute humilité, comme cela ſe doit.

LA MARQUISE.

Eh ! de quoi s'agit-il ?

LUBIN.

Oh ! preſque de rien ; nous parlerons de cela tantôt ; quand j'aurai fait votre commiſſion.

LA MARQUISE.

Je te rendrai ſervice, ſi je le puis.

SCENE IV.

HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *nonchalamment.*

EH bien ! Monſieur, vous n'aimez donc pas les livres du Chevalier ?

HORTENSIUS.

Non, Madame ; le choix ne m'en paroît pas docte. Dans dix tômes, pas la moindre citation de nos Auteurs grecs ou latins leſquels, quand on compoſe, doivent fournir tout le ſuc d'un Ouvrage : en un mot, ce ne ſont que des livres modernes, remplis de phraſes ſpirituelles : ce n'eſt que de l'eſprit, toujours de l'eſprit ; petiteſſe qui choque le ſens-commun.

LA MARQUISE, *nonchalante.*

Mais de l'eſprit ! Eſt-ce que les Anciens n'en avoient pas ?

HORTENSIUS,

Ah! Madame, *distinguo*; ils en avoient d'une maniere... Oh! d'une maniere que je trouve admirable,

LA MARQUISE,

Expliquez-moi cette maniere.

HORTENSIUS.

Je ne sçais pas trop bien quelle image employer pour cet effet; car c'est par les images que les anciens peignoient les choses. Voici comme parle un auteur, dont j'ai retenu les paroles. Représentez-vous, dit-il, une femme coquette : *Primò*, son habit est en pretintailles; au lieu de grâces, je lui vois des mouches; au lieu de visage, elle a des mines; elle n'agit point, elle gesticule; elle ne regarde point, elle lorgne; elle ne marche pas, elle voltige; elle ne plaît point, elle séduit; elle n'occupe point, elle amuse; on la croit belle, & moi je la tiens ridicule: & c'est à cette impertinente femme que ressemble l'esprit d'à présent, dit l'Auteur.

LA MARQUISE,

J'entends bien.

HORTENSIUS,

L'esprit des Anciens, au contraire, continue-t-il,

ah! c'eſt une beauté ſi mâle, que, pour démêler qu'elle eſt belle, il faut ſe douter qu'elle l'eſt; ſimple dans ſes façons, on ne diroit pas qu'elle ait vu le monde : mais ayez ſeulement le courage de vouloir l'aimer, & vous parviendrez à la trouver charmante.

LA MARQUISE.

En voilà aſſez, je vous comprends : nous ſommes plus affectés, & les Anciens plus groſſiers.

HORTENSIUS.

Que le ciel m'en garde, Madame : jamais Hortenſius...

LA MARQUISE.

Changeons de diſcours. Que nous lirez-vous aujourd'hui ?

HORTENSIUS.

Je m'étois propoſé de vous lire un peu du Traité de la patience; chapitre premier, du veuvage,

LA MARQUISE.

Oh! prenez autre choſe; rien ne me donne moins de patience que les Traités qui en parlent.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites eſt probable,

LA MARQUISE.

J'aime assez l'éloge de l'Amitié, nous en lirons quelque chose.

HORTENSIUS.

Je vous supplierai de m'en dispenser, Madame; ce n'est pas la peine, pour le peu de temps que nous avons à rester ensemble, puisque vous vous mariez avec Monsieur le Comte.

LA MARQUISE.

Moi!

HORTENSIUS.

Oui, Madame; au moyen duquel mariage, je deviens à présent un serviteur superflu, semblable à ces troupes qu'on entretient pendant la guerre, & que l'on casse à la paix. Je combattois vos passions, vous vous accommodez avec elles; & je me retire avant qu'on me réforme.

LA MARQUISE.

Vous tenez-là de jolis discours, avec vos passions! il est vrai que vous êtes assez propre à leur faire peur; mais je n'ai que faire de vous pour les combattre. Des passions avec qui je m'accommode! en vérité, vous êtes burlesque. Et ce mariage, de qui le tenez-vous donc?

HORTENSIUS.

De Mademoiselle Lisette, qui l'a dit à Lubin.

lequel me l'a rapporté, avec cette apoſtille contre moi, qui eſt que ce mariage m'expulſeroit d'ici.

LA MARQUISE, *étonnée.*

Mais qu'eſt-ce que cela ſignifie? Le Chevalier croira que je ſuis folle : & je veux ſçavoir ce qu'il a répondu; ne me cachez rien, parlez.

HORTENSIUS.

Madame, je ne ſçais rien là-deſſus que de très-vague.

LA MARQUISE.

Du vague, voilà qui eſt bien inſtructif! voyons donc ce vague.

HORTENSIUS.

Je penſe donc que Liſette ne diſoit à Monſieur le Chevalier que vous épouſiez Monſieur le Comte....

LA MARQUISE.

Abrégez les qualités.

HORTENSIUS.

Qu'afin de ſçavoir ſi ledit Chevalier ne voudroit pas vous rechercher lui-même, & ſe ſubſtituer au lieu & place dudit Comte; & même il appert par le récit dudit Lubin, que ladite Liſette vous a offerte audit Chevalier.

LA MARQUISE.

Voilà, par exemple de ces faits incroyables. C'eſt promener la main d'une femme, & dire aux gens, la voulez-vous? Ah, ah! je m'imagine voir le Chevalier reculer de dix pas à la propoſition, n'eſt-il pas vrai?

HOTENSIUS.

Je cherche ſa réponſe littérale.

LA MARQUISE.

Ne vous brouillez point; vous avez la mémoire fort nette ordinairement.

HORTENSIUS.

L'hiſtoire rapporte qu'il s'eſt d'abord écrié dans ſa ſurpriſe, & qu'enſuite il a refuſé la choſe.

LA MARQUISE.

Oh! pour l'exclamation, il pouvoit la retrancher, ce me ſemble: elle me paroît très-imprudente & très impolie. J'en approuve l'eſprit; s'il penſoit autrement, je ne le verrois de ma vie: mais ſe récrier devant des domeſtiques, m'expoſer à leur raillerie, ah! c'en eſt un peu trop, il n'y a point de ſituation qui diſpenſe d'être honnête.

HORTENSIUS.

La remarque critique eſt judicieuſe.

LA MARQUISE.

Oh ! je vous aſſûre que je mettrai ordre à cela. Comment donc ! Cela m'attaque directement, cela va preſque au mépris. Oh ! Monſieur le Chevalier, aimez votre Angélique tant que vous voudrez; mais que je n'en ſouffre pas, s'il vous plaît ! Je ne veux point me marier; mais je ne veux pas qu'on me refuſe.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites eſt ſans faute. (*à part.*) Ceci va bon train pour moi..... Mais, Madame, que deviendrai-je ? Puis-je reſter ici ? N'ai-je rien à craindre ?

LA MARQUISE.

Allez, Monſieur, je vous retiens pour cent ans. Vous n'avez ici ni Comte, ni Chevalier à craindre; c'eſt moi qui vous en aſſûre, & qui vous protege: prenez votre livre, & liſons; je n'attends perſonne. (*Hortenſius tire un livre.*)

SCENE V.

LUBIN *arrive*; HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LUBIN.

MADAME, Monſieur le Chevalier finit un embarras avec un homme; il va venir, & il dit qu'on l'attende.

LA MARQUISE.

Va, va; quand il viendra nous le prendrons.

LUBIN.

Si vous le permettiez à préſent, Madame, j'aurois l'honneur de cauſer un moment avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien! que veux-tu? Acheve.

LUBIN.

Oh! mais, je n'oſerois; vous me paroiſſez en colere.

LA MARQUISE, *à Hortenſius.*

Moi, de la colere! Ai-je cet air-là, Monſieur?

HORTENSIUS.

La paix regne ſur votre viſage.

LUBIN.

C'eſt donc que cette paix y regne d'un air fâché?

LA MARQUISE.

Finis, finis.

LUBIN.

C'eſt que vous ſçaurez, Madame, que Liſette trouve ma perſonne aſſez agréable; la ſienne me revient aſſez: & ce ſeroit un marché fait, ſi, par une bonté qui nous rendroit la vie, Madame qui eſt à marier, vouloit bien prendre un peu d'amour pour mon Maître qui a du mérite, & qui, dans cette occaſion, ſe comporteroit à l'avenant.

LA MARQUISE, *à Hortenſius.*

Ah! écoutons; voilà qui ſe rapporte aſſez à ce que vous m'avez dit.

LUBIN.

On parle auſſi de Monſieur le Comte, & les Comtes ſont d'honnêtes-gens; je les conſidere beaucoup: mais ſi j'étois femme, je ne voudrois que des Chevaliers pour mon mari. Vive un Cadet dans le ménage!

LA MARQUISE.

Sa vivacité me divertit. Tu as raiſon, Lubin; mais malheureuſement, dit-on, ton Maître ne ſe ſoucie point de moi.

LUBIN.

Cela eſt vrai, il ne vous aime pas, & je lui en ai fait la réprimande avec Liſette : mais ſi vous commenciez, cela le mettroit en train.

LA MARQUISE, *à Hortenſius.*

Hé bien! Monſieur, qu'en dites-vous? Sentez-vous là-dedans le perſonnage que je joue; la ſottiſe du Chevalier me donne-t-elle un ridicule aſſez complet?

HORTENSIUS.

Vous l'avez prévu avec ſagacité.

LUBIN.

Oh! je ne diſpute pas qu'il n'ait fait une ſottiſe, aſſurément; mais, dans l'occurrence, un honnête-homme ſe reprend.

LA MARQUISE.

Tais-toi, en voilà aſſez.

LUBIN.

Hélas! Madame, je ſerois bien fâché de vous déplaire; je vous demande ſeulement d'y faire réflexion.

SCENE

SCENE VI.

LISETTE *arrive.* Les Acteurs précédents.

LISETTE.

Je viens de donner vos ordres, Madame : on dira là-bas que vous n'y êtes pas ; & un moment après . . . .

LA MARQUISE.

Cela ſuffit : il s'agit d'autre choſe, à préſent : approche ; (*à Lubin.*) & toi, reſte ici, je te prie.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette cérémonie ?

LUBIN, *à Liſette, bas.*

Tu vas entendre parler de ma beſogne.

LA MARQUISE.

Mon mariage avec le Comte ; quand le terminerez-vous, Liſette ?

LISETTE, *regardant Lubin.*

Tu es un étourdi.

LUBIN.

Ecoute, écoute.

LA MARQUISE.

Répondez-moi donc ; quand le terminerez-vous ?

(*Hortenſius rit.*)

LISETTE, *le contrefaiſant.*

Eh, eh, eh. Pourquoi me demandez-vous cela, Madame ?

LA MARQUISE.

C'eſt que j'apprends que vous me marîtez avec Monſieur le Comte, au défaut du Chevalier, à qui vous m'avez propoſée, & qui ne veut point de moi, malgré tout ce que vous avez pu lui dire avec ſon valet, qui vient m'exhorter à avoir de l'amour pour ſon Maître, dans l'eſpérance que cela le touchera.

LISETTE.

J'admire le tour que prennent les choſes les plus louables, quand un benêt les rapporte !

LUBIN.

Je crois qu'on parle de moi.

LA MARQUISE.

Vous admirez le tour que prennent les choſes ?

LISETTE.

Ah çà ! Madame ; n'allez-vous pas vous fâcher ? N'allez-vous pas croire que j'ai tort ?

LA MARQUISE.

Quoi ! vous portez la hardieſſe juſques là, Liſette ! Quoi ! prier le Chevalier de me faire la grâce de m'aimer ; & tout cela pour pouvoir épouſer cet imbécille-là !

LUBIN.

Attrape, attrape toujours.

LA MARQUISE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que l'amour du Comte ? Vous êtes donc la Confidente des paſſions qu'on a pour moi, & que je ne connoîs point ? Et qu'eſt-ce qui pourroit ſe l'imaginer ? Je ſuis dans les pleurs, & l'on promet mon cœur & ma main à tout le monde, même à ceux qui n'en veulent point : je ſuis rejettée, j'eſſuie des affronts ; j'ai des Amans qui eſpérent, & je ne ſçais rien de tout cela ! Qu'une femme eſt à plaindre dans la ſituation où je ſuis ! Quelle perte j'ai faite ! Et comment me traite-t-on !

LUBIN, *à part.*

Voilà notre ménage renverſé.

LA MARQUISE, *à Liſette.*

Allez, je vous croyois plus de zele & plus de reſpect pour votre Maitreſſe.

LISETTE.

Fort bien, Madame ! vous parlez de zele, & je ſuis payée du mien. Voilà ce que c'eſt que de s'attacher à ſes Maîtres ! la reconnoiſſance n'eſt point faite pour eux. Si vous réuſſiſſez à les ſervir, ils en profitent; & quand vous ne réuſſiſſez pas, ils vous traitent comme des miſérables.

LUBIN.

Comme des imbécilles.

HORTENSIUS, *à Liſette.*

Il eſt vrai qu'il vaudroit mieux que cela ne fût point advenu.

LA MARQUISE.

Eh ! Monſieur, mon veuvage eſt éternel : en vérité, il n'y a point de femme au monde plus éloignée du mariage que moi, & j'ai perdu le ſeul homme qui pouvoit me plaire; mais malgré tout cela, il y a de certaines aventures déſagréables pour une femme. Le Chevalier m'a refuſée, par exemple ; mon amour-propre ne lui en veut aucun mal: il n'y a là-dedans, comme je vous l'ai déjà dit, que le ton, que la maniere que je con-

damne: car quand il m'aimeroit, cela lui ſeroit inutile; mais enfin il m'a refuſée, cela eſt conſtant: il peut ſe vanter de cela; il le fera peut-être; qu'en arrive-t-il? Cela jette un air de rebut ſur une femme, les égards & l'attention qu'on a pour elle en diminuent; cela glace tous les eſprits pour elle: je ne parle point des cœurs; car je n'en ai que faire: mais on a beſoin de conſidération dans la vie; elle dépend de l'opinion qu'on prend de vous: c'eſt l'opinion qui nous donne tout, qui nous ôte tout; au point qu'après ce qui m'arrive, ſi je voulois me remarier, je le ſuppoſe, à peine m'eſtimeroit-on quelque choſe; il ne ſeroit plus flatteur de m'aimer. Le Comte, s'il ſçavoit ce qui s'eſt paſſé; oui, le Comte, je ſuis perſuadée qu'il ne voudroit plus de moi.

LUBIN, *derriere.*

Je ne ſerois pas ſi dégoûté.

LISETTE.

Et moi, Madame, je dis que le Chevalier eſt un hypocrite; car ſi ſon refus eſt ſi ſérieux, pourquoi n'a-t-il pas voulu ſervir Monſieur le Comte comme je l'en priois? Pourquoi m'a-t-il refuſée durement, d'un air inquiet & piqué?

LA MARQUISE.

Qu'eſt ce que c'eſt que d'un air piqué ? Quoi ? Que voulez-vous dire ? Eſt-ce qu'il étoit jaloux ? En voici d'une autre eſpece.

LISETTE.

Oui, Madame, je l'ai cru jaloux : voilà ce que c'eſt ; il en avoit toute la mine. Monſieur s'informe comment le Comte eſt auprès de vous, comment vous le recevez : on lui dit que vous ſouffrez ſes viſites ; que vous ne les recevez point mal. Point mal ! dit-il avec dépit ; ce n'eſt donc pas la peine que je m'en mêle. Qui eſt-ce qui n'auroit pas cru là-deſſus qu'il ſongeoit à vous pour lui même ? Voilà ce qui m'avoit fait parler, moi : eh ! que ſait-on ce qui ſe paſſe dans ſa tête ? peut-être qu'il vous aime.

LUBIN, *derriere.*

Il en eſt bien capable.

LA MARQUISE.

Me voilà déroutée, je ne ſais plus comment regler ma conduite ; car il y en a une à tenir là-dedans : j'ignore laquelle, & cela m'inquiète.

HORTENSIUS.

Si vous me le permettez, Madame, je vous apprendrai un petit axiôme qui vous ſera, ſur la

choſe, d'une merveilleuſe inſtruction; c'eſt que le jaloux veut avoir ce qu'il aime: or étant manifeſte que le Chevalier vous refuſe....

LA MARQUISE.

Il me refuſe! vous avez des expreſſions bien groſſieres: votre axiôme ne ſçait ce qu'il dit; il n'eſt pas encore ſûr qu'il me refuſe.

LISETTE.

Il s'en faut bien; demandez au Comte ce qu'il en penſe.

LA MARQUISE.

Comment! eſt-ce que le Comte étoit préſent?

LISETTE.

Il n'y étoit plus; je dis ſeulement qu'il croit que le Chevalier eſt ſon rival.

LA MARQUISE.

Ce n'eſt pas aſſez qu'il le croye, ce n'eſt pas aſſez; il faut que cela ſoit: il n'y a que cela qui puiſſe me venger de l'affront preſque public que m'a fait ſa réponſe; il n'y a que cela. J'ai beſoin pour réparation que ſon diſcours n'ait été qu'un dépit amoureux. Dépendre d'un dépit amoureux! Cela n'eſt-il pas comique? Aſſurément, ce n'eſt pas que je me ſoucie de ce qu'on appelle la gloire d'une femme, gloire ſotte, ridicule; mais reçue,

mais établie ; qu'il faut ſoutenir & qui nous pare. Les hommes penſent comme cela, il faut penſer comme les hommes, ou ne pas vivre avec eux ; où en ſuis-je donc, ſi le Chevalier n'eſt point jaloux ? L'eſt-il ? ne l'eſt-il point ? On n'en ſçait rien, c'eſt un peut-être ; mais cette gloire en ſouffre, toute ſotte qu'elle eſt ; & me voilà dans la triſte néceſſité d'être aimée d'un homme qui me déplaît ; le moyen de tenir à cela ! oh ! je n'en demeurerai pas là, je n'en demeurerai pas-là. Qu'en dites-vous, Monſieur ? il faut que la choſe s'éclairciſſe abſolument.

HORTENSIUS.

Le mépris ſeroit ſuffiſant, Madame.

LA MARQUISE.

Eh ! non, Monſieur ; vous me conſeillez mal ; vous ne ſçavez parler que de livres.

LUBIN.

Il y aura du bâton pour moi dans cette affaire-là.

LISETTE, *pleurant.*

Pour moi, Madame, je ne ſçais pas où vous prenez toutes vos alarmes ; on diroit que j'ai renverſé le monde entier. On n'a jamais aimé une Maîtreſſe autant que je vous aime : je m'aviſe

de tout, & puis il ſe trouve que j'ai fait tous les maux imaginables. Je ne ſçaurois durer comme cela : j'aime mieux me retirer, du moins je ne verrai point votre triſteſſe ; & l'envie de vous en tirer ne me fera point faire d'impertinence.

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de vos larmes ; je ſuis compromiſe, & vous ne ſavez pas juſqu'où cela va. Voilà le Chevalier qui vient, reſtez ; j'ai intérêt d'avoir des témoins.

SCENE VII.

LE CHEVALIER. Les Acteurs précédents.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez, peut-être, attendu, Madame ; & je vous prie de m'excuſer : j'étois en affaire.

LA MARQUISE.

Il n'y a pas grand mal, Monſieur le Chevalier : c'eſt une lecture retardée, voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ai cru d'abord que Monſieur le Comte vous

tenoit compagnie, & cela me tranquilliſoit.

LUBIN, *derriere.*

Ahi, ahi! je m'enfuis.

LA MARQUISE, *examinant le Chevalier.*

On m'a dit que vous l'aviez vu, le Comte.

LE CHEVALIER.

Oui, Madame.

LA MARQUISE, *le regardant toujours.*

C'eſt un fort honnête-homme.

LE CHEVALIER.

Sans doute; & je le crois même d'un eſprit très-propre à conſoler ceux qui ont du chagrin.

LA MARQUISE.

Il eſt fort de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il eſt des miens auſſi.

LA MARQUISE.

Je ne ſçavois pas que vous le connoiſſiez beaucoup; il vient ici quelquefois, & c'eſt preſque le ſeul des amis de feu Monſieur le Marquis que je voye encore: il m'a paru mériter cette diſtinction-là; qu'en dites-vous?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame, vous avez raiſon; & je penſe

comme vous; il eſt digne d'être excepté.

LA MARQUISE, *à Liſette, bas.*

Trouvez-vous cet homme-là jaloux, Liſette?

LE CHEVALIER, *à part les premiers mots.*

Monſieur le Comte & ſon mérite m'ennuient. (*à la Marquiſe.*) Madame, on a parlé d'une lecture; & ſi je croyois vous déranger, je me retirerois.

LA MARQUISE.

Puiſque la converſation vous ennuie, nous allons lire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites un étrange compliment.

LA MARQUISE.

Point du tout, & vous allez être content. (*à Liſette.*) Retirez-vous, Liſette; vous me déplaiſez-là. (*à Hortenſius.*) Et vous, Monſieur, ne vous écartez point : on va vous rappeller. (*au Chevalier.*) Pour vous, Chevalier, j'ai encore un mot à vous dire avant notre lecture; il s'agit d'un petit éclairciſſement qui ne vous regarde point, qui ne touche que moi; & je vous demande en grâce de me répondre avec la derniere naïveté ſur la queſtion que je vais vous faire.

LE CHEVALIER.

Voyons, Madame; je vous écoute.

LA MARQUISE.

Le Comte m'aime: je viens de le ſçavoir, & je l'ignorois.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Vous l'ignoriez!

LA MARQUISE.

Je dis la vérité; ne m'interrompez point.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là eſt ſinguliere!

LA MARQUISE.

Je n'y ſçaurois que faire, elle ne laiſſe pas que d'être; il eſt permis aux gens de mauvaiſe humeur de la trouver comme ils voudront.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon d'avoir dit ce que j'en penſe: continuons.

LA MARQUISE, *impatiente.*

Vous m'impatientez! Aviez-vous cet eſprit-là avec Angélique? Elle auroit dû ne vous aimer gueres.

LE CHEVALIER.

Je n'en avois point d'autre; mais il étoit de ſon goût, & il a le malheur de n'être pas du

vôtre; cela fait une grande différence.

LA MARQUISE.

Vous l'écoutiez donc, quand elle vous parloit; écoutez-moi auſſi. Liſette vous a priée de me parler pour le Comte, vous ne l'avez point voulu.

LE CHEVALIER.

Je n'avois garde; le Comte eſt un Amant, vous m'aviez dit que vous ne les aimiez point: mais vous êtes la maitreſſe.

LA MARQUISE.

Non, je ne la ſuis point. Peut-on, à votre avis, répondre à l'amour d'un homme qui ne vous plaît pas? Vous êtes bien particulier!

LE CHEVALIER, *riant.*

Hé, hé, hé. J'admire la peine que vous prenez pour me cacher vos ſentiments; vous craignez que je ne les critique, après ce que vous m'avez dit: mais non, Madame, ne vous gênez point; je ſçais combien il vaut de compter avec le cœur humain, & je ne vois rien-là que de fort ordinaire.

LA MARQUISE, *en colere.*

Non, je n'ai de ma vie eu tant d'envie de quereller quelqu'un. Adieu.

LE CHEVALIER, *la retenant.*

Ah! Marquiſe, tout ceci n'eſt que converſation; & je ſerois au déſeſpoir de vous chagriner; achevez, de grâce.

LA MARQUISE.

Je reviens. Vous êtes l'homme du monde le plus eſtimable, quand vous voulez; & je ne ſçais par quelle fatalité vous ſortez aujourd'hui d'un caractere naturellement doux & raiſonnable: laiſſez-moi finir... Je ne ſçais plus où j'en ſuis.

LE CHEVALIER.

Au Comte, qui vous déplaît.

LA MARQUISE.

Eh bien! ce Comte qui me déplaît, vous n'avez pas voulu me parler pour lui; Liſette s'eſt même imaginée vous voir un air piqué.

LE CHEVALIER.

Il en pouvoit être quelque choſe.

LA MARQUISE.

Paſſe pour cela, c'eſt répondre; & je vous reconnois. Sur cet air piqué, elle a penſé que je ne vous déplaiſois pas.

LE CHEVALIER *ſalue en riant.*

Cela n'eſt pas difficile à penſer.

LA MARQUISE.

Pourquoi? On ne plaît pas à tout le monde. Or comme elle a cru que vous me conveniez, elle vous a propoſé ma main, comme ſi cela dépendoit d'elle; & il eſt vrai que ſouvent je lui laiſſe aſſez de pouvoir ſur moi. Vous vous êtes, dit-elle, révolté avec dédain contre la propoſition.

LE CHEVALIER.

Avec dédain! Voilà ce qu'on appelle du fabuleux, de l'impoſſible.

LA MARQUISE.

Doucement; voici ma queſtion. Avez-vous rejetté l'offre de Liſette, comme piqué de l'amour du Comte, ou comme une choſe qu'on rebute? Etoit-ce dépit jaloux? car enfin, malgré nos conventions, votre cœur auroit pu être tenté du mien: ou bien étoit-ce vrai dédain?

LE CHEVALIER.

Commençons par rayer ce dernier, il eſt incroyable: pour de la jalouſie...

LA MARQUISE.

Parlez hardiment.

LE CHEVALIER, *d'un air embarraſſé.*

Que diriez-vous, ſi je m'aviſois d'en avoir?

LA MARQUISE.

Je dirois... que vous ſeriez jaloux.

LE CHEVALIER.

Oui; mais, Madame, me pardonneriez-vous ce que vous haïſſez tant?

LA MARQUISE.

Vous ne l'étiez donc point? (*Elle le regarde.*) Je vous entends; je l'avois bien prévu, & mon injure eſt avérée.

LE CHEVALIER.

Que parlez-vous d'injure? Où eſt-elle? Eſt-ce que vous êtes fâchée contre moi?

LA MARQUISE.

Contre vous, Chevalier! non, certes; & pourquoi me fâcherois-je? Vous ne m'entendez point; c'eſt l'impertinente Liſette à qui j'en veux; je n'ai point de part à l'offre qu'elle vous a faite, & il a fallu vous l'apprendre; voilà tout. D'ailleurs, ayez de l'indifférence ou de la haîne pour moi, que m'importe? J'aime bien mieux cela que de l'amour; au moins ne vous y trompez pas.

LE CHEVALIER.

Qui? moi, Madame, m'y tromper! Eh! ce ſont ces diſpoſitions-là dans leſquelles je vous ai vue, qui m'ont attaché à vous; vous le ſçavez bien:

bien; & depuis que j'ai perdu Angélique, j'oublierois preſque qu'on peut aimer, ſi vous ne m'en parliez pas.

LA MARQUISE.

Oh! pour moi, j'en parle ſans m'en reſſouvenir. Allons, Monſieur Hortenſius; approchez, prenez votre place : liſez-moi quelque choſe de gai, qui m'amuſe.

SCENE VIII.

HORTENSIUS, & les Acteurs précédents.

LA MARQUISE.

CHEVALIER, vous êtes le maître de reſter, ſi ma lecture vous convient : mais vous êtes bien triſte; & je veux tâcher de me diſſiper.

LE CHEVALIER, *ſérieux.*

Pour moi, Madame, je n'en ſuis point encore aux lectures amuſantes. (*il s'en va.*)

LA MARQUISE, *à Hortenſius, quand le Chevalier eſt parti.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que votre livre?

HORTENSIUS.

Ce ne ſont que des réflexions très-ſérieuſes.

LA MARQUISE.

Eh bien ! que ne parlez-vous donc ? vous êtes bien taciturne ! Pourquoi laiſſer ſortir le Chevalier, puiſque ce que vous allez lire lui convient ?

HORTENSIUS *appelle le Chevalier.*

Monſieur le Chevalier ! Monſieur le Chevalier !

LE CHEVALIER *reparoît.*

Que me voulez-vous ?

HORTENSIUS.

Madame vous prie de revenir ; je ne lirai rien de récréatif.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire ? Madame vous prie ! je ne prie point : vous avez des réflexions.... & vous rappellez Monſieur ; voilà tout.

LE CHEVALIER.

Je m'apperçois, Madame, que je faiſois une impoliteſſe de me retirer ; & je vais reſter, ſi vous le voulez bien.

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira ; aſſeyons-nous donc. (*ils prennent des ſiéges*)

HORTENSIUS, *après avoir toussé, craché, lit.*

« La raison est d'un prix à qui tout cède; c'est » elle qui fait notre véritable grandeur. On a né- » cessairement toutes les vertus avec elle; enfin » le plus respectable de tous les hommes, ce n'est » pas le plus puissant, c'est le plus raisonnable.

LE CHEVALIER, *s'agitant sur son siége.*

Ma foi! sur ce pied-là, le plus respectable de tous les hommes a tout l'air de n'être qu'une chimere: quand je dis les hommes, j'entends tout le monde.

LA MARQUISE.

Mais, du moins, y a-t-il des gens qui sont plus raisonnables les uns que les autres.

LE CHEVALIER.

Hum! disons qui ont moins de folie; cela sera plus sûr.

LA MARQUISE.

Eh! de grâce, laissez-moi un peu de raison; Chevalier: je ne sçaurois convenir que je suis folle, par exemple.

LE CHEVALIER.

Vous, Madame? Eh! n'êtes-vous pas exceptée? cela s'en va sans dire, & c'est la règle.

LA MARQUISE.

Je ne ſuis point tentée de vous remercier ; pourſuivons.

HORTENSIUS *lit.*

» Puiſque la raiſon eſt un ſi grand bien, n'ou» blions rien pour la conſerver ; fuyons les paſ» ſions qui nous la dérobent. L'amour eſt une de » celles ...

LE CHEVALIER.

L'amour, l'amour ôte la raiſon? cela n'eſt pas vrai ; je n'ai jamais été plus raiſonnable que depuis que j'en ai pour Angélique ; & j'en ai exceſſivement.

LA MARQUISE.

Vous en aurez tant qu'il vous plaira ; ce ſont vos affaires, & on ne vous en demande pas le compte : mais l'Auteur n'a point tant de tort. Je connoîs des gens, moi, que l'amour rend bourrus & ſauvages ; & ces défauts-là n'embelliſſent perſonne, je penſe.

HORTENSIUS.

Si Monſieur me donnoit la licence de parachever, peut-être que...

LE CHEVALIER.

Petit Auteur que cela, eſprit ſuperficiel...

HORTENSIUS, *se levant.*

Petit Auteur, esprit superficiel! un homme qui cite Séneque pour garant de ce qu'il dit, ainsi que vous le verrez plus bas, *folio* 24, Chapitre. V.

LE CHEVALIER.

Fût-ce Chapitre mille! Séneque ne sçait ce qu'il dit.

HORTENSIUS.

Cela est impossible.

LA MARQUISE, *riant.*

En vérité, cela me divertit plus que ma lecture: en voilà assez, votre livre ne plaît point au Chevalier, n'en lisons plus; une autre fois nous serons plus heureux.

LE CHEVALIER.

C'est votre goût, Madame, qui doit décider.

LA MARQUISE.

Mon goût veut bien avoir cette complaisance-là pour le vôtre.

HORTENSIUS, *s'en allant.*

Séneque un petit Auteur! Par Jupiter! si je le disois, je croirois faire un blasphême littéraire. Adieu, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Serviteur, serviteur.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous voilà brouillé avec Hortenſius, Chevalier; de quoi vous aviſez-vous auſſi de médire de Séneque?

LE CHEVALIER.

Séneque & ſon défenſeur ne m'inquiètent pas; pourvu que vous ne preniez pas leur parti, Madame.

LA MARQUISE.

Ah! je demeurerai neutre, ſi la querelle continue; car je m'imagine que vous ne voudrez pas la recommencer. Nos occupations vous ennuient, n'eſt-il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Il faut être plus tranquille que je ne ſuis, pour réuſſir à s'amuſer.

LA MARQUISE.

Ne vous gênez point, Chevalier; vivons ſans

façon. Vous voulez, peut-être, être ſeul; adieu, je vous laiſſe.

LE CHEVALIER.

Il n'y a plus de ſituation qui ne me ſoit à charge!

LA MARQUISE.

Je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous calmer l'eſprit.

(Elle marche lentement.)

LE CHEVALIER, *pendant qu'elle marche.*

Ah! je m'attendois à plus de repos quand j'ai rompu mon voyage. Je ne ferai plus de projets, je vois bien que je rebute tout le monde.

LA MARQUISE, *s'arrêtant au milieu du Théâtre*

Ce que je lui entends dire-là me touche; il ne ſeroit pas généreux de le quitter dans cet état-là. *(elle revient.)* Non, Chevalier, vous ne me rebutez point: ne cédez point à votre douleur: tantôt vous partagiez mes chagrins; vous étiez ſenſible à la part que je prenois aux vôtres; pourquoi n'êtes-vous plus de même? C'eſt cela qui me rebuteroit, par exemple; car la véritable amitié veut qu'on faſſe quelque choſe pour elle; elle veut conſoler.

LE CHEVALIER.

Auſſi auroit-elle bien du pouvoir ſur moi, ſi je la trouvois ; perſonne au monde n'y ſeroit plus ſenſible ; j'ai le cœur fait pour elle : mais où eſt-elle ? Je m'imaginois l'avoir trouvée, me voilà détrompé ; & ce n'eſt pas ſans qu'il en coûte à mon cœur.

LA MARQUISE.

Peut-on de reproche plus injuſte que celui que vous me faites ? De quoi vous plaignez-vous ; voyons ? d'une choſe que vous avec rendu néceſſaire. Une étourdie vient vous propoſer ma main ; vous y avez de la répugnance, à la bonne heure ; ce n'eſt point-là ce qui me choque. Un homme qui a aimé Angélique peut trouver les autres femmes bien inférieures, elle a dû vous rendre les yeux très-difficiles ; & d'ailleurs tout ce qu'on appelle vanité là-deſſus, je n'en ſuis plus.

LE CHEVALIER.

Ah ! Madame, je regrette Angélique ; mais vous m'en auriez conſolé, ſi vous aviez voulu.

LA MARQUISE.

Je n'en ai point de preuve : car cette répugnance dont je ne me plains point, falloit-il la

marquer ouvertement ? Repréſentez-vous cette action-là de ſang-froid ; vous êtes galant-homme, jugez-vous ; où eſt l'amitié, dont vous parlez ? Car encore une fois, ce n'eſt pas de l'amour que je veux, vous le ſçavez bien ; mais l'amitié n'a-t-elle pas ſes ſentiments, ſes délicateſſes ? L'amour eſt bien tendre, Chevalier ; eh bien ! croyez qu'elle ménage avec encore plus de ſcrupule que lui, les intérêts de ceux qu'elle unit enſemble. Voilà le portrait que je m'en ſuis toujours fait, voilà comme je la ſens, & comme vous auriez dû la ſentir : il me ſemble que l'on n'en peut rien rabattre, & vous n'en connoiſſez pas les devoirs comme moi. Qu'il vienne quelqu'un me propoſer votre main, par exemple, & je vous apprendrai comme on répond là-deſſus.

LE CHEVALIER.

Oh ! je ſuis ſûr que vous y ſeriez plus embarraſſée que moi ; car enfin, vous n'accepteriez point la propoſition.

LA MARQUISE.

Nous n'y ſommes pas ; ce quelqu'un n'eſt pas venu, & ce n'eſt que pour vous dire combien je vous ménagerois : cependant vous vous plaignez.

LE CHEVALIER.

Eh morbleu ! Madame, vous m'avez parlé de répugnance, & je ne ſçaurois vous ſouffrir cette idée-là. Tenez, je trancherai tout-d'un-coup là-deſſus ; ſi je n'aimois pas Angélique, qu'il faut bien que j'oublie, vous n'auriez qu'une choſe à craindre avec moi, qui eſt que mon amitié ne devînt amour, & raiſonnablement il n'y auroit que cela à craindre non plus : c'eſt-là toute la répugnance que je me connois.

LA MARQUISE.

Ah ! pour cela, c'en ſeroit trop ; il ne faut pas, Chevalier, il ne faut pas.

LE CHEVALIER.

Mais ce ſeroit vous rendre juſtice. D'ailleurs, d'où peut venir le refus dont vous m'accuſez ; car enfin, étoit-il naturel ? C'eſt que le Comte vous aimoit ; c'eſt que vous le ſouffriez ; j'étois outré de voir cet amour venir traverſer un attachement qui devoit faire toute ma conſolation ; mon amitié n'eſt point compatible avec cela, ce n'eſt point une amitié faite comme les autres.

LA MARQUISE.

Eh bien ! voilà qui change tout ; je ne me

plains plus, je ſuis contente ; ce que vous me dites-là, je l'éprouve, je le ſens. C'eſt-là préciſément l'amitié que je demande, la voilà ; c'eſt la véritable, elle eſt délicate, elle eſt jalouſe, elle a droit de l'être. Mais que ne me parliez-vous ? Que n'êtes vous venu me dire : qu'eſt-ce que c'eſt que le Comte ? Que fait-il chez vous ? Je vous aurois tiré d'inquiétude ; & tout cela ne ſeroit point arrivé.

LE CHEVALIER.

Vous ne me verrez point faire d'inclination, à moi ; je n'y ſonge point avec vous.

LA MARQUISE.

Vraiment ! je vous le défends bien : ce ne ſont pas-là nos conditions ; je ſerois jalouſe auſſi, moi ; jalouſe comme nous l'entendons.

LE CHEVALIER.

Vous, Madame ?

LA MARQUISE.

Eſt-ce que je ne l'étois pas de cette façon-là tantôt ? Votre réponſe à Liſette n'avoit-elle pas dû me choquer.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez pourtant dit de cruelles choſes.

LA MARQUISE.

Eh ! à qui en dit-on, ſi ce n'eſt aux gens qu'on aime, & qui ſemblent n'y pas répondre ?

LE CHEVALIER.

Dois-je vous en croire ? Que vous me tranquilliſez, ma chere Marquiſe !

LA MARQUISE.

Ecoutez ; je n'avois pas moins beſoin de cette explication-là que vous.

LE CHEVALIER.

Que vous me charmez ! Que vous me donnez de joie ! (*il lui baiſe la main.*)

LA MARQUISE, *riant.*

On le prendroit pour mon Amant, de la maniere dont il me remercie.

LE CHEVALIER.

Ma foi ! je défie un Amant de vous aimer plus

que je fais; je n'aurois jamais cru que l'amitié allât ſi loin : cela eſt ſurprenant, l'amour eſt moins vif.

LA MARQUISE.

Et cependant il n'y a rien de trop.

LE CHEVALIER.

Non, il n'y a rien de trop; mais il me reſte une grâce à vous demander. Gardez-vous Hortenſius? Je crois qu'il eſt fâché de me voir ici, & je ſçais lire auſſi-bien que lui.

LA MARQUISE.

Eh bien ! Chevalier, il faut le renvoyer : voilà toute la façon qu'il y faut faire.

LE CHEVALIER.

Et le Comte, qu'en ferons-nous? Il m'inquiète un peu.

LA MARQUISE.

On le congédiera auſſi; je veux que vous ſoyez content, je veux vous mettre en repos. Donnez-

moi la main; je ſerois bien-aiſe de me promener dans le Jardin.

LE CHEVALIER.

Allons, Marquiſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HORTENSIUS, *ſeul.*

N'EST-CE pas une choſe étrange, qu'un homme comme moi n'ait point de fortune ? Poſſéder le Grec & le Latin, & ne pas poſſeder dix piſtoles ! O divin Homere ! ô Virgile ! & vous, gentil Anacréon ! vos doctes Interprètes ont de la peine à vivre ; bientôt je n'aurai plus d'aſyle ; j'ai vu la Marquiſe irritée contre le Chevalier : mais incontinent je l'ai vu diſcourir dans le Jardin avec lui de la maniere la plus bénévole. Quels ſoléciſmes de conduite ! Eſt-ce que l'amour m'expulſeroit d'ici ?

SCENE II.

HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LUBIN, *gaillardement.*

TIENS, Liſette; le voilà bien à propos pour lui faire nos adieux. (*en riant.*) Ah, ah, ah!

HORTENSIUS.

A qui en veut cet étourdi-là, avec ſon tranſport de joie?

LUBIN.

Allons, gai, camarade Docteur; comment va la Philoſophie?

HORTENSIUS.

Pourquoi me faites-vous cette queſtion-là?

LUBIN.

Ma foi! je n'en ſçais rien, ſi ce n'eſt pour entrer en converſation.

LISETTE.

Allons, allons; venons au fait.

LUBIN.

LUBIN.

Encore un petit mot; Docteur: n'avez-vous jamais couché dans la rue?

HORTENSIUS.

Que signifie ce discours?

LUBIN.

C'est que cette nuit vous en aurez le plaisir. Le vent de bise vous en dira deux mots.

LISETTE.

N'amusons point davantage Monsieur Hortensius. Tenez, Monsieur, voilà de l'or que Madame m'a chargé de vous donner; moyennant quoi, comme elle prend congé de vous, vous pouvez prendre congé d'elle. A mon égard, je salue votre érudition, & je suis votre très-humble servante. (*Elle lui fait la révérence.*)

LUBIN. (1)

Et moi votre serviteur.

HORTENSIUS.

Quoi! Madame me renvoie?

(1) *A la premiere Représentation.* Attendez, j'ai de mon côté une petite révérence à vous faire; & la voilà. (*Il lui fait la révérence.*) Si vous ne me la rendez pas, je vous la donne.

LISETTE.

Non pas, Monſieur; elle vous prie ſeulement de vous retirer.

LUBIN.

Et vous qui êtes honnête, vous ne refuſerez rien aux prieres de Madame.

HORTENSIUS.

Sçavez-vous la raiſon de cela, Mademoiſelle Liſette?

LISETTE.

Non: mais en gros je ſoupçonne que cela pourroit venir de ce que vous l'ennuyez.

LUBIN.

Et en détail, de ce que nous ſommes bien-aiſes de nous aimer en paix, en dépit de la Philoſophie que vous avez dans la tête.

LISETTE.

Tais-toi.

HORTENSIUS.

J'entends; c'eſt que Madame la Marquiſe & Monſieur le Chevalier ont de l'inclination l'un pour l'autre.

LISETTE.

Je n'en ſçais rien: ce ne ſont pas mes affaires.

LUBIN.

Eh bien! tout coup vaille: quand ce ſeroit de

l'inclination; quand ce seroient des passions, des soupirs, des flammes, & de la noce après, il n'y a rien de si gaillard: on a un cœur, on s'en sert; cela est naturel.

LISETTE, *à Lubin.*

Finis tes sottises. (*à Hortensius.*) Vous voilà averti, Monsieur; je crois que cela suffit.

LUBIN.

Adieu, touchez là, & partez ferme: il n'y aura point de mal à doubler le pas.

HORTENSIUS.

Dites à Madame que je me conformerai à ses ordres.

SCENE III.

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Enfin, le voilà congédié. C'est pourtant un amant que je perds.

LUBIN.

Un amant! Quoi! ce vieux radoteur t'aimoit?

LISETTE.

Sans doute ; il vouloit me faire des arguments.

LUBIN.

Hum !

LISETTE.

Des arguments, te dis-je ; mais je les ai fort bien repouſſés avec d'autres.

LUBIN.

Des arguments ! Voudrois-tu bien m'en pouſſer un, pour voir ce que c'eſt ?

LISETTE.

Il n'y a rien de ſi aiſé. Tiens, en voilà un : tu es un joli garçon, par exemple.

LUBIN.

Cela eſt vrai.

LISETTE.

J'aime tout ce qui eſt joli ; ainſi je t'aime : c'eſt-là ce que l'on appelle un argument.

LUBIN.

Pardi ! tu n'as que faire du Docteur pour cela : je t'en ferai auſſi-bien qu'un autre. Gageons un petit baiſer que je t'en donne une douzaine.

LISETTE.

Je gagerai quand nous ſerons mariés, parce que je ſerai bien-aiſe de perdre.

LUBIN.

Bon! quand nous ſerons mariés, j'aurai toujours gagné ſans faire de gageure.

LISETTE.

Paix, j'entends quelqu'un qui vient; je crois que c'eſt Monſieur le Comte. Madame m'a chargé d'un compliment pour lui, qui ne le réjouira pas.

SCENE IV.

LE COMTE, LISETTE, LUBIN.

LE COMTE, *d'un air ému.*

Bon jour, Liſette; je viens de rencontrer Hortenſius, qui m'a dit des choſes bien ſingulieres. La Marquiſe le renvoie, à ce qu'il dit, parce qu'elle aime le Chevalier, & qu'elle l'épouſe. Cela eſt-il vrai? Je vous prie de m'inſtruire....

LISETTE.

Mais, Monſieur le Comte, je ne crois pas

que cela ſoit, & je n'y vois pas encore d'apparence : Hortenſius lui déplaît, elle le congédie ; voilà tout ce que j'en puis dire.

LE COMTE, *à Lubin.*

Et toi, n'en ſçais-tu pas davantage ?

LUBIN.

Non, Monſieur le Comte ; je ne ſçais que mon amour pour Liſette : voilà toutes mes nouvelles.

LISETTE.

Madame la Marquiſe eſt ſi peu diſpoſée à ſe marier, qu'elle ne veut pas même voir d'amants ; elle m'a dit de vous prier de ne point vous obſtiner à l'aimer.

LE COMTE.

Non plus qu'à la voir, ſans doute ?

LISETTE.

Mais je crois que cela revient au même.

LUBIN.

Oui ; qui dit l'un, dit l'autre.

LE COMTE.

Que les femmes ſont inconcevables ! Le Chevalier eſt ici, apparemment ?

LISETTE.

Je crois qu'oui.

LUBIN.

Leurs ſentimens d'amitié ne permettent pas qu'ils ſe ſéparent.

LE COMTE.

Ah !.... Avertiſſez, je vous prie, le Chevalier que je voudrois lui dire un mot.

LISETTE.

J'y vais de ce pas, Monſieur le Comte.

(*Lubin ſort avec Liſette, en ſaluant le Comte.*)

SCENE V.

LE COMTE, *ſeul.*

QU'EST-CE que cela ſignifie? Eſt-ce de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre? Le Chevalier va venir; interrogeons ſon cœur pour en tirer la vérité. Je vais me ſervir d'un ſtratagême qui, tout commun qu'il eſt, ne laiſſe pas ſouvent que de réuſſir.

SCENE VI.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ON m'a dit que vous me demandiez; puis-je vous rendre quelque ſervice, Monſieur?

LE COMTE.

Oui; Chevalier; vous pouvez véritablement m'obliger.

LE CHEVALIER.

Parbleu! ſi je le puis, cela vaut fait.

LE COMTE.

Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la Marquiſe.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous-là? Je l'aime de tout mon cœur.

LE COMTE.

J'entends que vous n'aviez point d'amour pour elle.

LE CHEVALIER.

Ah! c'eſt une autre affaire, & je me ſuis expliqué là-deſſus.

LE COMTE.

Je le ſçais; mais êtes-vous dans les mêmes ſentiments? Ne s'agit-il point à préſent d'amour, abſolument?

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh, eh, eh: mais, en vérité, par où jugez-vous qu'il y en ait? Qu'eſt-ce que c'eſt que cette idée-là?

LE COMTE.

Moi, je n'en juge point; je vous le demande.

LE CHEVALIER.

Hum! vous avez pourtant la mine d'un homme qui le croit.

LE COMTE.

Eh bien! débarraſſez-vous de cela; dites-moi oui ou non.

LE CHEVALIER, *riant.*

Eh, eh, eh, Monſieur le Comte; un homme d'eſprit comme vous ne doit point faire de chicane ſur les mots; le oui & le non, qui ne ſe ſont point préſentés à moi, ne valent pas mieux que le langage que je vous tiens; c'eſt la même choſe, aſſurément: il y a entre la Marquiſe & moi une amitié & des ſentiments vraiment reſpectables. Etes-vous content? Cela eſt-il net? Voilà du François.

LE COMTE.

(*A part.*) Pas trop... On ne ſauroit mieux dire, & j'ai tort; mais il faut pardonner aux amants, ils ſe méfient de tout.

LE CHEVALIER.

Je ſçais ce qu'ils ſont par mon expérience. Revenons à vous & à vos amours; je m'intéreſſe beaucoup à ce qui vous regarde: mais n'allez pas encore empoiſonner ce que je vais vous dire; ouvrez-moi votre cœur. Eſt-ce que vous voulez continuer d'aimer la Marquiſe?

LE COMTE.

Toujours.

LE CHEVALIER.

Entre nous, il eſt étonnant que vous ne vous laſſiez point de ſon indifférence. Parbleu! il faut quelques ſentiments dans une femme. Vous hait-elle? on combat ſa haine: ne lui déplaiſez-vous pas? on eſpere. Mais une femme qui ne répond rien, comment ſe conduire avec elle? par où prendre ſon cœur? un cœur qui ne ſe remue ni pour ni contre; qui n'eſt ni ami, ni ennemi; qui n'eſt rien; qui eſt mort, le reſſuſcite-t-on? Je n'en crois rien: & c'eſt pourtant ce que vous voulez faire.

LE COMTE, *finement.*

Non, non, Chevalier; je vous parle confidemment, à mon tour. Je n'en ſuis pas tout à-fait réduit à une entrepriſe ſi chimérique; & le cœur de la Marquiſe n'eſt pas ſi mort que vous le penſez: m'entendez-vous? Vous êtes diſtrait.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez; je n'ai jamais eu plus d'attention.

LE COMTE.

Elle ſçavoit mon amour, je lui en parlois, elle écoutoit.

LE CHEVALIER.

Elle écoutoit!

LE COMTE.

Oui; je lui demandois du retour.

LE CHEVALIER.

C'eſt l'uſage; & à cela quelle réponſe?

LE COMTE.

On me diſoit de l'attendre.

LE CHEVALIER.

C'eſt qu'il étoit tout venu.

LE COMTE.

(*A part.*) Il l'aime... Cependant aujourd'hui elle ne veut pas me voir, j'attribue cela à ce que

j'avois été quelques jours ſans paroître, avant que vous arrivaſſiez. La Marquiſe eſt la femme de France la plus fiere.

LE CHEVALIER.

Ah! je la trouve paſſablement humiliée d'avoir cette fierté-là.

LE COMTE.

Je vous ai prié tantôt de me raccommoder avec elle, & je vous en prie encore.

LE CHEVALIER.

Eh! vous vous moquez; cette femme-là vous adore.

LE COMTE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Et moi qui ne m'en ſoucie gueres, je le dis pour vous.

LE COMTE.

Ce qui m'en plaît, c'eſt que vous le dites ſans jalouſie.

LE CHEVALIER.

Oh, parbleu! ſi cela vous plaît, vous êtes ſervi à ſouhait; car je vous dirai que j'en ſuis charmé, que je vous en félicite, & que je vous embraſſerois volontiers.

LE COMTE.

Embraſſez donc, mon cher.

LE CHEVALIER.

Ah! ce n'eſt pas la peine; il me ſuffit de m'en réjouir ſincerement; & je vais vous en donner des preuves qui ne ſeront point équivoques.

LE COMTE.

Je voudrois bien vous en donner de ma reconnoiſſance, moi: & ſi vous étiez d'humeur à accepter celle que j'imagine, ce ſeroit alors que je ſerois bien ſûr de vous. A l'égard de la Marquiſe....

LE CHEVALIER.

Comte, finiſſons. Vous autres amans, vous n'avez que votre amour & ſes intérêts dans la tête, & toutes ces folies-là n'amuſent point les autres. Parlons d'autre choſe: de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Dites-moi, mon cher, auriez-vous renoncé au mariage?

LE CHEVALIER.

Oh, parbleu! c'en eſt trop; faut-il que j'y renonce pour vous mettre en repos? Non, Monſieur; je vous demande grâce pour ma poſtérité,

s'il vous plaît. Je n'irai point sur vos brisées; mais qu'on me trouve un parti convenable, & demain je me marie; &, qui plus est, c'est que cette Marquise qui ne vous sort pas de l'esprit, tenez, je m'engage à la prier de la Fête.

LE COMTE.

Ma foi, Chevalier, vous me raviſſez; je sens bien que j'ai affaire au plus franc de tous les hommes; vos diſpoſitions me charment. Mon cher ami, continuons: vous connoiſſez ma sœur; que penſez-vous d'elle?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en penſe? .... Votre queſtion me fait reſſouvenir qu'il y a longtemps que je ne l'ai vue, & qu'il faut que vous me préſentiez à elle.

LE COMTE.

Vous m'avez dit cent fois qu'elle étoit digne d'être aimée du plus honnête-homme: on l'eſtime; vous connoiſſez ſon bien, vous lui plairez, j'en ſuis ſûr; & ſi vous ne voulez qu'un parti convenable, en voilà un.

LE CHEVALIER.

En voilà un.... vous avez raiſon.... oui.... votre idée eſt admirable. Elle eſt amie de la Marquiſe, n'eſt-ce pas?

LE COMTE.

Je crois qu'oui.

LE CHEVALIER.

Allons, cela eſt bon, & je veux que ce ſoit moi qui lui annonce la choſe. Je crois que c'eſt elle qui entre. Retirez-vous pour quelques moments dans ce cabinet; vous allez voir ce qu'un Rival de mon eſpece eſt capable de faire, & vous paroîtrez quand je vous appellerai. Partez; point de remerciement; un jaloux n'en mérite point.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

PARBLEU! Madame, je ſuis donc cet ami qui devoit vous tenir lieu de tout. Vous m'avez joué, femme que vous êtes; mais vous allez voir combien je m'en ſoucie.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

LE Comte, dit-on, étoit avec vous, Chevalier. Vous avez été bien long-temps enſemble; de quoi donc étoit-il queſtion?

LE CHEVALIER, *ſérieuſement.*

De pures viſions de ſa part, Marquiſe; mais des viſions qui m'ont chagrinée, parce qu'elles vous intéreſſent, & dont la premiere a d'abord été de me demander ſi je vous aimois.

LA MARQUISE.

Mais je crois que cela n'eſt pas douteux.

LE CHEVALIER.

Sans difficulté: mais prenez garde; il parloit d'amour, & non pas d'amitié.

LA MARQUISE.

Ah! il parloit d'amour! Il eſt bien curieux! A votre place, je n'aurois pas ſeulement voulu les diſtinguer; qu'il devine.

LE

LE CHEVALIER.

Non pas ; Marquiſe : il n'y avoit pas moyen de jouer là-deſſus ; car il vous enveloppoit dans ſes ſoupçons ; & vous faiſoit pour moi le cœur plus tendre que je ne mérite. Vous voyez bien que cela étoit ſérieux ; il falloit une réponſe déciſive : auſſi l'ai-je faite ; & l'ai bien aſſuré qu'il ſe trompoit, & qu'abſolument il ne s'agiſſoit point d'amour entre nous deux ; abſolument.

LA MARQUISE.

Mais croyez-vous l'avoir perſuadé ; & croyez-vous lui avoir dit cela d'un ton bien vrai, du ton d'un homme qui le ſent ?

LE CHEVALIER.

Oh ! ne craignez rien : je l'ai dit de l'air dont on dit la vérité. Comment donc ; je ſerois très-fâché ; à cauſe de vous ; que le commerce de notre amitié rendît vos ſentiments équivoques ! Mon attachement pour vous eſt trop délicat, pour profiter de l'honneur que cela me feroit : mais j'y ai mis bon ordre, & cela par une choſe tout-à-fait imprévue. Vous connoiſſez ſa ſœur ; elle eſt riche, très-aimable, & de vos amies, même.

LA MARQUISE.

Aſſez médiocrement.

LE CHEVALIER.

Dans la joie qu'il a eue de perdre ſes ſoupçons, le Comte me l'a propoſée; & comme il y a des inſtans & des réflexions qui nous déterminent tout-d'un-coup, ma foi, j'ai pris mon parti; nous ſommes d'accord, & je dois l'épouſer. Ce n'eſt pas là tout; c'eſt que je me ſuis encore chargé de vous parler en faveur du Comte; & je vous en parle du mieux qu'il m'eſt poſſible. Vous n'aurez pas le cœur inexorable, & je ne crois pas la propoſition fâcheuſe.

LA MARQUISE, *froidement.*

Non, Monſieur; je vous avoue que le Comte ne m'a jamais déplû.

LE CHEVALIER.

Ne vous a jamais déplû! C'eſt fort bien fait. Mais pourquoi donc m'avez-vous dit le contraire?

LA MARQUISE.

C'eſt que je voulois me le cacher à moi-même; & il l'ignore auſſi.

LE CHEVALIER.

Point du tout, Madame; car il vous écoute.

LA MARQUISE.

Lui?

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

J'Ai ſuivi les conſeils du Chevalier, Madame ! permettez que mes tranſports vous marquent la joie où je ſuis.

(*Il ſe jette aux genoux de la Marquiſe.*)

LA MARQUISE.

Levez-vous, Comte ; vous pouvez eſpérer.

LE COMTE.

Que je ſuis heureux ! & toi, Chevalier, que ne te dois-je pas ? Mais, Madame, achevez de me rendre le plus content de tous les hommes : Chevalier ; joignez vos prieres aux miennes.

LE CHEVALIER, *d'un air agité.*

Vous n'en avez pas beſoin, Monſieur : j'avois promis de parler pour vous, j'ai tenu parole. Je vous laiſſe enſemble ; je me retire. (*à part.*) Je me meurs.

LE COMTE.

J'irai te retrouver chez toi.

SCENE X.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

MADAME, il y a long-temps que mon cœur eſt à vous; conſentez à mon bonheur, que cette aventure-ci vous détermine; ſouvent il n'en faut pas davantage. J'ai ce ſoir affaire chez mon Notaire, je pourrois vous l'amener ici. Nous y ſouperions avec ma ſœur, qui doit venir vous voir; le Chevalier s'y trouveroit, vous verriez ce qu'il vous plairoit de faire. Des articles ſont bientôt paſſés, & ils n'engagent qu'autant qu'on veut: ne me refuſez pas, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ne ſçaurois vous répondre, je me ſens un peu indiſpoſée; laiſſez-moi me repoſer, je vous prie.

LE COMTE,

Je vais toujours prendre les meſures qui pourront vous engager à m'aſſurer vos bontés.

SCENE XI.

LA MARQUISE, *ſeule.*

AH! je ne ſçais où j'en ſuis; reſpirons. D'où vient que je ſoupire? Les larmes me coulent des yeux; je me ſens ſaiſie de la triſteſſe la plus profonde, & je ne ſçais pourquoi. Qu'ai-je affaire de l'amitié du Chevalier? L'ingrat qu'il eſt! il ſe marie: l'infidélité d'un amant ne me toucheroit point, celle d'un ami me déſeſpere. Le Comte m'aime; j'ai dit qu'il ne me déplaiſoit pas; mais où ai-je donc été chercher tout cela?

SCENE XII.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

MADAME, je vous avertis qu'on vient de renvoyer Madame la Comteſſe : mais elle a dit qu'elle repaſſeroit ſur le ſoir ; voulez-vous y être ?

LA MARQUISE.

Non ; jamais, Liſette : je ne ſçaurois.

LISETTE.

Etes-vous indiſpoſée, Madame ? Vous avez l'air bien abattue : qu'avez-vous donc ?

LA MARQUISE.

Hélas ! Liſette, on me perſécute ; on veut que je me marie.

LISETTE.

Vous marier ! A qui donc ?

LA MARQUISE.

Au plus haïſſable de tous les hommes ; à un homme que le hazard a deſtiné pour me faire du mal, & pour m'arracher, malgré moi, des diſ-

cours que j'ai tenus, ſans ſçavoir ce que je diſois.

LISETTE.

Mais il n'eſt venu que le Comte.

LA MARQUISE.

Hé! c'eſt lui-même.

LISETTE.

Et vous l'épouſez?

LA MARQUISE.

Je n'en ſçais rien; je te dis qu'il le prétend.

LISETTE.

Il le prétend! Mais qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette aventure-là? Elle ne reſſemble à rien.

LA MARQUISE.

Je ne ſçaurois te la mieux dire; c'eſt le Chevalier, c'eſt ce miſanthrope-là qui eſt cauſe de cela: il m'a fâché; le Comte en a profité, je ne ſçais comment: ils veulent ſouper ce ſoir ici; ils ont parlé de Notaire, d'articles; je les laiſſois dire; le Chevalier eſt ſorti: il ſe marie auſſi; le Comte lui donne ſa ſœur; car il ne manquoit qu'une ſœur, pour achever de me déplaire, à cet homme-là....

LISETTE.

Quand le Chevalier l'épouſeroit, que vous importe?

LA MARQUISE.

Veux-tu que je ſois la belle-ſœur d'un homme qui m'eſt devenu inſupportable ?

LISETTE.

Hé ! mort de ma vie ! ne la ſoyez pas ; renvoyez le Comte.

LA MARQUISE.

Hé ! ſur quel prétexte ? Car enfin, quoiqu'il me fâche, je n'ai pourtant rien à lui reprocher.

LISETTE.

Oh ! je m'y perds, Madame ; je n'y comprends plus rien.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus : je ne ſçais plus où j'en ſuis ; je ne ſçaurois me démêler, je me meurs ! Qu'eſt-ce que c'eſt donc que cet état-là ?

LISETTE.

Mais c'eſt, je crois, ce maudit Chevalier qui eſt cauſe de tout cela ; & pour moi je crois que cet homme-là vous aime.

LA MARQUISE.

Eh ! non, Liſette ; on voit bien que tu te trompes.

LISETTE.

Voulez-vous m'en croire, Madame ? ne le renvoyez plus.

LA MARQUISE.

Eh ! laiſſe-moi, Liſette : tu me perſécutes auſſi ! Ne me laiſſera-t-on jamais en repos ? En vérité, la ſituation où je me trouve eſt bien triſte !

LISETTE.

Votre ſituation ! je la regarde comme une Enigme.

SCENE XII.

LA MARQUISE, LISETTE, LUBIN.

LUBIN.

MADAME, Monſieur le Chevalier, qui eſt dans un état à faire compaſſion....

LA MARQUISE,

Que veut-il dire ? Demande-lui ce qu'il a, Liſette.

LUBIN.

Hélas ! je crois que ſon bon-ſens s'en va : tantôt il marche, tantôt il s'arrête ; il regarde le Ciel, comme s'il ne l'avoit jamais vu ; il dit un mot,

il en bredouille un autre, & il m'envoie ſavoir ſi vous voulez bien qu'il vous voie.

LA MARQUISE.

Ne me conſeilles-tu pas de le voir? Qui, n'eſt-ce pas?

LISETTE.

Oui, Madame; du ton dont vous me le demandez, je vous le conſeille.

LUBIN.

Il avoit d'abord fait un billet pour vous, qu'il m'a donné.

LA MARQUISE.

Voyons donc.

LUBIN.

Tout-à-l'heure, Madame. Quand j'ai eu ce billet, il a couru après moi :.... rends-moi le papier, ... je l'ai rendu; ... tiens, va le porter, ... je l'ai donc repris : ... rapporte le papier, ... je l'ai rapporté. Enſuite il a laiſſé tomber le billet en ſe promenant, & je l'ai ramaſſé ſans qu'il l'ait vu, afin de vous l'apporter comme à ſa bonne amie, pour voir ce qu'il a, & s'il y a quelque remede à ſa peine.

LA MARQUISE.

Montre donc.

LUBIN.

Le voici : & tenez, voilà l'écrivain qui arrive.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE.

LA MARQUISE, *à Lisette.*

SORS; il ſera peut-être bien-aiſe de n'avoir point de témoins, d'être ſeul.

SCENE XV.

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER *prend de longs détours.*

JE viens prendre congé de vous, & vous dire adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Vous, Monſieur le Chevalier? & où allez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Où j'allois, quand vous m'avez arrêté.

LA MARQUISE.

Mon deſſein n'étoit pas de vous arrêter pour ſi peu de temps.

LE CHEVALIER.

Ni le mien de vous quitter ſi-tôt, aſſurément.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me quittez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi je vous quitte? Eh ! Marquiſe, que vous importe de me perdre, dès que vous épouſez le Comte ?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier; vous verrez qu'il y a encore du mal-entendu dans cette querelle-là; ne précipitez rien, je ne veux point que vous partiez; j'aime mieux avoir tort.

LE CHEVALIER.

Non, Marquiſe, c'en eſt fait; il ne m'eſt plus poſſible de reſter : mon cœur ne ſeroit plus content du vôtre.

LA MARQUISE, *avec douleur.*

Je crois que vous vous trompez.

LE CHEVALIER.

Si vous ſçaviez combien je vous dis vrai ! com-

bien nos ſentiments ſont différents !...

LA MARQUISE.

Pourquoi différents ! Il faudroit donner un peu plus d'étendue à ce que vous dites-là, Chevalier; je ne vous entends pas bien.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt qu'un ſeul mot qui m'arrête.

LA MARQUISE, *avec un peu d'embarras.*

Je ne puis le deviner, ſi vous ne me le dites.

LE CHEVALIER.

Tantôt je m'étois expliqué dans un Billet que je vous avois écrit.

LA MARQUISE.

A propos de ce Billet, vous me faites reſſouvenir que l'on m'en a apporté un quand vous êtes venu.

LE CHEVALIER, *intrigué.*

Et de qui eſt-il, Madame?

LA MARQUISE.

Je vous le dirai.

(*Elle lit.*)

Je devois, Madame, regretter Angélique toute ma vie; cependant, le croiriez-vous? je pars auſſi pénétré d'amour pour vous, que je le fus jamais pour elle.

LE CHEVALIER.

Ce que vous liſez là, Madame, me regarde-t-il ?

LA MARQUISE.

Tenez, Chevalier; n'eſt-ce pas-là le mot qui vous arrête ?

LE CHEVALIER.

C'eſt mon Billet ! Ah ! Marquiſe, que voulez-vous que je devienne ?

LA MARQUISE.

Je rougis, Chevalier; c'eſt vous répondre.

LE CHEVALIER, *lui baiſant la main.*

Mon amour pour vous durera autant que ma vie.

LA MARQUISE.

Je ne vous le pardonne qu'à cette condition-là.

SCENE XVI.

LE MARQUISE, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE.

Que vois-je, Monſieur le Chevalier? Voilà de grands tranſports!

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, Monſieur le Comte. Quand vous me diſiez que j'aimois Madame, vous connoiſſiez mieux mon cœur que moi; mais j'étois dans la bonne-foi, & je ſuis ſûr de vous paroître excuſable.

LE COMTE.

Et vous, Madame?

LA MARQUISE.

Je ne croyois par l'amitié ſi dangereuſe.

LE COMTE.

Ah, Ciel!

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

MADAME, il y a là-bas un Notaire que le Comte a amené.

LE CHEVALIER.

Le retiendrons-nous, Madame?

LA MARQUISE.

Faites; je ne me mêle plus de rien.

LISETTE, *au Chevalier.*

Ah! je commence à comprendre: le Comte s'en va, le Notaire reſte, & vous vous mariez.

LUBIN.

Et nous auſſi; & il faudra que votre contrat faſſe la fondation du nôtre. N'eſt-ce pas Liſette? Allons de la joie.

Fin du troiſieme & dernier Acte.

LA

LA RÉUNION DES AMOURS, COMEDIE-HEROÏQUE EN UN ACTE, EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 9 Novembre 1731.

ACTEURS.

L'AMOUR

CUPIDON.

MERCURE.

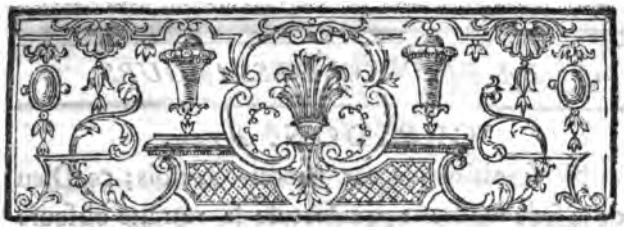
PLUTUS.

APOLLON.

LA VERITÉ.

MINERVE.

LA VERTU.



LA RÉUNION DES AMOURS, COMEDIE-HEROÏQUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *qui entre d'un côté;* CUPIDON, *qui entre de l'autre.*

CUPIDON, *à part.*

QUE vois-je? Qui est-ce qui a l'audace de porter comme moi un carquois & des flèches?

L'AMOUR, *à part.*

N'est-ce pas-là Cupidon, cet usurpateur de mon Empire?

CUPIDON, *à part.*

Ne ſeroit-ce pas cet Amour Gaulois; ce Dieu de la fade tendreſſe, qui ſort de la retraite obſcure où ma victoire l'a condamné?

L'AMOUR, *à part.*

Qu'il eſt laid! qu'il a l'air débauché!

CUPIDON, *à part.*

Vit-on jamais de figure plus ſotte? Sçachons un peu ce que vient faire ici cette ridicule antiquaille. Approchons. (*à l'Amour.*) Soyez le bien-venu, mon ancien; le Dieu des ſoupirs timides & des tendres langueurs: je vous ſalue.

L'AMOUR.

Saluez.

CUPIDON.

Le compliment eſt ſec; mais je vous le pardonne. Un Proſcrit n'eſt pas de bonne humeur.

L'AMOUR.

Un Proſcrit! Vous ne devez ma retraite qu'à l'indignation qui m'a ſaiſi, quand j'ai vu que les hommes étoient capables de vous ſouffrir.

CUPIDON.

Malepeſte, que cela eſt beau! C'eſt-à-dire, que vous n'avez fui que parce que vous étiez glorieux; & vous êtes un Héros fuyard.

L'AMOUR.

Je n'ai rien à vous répondre. Allez, nous ne ſommes pas faits pour diſcourir enſemble.

CUPIDON.

Ne vous fâchez point, mon Confrere. Dans le fond je vous plains. Vous me dites des injures; mais votre état me déſarme. Tenez, je ſuis le meilleur garçon du monde. Contez-moi vos chagrins. Que venez-vous faire ici? Eſt-ce que vous vous ennuyez dans votre ſolitude? Eh bien! il y a remede à tout. Voulez-vous de l'emploi? Je vous donnerai votre petite proviſion de flèches; car celles que vous avez là dans votre carquois ne valent plus rien... Voyez-vous ce dard-là? voilà ce qu'il faut. Cela entre dans le cœur, cela le pénetre, cela le brûle, cela l'embrâſe: il crie, il s'agite, il demande du ſecours, il ne ſçauroit attendre.

L'AMOUR.

Quelle mépriſable eſpece de feux!

CUPIDON.

Ils ont pourtant décrié les vôtres. Entre vous & moi, de votre temps les Amants n'étoient que des benêts; ils ne ſçavoient que languir, que faire des hélas! & conter leurs peines aux échos d'alen-

tour. Oh, parbleu! ce n'eſt plus de même. J'ai ſupprimé les échos, moi. Je bleſſe. Ahi! Vîte au remede. On va droit à la cauſe du mal. Allons, dit-on, je vous aime: voyez ce que vous pouvez faire pour moi, car le temps eſt cher; il faut expédier les hommes. Mes ſujets ne diſent point: je me meurs! il n'y a rien de ſi vivant qu'eux. Langueurs, timidité, doux martyre, il n'en eſt plus queſtion: fadeur, platitude du temps paſſé, que tout cela. Vous ne faiſiez que des ſots, que des imbécilles; moi, je ne fais que des gens de courage. Je ne les endors pas, je les éveille: ils ſont ſi vifs, qu'ils n'ont pas le loiſir d'être tendres; leurs regards ſont des deſirs; au-lieu de ſoupirer, ils attaquent: ils ne demandent point d'amour; ils le ſuppoſent. Ils ne diſent point: faites-moi grâce; ils la prennent. Ils ont du reſpect: mais ils le perdent; & voilà ce qu'il faut. En un mot, je n'ai point d'eſclaves, je n'ai que des ſoldats. Allons, déterminez-vous: j'ai beſoin de Commis; voulez-vous être le mien? Sur le champ je vous donne de l'emploi.

L'AMOUR.

Ne rougiſſez-vous point du récit que vous venez de faire? Quel oubli de la Vertu!

CUPIDON.

Eh bien! Quoi! la Vertu! que voulez-vous dire? elle a ſa charge, & moi la mienne; elle eſt faite pour régir l'Univers, & moi pour l'entretenir. Déterminez-vous, vous dis je: mais je ne vous prends qu'à condition que vous quitterez je ne ſçais quel air de dupe, que vous avez ſur la phyſionomie; je ne veux point de cela. Allons, mon Lieutenant, alerte; un peu de mutinerie dans les yeux: les vôtres prêchent la réſiſtance. Eſt-ce-là la contenance d'un vainqueur? Avec un Amour auſſi poltron que vous, il faudroit qu'un Tendron fît tous les frais de la défaite. Eh! éviteriez-vous... (*Il tire une de ſes flèches.*) Je ſuis d'avis de vous égaier le cœur d'une de mes flèches, pour vous ôter cet air timide & langoureux. Garre! que je vous rende auſſi fou que moi.

L'AMOUR, *tirant auſſi une de ſes flèches.*

Et moi, ſi vous tirez, je vous rendrai ſage.

CUPIDON.

Non pas, s'il vous plaît; j'y perdrois, & vous y gagneriez.

L'AMOUR.

Allez, petit libertin que vous êtes, votre audace ne m'offenſe point, & votre Empire touche

peut-être à ſa fin. Jupiter aujourd'hui fait aſſembler tous les Dieux; il veut que chacun d'eux faſſe un don au Fils d'un grand Roi qu'il aime. Je ſuis invité à l'aſſemblée. Tremblez des ſuites que peut avoir cette aventure.

SCENE II.

CUPIDON, *ſeul.*

COMMENT donc! il dit vrai. Tous les Dieux ont reçu ordre de ſe rendre ici: il n'y a que moi qu'on n'a point averti; & j'ai cru que ce n'étoit qu'un oubli de la part de Mercure. Le voici qui vient; voyons ce que cela ſignifie.

SCENE III.

CUPIDON, MERCURE, PLUTUS.

MERCURE.

AH! vous voilà, ſeigneur Cupidon. Je ſuis votre ſerviteur.

PLUTUS.

Bon jour, mon ami.

CUPIDON.

Bon jour, Plutus. Seigneur Mercure, il y a aujourd'hui Aſſemblée générale; & c'eſt vous qui avez averti tous les Dieux, de la part de Jupiter, de ſe trouver ici.

MERCURE.

Il eſt vrai.

CUPIDON.

Pourquoi donc n'ai-je rien ſçu de cela, moi? Eſt-ce que je ne ſuis pas une Divinité aſſez conſidérable?

MERCURE.

Eh! où vouliez-vous que je vous priſſe? Vous

êtes un coureur qu'on ne ſçauroit attraper.

CUPIDON.

Vous biaiſez, Mercure. Parlez-moi franchement: étois-je ſur votre liſte?

MERCURE.

Ma foi! non. J'avois ordre exprès de vous oublier tout net.

CUPIDON.

Moi! Et de qui l'aviez-vous reçu?

MERCURE.

De Minerve, à qui Jupiter a donné la direction de l'aſſemblée.

PLUTUS.

Oh! de Minerve, la Déeſſe de la Sageſſe? Ce n'eſt pas-là un grand malheur. Tu ſçais bien qu'elle ne nous aime pas; mais elle a beau faire, nous avons un peu plus de crédit qu'elle: nous rendons les gens heureux, nous, morbleu! & elle ne les rend que raiſonnables; auſſi n'a-t-elle pas la preſſe.

CUPIDON.

Apparemment que c'eſt elle qui vous a chargé du ſoin d'aller chercher le Dieu de la Tendreſſe, lui dont on ne ſe reſſouvenoit plus?

MERCURE.

Vous l'avez dit; & ma commiſſion portoit même de lui faire de grands compliments.

CUPIDON, *riant.*

La belle Ambaſſade !

PLUTUS.

Va, va, mon ami, laiſſe-le venir, ce Dieu de Tendreſſe; quand on le rétabliroit, il ne feroit pas grande beſogne. On n'eſt plus dans le goût de l'amoureux martyre ; on ne l'a retenu que dans les chanſons. Le métier de cruelle eſt tombé; ne t'embarraſſe pas de ton rival : je ne veux que de l'or pour le battre, moi.

CUPIDON.

Je le crois. Mais je ſuis piqué. Il me prend envie de vider mon Carquois ſur tous les cœurs de l'Olympe.

MERCURE.

Point d'étourderie. Jupiter eſt le maître : on pourroit bien vous caſſer ; car on n'eſt pas trop content de vous.

CUPIDON.

Eh ! de quoi peut-on ſe plaindre, je vous prie?

MERCURE.

Oh ! de tant de choſes ! par exemple, il n'y a plus de tranquillité dans le mariage ; vous ne ſçauriez laiſſer la tête des maris en repos ; vous

mettez toujours après leurs femmes quelque Chaſſeur qui les attrape.

CUPIDON.

Et moi, je vous dis que mes Chaſſeurs ne pourſuivent que ce qui ſe préſente.

PLUTUS.

C'eſt-à-dire, que les femmes ſont bien-aiſes d'être courues ?

CUPIDON.

Voilà ce que c'eſt. La plupart ſont des coquettes qui en demeurent là, ou bien qui ne ſe retirent que pour agacer ; qui n'oublient rien pour exciter l'envie du Chaſſeur ; qui lui diſent : mirez-moi. On les mire, on les bleſſe, & elles ſe rendent. Eſt-ce ma faute ? Parbleu ! non ; la coquetterie les a déja bien étourdies, avant qu'on les tire.

MERCURE.

Vous direz ce qu'il vous plaira. Ce n'eſt point à moi à vous donner des leçons ; mais prenez-y garde : ce ſont les hommes, ce ſont les femmes qui crient ; qui diſent que c'eſt vous qui paſſez les contrats de la moitié des mariages. Après cela, ce ſont des vieillards que vous donnez à expédier à de jeunes épouſes qui ne les prennent vivants, que pour les avoir morts ; & qui, au détriment

des héritiers, ont tout le profit des funérailles. Ce ſont de vieilles femmes dont vous videz le coffre pour l'achat d'un mari fainéant, qu'on ne ſçauroit ni troquer, ni revendre. Ce ſont des malices qui ne finiſſent point; ſans compter votre libertinage: car Bacchus, dit-on, vous fait faire tout ce qu'il veut. Plutus, avec ſon or, diſpoſe de votre carquois; pourvu qu'il vous donne, toute votre artillerie eſt à ſon ſervice, & cela n'eſt pas joli: ainſi tenez-vous en repos, & changez de conduite.

CUPIDON.

Puiſque vous m'exhortez à changer, vous avez donc envie de vous retirer, Seigneur Mercure?

MERCURE.

Laiſſons là cette mauvaiſe plaiſanterie.

PLUTUS.

Quant à moi, je n'ai que faire d'être dans les caquets. Tout ce que je prends de lui, je l'achete: je marchande, nous convenons, & je paye; voilà toute la fineſſe que j'y ſçache.

CUPIDON.

Celui-là eſt comique! ſe plaindre de ce que j'aime la bonne chere & l'aiſance, moi qui ſuis l'Amour! A quoi donc voulez-vous que je m'oc-

cupe ? A des Traités de Morale ? Oubliez-vous que c'eſt moi qui mets tout en mouvement, que c'eſt moi qui donne la vie ; qu'il faut dans ma charge un fonds inépuiſable de bonne humeur, & que je dois être à moi ſeul plus ſémillant, plus vivant que tous les Dieux enſemble ?

MERCURE.

Ce ſont vos affaires ; mais je penſe que voici Apollon qui vient à nous.

PLUTUS.

Adieu donc, je m'en vais. Le Dieu du Beſ-eſprit & moi ne nous amuſons pas extrêmement enſemble. Juſqu'au revoir, Cupidon.

CUPIDON.

Adieu, adieu ; je vous rejoindrai.

SCENE IV.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

QU'AVEZ-VOUS, Seigneur Apollon? Vous avez l'air ſombre.

APOLLON.

Le retour du Dieu de la Tendreſſe me fâche. Je n'aime pas les diſpoſitions où je vois que Minerve eſt pour lui. Je vous apprends qu'elle va bientôt l'amener ici, Cupidon.

CUPIDON.

Et que veut-elle en faire?

APOLLON.

Vous entendre raiſonner tous les deux ſur la nature de vos feux, pour juger lequel de vos dons on doit préférer dans cette occaſion-ci: & c'eſt de quoi, même, je ſuis chargé de vous informer.

CUPIDON.

Tant mieux, morbleu ! tant mieux ; cela me divertira. Allez, il n'y a rien à craindre ; mon Confrere ne plaide pas mieux qu'il bleſſe.

MERCURE.

Croyez-moi ; allez pourtant vous préparer pendant quelques moments.

CUPIDON.

C'eſt, parbleu ! bien dit ; je vais me recueillir chez Bacchus ; il y a du vin de Champagne qui eſt d'une éloquence admirable : j'y trouverai mon Plaidoyer tout fait. Adieu, mes Amis ; tenez-moi des lauriers tout prêts.

SCENE V.

MERCURE, APOLLON.

APOLLON.

IL a beau dire ; le vent du bureau n'eſt pas pour lui, & je me défie du ſuccès.

MERCURE.

Eh bien ! que vous importe à vous ? Quand ſon

ſon rival reviendroit à la mode, vous n'en inſpirerez pas moins ceux qui chanteront leurs Maîtreſſes?

APOLON.

Eh, morbleu! cela eſt bien différent; les chanſons ne ſeront pas ſi jolies. On ne chantera plus que des ſentiments. Cela eſt bien plat.

MERCURE.

Bien plat! que voulez-vous donc qu'on chante?

APOLLON.

Ce que je veux? Eſt-ce qu'il faut un commentaire à Mercure? Une careſſe, une vivacité, un tranſport, quelque petite action.

MERCURE.

Ah! vous avez raiſon; je n'y ſongeois pas: cela fait un ſujet bien plus piquant, plus animé.

APOLLON.

Sans comparaiſon; & un ſujet bien plus à la portée d'être ſenti. Tout le monde eſt au fait d'une action.

MERCURE.

Oui, tout le monde geſticule.

APOLLON.

Et tout le monde ne ſent pas. Il y a des cœurs matériels qui n'entendent un ſentiment, que lorſ-

qu'il eſt mis ſur un canevas bien intelligible.

MERCURE

On ne leur explique l'âme qu'à la faveur du corps.

APOLLON.

Vous y êtes; & il faut avouer que la Poëſie galante a bien plus de priſe en pareil cas. Aujourd'hui quand j'inſpire un couplet de chanſon, ou quelques autres vers, j'ai mes coudées franches; je ſuis à mon aiſe. C'eſt Philis qu'on attaque; qui combat, qui ſe défend mal; c'eſt un beau bras qu'on ſaiſit; c'eſt une main qu'on adore, & qu'on baiſe: c'eſt Philis qui ſe fâche; on ſe jette à ſes genoux; elle s'attendrit, elle s'appaiſe; un ſoupir lui échappe... ah! Sylvandre... Ah! Philis... Levez-vous, je le veux... Quoi! cruelle, mes tranſports... Finiſſez; je ne puis; laiſſez-moi... Des regards, des ardeurs, des douceurs; cela eſt charmant. Sentez-vous la gaieté, la commodité de ces objets-là? J'inſpire là-deſſus en me jouant; auſſi n'a-t-on jamais vu tant de Poëtes.

MERCURE.

Et dont la Poëſie ne vous coûte rien. Ce ſont les Philis qui en font tous les frais.

APOLLON.

Sans doute: au-lieu que, ſi la tendreſſe alloit

être à la mode, adieu les bras, adieu les mains; les Philis n'auroient plus de tout cela.

MERCURE.

Elles n'en seroient que plus aimables; &, sans doute, plus estimées. Mais laissez-moi recevoir la Vérité qui arrive.

SCENE VI.

MERCURE, APOLLON, LA VÉRITÉ.

MERCURE.

IL est tems de venir, Déesse; l'Assemblée va se tenir bientôt.

LA VÉRITÉ.

J'arrive. Je me suis seulement amusée un instant à parler à Minerve, sur le choix qu'elle a fait de certains Dieux, pour la cérémonie dont il est question.

APOLLON.

Peut-on vous demander de qui vous parliez, Déesse?

LA VÉRITÉ.

De qui? De vous.

APOLLON.

Cela eſt net. Et qu'en diſiez-vous donc?

LA VÉRITÉ.

Je diſois... Mais vous êtes bien hardi d'interroger la Vérité. Vous y tenez-vous?

APOLLON.

Je ne crains rien. Pourſuivez.

MERCURE.

Courage.

APOLLON.

Que diſiez-vous de moi?

LA VÉRITÉ.

Du bien & du mal; beaucoup plus de mal que de bien. Continuez de m'interroger. Il ne vous en coûtera pas plus de ſçavoir le reſte.

APOLLON.

Eh! quel mal y a-t-il à dire du Dieu qui peut faire le don de l'éloquence & de l'amour des Beaux-Arts?

LA VÉRITÉ.

Oh! vos dons ſont excellents: j'en diſois du bien; mais vous ne leur reſſemblez pas.

APOLLON.

Pourquoi?

LA VÉRITÉ.

C'eſt que vous flattez, que vous mentez, & que vous êtes un corrupteur des âmes humaines.

APOLLON.

Doucement, s'il vous plait : comme vous y allez!

LA VÉRITÉ.

En un mot, un vrai Charlatan.

APOLLON.

Arrêtez; car je me fâcherois.

MERCURE.

Laiſſez-la achever; ce qu'elle dit eſt amuſant.

APOLLON.

Il ne m'amuſe point du tout, moi. Qu'eſt-ce que cela ſignifie? En quoi donc mérité-je tous ces noms-là?

LA VÉRITÉ.

Vous rougiſſez; mais ce n'eſt pas de vos vices, ce n'eſt que du reproche que je vous en fais.

MERCURE, *à Apollon.*

N'admirez-vous pas ſon diſcernement?

APOLLON.

Déeſſe, vous me pouſſez à bout.

LA VÉRITÉ.

Je vous définis. Vengez-vous, en vous corrigeant.

APOLLON.

Eh! de quoi me corriger?

LA VÉRITÉ.

Du métier vénal & mercénaire que vous faites. Tenez, de toutes les Eaux de votre Hypocrène, de votre Parnaſſe, & de votre Bel Eſprit, je n'en donnerois pas un fétu; non plus que de vos neuf Muſes, qu'on appelle les chaſtes Sœurs, & qui ne ſont que neuf vieilles friponnes, que vous n'employez qu'à faire du mal. Si vous êtes le Dieu de l'Éloquence, de la Poëſie, du Bel-Eſprit, ſoutenez donc ces grands attributs avec quelque dignité. Car enfin, n'eſt-ce pas vous qui dictez tous les éloges flatteurs qui ſe débitent? Vous êtes ſi accoutumé à mentir que, lorſque vous louez la Vertu, vous n'avez plus d'eſprit; vous ne ſçavez plus où vous en êtes.

MERCURE.

Elle n'a pas tout le tort. J'ai remarqué que la fiction vous réuſſit mieux que le reſte.

LA VÉRITÉ.

Je vous dis qu'il n'y a rien de ſi plat que lui, quand il ne ment pas. On eſt toujours mal loué de lui, dès qu'on mérite de l'être. Mais dans le fabuleux, oh! il triomphe. Il vous fait un monceau de toutes les vertus, & puis vous les jette à la tête. Tiens, prends, enivre-toi d'impertinences & de chimeres.

APOLLON.

Mais enfin....

LA VÉRITÉ.

Mais enfin, tant qu'il vous plaira. Vos Epîtres Dédicatoires, par exemple?

MERCURE.

Oh! faites-lui grâce là-deſſus. On ne les lit point.

LA VÉRITÉ.

Dans le grand nombre, il y en a quelques-unes que j'approuve. Quand j'ouvre un Livre, & que je vois le nom d'une vertueuſe Perſonne à la tête, je m'en réjouis: mais j'en ouvre un autre, il s'adreſſe à une perſonne admirable; j'en ouvre cent, j'en ouvre mille, tout eſt dédié à des prodiges de vertu & de mérite. Et où ſe tiennent donc tous ces prodiges? Où ſont-ils? Comment ſe fait-il que

les perſonnes vraiment louables ſoient ſi rares, & que les Épîtres Dédicatoires ſoient ſi communes ? Il me les faut pourtant en nombre égal, ou bien vous n'êtes pas un Dieu d'honneur. En un mot, il y a mille Épîtres où vous vous écriez : « Que votre modeſtie ſe raſſûre, Monſeigneur ». Il me faut donc mille Monſeigneurs modeſtes. Oh ! de bonne-foi, me les fournirez-vous ? Concluez.

APOLLON.

Mais, Mercure, approuvez-vous tout ce qu'elle me dit-là ?

MERCURE.

Moi ? je ne vous trouve pas ſi coupable qu'elle le croit. On ne ſent point qu'on eſt menteur, quand on a l'habitude de l'être.

APOLLON.

La réponſe eſt conſolante.

LA VÉRITÉ.

En un mot, vous maſquez tout : & ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que ceux que vous traveſtiſſez prennent le maſque que vous leur donnez pour leur viſage. Je connois une très-laide femme, que vous avez appellée charmante Iris. La folle n'en veut rien rabattre. Son miroir n'y gagne rien ; elle n'y voit plus qu'Iris. C'eſt ſur ce pied-là qu'elle

ſe montre; & la charmante Iris eſt une guenon qui vous feroit peur, Je vous pardonnerois tout cela, cependant; ſi vos flatteries n'attaquoient pas juſqu'aux Princes: mais pour cet article-là, je le trouve affreux.

MERCURE.

Malepeſte! c'eſt l'article de tout le monde.

APOLLON.

Quoi! dire la vérité aux Princes!

LA VÉRITÉ.

Le plus grand des Mortels, c'eſt le Prince qui l'aime, & qui la cherche. Je mets preſque à côté de lui le Sujet vertueux qui ôſe la lui dire. Et le plus heureux de tous les peuples, eſt celui chez qui ce Prince & ce Sujet ſe rencontrent enſemble.

APOLLON.

Je l'avoue, il me ſemble que vous avez raiſon.

LA VÉRITÉ.

Au reſte, Apollon, tout ce que je vous dis-là ne ſignifie pas que je vous craigne. Vous ſçavez aujourd'hui de quel Prince il eſt queſtion. Faites tout ce qu'il vous plaira; la Sageſſe & moi nous remplirons ſon âme d'un ſi grand amour pour les vertus, que vos flatteurs ſeront réduits à parler

de lui comme j'en parlerai moi-même. Adieu.

APOLLON.

C'en eſt fait; je me rends, Déeſſe, & je me raccommode avec vous : allons, je vous conſacre mes veilles. Vous fournirez les actions au Prince, & je me charge du ſoin de les célébrer.

SCENE VII.

MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

SEIGNEUR Apollon, je vous félicite de vos louables diſpoſitions. Ce que c'eſt que les gens d'eſprit! Tôt ou tard ils deviennent honnêtes-gens.

APOLLON.

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas déſeſpérer de vous, Seigneur Mercure.

SCENE VIII.

CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

CUPIDON.

GARRE, garre, Meſſieurs! voici Minerve qui ſe rend ici avec mon rival.

MERCURE.

Eh bien! nous ne ſerons pas de trop; je ſerai bien-aiſe d'être préſent.

APOLLON.

Vous n'auriez pas mal fait de me communiquer ce que vous avez à dire. J'aurois pu vous fournir quelque choſe de bon; mais vous ne conſultez perſonne.

CUPIDON.

Mons de la Poëſie, vous me manquez de reſpect.

APOLLON.

Pourquoi donc?

CUPIDON.

Vous croyez avoir autant d'eſprit que moi, je penſe ?

MERCURE *rit.*

Hé, hé, hé, hé.

APOLLON.

Je ſçais pourtant perſuader la raiſon même.

CUPIDON.

Et moi, je la fais taire. Taiſez-vous auſſi.

SCENE IX.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MINERVE.

Vous ſçavez, Cupidon, de quel emploi Jupiter m'a chargée. Peut-être vous plaindrez-vous du ſecret que je vous ai fait de notre Aſſemblée ; mais je croyois vos feux trop vifs. Quoi qu'il en ſoit, nous ne voulons point que le Prince ait une âme inſenſible. L'un de vous deux doit avoir quelque droit ſur ſon cœur : mais ſa raiſon doit primer ſur tout ; & vous êtes accuſé de ne la ménager gueres.

CUPIDON.

Oui-dà, je l'étourdis quelquefois. Il y a des moments difficiles à paſſer avec moi; mais cela ne dure pas.

APOLLON.

Quand on aime, il faut bien qu'il y paroiſſe.

MERCURE.

Tenez, dans la théorie, le Dieu de la Tendreſſe l'emporte; mais j'aime mieux ſa pratique, à lui.

MINERVE.

Meſſieurs, ne ſoyez que ſpectateurs.

MERCURE.

Je ne dis plus mot.

APOLLON.

Pour moi, ſerviteur au ſilence. Je ſors.

MINERVE.

Vous me faites plaiſir.

SCENE X.

MINERVE, L'AMOUR, CUPIDON, MERCURE.

MINERVE.

ALLONS, Cupidon; je vous écouterai, malgré les défauts qu'on vous reproche.

CUPIDON.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt que mes défauts? Où cela va-t-il? On dit que je ſuis un peu libertin; mais on n'a jamais dit que j'étois un bénêt.

L'AMOUR.

Et de qui l'a-t-on dit?

CUPIDON.

A votre place, je ne ferois point cette queſtion-là.

MINERVE.

Il ne s'agit point de cela. Terminons. Je ne ſuis venue ici que pour vous écouter. Voyons.

(*A l'Amour.*)

Vous êtes l'ancien, vous; parlez le premier.

L'AMOUR *touſſe & crache.*

Sage Minerve, vous devant qui je m'eſtime heureux de réclamer mes droits...

CUPIDON.

Je défends les coups d'encenſoir.

MINERVE.

Retranchez l'encens.

L'AMOUR.

Je croirois manquer de reſpect, & faire outrage à vos lumieres, ſi je vous ſoupçonnois capable d'héſiter entre lui & moi.

CUPIDON.

La Cour remarquera qu'il la flatte.

MINERVE, *à Cupidon.*

Laiſſez-le donc dire.

CUPIDON.

Je ne parle pas. Je ne fais qu'apoſtiller ſon exorde.

L'AMOUR.

Ah! c'en eſt trop. Votre audace m'irrite, & me fait ſortir de la modération que je voulois garder. Qui êtes-vous, pour ôſer me diſputer quelque choſe? Vous, qui n'avez pour attribut que le vice, digne héritage d'une origine auſſi impure

que la vôtre ! Divinité ſcandaleuſe, dont le culte eſt un crime ; à qui la ſeule corruption des hommes a dreſſé des autels ! Vous, à qui les devoirs les plus ſacrés ſervent de victimes ! Vous, qu'on ne peut honorer qu'en immolant la vertu ! Funeſte auteur des plus honteuſes flétriſſures des hommes ; qui, pour récompenſe à ceux qui vous ſuivent, ne leur laiſſez que le déshonneur, le repentir & la miſere en partage ! Oſez-vous vous comparer à moi, au Dieu de la plus noble, de la plus eſtimable, de la plus tendre des paſſions ; & j'ôſe dire de la plus féconde en Héros ?

CUPIDON.

Bon, des Héros ! nous voilà bien riches ! Eſt-ce que vous croyez que la terre ne ſe paſſera pas bien de ces Meſſieurs-là ? Allez, ils ſont plus curieux à voir que néceſſaires ; leur gloire a trop d'attirail. Si l'on rabattoit tous les frais qu'il en coûte pour les avoir, on verroit qu'on les achete plus qu'ils ne valent. On eſt bien dupe de les admirer, puiſqu'on en paye la façon. Il faut que les hommes vivent un peu bourgeoiſement les uns avec les autres, pour être en repos. Vos Héros ſortent du niveau, & ne ſont que du tintamarre. Pourſuivez.

MINERVE.

MINERVE.

Laiſſons-là les Héros. Il eſt beau de l'être ; mais la raiſon n'admire que les Sages.

CUPIDON.

Oh ! de ceux-là, il n'en a jamais fait ; ni moi non plus.

L'AMOUR.

De grâce, écoutez-moi, Déeſſe. Qu'eſt-ce que c'étoit autrefois que l'envie de plaire ? je vous en atteſte vous-même. Qu'eſt-ce que c'étoit que l'amour ? je l'appellois tout-à-l'heure une paſſion. C'étoit une vertu, Déeſſe ; c'étoit du moins, l'origine de toutes les vertus enſemble. La Nature me préſentoit des hommes groſſiers, je les poliſſois ; des féroces, je les humaniſois ; des fainéants, dont je reſſuſcitois les talents enfouis dans l'oiſiveté & dans la pareſſe. Avec moi, le méchant rougiſſoit de l'être. L'eſpoir de plaire, l'impoſſibilité d'y arriver autrement que par la vertu, forçoient ſon âme à devenir eſtimable. De mon temps, la Pudeur étoit la plus eſtimable des Grâces.

CUPIDON.

Eh bien ! il ne faut pas faire tant de bruit ; c'eſt encore de même. Je n'en connois point de ſi piquante, moi, que la Pudeur. Je l'adore, & mes

ſujets auſſi. Ils la trouvent ſi charmante, qu'ils la pourſuivent par-tout où ils la trouvent. Mais je m'appelle l'Amour; mon métier n'eſt pas d'avoir ſoin d'elle. Il y a le Reſpect, la Sageſſe, l'Honneur, qui ſont commis à ſa garde; voilà ſes Officiers: c'eſt à eux à la défendre du danger qu'elle court; & ce danger, c'eſt moi. Je ſuis fait pour être ou ſon vainqueur, ou ſon vaincu. Nous ne ſçaurions vivre autrement enſemble; & ſauve qui peut. Quand je la bats, elle me le pardonne; quand elle me bat, je ne l'en eſtime pas moins, & elle ne m'en haît pas davantage. Chaque choſe a ſon contraire; je ſuis le ſien. C'eſt ſur la bataille des contraires que tout roule dans la Nature. Vous ne ſçavez pas cela, vous; vous n'êtes point Philoſophe.

L'AMOUR.

Jugez-nous, Déeſſe, ſur ce qu'il vient d'avouer lui-même. N'eſt-il pas condamnable? Quelle différence des amants de mon tems aux ſiens! Que de décence dans les ſentiments des miens! Que de dignité dans les tranſports mêmes!

CUPIDON.

De la dignité dans l'amour! de la décence pour la durée du Monde! Voilà des agréments d'une grande reſſource! Il ne ſçait plus ce qu'il

dit. Minerve, toute la Nature eſt interreſſée à ce que vous renvoyiez ce vieux garçon-là. Il va l'appauvrir à un point, qu'il n'y aura plus que des déſerts. Vivra-t-elle de ſoupirs? Il n'a que cela vaillant. Autant en emporte le vent; & rien ne reſte que des Romans de douze Tomes: encore, à la fin, n'y aura-t-il perſonne pour les lire. Prenez garde à ce que vous allez faire.

L'AMOUR.

Juſte ciel! faut-il?...

CUPIDON.

Bon! des apoſtrophes au ciel! Voilà encore de ſon jargon. Eh morbleu! qu'il s'en aille. Tenez, mon ami, je veux bien encore vous parler raiſon. Vous me reprochez ma naiſſance, parce qu'elle n'eſt pas méthodique, & qu'il y manque une petite formalité, n'eſt-ce pas? Eh bien! mon enfant, c'eſt en quoi elle eſt excellente, admirable; & vous n'y entendez rien.

MERCURE.

Ceci eſt nouveau.

CUPIDON.

Doucement. La Nature avoit beſoin d'un Amour, n'eſt-il pas vrai? Comment falloit-il qu'il fût, à votre avis? Un conteur de fades ſornettes?

Un trembleur qui a toujours peur d'offenſer, qui n'eût fait dire aux femmes que, ma gloire ! & aux hommes que, vos divins appas ! Non, cela ne valoit rien. C'étoit un eſpiégle tel que moi qu'il falloit à la Nature ; un étourdi, ſans ſouci, plus vif que délicat ; qui mît toute ſa nobleſſe à tout prendre, & à ne rien laiſſer. Et cet enfant-là, je vous prie, y avoit-il rien de plus ſage que de lui donner pour pere & pour mere des parents joyeux, qui le fiſſent naître ſans cérémonie dans le ſein de la joie ? Il ne falloit que le ſens-commun pour ſentir cela. Mais, dites-vous ; vous êtes le Dieu du Vice ? Cela n'eſt pas vrai ; je donne de l'amour, voilà tout : le reſte vient du cœur des hommes. Les uns y perdent, les autres y gagnent ; je ne m'en embarraſſe pas. J'allume le feu ; c'eſt à la raiſon à le conduire : & je m'en tiens à mon métier de diſtributeur de flammes au profit de l'Univers. En voilà aſſez ; croyez-moi, retirez-vous. C'eſt l'avis de Minerve.

MINERVE.

Je ſuſpends encore mon jugement entre vous deux. Voici la Vertu qui entre ; je ne prononcerai que lorſqu'elle m'aura donné ſon avis.

SCENE XI.

LA VERTU, les Acteurs précédents.

MINERVE.

VENEZ, Déeſſe; nous avons beſoin de vous ici. Vous ſçavez les motifs de notre aſſemblée. Il s'agit à préſent de ſçavoir lequel de ces deux Amours nous devons retenir pour nos deſſeins. Je viens d'entendre leurs raiſons; mais je ne déciderai la choſe, qu'après que vous l'aurez examinée vous-même. Que chacun deux vous faſſe ſa déclaration. Vous me direz après, laquelle vous aura paru du caractere le plus eſtimable; & je jugerai par-là lequel de leurs dons peut entraîner le moins d'inconvénients dans l'âme du Prince. Adieu, je vous laiſſe, & vous me ferez votre rapport.

SCENE XII.

L'AMOUR, MERCURE, CUPIDON, LA VERTU.

MERCURE.

L'EXPÉDIENT eſt très-bon.

CUPIDON.

Dites-moi, Déeſſe, ne vaudroit-il pas mieux que nous vous tiraſſions chacun un petit coup de dard? Vous jugeriez mieux de ce que nous valons par nos coups.

LA VERTU.

Cela ſeroit inutile. Je ſuis invulnérable; & d'ailleurs, je veux vous écouter de ſang-froid, ſans le ſecours d'aucune impreſſion étrangere.

MERCURE.

C'eſt bien dit; point de prévention.

L'AMOUR.

Il eſt bien humiliant pour moi de me voir tant de fois réduit à lutter contre lui.

CUPIDON.

Mon ancien recule ici? Ses flammes héroïques

ont peur de mon feu bourgeois. C'eſt le brodequin qui épouvante le cothurne.

L'AMOUR.

Je pourrois avoir peur, ſi nous avions pour Juge une âme commune; mais avec la Vertu je n'ai rien à craindre.

CUPIDON.

Il fait toujours des exordes. Il a pillé celui-ci dans Cléopâtre.

LA VERTU.

Q'importe? Allons, je vous entends.

MERCURE.

Le pas eſt réglé entre vous. C'eſt à l'Amour à commencer.

CUPIDON.

Sans doute. Il eſt la Tragédie, lui. Moi, je ne ſuis que la petite Piece. Qu'il vous glace d'abord, je vous réchaufferai après.

(*Mercure & la Vérité ſourient.*)

L'AMOUR.

Quoi! met-il déjà les rieurs de ſon coté?

LA VERTU.

Laiſſez-le dire. Commencez; je vous écoute.

MERCURE.

Motus.

L'AMOUR *s'écarte, & fait la révérence en approchant la Vertu.*

Permettez-moi, Madame, de vous demander un moment d'entretien. Juſques ici mon reſpect a réduit mes ſentiments à ſe taire.

CUPIDON, *bâille.*

Ha, ha, ha!

L'AMOUR.

Ne m'interrompez donc pas.

CUPIDON.

Je vous demande pardon; mais je ſuis l'Amour: le reſpect m'a toujours fait bâiller. N'y prenez pas garde.

MERCURE.

Ce début me paroît froid.

LA VERTU, *à l'Amour.*

Recommencez.

L'AMOUR.

Je vous diſois, Madame, que mon reſpect a réduit mes ſentiments à ſe taire. Ils n'ont oſé ſe produire que dans mes timides regards; mais il n'eſt plus temps de feindre, ni de vous dérober votre victime. Je ſçais tout ce que je riſque à vous déclarer ma flamme. Vos rigueurs vont punir mon audace. Vous allez accabler un téméraire;

mais, Madame, au milieu du courroux qui va vous ſaiſir, ſouvenez-vous, du moins, que ma témérité n'a jamais paſſé juſqu'à l'eſpérance; & que ma reſpectueuſe ardeur...

CUPIDON.

Encore du reſpect! voilà mes vapeurs qui me reprennent.

MERCURE.

Et les voilà qui me gagnent auſſi, moi.

L'AMOUR.

Déeſſe, rendez-moi juſtice. Vous ſentez bien qu'on m'arrête au milieu d'une période aſſez touchante, & qui avoit quelque dignité.

LA VERTU.

Voilà qui eſt bien; votre langage eſt décent. Il n'étourdit point la raiſon. On a le temps de ſe reconnoître; & j'en rendrai bon compte.

MERCURE.

Cela fait une belle piece d'éloquence: on diroit d'une harangue.

CUPIDON.

Oui-dà: cette flamme, avec les rigueurs de Madame; la témérité qu'on accable à cauſe de cette audace qui met en courroux, en dépit de l'eſpérance qu'on n'a point; avec cette victime qui

vient brocher sur le tout : cela est très-beau, très-touchant, assurément.

L'AMOUR, *à Cupidon.*

Ce n'est pas votre sentiment qu'on demande. Voulez-vous que je continue, Déesse ?

LA VERTU.

Ce n'est pas la peine : en voilà assez. Je vois bien ce que vous sçavez faire. A vous, Cupidon.

MERCURE.

Voyons.

CUPIDON.

Non, Déesse adorable, ne m'exposez point à vous dire que je vous aime. Vous regardez ceci comme une feinte ; mais vous êtes trop aimable, & mon cœur pourroit bien s'y méprendre. Je vous dis la vérité ; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me touchez. Je me connois en charmes : ni sur la terre, ni dans les cieux, je ne vois rien qui ne le cede aux vôtres. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me jetter à vos genoux ! Quelles délices pour moi d'aimer la Vertu, si je pouvois être aimé d'elle ! Eh ! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? Que veut dire ce penchant qui me porte à vous, s'il n'annonce pas que vous y serez sensible ? Je sens que tout mon cœur vous est dû ;

n'avez-vous pas quelque répugnance à me refuſer le vôtre? Aimable Vertu me fuirez-vous toujours? Regardez-moi! Vous ne me connoiſſez pas; c'eſt l'Amour à vos genoux qui vous parle. Eſſayez de le voir: il eſt ſoumis; il ne veut que vous fléchir. Je vous aime; je vous le dis, vous m'entendez; mais vos yeux ne me raſſûrent pas. Un regard acheveroit mon bonheur! Ah, quel plaiſir! vous me l'accordez. Chere main que j'idolâtre, recevez mes tranſports. Voici le plus heureux inſtant qui me ſoit échu en partage.

LA VERTU, *ſoupirant.*

Ah! finiſſez, Cupidon; je vous défends de parler davantage.

L'AMOUR.

Quoi! la Vertu ſe laiſſe baiſer la main?

LA VERTU.

Il va ſi vîte, que je ne la lui ai pas vu prendre.

MERCURE.

Ce fripon-là m'a attendri auſſi.

CUPIDON.

Déeſſe, pour m'expliquer comme lui, vous

plaît-il d'écouter encore deux ou trois petites périodes de conſéquence ?

LA VERTU.

Quoi ! voulez-vous continuer ? Adieu.

CUPIDON.

Mais vous vous en-allez, & ne décidez rien.

LA VERTU.

Je me ſauve, & vais faire mon rapport à Minerve.

L'AMOUR.

Adieu, Mercure ; je vous quitte, & je vais la ſuivre.

CUPIDON, *riant.*

Allez, allez lui ſervir d'antidote.

SCENE XIII.

MERCURE, CUPIDON.

CUPIDON, *riant.*

HA, ha, ha, ha. La Vertu ſe laiſſoit apprivoiſer. Je la tenois déjà par la main, toute Vertu qu'elle eſt. Et ſi elle me donnoit encore un quart-d'heure d'audience, je vous la garantirois mal nommée.

MERCURE.

Oui ; mais la Vertu eſt ſage, & vous fuit.

CUPIDON.

La belle reſſource !

MERCURE.

Il n'y en a point d'autre avec un fripon comme vous.

CUPIDON.

Qu'eſt-ce donc, Seigneur Mercure ? vous me donnez des épithètes ! Vous vous familiariſez, petit commenſal !

MERCURE.

Quoi ! vous vous fâchez ?

CUPIDON.

Oh ! que non. Nous ne pouvons nous paſſer l'un de l'autre. Mais qu'en dites - vous ? Le Dieu de la Tendreſſe n'a pas beaucoup brillé, ce me ſemble ?

MERCURE.

Vous êtes un étourdi. Vous ne l'avez que trop battu ; & je crains que vous n'ayez paru que trop fort. Comment donc ! vous égratignez, en jouant, juſqu'à la Vertu même ! Oh ! on ne vous choiſira pas pour la cérémonie préſente. Vous êtes trop remuant. Vous mettriez la Ville & la Cour ſur un joli ton. J'entends quelqu'un. Je ſuis ſûr que c'eſt Minerve qui vient vous donner votre congé. C'eſt elle-même.

SCENE DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS DE LA PIECE.

MINERVE.

CUPIDON, la Vertu décidoit contre vous; & moi-même j'allois être de ſon ſentiment, ſi Jupiter n'avoit pas jugé à propos de vous réunir, en vous corrigeant, pour former le cœur du Prince. Avec votre confrere, l'âme eſt trop tendre, il eſt vrai : mais avec vous, elle eſt trop libertine. Il fait ſouvent des cœurs ridicules ; vous n'en faites que de mépriſables. Il égare l'eſprit : mais vous ruinez les mœurs. Il n'a que des défauts; vous n'avez que des vices. Uniſſez-vous tous deux : rendez-le plus vif & plus paſſionné, & qu'il vous rende plus tendre & plus raiſonnable; & vous ſerez ſans reproche. Au reſte, ce n'eſt pas un conſeil que je vous donne ; c'eſt un ordre de Jupiter que je vous annonce.

CUPIDON, *embraſſant l'Amour.*

Allons, mon camarade, je le veux bien. Embraſſons-nous. Je vous apprendrai à n'être plus ſi ſot ; & vous m'apprendrez à être plus ſage.

F I N.

LES SERMENTS INDISCRETS,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN PROSE.

ACTEURS.

LUCILE, Fille de Monſieur Orgon.

PHÉNICE, Sœur de Lucile.

DAMIS, Fils de Monſieur Ergaſte, Amant de Lucile.

M. ERGASTE, Pere de Damis.

M. ORGON, Pere de Lucile & de Phénice.

LISETTE, Suivante de Lucile.

FRONTIN, Valet de Damis.

UN DOMESTIQUE.

La Scene eſt à une Maiſon de Campagne.

LES

SERMENTS INDISCRETS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LUCILE *eſt aſſiſe à une table, & plie une Lettre ; un Laquais eſt devant elle, à qui elle dit :*

LUCILE.

QU'ON aille dire à Liſette qu'elle vienne.

(Le Laquais part.)

(Elle ſe leve.)

Damis ſeroit un étrange homme, ſi cette Lettre-ci ne rompt pas le projet qu'on fait de nous marier.

(Liſette entre.)

SCENE II.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

AH! te voilà, Liſette; approche: je viens d'apprendre que Damis eſt arrivé hier de Paris, qu'il eſt actuellement chez ſon Pere; & voici une Lettre qu'il faut que tu lui rendes, en vertu de laquelle j'eſpere que je ne l'épouſerai point.

LISETTE.

Quoi! cette idée-là vous dure encore? Non; Madame, je ne ferai point votre meſſage. Damis eſt l'époux qu'on vous deſtine; vous y avez conſenti, tout le monde eſt d'accord: entre une Epouſe & vous, il n'y a plus qu'une ſyllabe de différence, & je ne rendrai point votre Lettre: vous avez promis de vous marier.

remarque que les hommes ne ſont bons qu'en qualité d'amants. C'eſt la plus jolie choſe du monde que leur cœur, quand l'eſpérance les tient en haleine; ſoumis, reſpectueux & galants, pour le peu que vous ſoyez aimable avec eux, votre amour-propre eſt enchanté; il eſt ſervi délicieuſement; on le raſſaſie de plaiſirs: folie, fierté, dédain, caprices, impertinences, tout nous réuſſit, tout eſt raiſon, tout eſt loi: on regne, on tyranniſe, & nos idolâtres ſont toujours à genoux. Mais les épouſez-vous; la Déeſſe s'humaniſe-t-elle: leur idolâtrie finit où nos bontés commencent. Dès qu'ils ſont heureux, les ingrats ne méritent plus de l'être.

LISETTE.

Les voilà.

LUCILE.

Oh! pour moi, j'y mettrai bon ordre; & le perſonnage de Déeſſe ne m'ennuiera pas, Meſſieurs, je vous aſſûre. Comment donc! Toute jeune & toute aimable que je ſuis, je n'en aurois pas pour ſix mois aux yeux d'un mari, & mon viſage ſerois mis au rebut! De dix-huit ans qu'il a, il ſauteroit tout d'un coup à cinquante! Non pas, s'il vous plaît; ce ſeroit un meur-

tre ; il ne vieillira qu'avec le tems, & n'enlaidira qu'à force de durer : je veux qu'il n'appartienne qu'à moi ; que perſonne n'ait à voir ce que j'en ferai ; qu'il ne relève que de moi ſeule. Si j'étois mariée, ce ne ſeroit plus mon viſage ; il ſeroit à mon mari, qui le laiſſeroit-là, à qui il ne plairoit pas, & qui lui défendroit de plaire à d'autres : j'aimerois autant n'en point avoir. Non, non, Liſette ; je n'ai point envie d'être coquette : mais il y a des moments où le cœur vous en dit, & où l'on eſt bien-aiſe d'avoir les yeux libres. Ainſi plus de diſcuſſion ; va porter ma Lettre à Damis, & ſe range qui voudra ſous le joug du mariage.

LISETTE.

Ah ! Madame, que vous me charmez ! Que vous êtes une Déeſſe raiſonnable ! Allons, je ne vous dis plus mot ; ne vous mariez point ; ma Divinité ſubalterne vous approuve, & fera de même. Mais de cette Lettre que je vais porter, en eſpérez-vous beaucoup ?

LUCILE.

Je marque mes diſpoſitions à Damis ; je le prie de les ſervir ; je lui indique les moyens qu'il faut prendre pour diſſuader ſon pere &

le mien de nous marier : & ſi Damis eſt auſſi galant-homme qu'on le dit, je compte l'affaire rompue.

SCENE III.

LUCILE, LISETTE, FRONTIN.

(*Un Valet de la maiſon entre.*)

LE VALET.

MADAME, voici un Domeſtique qui demande à vous parler.

LUCILE.

Qu'il vienne.

FRONTIN, *entre.*

Madame, cette fille-ci eſt-elle diſcrette ?

LISETTE.

Tenez ! cet animal, qui débute par me dire une injure !

FRONTIN.

J'ai l'honneur d'appartenir à M. Damis, qui me charge d'avoir celui de vous faire la révérence.

LISETTE.

Vous avez eu le tems d'en faire quatre ; allons, finiſſez.

LUCILE.

Laiſſe-le achever. De quoi s'agit-il ?

FRONTIN.

Ne la gênez point, Madame ; je ne l'écoute pas.

LUCILE.

Voyons ; que me veut ton Maître ?

FRONTIN.

Il vous demande, Madame, un moment d'entretien avant que de paroître ici tantôt avec ſon pere ; & j'ôſe vous aſſurer que cet entretien eſt néceſſaire.

LUCILE, *à part, à Liſette.*

Me conſeilles-tu de le voir, Liſette ?

LISETTE.

Attendez, Madame, que j'interroge un peu ce harangueur. Dites-nous, Monſieur le Perſonnage, vous qui jugez cet entretien ſi important, vous en ſçavez donc le ſujet ?

FRONTIN.

Mon Maître ne me cache rien de ce qu'il penſe.

LISETTE.

Hum ! à voir le confident, je n'ai pas grande opinion des penſées. Venez-çà pourtant ; de quoi eſt-il queſtion ?

FRONTIN.

D'une réponſe que j'attends.

LISETTE.

Veux-tu parler ?

FRONTIN.

Je ſuis homme, & je me taîs ; je vous défie d'en faire autant.

LUCILE.

Laiſſe-le, puiſqu'il ne veut rien dire. Va, ton Maître n'a qu'à venir.

FRONTIN.

Il eſt à vous ſur le champ, Madame ; il m'attend dans une des allées du bois.

LISETTE.

Allons, parts.

FRONTIN.

Ma mie, vous ne m'arrêterez pas.

SCENE IV.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

QUE ne m'avez-vous dit de lui donner votre Lettre ? Elle vous eût dispensée de voir son Maître.

LUCILE.

Je n'ai point dessein de le voir non-plus : mais il faut sçavoir ce qu'il me veut, & voici mon idée. Damis va venir, & tu n'as qu'à l'attendre, pendant que je vais me retirer dans ce cabinet, d'où j'entendrai tout. Dis-lui qu'en y faisant réflexion, j'ai cru que dans cette occasion-ci je ne devois point me montrer, & que je le prie de s'ouvrir à toi sur ce qu'il a à me dire ; & s'il refuse de parler, en marquant quelque empressement pour me voir, finis la conversation, en lui donnant ma Lettre.

LISETTE.

J'entends quelqu'un ; cachez-vous, Madame.

SCENE V.

LISETTE, DAMIS.

LISETTE.

C'EST Damis.... Vraiment, qu'il eſt bien fait ! Allons, le Diable nous amene-là une tentation bien conditionnée..... C'eſt ſans doute, ma Maitreſſe que vous cherchez, Monſieur ?

DAMIS.

C'eſt elle-même; & l'on m'avoit dit que je la trouverois ici.

LISETTE.

Il eſt vrai, Monſieur; mais elle a cru devoir ſe retirer, & m'a chargée de vous prier, de ſa part, de me confier ce que vous voulez lui dire.

DAMIS.

Eh ! pourquoi m'évite-t-elle ? Eſt-ce que le mariage dont il s'agit ne lui plaît pas ?

LISETTE.

Mais, Monſieur, il eſt bien hardi de ſe marier ſi vîte.

éternelle du parti qu'il me procure ; & qu'enfin, dans trois ou quatre jours, ils vont, ſon ami, ſa famille & lui, m'attendre à leurs maiſons de campagne, qui ſont voiſines ; où je ne manquerai pas de me rendre, à mon retour de Paris.

LISETTE.

Eh ! bien ?

DAMIS.

Moi, qui ne ſçaurois rien refuſer à un pere ſi tendre, j'arrive, & me voici.

LISETTE.

Pour épouſer ?

DAMIS.

Ma foi, non, s'il eſt poſſible.

(Ici Lucile ſort à moitié du cabinet.)

LISETTE.

Quoi ! tout de bon ?

DAMIS.

Je parle très-ſérieuſement ; & comme on dit que Lucile eſt d'un eſprit raiſonnable, & que je lui dois être fort indifférent, j'avois deſſein de lui ouvrir mon cœur, afin de me retirer de cette aventure-ci.

LISETTE,

LISETTE, *riant.*

Eh ! quel motif avez-vous pour cela ? eſt-ce que vous aimez ailleurs ?

DAMIS.

N'y a-t-il que ce motif-là qui ſoit bon ? Je crois en avoir d'auſſi ſenſés ; c'eſt qu'en vérité je ne ſuis pas d'un âge à me lier d'un engagement auſſi ſérieux ; c'eſt qu'il me fait peur, que je ſens qu'il borneroit ma fortune, & que j'aime à vivre ſans gêne, avec une liberté dont je ſçais tout le prix, & qui m'eſt plus néceſſaire qu'à un autre, de l'humeur dont je ſuis.

LISETTE.

Il n'y a pas le petit mot à dire à cela.

DAMIS.

Dans le mariage, pour bien vivre enſemble, il faut que la volonté d'un mari s'accorde avec celle de la femme, & cela eſt difficile ; car de ces deux volontés-là, il y en a toujours une qui va de travers, & c'eſt aſſez la maniere d'aller des volontés d'une femme, à ce que j'entends dire. Je demande pardon à votre ſexe de ce que je dis-là : il peut y avoir des exceptions ; mais elles ſont rares, & je n'ai point de bonheur.

(*Lucile regarde toujours.*)

LISETTE.

Que vous êtes aimable d'avoir ſi mauvaiſe opinion de votre eſprit !

DAMIS.

Mais vous riez ; eſt-ce que mes diſpoſitions vous conviennent ?

LISETTE.

Je vous dis que vous êtes un homme admirable.

DAMIS.

Sérieuſement ?

LISETTE.

Un homme ſans prix.

DAMIS.

Ma foi ! vous me charmez.

(*Lucile continue de regarder.*)

LISETTE.

Vous nous rachetez ; nous vous diſpenſons même de la bonté que vous avez de ſuppoſer quelques exceptions favorables parmi nous.

DAMIS.

Oh ! je n'en ſuis pas la dupe ; je n'y crois pas moi-même.

LISETTE.

Que le ciel vous le rende ; mais peut-on ſe

fier à ce que vous dites-là ; cela eſt il ſans retour ? Je vous avertis que ma Maitreſſe eſt aimable.

DAMIS.

Et moi je vous avertis que je ne m'en ſoucie guères : je ſuis à l'épreuve ; je ne crois pas votre Maitreſſe plus redoutable que tout ce j'ai vu, ſans lui faire tort ; & je ſuis ſûr que ſes yeux feront d'auſſi bonne compoſition que ceux des autres.

(*Lucile regarde.*)

LISETTE.

Morbleu ! n'allez pas nous manquer de parole.

DAMIS.

Si je n'avois pas peur d'être ridicule, je vous recommanderois, pour vous piquer, de ne m'en pas manquer vous-même.

LISETTE.

Tenez ; votre départ ſera, de toutes vos grâces, celle qui nous touchera le plus : êtes-vous content ?

DAMIS.

Vous me rendez juſtice. De mon côté, je défie vos appas, & je vous réponds de mon cœur.

SCENE VI.

LUCILE, *ſortant promptement du cabinet* ; DAMIS, LISETTE.

LUCILE.

ET moi du mien, Monſieur : je vous le promets; car je puis hardiment me montrer, après ce que vous venez de dire. Allons, Monſieur, le plus fort eſt fait : nous n'avons à nous craindre ni l'un ni l'autre ; vous ne vous ſouciez point de moi ; je ne me ſoucie point de vous : car je m'explique ſur le même ton, & nous voilà fort à notre aiſe. Ainſi convenons de nos faits : mettez-moi l'eſprit en repos ; comment nous y prendrons-nous ? J'ai une ſœur qui peut plaire ; affectez plus de goût pour elle que pour moi : peut-être cela vous ſera-t-il plus aiſé, & vous continuerez toujours. Ce moyen-là vous convient-il ? Vaut-il mieux nous plaindre d'un éloignement réciproque ? Ce ſera comme vous voudrez ; vous ſçavez mon ſecret ; vous êtes un honnête-homme ; expédions.

LISETTE.

Nous ne barguignons pas, comme vous voyez ; nous allons rondement : faites-vous de même ?

LUCILE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cette ſaillie-là qui me compromet ?... faites-vous de même ?... Voulez-vous divertir Monſieur à mes dépens ?

DAMIS.

Je trouve ſa queſtion raiſonnable, Madame.

LUCILE.

Et moi, Monſieur, je la déclare impertinente : mais c'eſt une étourdie qui parle.

DAMIS.

Votre apparition me déconcerte, je l'avoue ; je me ſuis expliqué d'une maniere ſi libre, en parlant de perſonnes aimables, & ſur-tout de vous, Madame !

LUCILE.

De moi, Monſieur ? Vous m'étonnez ; je ne ſçache pas que vous ayez rien à vous reprocher. Quoi donc ! ſeroit-ce d'avoir promis que je ne vous paroîtrois pas redoutable ? Eh ! tant mieux ; c'eſt m'avoir fait votre cour que cela. Comment donc ! eſt-ce que vous croyez ma vanité attaquée ? Non, Monſieur ; elle ne l'eſt point : ſuppoſé que

j'en aie, que vous me trouviez redoutable ou non, qu'eſt-ce que cela dit ? Le goût d'un homme ſeul ne décide rien là-deſſus : & de quelque façon qu'il ſe trouve, on n'en vaut ni plus ni moins ; les agréments n'y perdent ni n'y gagnent ; cela ne ſignifie rien. Ainſi, Monſieur, point d'excuſe. Au reſte, pourtant, ſi vous en voulez faire, ſi votre politeſſe a quelque remords qui la gêne, qu'à cela ne tienne ; vous êtes bien le maître.

DAMIS.

Je ne doute pas, Madame, que tout ce que je pourrois vous dire ne vous ſoit indifférent : mais n'importe, j'ai mal parlé, & je me condamne très-ſérieuſement.

LUCILE, *riant.*

Eh bien ! ſoit : allons, Monſieur ; vous vous condamnez, j'y conſens. Votre prétendue future vaut mieux que tout ce que vous avez vu juſqu'ici ; il n'y a point de comparaiſon ; je l'emporte : n'eſt-il pas vrai que cela va là ? car je me ferai ſans façon, moi, tous les compliments qu'il vous plaira : ce n'eſt pas la peine de me les plaindre ; ils ne ſont pas rares, & l'on en donne à qui en veut.

DAMIS.

Il ne s'agit pas de compliments, Madame ; vous

êtes bien au-deſſus de cela; & il ſeroit difficile de vous en faire.

LUCILE.

Celui-là eſt très-fin, par exemple, & vous aviez raiſon de ne le vouloir pas perdre: mais reſtons-en là, je vous prie; car à la fin, tant de politeſſes me ſuppoſeroient un amour-propre ridicule; & ce ſeroit une étrange choſe qu'il fallût me demander pardon de ce qu'on ne m'aime point. En vérité, l'idée ſeroit comique; ce ſeroit en m'aimant qu'on m'embarraſſeroit: mais, grâce au Ciel, il n'en eſt rien. Heureuſement mes yeux ſe trouvent pacifiques; ils applaudiſſent à votre indifférence; ils ſe le promettoient. C'eſt une obligation que je vous ai, & la ſeule de votre part qui pouvoit m'épargner une ingratitude: vous m'entendez? vous avez eu quelque peur des diſpoſitions que je pouvois avoir; mais ſoyez tranquille: je me ſauve, Monſieur; je vous échappe: j'ai vu le péril, & il n'y paroît pas.

DAMIS.

Ah! Madame, oubliez un diſcours que je n'ai tenu tantôt qu'en plaiſantant. Je ſuis de tous les hommes celui à qui il eſt le moins permis d'être vain; & vous de toutes les Dames celle avec qui

il ſeroit le plus impoſſible de l'être. Vous êtes d'une figure qui ne permet ce ſentiment-là à perſonne; & ſi je l'avois, je ſerois trop mépriſable.

LISETTE.

Ma foi! ſi vous le prenez ſur ce ton-là, tous deux vous ne tenez rien: je n'aime point ce verbiage-là; ces yeux pacifiques, ces apoſtrophes galantes à la figure de Madame, & puis des vanités, des excuſes: où cela va-t-il? Ce n'eſt pas là votre chemin; prenez garde que le diable ne vous écarte. Tenez, vous ne voulez point vous épouſer; abrégeons, & tout-à-l'heure entre mes mains, cimentez vos réſolutions d'une nouvelle promeſſe de ne vous appartenir jamais. Allons, Madame, commencez pour le bon exemple, & pour l'honneur de votre ſexe.

LUCILE.

La belle idée qui vous vient-là! le bel expédient, que je commence! comme ſi tout ne dépendoit pas de Monſieur, & que ce ne fût pas à lui à garantir ma réſolution par la ſienne. Eſt-ce que, s'il vouloit m'épouſer, il n'en viendroit pas à bout par le moyen de mon pere, à qui il faudroit obéir? C'eſt donc ſa réſolution qui importe, & non pas la mienne que je ferois en pure perte.

LISETTE.

Elle a raiſon, Monſieur; c'eſt votre parole qui regle tout; parlez.

DAMIS.

Moi, commencer! cela ne me ſiéroit point, ce ſeroit violer les devoirs d'un galant-homme; & je ne perdrai point le reſpect, s'il vous plaît.

LISETTE.

Vous l'épouſerez par reſpect; car ce n'eſt que du galimathias que toutes ces raiſons-là: j'en reviens à vous, Madame.

LUCILE.

Et moi, je m'en tiens à ce que j'ai dit; car il n'y a point de réplique: mais que Monſieur s'explique, qu'on ſçache ſes intentions ſur la difficulté qu'il fait. Eſt-ce reſpect, eſt-ce égard, eſt-ce badinage, eſt-ce tout ce qu'il vous plaira? Qu'il ſe détermine: il faut parler naturellement dans la vie.

LISETTE.

Monſieur vous dit qu'il eſt trop poli pour être naturel.

DAMIS.

Il eſt vrai que je n'ôſe m'expliquer.

LISETTE.

Il vous attend.

DAMIS.

Madame m'a dit qu'elle avoit une ſœur à qui je puis feindre de m'attacher ; c'eſt déjà un moyen d'indiqué.

LUCILE, *triſte.*

Et d'ailleurs, nous aurons le temps de nous revoir. Suivez Monſieur, Liſette, puiſqu'il s'en va ; & voyez ſi perſonne ne regarde.

DAMIS, *à part, en ſortant.*

Je ſuis au déſeſpoir !

SCENE VII.

LUCILE, *ſeule.*

AH ! il faut que je ſoupire, & ce ne ſera pas pour la derniere fois. Quelle aventure pour mon cœur ! Cette miſérable Liſette ! où a-t-elle été imaginer tout ce qu'elle vient de nous faire dire ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. ORGON, LISETTE.

M. ORGON, *comme déjà parlant.*

JE ne le vante point plus qu'il ne vaut ; mais je crois qu'en fait d'eſprit & de figure, on auroit de la peine à trouver mieux que Damis. A l'égard des qualités du cœur & du caractere, l'éloge qu'on en fait eſt général, & ſa phyſionomie dit qu'il le mérite.

LISETTE.

C'eſt mon avis.

M. ORGON.

Mais, ma fille penſe-t-elle comme nous ? C'eſt pour le ſçavoir que je te parle.

LISETTE.

En doutez-vous, Monſieur ? Vous la connoiſſez. Eſt-ce que le mérite lui échappe ? Elle tient de vous, premierement.

M. ORGON.

Il faut pourtant bien qu'elle n'ait pas fait grand accueil à Damis, & qu'il ait remarqué de la froideur dans ſes manieres.

LISETTE.

Il a les vues tempérées, mais jamais froides.

M. ORGON.

Qu'eſt-ce que c'eſt que tempérées ?

LISETTE.

C'eſt comme qui diroit..... entre le froid & le chaud.

M. ORGON.

D'où vient donc qu'on voit Damis parler plus volontiers à ſa ſœur ?

LISETTE.

C'eſt Damis, par exemple, qui a la clef de ce ſecret-là.

M. ORGON.

Je crois l'avoir auſſi, moi ; c'eſt apparemment qu'il voit que Lucile a de l'éloignement pour lui.

LISETTE.

Je crois avoir à mon tour la clef d'un autre ſecret : je penſe que Lucile ne traite froidement Damis, que parce qu'il n'a point d'empreſſement pour elle.

M. ORGON.

Il ne s'éloigne que parce qu'il eſt mal reçu.

LISETTE.

Mais, Monſieur, s'il n'étoit mal reçu que parce qu'il s'éloigne ?

M. ORGON.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce jeu de mots-là ? Parle-moi naturellement : ma fille te dit ce qu'elle penſe. Eſt-ce que Damis ne lui convient pas ? Car enfin il ſe plaint de l'accueil de Lucile.

LISETTE.

Il ſe plaint, dites-vous ! Monſieur, c'eſt un fripon, ſur ma parole ; je lui ſoutiens qu'il a tort : il ſçait bien qu'il ne nous aime point.

M. ORGON.

Il aſſûre le contraire.

LISETTE.

Eh ! où eſt-il donc, cet amour qu'il a ? Nous avons regardé dans ſes yeux, il n'y a rien ; dans ſes paroles, elles ne diſent mot ; dans le ſon de ſa voix, rien ne marque ; dans ſes procédés, rien ne ſort ; de mouvements de cœur, il n'en perce aucun. Notre vanité qui a des yeux de Lynx a fureté par-tout ; & puis, Monſieur viendra dire qu'il a de l'amour, à nous qui devinons

qu'on nous aimera avant qu'on nous aime ; qui avons des nouvelles du cœur d'un amant avant qu'il en ait lui-même ! Il nous fait-là de beaux contes, avec ſon amour imperceptible !

M. ORGON.

Il y a là-dedans quelque choſe que je ne comprends pas. N'eſt-ce pas-là ſon Valet ? Apparemment qu'il te cherche ?

SCENE II.

M. ORGON, LISETTE, FRONTIN.

M. ORGON, *à Frontin, qui ſe retire.*

APPROCHE, approche ; pourquoi t'enfuis-tu ?

FRONTIN.

Monſieur, c'eſt que nous ne ſommes pas extrémement camarades.

M. ORGON.

Viens toujours, à cela près.

FRONTIN.

FRONTIN.

Sérieuſement, Monſieur ?

M. ORGON.

Viens, te dis-je.

FRONTIN.

Ma foi, Monſieur, comme vous voudrez : on m'a quelquefois dit que ma converſation en valoit bien une autre ; & j'y mettrai tout ce que j'ai de meilleur : où en êtes-vous ? La Bourgogne, dit-on, a donné beaucoup cette année ci; cela fait plaiſir. On dit que les Turcs à Conſtantinople.....,

M. ORGON.

Alte-là ; laiſſons Conſtantinople.

LISETTE.

Il en ſortiroit auſſi légerement que de Bourgogne.

FRONTIN.

Je vous menois en Champagne un inſtant après : j'aime les pays de Vignoble, moi.

M. ORGON.

Point d'écart, Frontin ; parlons un peu de votre Maître. Dis-moi confidemment ; que penſe-t-il ſur le mariage en queſtion ? ſon cœur eſt-il d'accord avec nos deſſeins ?

FRONTIN.

Ah ! Monſieur ; vous me parlez-là d'un cœur qui mene une triſte vie ; plus je vous regarde & plus je m'y perds. Je vois des cruautés dans vos enfants qu'on ne devineroit pas à la douceur de votre viſage.

(Liſette hauſſe les épaules.)

M. ORGON.

Que veux-tu dire, avec tes cruautés ? De qui parles-tu ?

FRONTIN.

De mon Maître, & des peines ſecrettes qu'il ſouffre de la part de Mademoiſelle votre fille.

LISETTE.

Cet effronté, qui vous fait un Roman ! Qu'a-t-on fait à ton Maître, dis ? Où ſont les chagrins qu'on a eu le temps de lui donner ? Que nous a-t-il dit juſqu'ici ? Que voit-on de lui que des révérences ? Eſt-ce en fuyant que l'on dit qu'on aime ? Quand on a de l'amour pour une ſœur aînée, eſt-ce à ſa ſœur cadette à qui on va le dire ?

FRONTIN.

Ne trouvez-vous pas cette fille-là bien revêche, Monſieur ?

M. ORGON.

Tais-toi, en voilà assez : tout ce que j'entends me fait juger qu'il n'y a, peut-être, que du mal entendu dans cette affaire-ci. Quant à ma fille, dites-lui, Lisette, que je serois très-fâché d'avoir à me plaindre d'elle. C'est sur sa parole que j'ai fait venir Damis & son pere : depuis qu'elle a vu le fils, il ne lui déplaît pas, à ce qu'elle dit ; cependant ils se fuient : & je veux sçavoir qui des deux a tort ; car il faut que cela finisse. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

FRONTIN, LISETTE, *se regardant quelque temps.*

LISETTE.

DEMANDEZ-MOI pourquoi ce faquin-là me regarde tant !

FRONTIN *chante.*

La la ra la ra.

LISETTE.

La la ra la ra.

FRONTIN.

Oui-dà ! il y a de la voix, mais point de méthode.

LISETTE.

Va-t-en; qu'eſt-ce que tu fais ici ?

FRONTIN.

J'étudie tes ſentiments ſur mon compte.

LISETTE.

Je penſe que tu n'es qu'un ſot; voilà tes études faites. Adieu. (*Elle veut s'en-aller.*)

FRONTIN *l'arrête.*

Attends, attends; j'ai à te parler ſur nos affaires. Tu m'as la mine d'avoir le goût fin; j'ai peur de te plaire, & nous voici dans un cas qui ne le veut point.

LISETTE.

Toi, me plaire ! Il faut donc que tu n'aies jamais rencontré ta grimace nulle part, puiſque tu le crains. Allons, parle; voyons ce que tu as à me dire: hâte-toi, ſinon je t'apprendrai ce que valent mes yeux, moi.

FRONTIN.

Hai ! j'ai la moitié du cœur emporté de ce coup d'œil-là. Bon quartier, ma fille, je t'en conjure; ménageons-nous, nos intérêts le veulent; je ne ſuis reſté que pour te le dire.

LISETTE.

Acheve : de quoi s'agit-il?

FRONTIN.

Tu me paroîs être le mieux du monde avec ta Maitreſſe.

LISETTE.

C'eſt moi qui ſuis la ſienne ; je la gouverne.

FRONTIN.

Bon : les rangs ne ſont pas mieux obſervés entre mon Maître & moi. Suppoſons à préſent que ta Maitreſſe ſe marie.

LISETTE.

Mon autorité expire, & le mari me ſuccède.

FRONTIN.

Si mon Maître prenoit femme, c'eſt un ménage qui tombe en quenouille. Nous avons donc intérêt qu'ils gardent tous deux le célibat.

LISETTE.

Auſſi ai-je défendu à ma Maitreſſe d'en ſortir ; & heureuſement ſon obéiſſance ne lui coûte rien.

FRONTIN.

Ta pupille eſt d'un caractere rare. Pour mon jeune homme, il haît naturellement le nœud conjugal, & je lui laiſſe la vie de garçon. Ces Meſ-

ſieurs-là ſe ſauvent ; le pays eſt bon pour les Maraudeurs. Or, il s'agit de conſerver nos poſtes. Les peres de nos jeunes gens ſont attaqués de vieilleſſe, maladie incurable & qui menace de faire bien-tôt des orphelins ; ces orphelins-là nous reviennent ; ils tombent dans notre lot ; ils ſont d'âge à entrer dans leurs droits, & leurs droits nous mettront dans les nôtres. Tu m'entends bien ?

LISETTE.

Je ſuis au fait, il ne faut pas que ce que tu dis ſoit plus clair.

FRONTIN.

Nous règlerons fort-bien chacun notre ménage.

LISETTE.

Oui-dà ; c'eſt un embarras qu'on prend volontiers, quand on aime le bien d'un Maître.

FRONTIN.

Si nous nous aimions tous deux, nous n'écarterions plus l'amour que nos orphelins pourroient prendre l'un pour l'autre ; ils ſe marîroient, & adieu nos droits.

LISETTE.

Tu as raiſon, Frontin ; il ne faut pas nous aimer.

FRONTIN.

Tu ne dis pas cela d'un ton ferme.

LISETTE.

Eh! c'eſt que la néceſſité de nous haïr gâte tout.

FRONTIN.

Ma fille, brouillons-nous enſemble.

LISETTE.

Les parties méditées ne réuſſiſſent jamais.

FRONTIN.

Tiens; diſons-nous quelques injures pour mettre un peu de rancune entre l'Amour & nous. Je te trouve laide, par exemple. Eh bien! tu ne ſouffles pas!

LISETTE, *riant.*

Bon! c'eſt que tu n'en crois rien.

FRONTIN.

Quoi! vous penſez, ma Mie..... Morbleu! détourne ton viſage, il fait peur à mes injures.

LISETTE,

Je ne ſçais plus ce que ſont devenues toutes les laideurs du tien.

FRONTIN.

Nous nous ruinons, ma fille.

LISETTE.

Allons, ranimons-nous. Voilà qui eſt fini ; tiens, je ne ſçaurois te ſouffrir.

FRONTIN.

Quelqu'un vient, je n'ai pas le temps de m'acquitter ; mais vous n'y perdrez rien, petite fille.

SCENE IV.

LISETTE, FRONTIN, PHÉNICE.

PHÉNICE.

JE ſuis bien-aiſe de vous trouver-là, Frontin, ſur-tout avec Liſette, qui rendra compte à ma ſœur de ce que je vais vous dire. Voici pluſieurs fois dans ce jour que j'évite Damis, qui s'obſtine à me ſuivre, à me parler, tout deſtiné qu'il eſt à ma ſœur ; & comme il ne ſe corrige point malgré tout ce que je lui ai pu dire, je ſuis charmée qu'on ſçache mes ſentiments là-deſſus ; & Liſette me ſera témoin que je vous charge de lui rapporter ce que vous venez d'entendre ; & que je le prie nettement de me laiſſer en repos.

FRONTIN.

Non, Madame, je ne ſçaurois : votre commiſſion n'eſt pas faiſable ; je ne rapporte jamais rien que de gracieux à mon Maître ; & d'ailleurs il n'eſt pas poſſible que le plus galant-homme de la terre ait pu vous ennuyer.

LISETTE.

Le plus galant-homme de la terre me paroît admirable à moi ! on lui deſtine tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde, & Monſieur n'eſt pas content : apparemment qu'il n'y voit goute.

PHÉNICE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, il n'y voit goute? Doucement, Liſette ; perſonne n'eſt plus aimable que ma ſœur ; mais que je la vaille ou non, ce n'eſt pas à vous à en décider.

LISETTE.

Je n'attaque perſonne, Madame ; mais qu'un homme quitte ma Maîtreſſe & faſſe un autre choix, il n'y a pas à le marchander : c'eſt un homme ſans goût ; ce ſont de ces choſes décidées, depuis qu'il y a des hommes. Oui, ſans goût, & je n'aurois qu'un moment à vivre, qu'il faudroit que je l'em-

ployaſſe à me moquer de lui; je ne pourrois pas m'en paſſer : ſans goût.

PHÉNICE.

Je ne m'arrêtois pas ici pour lier converſation avec vous; mais en quoi, s'il vous plaît, ſeroit-il ſi digne d'être moqué ?

LISETTE.

Ma réponſe eſt ſur le viſage de ma Maîtreſſe.

FRONTIN.

Si celui de Madame vouloit s'aider, vous ne brilleriez gueres.

PHÉNICE, *s'en-allant*

Vos diſcours ſont impertinents, Liſette; & l'on m'en fera raiſon.

SCENE V.

LISETTE, FRONTIN, *un moment seuls*; LUCILE.

FRONTIN, *en riant.*

NOUS lui avons donné là une bonne petite dose d'émulation; continuons, ma fille, le feu prend par-tout, & le Mariage s'en ira en fumée. Adieu, je me retire: voilà ta Maitresse qui accourt, confirme-là dans ses dégoûts.

(*Il s'en va.*)

LUCILE.

Que se passe-t-il donc ici? Vous parliez bien haut avec ma sœur, & je l'ai vue de loin comme en colere. D'un autre côté, mon pere ne me parle point. Qu'avez-vous donc fait? D'où cela vient-il?

LISETTE.

Réjouissez-vous, Madame; nous vous débarrasserons de Damis.

LUCILE.

Fort bien; je gage que ce que vous me dites

là me pronoſtique quelque coup d'étourdie.

LISETTE.

Ne craignez rien, vous ne demandez qu'un prétexte légitime pour le refuſer, n'eſt-il pas vrai? Eh bien! j'ai travaillé à vous en donner un; & j'ai ſi bien fait, que votre Sœur eſt actuellement épriſe de lui; ce qui nous produira quelque choſe.

LUCILE.

Ma ſœur actuellement épriſe de lui! Je ne vois pas trop à quoi ce moyen hétéroclite peut m'être bon. Ma ſœur épriſe! Et en vertu de quoi le ſeroit-elle? Et d'où vient qu'il faut qu'elle le ſoit?

LISETTE.

N'eſt-on pas convenu que Damis feroit la cour à votre Sœur? Si avec cela elle vient à l'aimer, vous pouvez vous retirer ſans qu'on ait le mot à vous dire; je vous défie d'imaginer rien de plus adroit: écoutez-moi.

LUCILE.

Supprimez l'éloge de votre adreſſe; point de réponſe qui aille à côté de ce qu'on vous demande: vous parlez de Damis, ne le quittez point; finiſſons ce ſujet-là.

LISETTE.

J'acheve. Frontin étoit avec moi; votre Sœur l'a vu, elle eſt venue lui parler.

LUCILE.

Damis n'eſt point encore là, & je l'attends.

LISETTE.

De quelle humeur êtes-vous donc aujourd'hui, Madame?

LUCILE.

Bon! régalez-moi, par-deſſus le marché, d'une réflexion ſur mon humeur.

LISETTE.

Donnez-moi donc le temps de vous parler. Frontin, lui a-t-elle dit: votre Maître ne s'adreſſe qu'à moi, quoique deſtiné à ma Sœur; on croit que j'y contribue, cela me déplaît, & je vous charge de l'en inſtruire.

LUCILE.

Eh bien! que m'importe que ma Sœur ait une vanité ridicule? Je la confondrai, quand il me plaira.

LISETTE.

Gardez-vous-en bien. J'en ai ſenti tout l'avantage pour vous, de cette vanité-là; je l'ai agacée, je l'ai piquée d'honneur; mon ton vous auroit réjouie.

LUCILE.

Point du tout; je le vois d'ici: paſſez.

LISETTE.

Damis eſt joli, de négliger ma Maitreſſe, ai-je dit en riant!

LUCILE.

Lui, me négliger! Mais il ne me néglige point. Où avez-vous pris cela? Il obéit à nos conventions; cela eſt différent.

LISETTE.

Je le ſçais bien; mais il faut cacher ce ſecret-là; & j'ai continué ſur le même ton. Le parti qu'il prend eſt comique, ai-je ajoûté! Qu'eſt-ce que c'eſt que comique, a repris votre Sœur? C'eſt du divertiſſant, ai-je dit. Vous plaiſantez, Liſette. Je dis mon ſentiment, Madame. Il eſt vrai que ma Sœur eſt aimable; mais d'autres le ſont auſſi. Je ne connoîs point ces autres-là, Madame. Vous me choquez. Je n'y tâche point. Vous êtes une ſotte. J'ai de la peine à le croire. Taiſez-vous. Je me taîs. Là-deſſus elle eſt partie avec des appas révoltés, qui ſe promettent bien l'emporter ſur les vôtres. Qu'en dites-vous?

LUCILE.

Ce que j'en dis? Que je vous ai mille obliga-

tions, que mon affront eſt complet, que ma Sœur triomphe, que j'entends d'ici les airs qu'elle ſe donne, qu'elle va me croire attaquée de la plus baſſe jalouſie du monde, & qu'on ne ſçauroit être plus humiliée que je le ſuis.

LISETTE.

Vous me ſurprenez ! N'avez-vous pas dit vous-même à Damis de paroître s'attacher à elle ?

LUCILE.

Vous confondez groſſierement les idées, & dans un petit génie comme le vôtre, cela eſt à ſa place. Damis, en feignant d'aimer ma Sœur, me donnoit une raiſon toute naturelle de dire : je n'épouſe point un homme qui paroît en aimer un autre. Mais refuſer d'épouſer un homme, ce n'eſt pas être jalouſe de celle qu'il aime ; entendez-vous ? Cela change d'eſpece ; & c'eſt cette diſtinction-là qui vous paſſe : c'eſt ce qui fait que je ſuis trahie, que je ſuis la victime de votre petit eſprit, que ma Sœur eſt devenue ſotte, & que je ne ſçais plus où j'en ſuis. Voilà tout le produit de votre zele ; voilà comme on gâte tout, quand on n'a point de tête. A quoi m'expoſez-vous ! Il faudra donc que j'humilie ma Sœur, à mon tour, avec ſes appas révoltés !

LISETTE.

Vous ferez ce qu'il vous plaira : mais j'ai cru que le plus sûr étoit d'engager votre Sœur à aimer Damis, & peut-être Damis à l'aimer ; afin que vous eussiez raison d'être fâchée, & de le refuser.

LUCILE.

Quoi ! vous ne sentez pas votre impertinence, dans quelque sens que vous la preniez ! Eh ! pourquoi voulez-vous que ma Sœur aime Damis ? Pourquoi travailler à l'entêter d'un homme qui ne l'aimera point ? Vous a-t-on demandé cette perfidie-là contre elle ? Est-ce que je suis assez son ennemie pour cela ? Est-ce qu'elle est la mienne ? Est-ce que je lui veux du mal ? Y a-t-il de cruauté pareille au piége que vous lui tendez ? Vous faites le malheur de sa vie, si elle y tombe : vous êtes donc méchante ? Vous avez donc supposé que je l'étois ? Vous me pénétrez d'une vraie douleur pour elle. Je ne sçais s'il ne faudra point l'avertir ; car il n'y a point de jeu dans cette affaire-ci. Damis lui-même sera peut-être forcé de l'épouser malgré lui ; c'est perdre deux personnes à la fois : ce sont deux destinées que je rends funestes ; c'est un reproche éternel à me faire, & je suis désolée.

LISETTE.

LISETTE.

Eh bien! Madame, ne vous allarmez point tant! allez, consolez-vous; car je crois que Damis l'aime, & qu'il s'y livre de tout son cœur.

LUCILE.

Oui-dà! Voilà ce que c'est; parce que vous ne sçavez plus que dire, les cœurs à donner ne vous coûtent plus rien; vous en faites bon marché, Lisette. Mais voyons, répondez-moi; c'est votre conscience que j'interroge. Si Damis avoit un parti à prendre, doutez-vous qu'il ne me préférât pas à ma Sœur? Vous avez dû remarquer qu'il avoit moins d'éloignement pour moi que pour elle, assurément.

LISETTE.

Non, je n'ai point fait cette remarque-là.

LUCILE.

Non? Vous êtes donc aveugle, impertinente que vous êtes. Du moins mentez sans me manquer de respect.

LISETTE.

Ce n'est pas que vous ne vallez mieux qu'elle; mais tous les jours on laisse le plus pour prendre le moins.

LUCILE.

Tous les jours? Vous êtes bien hardie de mettre l'exception à la place de la regle générale.

LISETTE.

Oh! il eſt inutile de tant crier; je ne m'en mêlerai plus. Accommodez-vous: ce n'eſt pas moi qu'on menace de marier, & vous n'avez qu'à dire vos raiſons à ceux qui viennent; défendez-vous à votre fantaiſie.

(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

LUCILE, *ſeule.*

HÉLAS! tu ne ſçais pas ce que je ſouffre, ni toute la douleur & le penchant dont je ſuis agitée.

SCENE VII.

M. ORGON, M. ERGASTE, DAMIS, LUCILE.

M. ORGON.

MA fille, nous vous amenons, Monſieur Ergaſte & moi, quelqu'un dont il faut que vous guériſſiez l'eſprit d'une erreur qui l'afflige : c'eſt Damis. Vous ſçavez nos deſſeins, vous y avez conſenti ; mais il croit vous déplaire ; &, dans cette idée-là, à peine ôſe-t-il vous aborder.

M. ERGASTE.

Pour moi, Madame, malgré toute la joie que j'aurois d'un mariage qui doit m'unir de plus près à mon meilleur ami, je ſerois au déſeſpoir qu'il s'achevât, s'il vous répugne.

LUCILE.

Juſqu'ici, Monſieur, je n'ai rien fait qui puiſſe donner cette penſée-là ; on ne m'a point vu de répugnance.

DAMIS.

Il eſt vrai, Madame; j'ai cru voir que je ne vous convenois point.

LUCILE.

Peut-être aviez-vous envie de le voir.

DAMIS.

Moi, Madame; je n'aurois donc ni goût ni raiſon.

M. ORGON.

Ne le diſois-je pas? Diſpute de délicateſſe, que tout cela; rendez-vous plus de juſtice à tous deux. Monſieur Ergaſte, les gens de notre âge effarouchent les éclairciſſements; promenons-nous de notre côté. Pour vous, mes enfants, qui ne vous haïſſez pas, je vous donne deux jours pour terminer vos débats: après quoi je vous marie; & ce ſera dès demain, ſi on me raiſonne.

(*M. Orgon & M. Ergaſte ſe retirent.*)

SCENE VIII.

LUCILE, DAMIS.

DAMIS.

Dès demain, si on me raiſonne. Eh! bien, Madame, dans ce qui vient de ſe paſſer, j'ai fait du mieux que j'ai pu; j'ai tâché, dans mes réponſes, de ménager vos diſpoſitions & la bienſéance : mais que penſez-vous de ce qu'ils diſent?

LUCILE.

Qu'effectivement ceci commence à devenir difficile.

DAMIS.

Très-difficile, au moins.

LUCILE.

Oui, il en faut convenir : nous aurons de la peine à nous tirer d'affaire.

DAMIS.

Tant de peine, que je ne voudrois pas gager que nous nous en tirions.

LUCILE.

Comment ferons-nous donc?

DAMIS.

Ma foi, je n'en ſçais rien.

LUCILE.

Vous n'en ſçavez rien, Damis; voilà qui eſt à merveille : mais je vous avertis d'y ſonger pourtant; car je ne ſuis pas obligée d'avoir plus d'imagination que vous.

DAMIS.

Oh parbleu! Madame, je ne vous en demande pas au-delà de ce que j'en ai, non plus; cela ne ſeroit pas juſte.

LUCILE.

Mais prenez donc garde; ſi nous en manquons l'un & l'autre, comme il y a toute apparence, je vous prie de me dire où cela nous conduira.

DAMIS.

Je dirai encore de même; je n'en ſçais rien, & nous verrons.

LUCILE.

Le prenez-vous ſur ce ton-là, Monſieur? Oh! j'en dirai bien autant: je n'en ſçais rien, & nous verrons.

DAMIS.

Mais oui, Madame, nous verrons; je n'y ſça-

che que cela, moi : que puis-je répondre de mieux ?

LUCILE.

Quelque choſe de plus net, de plus poſitif, de plus clair : nous verrons ne ſignifie rien ; nous verrons qu'on nous mariera ; voilà ce que nous verrons ; êtes-vous curieux de voir cela ? Car votre tranquillité m'enchante : d'où vous vient-elle ? Quoi ? que voulez-vous dire ? Vous fiez-vous à ce que votre pere & le mien voient que leur projet ne vous plaît pas ? vous pourriez vous y tromper.

DAMIS.

Je m'y tromperois, ſans difficulté ; car ils ne voient point ce que vous dites-là.

LUCILE.

Ils ne le voient point ?

DAMIS.

Non, Madame, ils ne ſçauroient le voir ; cela n'eſt pas poſſible. Il y a de certaines figures, de certaines phyſionomies qu'on ne ſçauroit ſoupçonner d'être indifférentes. Qui eſt ce qui croira que je ne vous aime pas, par exemple ? Perſonne. Nous avons beau faire : il n'y a point d'induſtrie qui puiſſe le perſuader.

LUCILE.

Cela eſt vrai : vous verrez que tout le monde eſt aveugle ! Cependant, Monſieur, comme il s'agit ici d'affaires ſérieuſes, voudriez-vous bien ſupprimer votre qui eſt-ce qui croira ? qui n'eſt pas de mon goût, & qui a tout l'air d'une plaiſanterie que je ne mérite pas ? car, que ſignifient, je vous prie, ces phyſionomies qu'on ne ſçauroit ſoupçonner d'être indifférentes ? Eh ! que ſont-elles donc ? Je vous le demande. De quoi voulez-vous qu'on les ſoupçonne ? Eſt-ce qu'il faut abſolument qu'on les aime ? Eſt-ce que j'ai une de ces phyſionomies-là, moi ? Eſt-ce qu'on ne ſçauroit s'empêcher de m'aimer, quand on me voit ? Vous vous trompez, Monſieur ; il en faut tout rabattre. J'ai mille preuves du contraire, & je ne ſuis point de ce ſentiment-là. Tenez, j'en ſuis auſſi peu que vous, qui vous divertiſſez à faire ſemblant d'en être ; & vous voyez ce que deviennent ces ſortes de ſentiments, quand on les preſſe.

DAMIS.

Il vous eſt fort aiſé de les réduire à rien, parce que je vous laiſſe dire ; & que, moyennant cela, vous en faites ce qu'il vous plaît. Mais je me taîs, Madame ; je me taîs.

LUCILE.

Je me taîs, Madame ; je me taîs ! Ne diroit-on pas que vous y entendiez fineſſe, avec votre ſérieux ? Qu'eſt-ce que c'eſt que ces diſcours-là, que j'ai la ſotte bonté de relever, & qui nous écartent ? Eſt-ce que vous avez envie de vous dédire ?

DAMIS.

Ne vous ai-je pas dit, Madame, qu'il pourroit, dans la converſation, m'échapper des choſes qui ne doivent point vous allarmer ? Soyez donc tranquille ; vous avez ma parole que je tiendrai.

LUCILE.

Vous y êtes auſſi intéreſſé que moi.

DAMIS.

C'eſt une autre affaire.

LUCILE.

Je crois que c'eſt la même.

DAMIS.

Non, Madame ; toute différente : car enfin, je pourrois vous aimer.

LUCILE.

Oui-dà ! mais je ſerois pourtant bien-aiſe de ſçavoir ce qui en eſt, à vous parler vrai ?

DAMIS.

Ah! c'eſt ce qui ne ſe peut pas, Madame; j'ai promis de me taire là-deſſus. J'ai de l'amour, ou je n'en ai point; je n'ai pas juré de n'en point avoir; mais j'ai juré de ne le point dire, en cas que j'en euſſe, & d'agir comme s'il n'en étoit rien. Voilà tous les engagements que vous m'avez fait prendre, & que je dois reſpecter de peur du reproche. Du reſte, je ſuis parfaitement le maître, & je vous aimerai, s'il me plaît. Ainſi, peut-être que je vous aime, peut-être que je me ſacrifie; & ce ſont mes affaires.

LUCILE.

Mais, voilà qui eſt extrêmentcommode! Voyez avec quelle légereté Monſieur traite cette matiere-là! je vous aimerai, s'il me plaît: peut-être que je vous aime. Pas plus de façon que cela: que je l'approuve ou non, on n'a que faire que je le ſçache. Il faut donc prendre patience; mais dans le fond, ſi vous m'aimiez avec cet air dégagé que vous avez, vous ſeriez aſſurément le plus grand Comédien du monde; & ce caractere-là n'eſt pas des plus honnêtes à porter, entre vous & moi.

DAMIS.

Dans cette occaſion-ci, il ſeroit plus fatiguant que mal-honnête.

LUCILE.

Quoi qu'il en ſoit, en voilà aſſez; je m'apperçois que ces plaiſanteries-là tendent à me dégoûter de la converſation. Vous vous ennuyez, & moi auſſi; ſéparons-nous. Voyez ſi mon pere & le vôtre ne ſont plus dans le jardin, & quittons-nous, s'ils ne nous obſervent plus.

DAMIS.

Eh! non, Madame; il n'y a qu'un moment que nous ſommes enſemble.

SCENE IX.

DAMIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

MADAME, il vient d'arriver compagnie, qui eſt dans la ſalle avec Monſieur Orgon; & il m'envoie vous dire qu'on va ſe mettre au jeu.

LUCILE.

Moi jouer! Eh! mais mon pere ſçait bien que je ne joue jamais qu'à contre-cœur; dites-lui que je le prie de m'en diſpenſer.

LISETTE.

Mais, Madame, la compagnie vous demande.

LUCILE.

Oh! que la compagnie attende. Dites que vous ne me trouvez pas.

LISETTE.

Et Monsieur vient-il ? Apparemment qu'il joue?

DAMIS.

Moi! je ne connois pas les cartes.

LUCILE.

Allez; dites à mon pere que je vais dans mon cabinet, & que je ne me montrerai qu'après que les parties seront commencées.

LISETTE, *en s'en-allant.*

Que diantre veulent-ils dire, de ne venir ni l'un ni l'autre?

SCENE X.

DAMIS, LUCILE.

DAMIS, *d'un air embarraſſé.*

Vous n'aimez donc pas le jeu, Madame?

LUCILE.

Non, Monſieur.

DAMIS.

Je me ſçais bon gré de vous reſſembler en cela.

LUCILE.

Ce n'eſt-là ni une vertu, ni un défaut; mais, Monſieur, puiſqu'il y a Compagnie, que n'y allez-vous? Elle vous amuſeroit.

DAMIS.

Je ne ſuis pas en humeur de chercher des amuſements.

LUCILE.

Mais, eſt-ce que vous reſtez avec moi?

DAMIS.

Si vous me le permettez.

LUCILE.

Vous n'avez pourtant rien à me dire.

DAMIS.

En ce moment, par exemple, je rêve à notre aventure; elle eſt ſi ſinguliere, qu'elle devroit être unique.

LUCILE.

Mais je crois qu'elle l'eſt auſſi.

DAMIS.

Non, Madame, elle ne l'eſt point. Il n'y a pas plus de ſix mois qu'un de mes amis & une perſonne qu'on vouloit qu'il épouſât, ſe ſont trouvés tous deux dans le même cas que vous & moi; même réſolution, avant que de ſe connoître, de ne point ſe marier; même convention entre eux; mêmes promeſſes que moi de la défaire de lui.

LUCILE.

C'eſt-à-dire qu'il y manqua; cela n'eſt pas rare.

DAMIS.

Non, Madame, il les tint: mais notre cœur ſe moque de nos réſolutions.

LUCILE.

Aſſez ſouvent, à ce qu'on dit.

DAMIS.

La Dame en queſtion étoit très-aimable; beaucoup moins que vous, pourtant. Voilà toute la différence que je trouve dans cette hiſtoire.

LUCILE.

Vous êtes bien galant.

DAMIS.

Non; je ne ſuis qu'hiſtorien exact : au reſte, Madame, je vous raconte ceci dans la bonne-foi, pour nous entretenir & ſans aucun deſſein.

LUCILE.

Oh ! je n'en imagine pas davantage; pourſuivez. Qu'arriva-t-il entre la Dame & votre ami ?

DAMIS.

Qu'il l'aima.

LUCILE.

Cela étoit embarraſſant.

DAMIS.

Oui, certes; car il s'étoit engagé à ſe taire auſſi-bien que moi.

LUCILE.

Vous m'allez dire qu'il parla ?

DAMIS.

Il n'eut garde à cauſe de la parole donnée, & il ne vit qu'un parti à prendre, qui eſt ſingulier; ce fut de lui dire, comme je vous diſois tout-à-l'heure, ou je vous aime ou je ne vous aime pas, & d'ajouter qu'il ne s'enhardiroit à dire la vérité que lorſqu'il la verroit elle-même un peu ſenſible : je fais un récit, ſouvenez-vous-en.

LUCILE.

Je le ſçais; mais votre ami étoit un impertinent, de propoſer à une femme de parler la premiere; il faudroit être bien affamée d'un cœur pour l'acheter à ce prix-là.

DAMIS.

La Dame en queſtion n'en jugea pas comme vous, Madame; il eſt vrai qu'elle avoit du penchant pour lui.

LUCILE.

Ah! c'eſt encore pis. Quel lâche abus de la foibleſſe d'un cœur! C'eſt dire à une femme: veux-tu ſçavoir mon amour, ſubis l'opprobre de m'avouer le tien; déshonore-toi & je t'inſtruis. Quelle épouvantable choſe! & le vilain ami que vous avez-là!

DAMIS.

Prenez garde. Cette Dame ſentit que cette propoſition, toute horrible qu'elle vous paroît, ne venoit que de ſon reſpect & de ſa crainte, & que ſon cœur n'ôſoit ſe riſquer ſans la permiſſion du ſien. L'aveu d'un amour qui eût déplû, n'eût fait qu'allarmer la Dame, & lui faire craindre que mon ami ne hâtât perfidement leur mariage: elle ſentit tout cela.

LUCILE.

Ah! n'achevez pas; j'ai pitié d'elle, & je devine le reſte:

le reſte : mais mon inquiétude eſt de ſçavoir comme s'y prend une femme en pareil cas ; de quel tour peut-elle ſe ſervir ? J'oublierois le françois, moi, s'il falloit dire, je vous aime, avant qu'on me l'eût dit.

DAMIS.

Il en agit plus noblement ; elle n'eut pas la peine de parler.

LUCILE.

Ah ! paſſe pour cela.

DAMIS.

Il y a des manieres qui valent des paroles : on dit, je vous aime, avec un regard ; & on le dit bien.

LUCILE.

Non, Monſieur ; un regard ! c'eſt encore trop : je permets qu'on le rende, mais non pas qu'on le donne.

DAMIS.

Pour vous, Madame, vous ne rendriez que de l'indignation.

LUCILE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Monſieur ? Eſt-ce qu'il eſt queſtion de moi ici ? Je crois que vous vous divertiſſez à mes dépens. Vous vous amuſez, je penſe ; vous en avez tout l'air. En vérité,

vous êtes admirable ! Adieu, Monsieur ; on dit que vous aimez ma Sœur. Terminez la désagréable situation où je me trouve, en l'épousant : voilà tout ce que je vous demande.

DAMIS.

Je continuerai de feindre de la servir, Madame ; c'est tout ce que je puis vous promettre. (*En s'en-allant.*) Que de mépris !

SCENE XI.

LUCILE, *seule.*

IL faut avouer qu'on a quelquefois des inclinations bien bisarres ! D'où vient que j'en ai pour cet homme-là, qui n'est point aimable ?

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PHÉNICE, DAMIS.

PHÉNICE.

NON, Monſieur, je vous l'avoue; je ne ſçaurois plus ſouffrir le perſonnage que vous jouez auprès de moi, & je le trouve inconcevable. Vous n'êtes venu que pour épouſer ma Sœur: elle eſt aimable, & vous ne lui parlez point: ce n'eſt qu'à moi que vos converſations s'adreſſent. J'y comprendrois quelque choſe, ſi l'amour y avoit part: mais vous ne m'aimez point, il n'en eſt pas queſtion.

DAMIS.

Rien ne ſeroit pourtant plus aiſé que de vous aimer, Madame.

PHÉNICE.

A la bonne heure; mais rien ne ſeroit plus

inutile, & je ne ſerois pas en ſituation de vous écouter. Quoi qu'il en ſoit, ces façons-là ne me conviennent point; je l'ai déjà marqué, je vous l'ai fait dire, & je vous demande en grâce de ceſſer vos pourſuites: car enfin vous n'avez pas deſſein de me déſobliger, je penſe.

DAMIS.

Moi, Madame!

PHÉNICE.

Sur ce pied-là, finiſſez donc; ou je vous y forcerai moi-même.

DAMIS.

Vous me défendrez donc de vous voir?

PHÉNICE.

Non, Monſieur: mais on s'imagine que vous m'aimez; vos façons l'ont perſuadé à tout le monde, & je ne le nierai pas: je ne paroîtrai point m'y déplaire, & je vous réduirai, peut-être, ou à la néceſſité de m'épouſer en dépit de votre goût, ou à fuir, en homme imprudent: j'adoucis le terme; en homme inexcuſable, qui n'aura pas rougi de violer tous les égards, & de ſe moquer tour-à-tour de deux Filles de condition, dont la moindre peut fixer le plus honnête-homme: de ſorte que vous riſquez ou le ſa-

crifice de votre cœur, ou la perte de votre réputation ; deux objets qui valent bien qu'on y penſe. Mais, dites-moi, eſt-ce que vous n'aimez point ma Sœur ?

DAMIS.

Si je l'épouſois, je n'en ſerois pas fâché.

PHÉNICE.

Ou je n'y connois rien, ou je crois qu'elle ne le ſeroit pas non plus. Pourquoi donc ne vous accordez-vous pas ?

DAMIS.

Ma foi ! je l'ignore.

PHÉNICE.

Mais ce n'eſt pas là parler raiſon.

DAMIS.

Je ne ſçaurois pourtant y en mettre davantage.

PHÉNICE.

Ce ſont vos affaires ; & je m'en tiens à ce que je vous ai dit. Voici mon Pere avec ma Sœur ; de grâce retirez-vous, avant qu'ils puiſſent vous voir.

DAMIS.

Mais, Madame.

PHÉNICE.

Oh ! Monſieur, trêve de raillerie.

SCÈNE II.

M. ORGON, LUCILE, PHÉNICE.

M. ORGON, *parlant à Lucile, avec qui il entre.*

NON, ma fille, je n'ai jamais prétendu vous contraindre. Quelque choſe que vous me diſiez, il eſt certain que vous ne l'aimez pas: ainſi n'en parlons plus. (*Phénice veut s'en-aller.*)

(*M. Orgon continue.*) Reſtez, Phénice; je vous cherchois, & j'ai un mot à vous dire. Écoutez-moi toutes deux. Damis vouloit épouſer votre Sœur; c'étoit-là notre arrangement. Nous ſommes obligés de le changer; le cœur de Lucile en diſpoſe autrement. Elle ne l'avoue pas; mais ce n'eſt que par pure complaiſance pour moi, & j'ai quitté ce projet-là.

LUCILE.

Mais, mon pere, vous dirois-je que j'aime Damis? Cela ne ſiéroit pas; c'eſt un langage qu'une

fille bien née ne ſçauroit tenir, quand elle en auroit envie.

M. ORGON.

Encore! Et ſi je vous diſois que c'eſt de Liſette elle-même que je ſçais qu'il ne vous plaît pas, ma fille? A quoi bon s'en défendre? Je vous diſpenſe de ces conſidérations-là pour moi; & pour trancher net, vous ne l'épouſerez point: vos dégoûts pour lui n'ont été que trop marqués, & je le deſtine à votre Sœur à qui ſon cœur ſe donne, & qui ne lui refuſe pas le ſien, quoiqu'elle aille de ſon côté me dire le contraire à cauſe de vous.

PHÉNICE.

Moi l'épouſer, mon pere!

M. ORGON.

Nous y voilà; je ſçavois votre réponſe avant que vous me la fiſſiez. Je vous connois toutes deux: l'une de peur de me fâcher, épouſeroit ce qu'elle n'aime pas; l'autre, par retenue pour ſa Sœur, refuſeroit d'épouſer ce qu'elle aime. Vous voyez bien que je ſuis au fait, & que je ſçais vous interpréter. D'ailleurs, je ſuis bien inſtruit, & je ne me trompe pas.

LUCILE, *à part, à Phénice.*

Parlez donc: vous voilà comme une Statue!

PHÉNICE.

En vérité, je ne ſçaurois penſer que ceci ſoit ſérieux.

LUCILE.

Prenez garde à ce que vous ferez, mon pere; vous vous méprenez ſur ma Sœur, & je lui vois preſque la larme à l'œil.

M. ORGON.

Si elles ne ſont pas folles, c'eſt moi qui ai perdu l'eſprit. Adieu, je vais informer M. Ergaſte du nouveau mariage que je médite; ſon amitié ne m'en dédira pas. Pour vous, mes enfants, plaignez-vous; c'eſt moi qui ai tort: en effet j'abuſe du pouvoir que j'ai ſur vous. Plaignez-vous, je vous le conſeille, & cela ſoulage; mais je ne veux pas vous entendre, vous m'attendririez trop. Allez, ſortez ſans me répondre, & laiſſez-moi parler à Monſieur Ergaſte qui arrive.

LUCILE, *en partant.*

J'étouffe.

SCENE III.

M. ERGASTE, M. ORGON, FRONTIN.

M. ERGASTE.

Vous voyez un homme conſterné, mon cher ami : je ne vois nulle apparence au mariage en queſtion, à moins que de violenter des cœurs qui ne ſemblent pas faits l'un pour l'autre. Je ne ſçaurois cependant pardonner à mon Fils d'avoir cedé ſi vîte à l'indifférence de Lucile : j'ai même été juſqu'à le ſoupçonner d'aimer ailleurs, & voici ſon Valet à qui j'en parlois : mais, ſoit que je me trompe, ou que ce coquin n'en veuille rien dire, tout ce qu'il me répond, c'eſt que mon Fils ne plaît pas à Lucile ; & j'en ſuis au déſeſpoir.

FRONTIN, *derriere.*

Meſſieurs, un coquin n'eſt pas agréable à voir ; voulez-vous que je me retire ?

M. ERGASTE.

Attends.

M. ORGON.

Ne vous fâchez pas, Monſieur Ergaſte; il y a remede à tout; & nous n'y perdrons rien, ſi vous voulez.

M. ERGASTE.

Parlez, mon cher ami; j'applaudis d'avance à vos intentions.

M. ORGON.

Nous avons une reſſource.

M. ERGASTE.

Je n'ôſois la propoſer : mais effectivement j'en vois une, avec tout le monde.

M. ORGON.

Il n'y a qu'à changer d'objet; ſubſtituons la cadette à l'aînée; nous ne trouverons point d'obſtacle : c'eſt un expédient que l'Amour nous indique.

M. ERGASTE.

Entre vous & moi, mon fils a paru tout-d'un-coup pencher de ce côté-là.

M. ORGON.

A vous parler confidemment, ma cadette ne hait pas ſon penchant.

M. ERGASTE.

Il n'y a perſonne qui n'ait remarqué ce que nous diſons-là ; c'eſt un coup de ſympathie viſible.

M. ORGON.

Ma foi ! rendons-nous-y : marions-les enſemble.

M. ERGASTE.

Vous y conſentez ? Le ciel en ſoit loué. Voilà ce qu'on appelle une véritable union de cœurs, un vrai mariage d'inclination, & jamais on n'en devroit faire d'autres. Vous me charmez ; eſt-ce une choſe conclue ?

M. ORGON.

Aſſurément ; je viens d'en avertir ma fille.

M. ERGASTE.

Je vous rends grâce : ſouffrez à préſent que je diſe un mot à ce Valet, & je vous rejoins ſur le champ.

M. ORGON.

Je vous attends ; faites.

SCENE IV.

M. ERGASTE, FRONTIN.

M. ERGASTE.

APPROCHE.

FRONTIN.

Me voilà, Monſieur.

M. ERGASTE.

Écoute, & retiens bien la commiſſion que je te donne.

FRONTIN.

Je n'ai pas beaucoup de mémoire; mais avec du zèle on s'en paſſe.

M. ERGASTE.

Tu diras à mon Fils que ce n'eſt plus Lucile à qui on le deſtine, & qu'on lui accorde aujourd'hui ce qu'il aime.

FRONTIN.

Et s'il me demande ce que c'eſt qu'il aime, que lui dirai-je?

M. ERGASTE.

Va, va, il ſçaura bien que c'eſt Phénice dont on parle.

FRONTIN, *en s'en-allant.*

Je n'y manquerai pas, Monſieur.

M. ERGASTE.

Où vas-tu ?

FRONTIN.

Faire ma commiſſion.

M. ERGASTE.

Tu es bien preſſé; ce n'eſt pas là tout.

FRONTIN.

Allons, Monſieur, tant qu'il vous plaira; ne m'épargnez point.

M. ERGASTE.

Dis-lui qu'il remercie Monſieur Orgon de la bonté qu'il a de n'être pas fâché dans cette occaſion-ci; car ſi Damis n'épouſe pas Lucile, je gagerois bien que c'eſt lui à qui il faut s'en prendre. Dis-lui que je lui pardonne, en faveur de ce nouveau mariage, le chagrin qu'il a riſqué de me donner : mais que, s'il me trompoit encore; ſi, après les empreſſements qu'il a marqués pour Phénice, il héſitoit à l'épouſer; s'il faiſoit encore

cette injure à Monſieur Orgon, je ne veux le voir de ma vie, & que je le déshérite. Je ne lui parlerai pas même que je ne ſois content de lui.

FRONTIN, *riant.*

Eh, eh, eh..... Je remarque que ce n'eſt qu'en baiſſant le ton que vous prononcez le terrible mot de *déshériter*; vous en êtes effrayé vous-même. La tendreſſe paternelle eſt admirable !

M. ERGASTE.

Faquin ! on a bien affaire de tes réflexions ! obéis; le reſte me regarde.

SCENE V.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

JE te cherchois, Frontin, & j'attendois que Monſieur Ergaſte t'eût quitté pour te parler, & ſçavoir ce qu'il te diſoit. Il ſemble que les affaires vont mal. Ma Maitreſſe ne me voit pas

de bon œil ; ſçais-tu de quoi il s'agit ? .... réponds donc.

FRONTIN.

La peur d'être déshérité me coupe la parole.

LISETTE.

Qu'eſt-ce que tu veux dire ?

FRONTIN.

D'être déshérité, te dis-je, ou d'épouſer Phénice.

LISETTE.

Comment donc, d'épouſer Phénice ! Ah ! Frontin, où en ſommes nous ? Voilà donc pourquoi Lucile m'a ſi bien reçue tout-à-l'heure ! Elle a ſçu que j'ai dit à ſon pere qu'elle n'aimoit point Damis ; que Damis ſe déclaroit pour ſa Sœur : on veut à préſent qu'il l'épouſe. Je n'ai point prévu ce coup-là, & je me compte diſgraciée. J'ai vu Lucile trop inquiette. Apparemment que ton Maître ne lui eſt point indifférent ; & je perds tout, ſi elle me congédie.

FRONTIN.

Je ne vois donc de tous côtés, pour nous, que des diètes.

LISETTE.

Voilà ce que c'eſt que de n'avoir pas laiſſé aller

les choſes : je crois que nos gens s'aimeroient ſans nous. Maudite ſoit l'ambition de gouverner chacun notre ménage !

FRONTIN.

Ah ! mon enfant, tu as beau dire : tous les Gouvernements ſont lucratifs ; & le célibat où nous les tenions n'étoit pas mal imaginé. Le pis que j'y trouve, c'eſt que je t'aime, & que tu n'en es pas quitte à meilleur marché que moi.

LISETTE.

Eh ! que n'as-tu eu l'eſprit de m'aimer tout-d'un-coup ? J'aurois fait changer d'avis à Lucile.

FRONTIN.

Voilà notre tort : c'eſt de n'avoir pas prévu l'infaillible effet de nos mérites. Mais, ma mie, notre mal eſt-il ſans remede ? Je ſoupçonne, comme toi, que nos gens ne ſe haïſſent point dans le fond ; & il n'y auroit qu'à les en faire convenir pour nous tirer d'affaire : tâchons de leur rendre ce ſervice-là.

LISETTE.

Nous avons bien aigri les choſes. N'importe : voici ton Maître ; changeons adroitement de batterie, & tâchons de le gagner.

SCÈNE

SCÈNE VI.

FRONTIN, LISETTE, DAMIS.

DAMIS.

AH! te voilà, Frontin? Bon jour, Liſette. De quoi mon pere t'a-t-il chargé pour moi, Frontin? Il vient de m'avertir, ſans vouloir l'expliquer, que tu avois quelque choſe à me dire de ſa part.

FRONTIN.

Oui, Monſieur; il s'agit de deux ou trois petits articles que je diſois à Liſette, & qui ne ſont pas fort curieux.

DAMIS.

Dis-les ſans les compter.

FRONTIN.

Vous m'excuſerez, le calcul arrange. Le premier, c'eſt qu'il ne veut plus entendre parler de vous.

DAMIS.

Qui ? mon pere !

FRONTIN.

Lui-même. Mais ce n'eſt pas-là l'eſſentiel : le ſecond, c'eſt qu'il vous déshérite.

DAMIS.

Moi ! ce que tu me dis-là n'eſt pas concevable !

FRONTIN.

Il ne m'a pas chargé de vous le faire concevoir. Enfin le troiſieme, c'eſt que les deux premiers ſeront nuls, ſi vous épouſez Phénice.

DAMIS.

Quoi ! l'on veut m'obliger....

FRONTIN.

Prenez garde, Monſieur : ne confondons point, parlons exactement. Ma commiſſion ne porte point qu'on vous oblige ; on n'attaque point votre liberté, voyez-vous ! vous êtes le maître d'opter entre Phénice ou votre ruine ; & l'on s'en rapporte à votre choix.

LISETTE.

La jolie grâce ! C'eſt que ſur le penchant qu'on vous croit pour elle, on ne veut pas que vous

balanciez à l'épouſer, après le refus que vous avez paru faire de ſa Sœur.

FRONTIN.

Mais cette Sœur, nous ne la refuſons point; dans le fond: n'eſt-il pas vrai, Monſieur?

DAMIS.

Paſſe encore, s'il étoit queſtion d'elle.

LISETTE.

Eh! Monſieur, que n'avez-vous parlé? Pourquoi ne m'avoir pas confié vos ſentiments?

DAMIS.

Mais, mes ſentiments, quand ils ſeroient tels que vous les croyez, ne ſçavez-vous pas bien les ſiens, Liſette?

LISETTE.

Ne vous y trompez pas; depuis vos conventions, je ne la vois plus que triſte & rêveuſe.

FRONTIN.

Je l'ai rencontrée ce matin qui étouffoit un ſoupir en s'eſſuyant les yeux.

LISETTE.

Elle qui aimoit ſa Sœur, & qui étoit toujours avec elle, je la vois aujourd'hui la fuir & ſe détourner pour l'éviter. Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

FRONTIN.

Et moi, quand je la ſalue, elle a toujours envie de me le rendre. D'où vient cela, ſinon de l'honneur que j'ai d'être à vous?

LISETTE.

Tu n'as peut-être pas tant de tort. Au moins, Monſieur, je vous demande le ſecret; profitez-en; voilà tout.

DAMIS.

Je vous l'avoue, Liſette; tout ce que vous me dites-là, ſi vous êtes ſincere, pourroit m'être d'un bon augure; & ſi j'ôſois ſoupçonner la moindre des diſpoſitions dans ſon cœur.....

FRONTIN.

Iriez-vous lui donner le vôtre? Ah! Monſieur, le beau préſent que vous lui feriez-là!

DAMIS.

Ecoutez: c'eſt pourtant cette même perſonne qui, au premier inſtant qu'elle m'a vu, a marqué aſſez nettement de l'averſion pour moi, qui m'a fait ſoupçonner qu'elle aimoit ailleurs.

LISETTE.

Purs diſcours de mauvaiſe humeur qu'elle a tenus-là, je vous aſſure.

DAMIS.

Soit : mais ſouvenez-vous qu'elle a exigé que je ne l'épouſaſſe point ; qu'elle me l'a demandé par tout l'honneur dont je ſuis capable ; que c'eſt elle, peut-être, qui, pour ſe débarraſſer tout-à-fait de moi, contribue aujourd'hui au nouveau mariage qu'on veut que je faſſe : en un mot, je ne ſçais qu'en penſer moi-même. Je puis me tromper, peut-être vous trompez-vous auſſi ; & ſans quelques preuves un peu moins équivoques de ſes ſentiments, je ne ſçaurois me déterminer à violer les paroles que je lui ai données : non pas que je les eſtime plus qu'elles ne valent, elles ne feroient rien pour un homme qui plairoit : mais elles doivent lier tout homme qu'on haît, & dont on les a exigées comme une ſûreté contre lui. Quoi qu'il en ſoit, voici Lucile qui vient ; je n'attends d'elle que le moindre petit accueil pour me déclarer ; & ſon ſeul abord va décider de tout.

SCENE VII.

LUCILE, LISETTE, DAMIS, FRONTIN.

LUCILE.

J'AI à vous parler pour un moment, Damis; notre entretien ſera court. Je n'ai qu'une queſtion à vous faire, vous qu'un mot à me répondre; & puis je vous fuis, je vous laiſſe.

DAMIS.

Vous n'y ſerez point obligée, Madame; & j'aurai ſoin de me retirer le premier. (*à part, à Liſette.*) Hé! bien, Liſette?

LUCILE.

Le premier ou le dernier; je vous donne la préférence. Êtes-vous ſi gêné? Retirez-vous tout-à-l'heure; Liſette vous rendra ce que j'ai à vous dire.

DAMIS, *ſe retirant.*

Je prends donc ce parti comme celui qui vous convient le mieux, Madame.

(*Il feint de s'en-aller.*)

LUCILE.

Qu'il s'en aille; l'arrêtera qui voudra.

LISETTE.

Eh! mais vous n'y penſez pas: revenez donc, Monſieur: eſt-ce que la guerre eſt déclarée entre vous deux?

DAMIS.

Madame débute par m'annoncer qu'elle n'a qu'un mot à me dire, & puis qu'elle me fuit; n'eſt-ce pas m'inſinuer qu'elle a de la peine à me voir?

LUCILE.

Si vous ſçaviez l'envie que j'ai de vous laiſſer là.

DAMIS.

Je n'en doute pas, Madame: mais ce n'eſt pas à préſent qu'il faut me fuir; c'étoit dès le premier inſtant que vous m'avez vu & que je vous déplaiſois, qu'il falloit le faire.

LUCILE.

Vous fuir dès le premier inſtant! Pourquoi donc, Monſieur? Cela ſeroit bien ſauvage; on ne fuit point ici à la vue d'un homme.

LISETTE.

Mais, quel eſt le travers qui vous prend à tous deux? Faut-il que des perſonnes qui ſe veulent du bien, ſe parlent comme ſi elles ne pouvoient

ſe ſouffrir? Et vous, Monſieur, qui aimez ma Maitreſſe;.... car vous l'aimez, je gage. (*Ces mots-là ſe diſent en faiſant ſigne à Damis.*)

LUCILE.

Que vous êtes ſotte! Allez, viſionnaire; allez perdre vos gageures ailleurs. A qui en veut-elle?

LISETTE.

Oui, Madame, je ſors; mais avant que de partir, il faut que je parle. Vous me demandez à qui j'en veux. A vous deux, Madame, à vous deux. Oui, je voudrois de tout mon cœur ôter à Monſieur qui ſe taît, & dont le ſilence m'agite le ſang; je voudrois lui ôter le ſcrupule du ridicule engagement qu'il a pris avec vous, que je me repens de vous avoir laiſſé prendre, & dont vous ſouffrez autant l'un que l'autre. Pour vous, Madame, je ne ſçais pas comment vous l'entendez; mais ſi jamais un homme avoit fait ſerment de ne me pas dire, je vous aime; oh! je ferois ſerment qu'il en auroit le démenti; il ſçauroit le reſpect qui me ſeroit dû; je n'épargnerois rien de tout ce qu'il y a de plus dangereux, de plus fripon, de plus aſſaſſin dans l'honnête coquetterie des mines, du langage & du coup-d'œil. Voilà à quoi je mettrois ma gloire, & non pas à me tenir douloureuſe-

ment ſur mon quant-à-moi, comme vous faites, & à me dire : voyons ce qu'il dit, voyons ce qu'il ne dit pas; qu'il parle, qu'il commence ; c'eſt à lui, ce n'eſt pas à moi ; mon ſexe, ma fierté, les bienſéances.... & mille autres façons inutiles avec Monſieur, qui tremble, & qui a la bonté d'avoir peur que ſon amour ne vous allarme & ne vous fâche. De l'amour nous fâcher ! De quel pays venez-vous donc ? Eh ! mort de ma vie, Monſieur, fâchez hardiment ; faites-nous cet honneur-là ; courage, attaquez-nous ; cette cérémonie-là fera votre fortune, & vous vous entendrez : car juſqu'ici on ne voit goute à vos diſcours à tous deux ; il y a du oui, du non ; du pour, du contre : on fuit, on revient, on ſe rappelle ; on n'y comprend rien. Adieu, j'ai tout dit : vous voilà débrouillés, profitez-en. Allons, Frontin.

SCENE VIII.

DAMIS, LUCILE.

LUCILE.

Juste Ciel, quelle impertinence ! Où a-t-elle pris tout ce qu'elle nous dit-là ? D'où lui viennent, ſur-tout, de pareilles idées ſur votre compte ? Au reſte, elle ne me ménage pas plus que vous.

DAMIS.

Je ne m'en plains point, Madame.

LUCILE.

Vous m'excuſerez : je me mets à votre place ; il n'eſt point agréable de s'entendre dire de certaines choſes en face.

DAMIS.

Quoi, Madame ! eſt-ce l'idée qu'elle a que je vous aime, que vous trouvez ſi déſagréable pour moi ?

LUCILE.

Mais déſagréable ! je ne dis pas que ſon erreur vous faſſe injure : mon humilité ne va pas juſ-

ques-là. Mais à propos de quoi cette folle-là vient-elle vous pouſſer là-deſſus ?

DAMIS.

A propos de la difficulté qu'elle s'imagine qu'il y a à ne vous pas aimer, cela eſt tout ſimple ; & ſi j'en voulois à tous ceux qui me ſoupçonneroient d'amour pour vous, j'aurois querelle avec tout le monde.

LUCILE.

Vous n'en auriez pas avec moi.

DAMIS.

Oh ! vraiment, je le ſçais bien. Si vous me ſoupçonniez, vous ne feriez pas là ; vous fuiriez, vous déſerteriez.

LUCILE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que déſerter, Monſieur ? Vous avez-là des expreſſions bien gracieuſes, & qui ſont un joli portrait de mon caractere ; j'aime aſſez l'eſprit hétéroclite que cela me donne. Non, Monſieur, je ne déſerterois point ; je ne croirois pas tout perdu, j'aurois aſſez de tête pour ſoutenir cet accident-là, ce me ſemble ; alors comme alors : on prend ſon parti, Monſieur ; on prend ſon parti.

DAMIS.

Il eſt vrai qu'on peut, ou haïr, ou mépriſer les gens de près comme de loin.

LUCILE.

Il n'eſt pas queſtion de ce qu'on peut ; j'ignore ce qu'on fait dans une ſituation où je ne ſuis pas ; & je crois que vous ne me donnerez jamais la peine de vous haïr.

DAMIS.

J'aurai pourtant un plaiſir ; c'eſt que vous ne ſçaurez point ſi je ſuis digne de haîne à cet égard-là ; je dirai toujours, peut-être.

LUCILE.

Ce mot-là me déplaît, Monſieur ; je vous l'ai déjà dit.

DAMIS.

Je ne m'en ſervirai plus, Madame ; & ſi j'avois la liſte des mots qui vous choquent, j'aurois grand ſoin de les éviter.

LUCILE.

La liſte eſt encore amuſante ! Eh bien ! je vais vous dire où elle eſt, moi ; vous la trouverez dans la regle des égards qu'on doit aux Dames : vous y verrez qu'il n'eſt pas bien de vous divertir avec un peut-être, qui ne fera pas fortune chez moi ; qui

ne m'intriguera pas: car je ſçais à quoi m'en tenir. C'eſt en badinant que vous le dites; mais c'eſt un badinage qui ne vous ſied pas; ce n'eſt pas là le langage des hommes; on n'a pas mis leur modeſtie ſur ce pied-là. Parlons d'autre choſe; je ne ſuis pas venue ici ſans motif: écoutez-moi; vous ſçavez, ſans doute, qu'on veut vous donner ma Sœur.

DAMIS.

On me l'a dit, Madame.

LUCILE.

On croit que vous l'aimez; mais moi qui ai réfléchi ſur l'origine des empreſſements que vous avez marqués pour elle, je crains qu'on ne s'abuſe, & je viens vous demander ce qui en eſt.

DAMIS.

Eh! que vous importe, Madame?

LUCILE.

Ce qui m'importe! Voilà bien la queſtion d'un homme qui n'a ni frere ni ſœur, & qui ne ſçait pas combien ils ſont chers. C'eſt que je m'intéreſſe à elle, Monſieur; c'eſt que, ſi vous ne l'aimez pas, ce ſeroit même bleſſer les loix de cette probité à quoi vous tenez tant, que de l'épouſer avec un cœur qui s'éloigneroit d'elle.

DAMIS.

Pourquoi donc, Madame, avez-vous inſpiré qu'on me la donne? Car j'ai tout lieu de ſoupçonner que vous en êtes cauſe, puiſque c'eſt vous qui m'avez d'abord propoſé de l'aimer. Au reſte, Madame, ne vous inquiétez point d'elle: j'aurai ſoin de ſon ſort plus ſincerement que vous; elle le mérite bien.

LUCILE.

Qu'elle le mérite ou non, ce n'eſt pas ſon éloge que je vous demande, ni à vos imaginations que je viens répondre: parlez, Damis, l'aimez-vous? Car s'il n'en eſt rien, ou ne l'épouſez pas, ou trouvez bon que j'avertiſſe mon pere, qui s'y trompe, & qui ſeroit au déſeſpoir de s'y être trompé.

DAMIS.

Et moi, Madame, ſi vous lui dites que je ne l'aime point; ſi vous exécutez un deſſein qui ne tend qu'à me faire ſortir d'ici avec la haîne & le courroux de tout le monde; ſi vous l'exécutez, trouvez bon qu'en revanche je retire toutes mes paroles avec vous, & que je diſe à Monſieur Orgon que je ſuis prêt à vous épouſer quand on le voudra; dès aujourd'hui, s'il le faut.

LUCILE.

Oui-dà ! Monſieur, le prenez-vous ſur ce ton menaçant ? Oh ! je ſçais le moyen de vous en faire prendre un autre. Allez votre chemin, Monſieur; pourſuivez, je ne vous retiens pas. Allez, pour vous venger, violer des promeſſes dont l'oubli ne ſeroit tout au plus pardonnable qu'à quiconque auroit de l'amour; courez vous punir vous-même; vous ne manquerez pas votre coup; car je vous déclare que je vous y aiderai, moi. Ah ! vous m'épouſerez, dites-vous, vous m'épouſerez ! & moi auſſi, Monſieur, & moi auſſi; je ſerai bien auſſi vindicative que vous, & nous verrons qui ſe dédira de nous deux. Aſſurément le compliment eſt admirable ! c'eſt une jolie petite partie à propoſer !

DAMIS.

Eh bien ! ceſſez donc de me perſécuter, Madame. J'ai le cœur incapable de vous nuire; mais laiſſez-moi me tirer de l'état où je ſuis; contentez-vous de m'avoir déjà procuré ce qui m'arrive. On ne m'offriroit pas aujourd'hui votre Sœur, ſi, pour vous obliger, je n'avois pas paru m'attacher à elle, ou ſi vous n'aviez pas dit que je l'aimois. Souvenez-vous que j'ai ſervi vos dégoûts pour moi, avec un honneur, une fidélité ſurprenante,

avec une fidélité que je ne vous devois point; que tout autre, à ma place, n'auroit jamais eue: & ce procédé si louable, si généreux, mérite bien que vous laissiez en repos un homme qui peut avoir porté la vertu jusqu'à se sacrifier pour vous. Je ne veux pas dire que je vous aime: non, Lucile; rassurez-vous: mais enfin vous ne sçavez pas ce qui en est, vous en pourriez douter: vous êtes assez aimable sans cela, soit dit sans vous louer: je puis vous épouser, vous ne le voulez pas, & je vous quitte. En vérité, Madame, tant d'ardeur à me faire du mal récompense mal un service, que tout le monde, hors vous, auroit soupçonné d'être difficile à rendre. Adieu, Madame. (*Il s'en va.*)

LUCILE.

Mais, attendez donc, attendez; donnez-moi le temps de me justifier. Ne tient-il qu'à s'en aller, quand on a chargé les gens de noirceurs pareilles?

DAMIS.

J'en dirois trop, si je restois.

LUCILE.

Oh! vous ferez comme vous pourrez; mais il faut m'entendre.

DAMIS.

DAMIS.

Après ce que vous m'avez dit, je n'ai plus rien à ſçavoir qui m'intéreſſe.

LUCILE.

Ni moi plus rien à vous répondre. Il n'y a qu'une choſe qui m'étonne, & dont je ne devine pas la raiſon; c'eſt que vous ôſiez vous en prendre à moi d'un mariage que je vois qui vous plaît. Le motif de cette hypocriſie-là me paroît auſſi ridicule qu'inconcevable; à moins que ce ne ſoit ma Sœur qui vous y engage, pour me cacher l'accord de vos cœurs, & la part qu'elle a à un engagement que j'ai refuſé, dont je ne voudrois jamais, & que je la trouve bien à plaindre de ne pas refuſer elle-même. (*Elle ſort.*)

SCENE IX.

FRONTIN; DAMIS, *conſterné.*

FRONTIN.

EH bien! Monſieur, à quoi en êtes-vous?

DAMIS.

Au plus malheureux jour de ma vie; laiſſe-moi.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

FRONTIN, *seul.*

VOILA une aventure qui a tout l'air de nous souffler notre patrimoine.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, FRONTIN.

DAMIS.

NON, Frontin, il n'y a plus rien à tenter là-dessus. Lisette a beau dire, on ne sçauroit s'expliquer plus nettement que l'a fait Lucile. Voilà qui est fini; il ne s'agit plus que d'éviter l'embarras où je suis du côté de Phénice. Va-t-elle bientôt venir? Te l'a-t-elle bien assuré?

FRONTIN.

Oui, Monsieur. Je lui ai dit que vous l'attendiez ici, & vous allez la voir arriver dans un instant.

DAMIS.

Quelle bisarre situation que la mienne!

FRONTIN.

Ma foi, j'ai bien peur que Phénice n'en profite.

DAMIS.

Seroit-il poſſible qu'elle voulût épouſer un homme qu'elle n'aime point ?

FRONTIN.

Ah! Monſieur, une fille qui ſe marie n'y regarde pas de ſi près; elle eſt trop curieuſe pour être délicate. Le Mariage rend tous les hommes ſi graciables! &, d'ailleurs, il eſt aiſé de s'accommoder de votre figure....

DAMIS.

Ah! quel contre-temps! je crois que voici mon pere; je me ſauve: il ne te parlera peut-être pas; en tout cas, reviens me chercher ici près.

SCENE II.

FRONTIN, M. ERGASTE.

M. ERGASTE.

Mon fils n'étoit-il pas avec toi tout-à-l'heure?

FRONTIN.

Oui, Monſieur; il me quitte.

M. ERGASTE.

Il me ſemble qu'il m'a évité.

FRONTIN.

Lui, Monſieur! je crois qu'il vous cherche.

M. ERGASTE.

Tu me trompes.

FRONTIN.

Moi, Monſieur! j'ai le caractere auſſi vrai que la phyſionomie.

M. ERGASTE.

Tu ne fais pas leur éloge: mais paſſons. Je ſçais que tu ne manques pas d'eſprit, & que mon fils te dit aſſez volontiers ce qu'il penſe.

FRONTIN.

Il penſe donc bien peu de choſe; car il ne me dit preſque rien.

M. ERGASTE.

Il aime Phénice qu'il va épouſer: je remarque cependant qu'il eſt triſte & rêveur.

FRONTIN.

Effectivement; & j'avois envie de lui en dire un mot.

M. ERGASTE.

Eſt-ce qu'il n'eſt pas content?

FRONTIN.

Bon! Monſieur, qui eſt-ce qui peut l'être dans la vie?

M. ERGASTE.

Maraud !

FRONTIN.

Je ne le ſuis pas de l'épithete, par exemple.

M. ERGASTE, *à part les premiers mots.*

Je vois bien que je n'apprendrai rien. Mais, dis-moi, lui as tu rapporté ce que je t'avois chargé de lui dire ?

FRONTIN.

Mot-à-mot.

M. ERGASTE.

Que t'a-t-il répondu ?

FRONTIN.

Attendez : je crois que vous ne m'avez pas dit de retenir ſa réponſe.

M. ERGASTE.

J'ai réſolu de le laiſſer faire ; mais tu peux l'avertir que je lui tiendrai parole, s'il ne ſe conduit pas comme il le doit. Pour toi, ſois ſûr que je n'oublierai pas tes impertinences.

FRONTIN.

Oh ! Monſieur, vous avez trop de bonté pour avoir tant de mémoire.

SCENE III.

FRONTIN, PHÉNICE *arrive.*

FRONTIN, *à part.*

IL eſt parbleu ! fâché ; mais il étoit temps qu'il partît : voilà Phénice qui arrive.

PHÉNICE.

Eh bien ! tu m'as dit que ton Maître m'attendoit ici, & je ne le vois pas.

FRONTIN.

C'eſt qu'il s'eſt retiré à cauſe de Monſieur Ergaſte ; mais il ſe promene ici près où j'ai ordre de l'aller prendre.

PHÉNICE.

Va donc.

FRONTIN.

Madame, ôſerois-je auparavant me flatter d'un petit moment d'audience ?

PHÉNICE.

Parle.

FRONTIN.

Dans mon petit état de ſubalterne, je regarde, j'examine; &, chemin faiſant, je vois par-ci, par-là, des gens que je n'aime point; d'autres qui me reviennent & à qui je me donnerois pour rien; ce ne laiſſeroit pas que d'être un préſent.

PHÉNICE.

Sans doute; mais à quoi peut aboutir ce préambule?

FRONTIN.

A vous préparer à la liberté que je vais prendre, Madame, en vous diſant que vous êtes une de ces perſonnes privilégiées pour qui ce mouvement ſympathique m'eſt venu.

PHÉNICE.

Je t'en ſuis obligée; mais acheve.

FRONTIN.

Si vous ſçaviez combien je m'intéreſſe à votre ſort auquel je vois prendre un ſi mauvais train....

PHÉNICE.

Explique-toi mieux.

FRONTIN.

Vous allez épouſer Damis.

PHÉNICE.

On le dit.

FRONTIN.

Motus! Je vous avertis que vous ne pouvez en épouſer que la moitié.

PHÉNICE.

La moitié de Damis! que veux-tu dire?

FRONTIN.

Son cœur ne ſe marie pas, Madame; il reſte garçon.

PHÉNICE.

Tu crois donc qu'il ne m'aime pas?

FRONTIN.

Oh! oh! vous n'en êtes pas quitte à ſi bon marché.

PHÉNICE.

C'eſt-à-dire, qu'il me haît.

FRONTIN.

Ne ſera-t-il pas trop mal-honnête de vous l'avouer?

PHÉNICE.

Eh! dis-moi; n'aimeroit-il pas ma ſœur?

FRONTIN.

A la fureur.

PHÉNICE.

Eh! que ne l'épouſe-t-il?

FRONTIN.

C'eſt encore une autre hiſtoire que cette affaire-là.

PHÉNICE.

Parle donc?

FRONTIN.

C'eſt qu'ils ont d'abord débuté enſemble par un vertigo; ils ſe ſont liés mal-à-propos par je ne ſçais quelle convention de ne s'aimer ni de s'épouſer; & ont délibéré que, pour faire changer de deſſein aux peres, on feroit ſemblant de vous trouver de ſon goût; rien que ſemblant. Vous entendez bien?

PHÉNICE.

A merveille.

FRONTIN.

Et comme le cœur de l'homme eſt variable, il ſe trouve aujourd'hui que leur cœur & leur convention ne riment pas enſemble, & qu'on eſt fort embarraſſé de ſçavoir ce qu'on fera de vous. Vous entendez bien? car la diſcrétion ne veut pas que j'en diſe davantage.

PHÉNICE.

En voilà bien aſſez: je ſuis au fait; &, de peur

d'être ingrate, je te confie, à mon tour, que ta diſcrétion mériteroit le châtiment du bâton.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, gardez-moi le ſecret; je vois mon Maître, & je vais lui dire d'approcher.

SCENE IV.

PHÉNICE, DAMIS.

PHÉNICE, *un moment ſeule.*

JE leur ſervois donc de prétexte! Oh! je prétends m'en venger; ils le méritent bien; mais puiſqu'ils s'aiment, je veux que ma conduite, en les inquiétant, les force de s'accorder. Eh bien! Monſieur, que me voulez-vous?

DAMIS.

Je crois que vous le ſçavez, Madame.

PHÉNICE.

Moi! non, je n'en ſçais rien.

DAMIS.

Ignorez-vous que notre mariage eſt conclu?

PHÉNICE.

N'eſt-ce que cela ? Je vous l'avois prédit ; cela ne pouvoit pas manquer d'arriver.

DAMIS.

Je ne croyois pas que les choſes dûſſent aller ſi loin ; & je vous demande pardon d'en être cauſe.

PHÉNICE.

Vous vous moquez : je n'ai point de rancune à garder contre un homme qui va devenir mon époux.

DAMIS.

Ne me taillez point, Madame ; je ſçais bien que ce n'eſt pas moi à qui vous deſtinez cet honneur-là, dont je me tiendrois fort heureux.

PHÉNICE.

Si vous dites vrai, votre bonheur eſt ſûr ; je vous promets que je n'y mettrai point d'obſtacle.

DAMIS.

Ma foi ! il ne me ſiéroit pas d'y en mettre non plus ; & je ne ſerois pas excuſable, ſur-tout après les empreſſements que j'ai marqués pour vous, Madame.

PHÉNICE.

Notre mariage ira donc tout de ſuite ?

DAMIS.

Oh, morbleu! je vous le garantis fait, s'il n'y a que moi qui l'empêche.

PHÉNICE.

Je vous crois.

DAMIS, *à part les premiers mots.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce langage-là? Faiſons-lui peur. Écoutez, Madame, toute plaiſanterie ceſſante, ne vous y fiez pas. On a toujours du penchant de reſte pour les perſonnes qui vous reſſemblent, & je vous aſſûre que je ne ſuis point embarraſſé d'en avoir pour vous.

PHÉNICE.

Je vous avoue que je m'en flatte.

DAMIS.

Tenez, ne badinons point; car je vous aimerai, je vous en avertis.

PHÉNICE.

Il le faut bien, Monſieur.

DAMIS.

Mais vous, Madame, il faudra que vous m'aimiez auſſi; & vous m'avez tantôt fait comprendre que vous aimiez ailleurs.

PHÉNICE.

Dans ce temps-là, vous épouſiez ma ſœur; il

ne m'étoit pas permis de vous voir ; & je dissimulois.

DAMIS, *à part les premiers mots.*

Voyons donc où cela ira. Encore une fois, faites-y vos réflexions. Vous comptez peut-être que je vous tirerai d'affaire ; & vous vous trompez. N'attendez rien de mon cœur ; il vous prendra au mot ; je ne suis que trop disposé à vous le donner.

PHÉNICE.

N'hésitez point, Monsieur ; donnez.

DAMIS.

Je vous aimerai, vous dis-je.

PHÉNICE.

Aimez.

DAMIS.

Vous le voulez ? Ma foi, Madame, puisqu'il faut l'avouer, je vous aime.

PHÉNICE, *à part.*

Il me trompe.

DAMIS.

Vous rougissez, Madame ?

PHÉNICE.

Il est vrai que je suis émue d'un aveu si subit.

DAMIS, *à part le premier mot.*

Continuons. Oui, Madame, mon cœur eſt à vous, & je n'ai ſouhaité de vous voir que pour vous éprouver là-deſſus.

(M. Ergaſte & M. Orgon entrent dans le moment, & s'arrêtent en voyant Damis & Phénice.)

SCENE V.

M. ORGON, M. ERGASTE, PHÉNICE, DAMIS.

DAMIS *continue.*

Les circonſtances où je me trouvois ont d'abord retenu mes ſentiments; je n'oſois vous en parler: mais puiſque ma ſituation eſt changée, qu'il ne s'agit plus de ſe contraindre, & que vous approuvez mon amour, (*Il ſe met à genoux.*) laiſſez-moi vous exprimer ma joie, & me dédommager par l'aveu le plus tendre....

M. ORGON.

Monſieur Ergaſte, voilà des Amants qu'il ne

faudra pas prier de ſigner leur contrat de mariage.

DAMIS, *ſe releve vite.*

Ah! je ſuis perdu.

PHÉNICE, *honteuſe.*

Que vois-je?

M. ORGON.

Ne rougiſſez point, ma fille; vos ſentiments ſont avoués de votre pere, & vous pouvez ſouffrir à vos genoux un homme que vous allez épouſer.

M. ERGASTE.

Mon fils, je n'avois réſolu de vous parler qu'à l'inſtant de votre mariage avec Madame: vos procédés m'avoient déplu; mais je vous pardonne, & je ſuis content. Les ſentiments où je vous vois me réconcilient avec vous.

M. ORGON.

Cette jeuneſſe & ſa vivacité me réjouiſſent: je ſuis charmé de ce haſard-ci. Nous attendons tantôt le Notaire, & nous allons au-devant de quelques amis qui nous viennent de Paris. Adieu; puiſſiez-vous vous aimer toujours de même!

SCENE

SCENE VI.

PHÉNICE, DAMIS.

DAMIS, *triſte & à part.*

Nous ne nous aimerons donc gueres. Que je ſuis malheureux!

PHÉNICE, *riant.*

Damis, que dites-vous de cette aventure-ci?

DAMIS.

Je dis, Madame... que je viens d'être ſurpris à vos genoux.

PHÉNICE.

Il me ſemble que vous en êtes devenu tout triſte.

DAMIS.

Il me paroît que vous n'en êtes pas trop gaie.

PHÉNICE.

J'ai d'abord été étourdie, je vous l'avoue; mais je me ſuis remiſe en vous voyant fâché: votre chagrin m'a raſſurée contre la Comédie que vous avez jouée tout-à-l'heure. Vous vous feriez bien

passé de l'opinion que vous venez de donner de vos sentiments; n'est-il pas vrai? Il n'y a, en vérité, rien de plus plaisant; car après ce qu'on vient de voir, qui est-ce qui ne gageroit pas que vous m'aimez?

DAMIS, *d'un ton vif.*

Eh bien! Madame, on gagneroit la gageure; je ne me dédirai pas, & ne me perdrai point d'honneur.

PHÉNICE, *riant.*

Quoi! votre amour tient bon?

DAMIS.

Je me sacrifierois plutôt.

PHÉNICE.

Je vous trouve encore un peu l'air de victime.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira, Madame.

PHÉNICE.

Tant mieux pour vous, si vous m'aimez, au reste; car mon parti est pris, & je ne vous refuserois pas, quand vous en aimeriez une autre, quand je ne vous aimerois pas moi-même.

DAMIS.

Et d'où pourroit venir cette étrange intrépidité-là

PHÉNICE.

C'eſt que ſi, vous ne m'aimiez point, notre mariage ne ſe feroit point, parce que vous n'iriez point juſques-là; c'eſt qu'en y conſentant, moi, c'eſt une preuve d'obéiſſance que je donnerois à mon pere à fort bon marché; & que par-là, je le gagnerois pour un mariage plus à mon gré, qui pourroit ſe préſenter bientôt. Vous voyez bien que j'aurois mon petit intérêt à vous laiſſer démêler cette intrigue; ce qui vous ſeroit aiſé en retournant à ma Sœur qui ne vous haït pas, & que je croyois que vous ne haïſſiez pas non plus: ſans quoi, point de quartier.

DAMIS.

Ah! Madame, où en ſuis-je donc?

PHÉNICE.

Qu'avez-vous? Ce que je vous dis-là ne vous fait rien; rappellez-vous donc que vous m'aimez.

DAMIS.

Vous ne m'aimez pas vous-même.

PHÉNICE.

Eh! qu'importe? Ne vous embarraſſez pas: j'ai de la vertu; avec cela on a de l'amour quand il faut.

DAMIS, *en lui prenant la main, qu'il baiſe.*

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne me laiſſez point dans l'état où je ſuis, je vous en conjure: ne vous y expoſez pas vous-même.

PHÉNICE, *riant.*

Damis, il y a aujourd'hui une fatalité ſur vos tendreſſes; voilà ma Sœur qui vous voit baiſer ma main.

DAMIS, *en ſe retirant ému.*

Je ſors; adieu, Madame.

PHÉNICE.

Adieu donc, Damis; juſqu'au revoir.

SCENE VII.

LUCILE, PHÉNICE.

LUCILE, *agitée.*

JE venois vous parler, ma Sœur.

PHÉNICE.

Et moi, j'allois vous trouver dans le même deſſein.

LUCILE.

Avant tout, inſtruiſez-moi d'une choſe. Eſt-ce que cet homme-là vous dit qu'il vous aime?

PHÉNICE.

De quel homme parlez-vous?

LUCILE.

Eh! de Damis: eſt-ce que vous en avez deux? Je ne vous connoîs que celui-là; encore vaudroit-il mieux que vous ne l'euſſiez point.

PHÉNICE.

Pourquoi donc? J'allois pourtant vous apprendre que nous ſerons mariés ce ſoir.

LUCILE.

Et vous veniez exprès pour cela! La nouvelle eſt fort touchante pour une Sœur qui vous aime!

PHÉNICE.

En vérité, vous m'étonnez; car je croyois que vous vous en réjouiriez avec moi, parce que je vous en débarraſſe. Me voilà bien trompée!

LUCILE.

Oh! trompée au de-là de ce qu'on peut dire; aſſurément. Jamais ſujet de réjouiſſance ne le fut moins pour moi, & vous ne ſçavez ce que vous

faites, ſans compter qu'il ne ſied pas tant à une fille de ſe réjouir de ce qu'elle ſe marie.

PHÉNICE.

Voulez-vous qu'on ſoit fâché d'épouſer ce que l'on aime? je vous parle franchement.

LUCILE.

C'eſt qu'il ne faut point aimer, Mademoiſelle; c'eſt que cela ne convient point non plus; c'eſt qu'il y va de tout le repos de votre vie; c'eſt que je vous perſécuterai juſqu'à ce que vous ayez quitté cet amour-là; c'eſt que je ne veux point que vous le gardiez, & vous ne le garderez point: c'eſt moi qui vous le dis, qui vous en empêcherai bien. Aimer Damis! épouſer Damis! ah! je ſuis votre Sœur, & il n'en ſera rien. Vous avez affaire à une amitié qui vous déſolera plutôt que de vous laiſſer tomber dans ce malheur-là.

PHÉNICE.

Eſt-ce que ce n'eſt pas un honnête-homme?

LUCILE.

Eh! qu'en ſçait-on? Cet honnête-homme ne vous aime pas; cependant il vous épouſe! Eſt-ce là de l'honneur, à votre avis? Peut-on traiter plus cavalierement le mariage?

PHÉNICE.

Quoi ! Damis qui ſe jette à mes genoux ; que vous avez trouvé tout prêt à s'y jetter encore.....

LUCILE.

Voilà une petite narration de bon goût que vous me faites-là ; je ne vous conſeille pas de la faire à d'autres qu'à moi. Elle eſt encore plus l'hiſtoire de vos foibleſſes que de ſa mauvaiſe foi ; le fourbe qu'il eſt !

PHÉNICE.

Mais enfin, d'où ſçavez-vous qu'il ne m'aime point ?

LUCILE.

Je vais vous dire d'où je le ſçais. Tenez, voilà Liſette qui paſſe ; elle eſt inſtruite, appellons-la. (*Elle appelle.*) Liſette, Liſette, venez ici.

SCENE VIII.

LISETTE, LUCILE, PHÉNICE.

LISETTE.

DE quoi s'agit-il, Madame?

LUCILE.

Je ne l'ai point préparée, comme vous voyez. Ah! çà, Liſette, dites ſans façon ce que vous penſez: nous parlons de Damis; croyez-vous qu'il aime ma Sœur?

LISETTE.

Non certes! je ne le crois pas: car je ſçais le contraire; & vous auſſi, Madame.

LUCILE, *à Phénice.*

Entendez-vous?

LISETTE.

Il ſe déſoloit tantôt du mariage en queſtion.

LUCILE.

Voilà qui eſt net.

LISETTE.

Et ſi j'avois quelque pouvoir ici, il n'épouſeroit point Madame.

LUCILE, *à Phénice.*

Eh ! bien : ai-je tort de trembler pour vous ?

LISETTE.

Pour dire la vérité, il n'aime ici que ma Maitreſſe.

PHÉNICE.

Qui ne l'aime pas apparemment?

LISETTE.

C'eſt à elle à éclaircir ce point-là; elle eſt bonne pour répondre.

PHÉNICE.

On diroit que Liſette vous épargne.

LISETTE.

Moi, Madame !

LUCILE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Ce diſcours-là eſt obſcur ; on ſçait que j'ai refuſé Damis.

PHÉNICE.

On peut le croire, mais on n'en eſt pas ſûr. Quoi qu'il en ſoit, je n'ai pas peur qu'on me l'enleve. Adieu, ma Sœur, je vous quitte ; je penſe que nous n'avons plus rien à nous dire.

LUCILE.

Vous n'êtes pas mal fière, ma Sœur : on eſt bien payé des inquiétudes qu'on a pour vous!

PHÉNICE, *en s'en-allant.*

Je ſerois peut-être dupe, ſi j'étois reconnoiſſante.

SCENE IX.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

Elle ne craint point qu'on le lui enleve, dit-elle. Ma foi, Madame, je vous renonce, ſi cela ne vous pique pas ; car enfin il eſt tems de convenir que Damis ne vous déplaît point, d'autant plus qu'il vous aime.

LUCILE.

Quand il vous plaira que je le haïſſe, la recette eſt immanquable ; vous n'avez qu'à me dire que je l'aime. Mais il ne s'agit pas de cela ; je veux avoir raiſon de l'impertinent orgueil de ma Sœur ; & je le puis, s'il eſt vrai que Damis m'aime, comme vous m'en êtes garante. Le ſuccès

de la commiſſion que je vais vous donner, roule tout entier ſur cette vérité-là que vous me garantiſſez.

LISETTE.

Voyons.

LUCILE.

Je vous charge donc d'aller trouver Damis comme de vous-même; entendez-vous ? car ce n'eſt pas moi qui vous y envoie; c'eſt vous qui y allez.

LISETTE.

Que lui dirai-je ?

LUCILE.

Eſt-ce que vous ne le devinez pas ? Apparemment que vous n'y allez pas pour lui dire que je le hais; mais vous avez plus de malice que d'ignorance.

LISETTE.

Je lui ferai donc entendre que vous l'aimez ?

LUCILE.

Oui, Mademoiſelle, oui, que je l'aime; puiſque vous me forcez à prononcer moi-même un mot qui m'eſt déſagréable, & dont je ne me ſers ici que par raiſon. Au reſte, je ne vous indique rien de ce qui peut appuyer cette fauſſe confi-

dence : vous êtes fille d'eſprit, vous pénétrez les mouvements des autres; vous liſez dans les cœurs: l'art de les perſuader ne vous manquera pas, & je vous prie de m'épargner une inſtruction plus ample. Il y a certaine tournure, certaine induſtrie que vous pouvez employer. Vous aurez remarqué mes diſcours, vous m'aurez vu inquiette; j'aurai ſoupiré, ſi vous voulez : je ne vous preſcris rien, le peu que je vous en dis me révolte; & je gâterois tout, ſi je m'en mêlois. Ménagez-moi le plus qu'il ſera poſſible : cependant perſuadez Damis, dites-lui qu'il vienne, qu'il avoue hardiment qu'il m'aime ; que vous ſentez que je le ſouhaite ; que les paroles qu'il m'a données ne ſont rien, comme en effet ce ne ſont que des bagatelles ; que je les traiterai de même ; & le reſte. Allez, hâtez-vous ; il n'y a point de tems à perdre. Mais que vois-je ? le voici qui vient. Oubliez tout ce que je vous ai dit.

SCENE X.

DAMIS, LUCILE, LISETTE.

DAMIS, *à part les premiers mots.*

PUISSE le Ciel favoriſer ma feinte! Éprouvons encore ſi ſon cœur ne me regretteroit pas. Enfin, Madame, il n'eſt plus queſtion de notre mariage : vous voilà libre; &, puiſqu'il le faut, j'épouſerai Phénice.

LISETTE, *à part.*

Que nous vient-il dire?

DAMIS.

Quoique le bonheur de vous plaire ne m'ait pas été réſervé, puis-je du moins, Madame, au défaut des ſentiments dont je n'étois pas digne, me flatter d'obtenir ceux de l'amitié que je vous demande?

LUCILE.

Ce ſoin-là ne doit point vous occuper aujourd'hui, Monſieur; & je ferois ſcrupule de vous retenir plus longtems. Ah! (*Elle veut ſe retirer.*)

DAMIS.

Quoi, Madame! notre mariage vous déplaît-il?

LUCILE.

J'ai trouvé que vous ne me conveniez point, & je vous avoue que, ſi l'on m'en croyoit, vous ne conviendriez pas mieux à Phénice; & peut-même pourrois-je en dire ma penſée. (*En s'en allant.*) L'ingrat!

SCENE XI.

DAMIS, LISETTE.

DAMIS.

AH! Liſette, eſt-ce là cette perſonne qui avoit tant de penchant pour moi?

LISETTE.

Quoi! vous ôſez me parler encore! Eſt-ce pour me demander mon amitié auſſi à moi? Je vous la refuſe. Adieu. (*à part.*) Je vais pourtant voir ce qu'on peut faire pour lui.

DAMIS.

Arrête; je me meurs, & je ne ſçais plus ce que je deviendrai.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

JE te dis qu'il eſt au déſeſpoir, & qu'il auroit déjà diſparu, ſi je ne l'arrêtois pas.

LISETTE.

Qu'on eſt ſot, quand on aime!

FRONTIN.

C'eſt bien pis, quand on épouſe.

LISETTE.

Le plus court ſeroit que ton Maître allât ſe jetter aux pieds de ma Maitreſſe; je ſuis perſuadée que cela termineroit tout.

FRONTIN.

Il n'y a pas moyen; il dit qu'il a ſuffiſamment éprouvé le cœur de Lucile, & qu'il eſt ſi mal diſ-

posé pour lui, que peut-être publieroit-elle l'aveu de son amour pour le perdre.

LISETTE.

Quelle imagination !

FRONTIN.

Que veux-tu ? Le danger où il est d'épouser Phénice, l'impossibilité où il se trouve de la refuser avec honneur, l'idée qu'il a des sentiments de Lucile ; tout cela lui tourne la tête, & la tourneroit à un autre. Il ne voit pas les choses comme nous ; il faut le plaindre. Malheureusement c'est un garçon qui a de l'esprit ; cela fait qu'il subtilise, que son cerveau travaille ; &, dans de certains embarras, sçais-tu bien qu'il n'appartient qu'aux gens d'esprit de n'avoir pas le sens-commun ? Je l'ai tant éprouvé moi-même !

LISETTE.

Quoi qu'il en soit, qu'il se garde bien de s'en aller avant que de sçavoir à quoi s'en tenir ; car j'espere que la difficulté que nous avons fait naître, & la conduite que nous faisons tenir à Lucile, le tireront d'affaire. Je n'ai pas eu de peine à persuader à ma Maitresse que ce mariage-ci lui faisoit une véritable injure, qu'elle avoit droit de s'en plaindre ; & Monsieur Orgon m'a paru aussi très-em-

barrassé

barraſſé de ce que j'ai été lui dire de ſa part ; mais toi, de ton côté, qu'as-tu dit au pere de Damis? Lui as-tu fait ſentir le déſagrément qu'il y avoit pour ſon fils de n'entrer dans une maiſon que pour y brouiller les deux Sœurs?

FRONTIN.

Je me ſuis ſurpaſſé, ma fille, Tu ſçais le talent que j'ai pour la parole; & l'art avec lequel je ments quand il faut. Je lui ai peint Lucile ſi ennemie de mon Maître, rempliſſant la maiſon de tant de murmures, menaçant ſa Sœur d'une rupture ſi terrible, ſi elle l'épouſe ! J'ai peint Monſieur Orgon ſi conſterné, Phénice ſi découragée, Damis ſi ſtupéfait !

LISETTE.

A cela qu'a-t-il répondu ?

FRONTIN.

Rien : ſinon qu'à mon récit il a ſoupiré, levé les épaules, & m'a quitté pour parler à Monſieur Orgon, & pour conſoler ſon fils qui eſt averti, & qui, de ſon côté, l'attend avec une douleur inconſolable.

LISETTE.

Voilà, ce me ſemble, tout ce qu'on peut faire en pareil cas pour ton Maître, & j'ai bonne opinion de cela : mais retire-toi ; voici Lucile qui me cher-

che apparemment; je lui ai toujours dit qu'elle aimoit Damis ſans qu'elle l'ait avoué; & je vais changer de ton, afin de la forcer à en changer elle-même.

FRONTIN.

Adieu; ſonge qu'il faut que je t'épouſe, ou que la tête me tourne auſſi.

LISETTE.

Va, va, ta tête a pris les devants: ne crains plus rien pour elle.

SCENE II.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

EH bien! Liſette, avez-vous vu mon pere?

LISETTE.

Oui, Madame; &, autant qu'il m'a paru, je l'ai laiſſé très-inquiet de vos diſpoſitions. Pour de réponſe, Monſieur Ergaſte qui eſt venu le joindre, ne lui a pas donné le temps de m'en faire; il m'a ſeulement dit qu'il vous parleroit.

LUCILE.

Fort bien ! cependant les préparatifs du mariage ſe font toujours.

LISETTE.

Vous verrez ce qu'il vous dira.

LUCILE.

Je verrai ! la belle reſſource ! Pouvez-vous être de ce ſang-froid-là dans les circonſtances où je me trouve ?

LISETTE.

Moi, de ſang-froid, Madame ! je ſuis peut-être plus fâchée que vous.

LUCILE.

Écoutez, vous auriez raiſon de l'être : je vous dois l'injure que j'eſſuie ; & j'ai fait une triſte épreuve de l'imprudence de vos conſeils. Vous n'êtes point méchante : mais, croyez-moi, ne vous attachez jamais à perſonne ; car vous n'êtes bonne qu'à nuire.

LISETTE.

Comment donc ! eſt-ce que vous croyez que je vous porte malheur ?

LUCILE.

Eh ! pourquoi non ? Eſt-ce que tout n'eſt pas

plein de gens qui vous reſſemblent ? Vous n'avez qu'à voir ce qui m'arrive avec vous.

LISETTE.

Mais vous n'y ſongez pas, Madame.

LUCILE.

Oh ! Liſette, vous en direz tout ce qu'il vous plaira ; mais voilà des fatalités qui me paſſent & qui ne m'appartiennent point du tout.

LISETTE.

Et de-là vous concluez que c'eſt moi qui vous les procure ? Mais, Madame, ne ſoyez donc point injuſte. N'eſt-ce pas vous qui avez renvoyé Damis ?

LUCILE.

Oui ; mais qui eſt-ce qui en eſt cauſe ? Depuis que nous ſommes enſemble, avez-vous ceſſé de me parler des douceurs de je ne ſçais quelle liberté qui n'eſt que chimere ? Qui eſt-ce qui m'a conſeillé de ne me marier jamais ?

LISETTE.

L'envie de faire de vos yeux ce qu'il vous plairoit, ſans en rendre compte à perſonne.

LUCILE.

Les ſerments que j'ai faits, qui eſt-ce qui les a imaginés ?

LISETTE.

Que vous importent-ils? Ils ne tombent que ſur un homme que vous n'aimez point.

LUCILE.

Eh! pourquoi donc vous êtes-vous efforcée de me perſuader que je l'aimois? D'où vient me l'avoir répété ſi ſouvent; que j'en ai preſque douté moi-même?

LISETTE.

C'eſt que je me trompois.

LUCILE.

Vous vous trompiez! Je l'aimois ce matin, je ne l'aime pas ce ſoir. Si je n'en ai pas d'autre garant que vos connoiſſances, je n'ai qu'à m'y fier; me voilà bien inſtruite! Cependant dans la confuſion d'idées que tout cela me donne à moi, il arrive, en vérité, que je me perds de vue. Non, je ne ſuis pas sûre de mon état; cela n'eſt-il pas déſagréable?

LISETTE.

Raſſurez-vous, Madame; encore une fois vous ne l'aimez point.

LUCILE.

Vous verrez qu'elle en ſçaura plus que moi. Eh! que ſçais-je ſi je ne l'aurois pas aimé, ſi vous m'aviez laiſſée telle que j'étois; ſi vos conſeils, vos

préjugés, vos fauſſes maximes ne m'avoient pas infecté l'eſprit? Eſt-ce moi qui ai décidé de mon ſort? Chacun a ſa façon de penſer & de ſentir, & apparemment que j'en ai une; mais je ne dirai pas ce que c'eſt; je ne connoîs que la vôtre. Ce n'eſt ni ma raiſon, ni mon cœur qui m'ont conduite; c'eſt vous. Auſſi n'ai-je jamais penſé que des impertinences. Et voilà ce que c'eſt! on croit ſe déterminer, on croit agir, on croit ſuivre ſes ſentiments, ſes lumieres, & point du tout; il ſe trouve qu'on n'a qu'un eſprit d'emprunt, & qu'on ne vit que de la folie de ceux qui s'emparent de votre confiance.

LISETTE.

Je ne ſçais où j'en ſuis.

LUCILE.

Dites-moi ce que c'étoit, à mon âge, que l'idée de reſter fille? Qui eſt-ce qui ne ſe marie pas? Qui eſt-ce qui va s'entêter de la haîne d'un état reſpectable, & que tout le monde prend? La condition la plus naturelle d'une fille, eſt d'être mariée; je n'ai pu y renoncer qu'en riſquant de déſobéir à mon pere; je dépends de lui. D'ailleurs, la vie eſt pleine d'embarras; un mari les partage: on ne ſçauroit avoir trop de ſecours; c'eſt un véritable ami

qu'on acquiert. Il n'y avoit rien de mieux que Damis : c'eſt un honnête-homme. J'entrevois qu'il m'auroit plu ; cela alloit tout de ſuite : mais malheureuſement vous êtes au monde, & la deſtination de votre vie eſt d'être le fléau de la mienne. Le haſard vous place chez moi, & tout eſt renverſé: je réſiſte à mon pere : je fais des ſerments, j'extravague; & ma Sœur en profite.

LISETTE.

Je vous diſois tout-à-l'heure que vous n'aimiez pas Damis; à préſent je ſuis tentée de croire que vous l'aimez.

LUCILE.

Eh ! le moyen de s'en être empêchée avec vous? Eh ! bien, oui, je l'aime, Mademoiſelle. Etes-vous contente ? Oui, & je ſuis charmée de l'aimer pour vous mettre dans votre tort, & vous faire taire.

LISETTE.

Eh ! mort de ma vie, que ne le diſiez-vous plutôt ? Vous nous auriez épargné bien de la peine à tous; & à Damis qui vous aime; & à Frontin & à moi, qui nous aimons auſſi, & qui nous déſeſpérions : mais laiſſez-moi faire; il n'y a encore rien de gâté.

LUCILE.

Oui, je l'aime, il n'eſt que trop vrai; & il ne me manquoit plus que le malheur de n'avoir pu le cacher: mais s'il vous en échappe un mot, vous pouvez renoncer à moi pour la vie.

LISETTE.

Quoi! vous ne voulez pas?...

LUCILE.

Non; je vous le défends.

LISETTE.

Mais, Madame, ce ſeroit dommage; il vous adore.

LUCILE.

Qu'il me le diſe lui-même, & je le croirai. Quoi qu'il en ſoit, il m'a plu.

LISETTE.

Il le mérite bien, Madame.

LUCILE.

Je n'en ſçais rien, Liſette; car, quand j'y ſonge, notre amour ne fait pas toujours l'éloge de la perſonne aimée: il fait bien plus ſouvent la critique de la perſonne qui aime: je ne le ſens que trop. Notre vanité & notre coquetterie, voilà les plus grandes ſources de nos paſſions; voilà d'où les hommes tirent le plus ſouvent tout ce

qu'ils valent. Qui nous ôteroit les foibleſſes de notre cœur, ne leur laiſſeroit guères de qualités eſtimables. Ce cabinet où j'étois cachée pendant que Damis te parloit, qu'on le retranche de mon aventure, peut-être que je n'aurai point d'amour; car pourquoi eſt-ce que j'aime? Parce qu'on me défioit de plaire; & que j'ai voulu venger mon viſage; n'eſt-ce pas-là une belle origine de tendreſſe? Voilà pourtant ce qu'a produit un cabinet de plus dans mon hiſtoire.

LISETTE.

Eh! Madame, Damis n'a que faire de cette aventure-là, pour être aimable. Laiſſez-moi vous conduire.

LUCILE.

Vous ſçavez ce que je vous ai défendu, Liſette.

LISETTE.

Je ſors; car voilà votre pere: mais vous aurez beau dire; ſi Damis ſe voyoit forcé d'épouſer Phénice, ne vous attendez pas que je reſte muette.

SCENE III.

M. ORGON, LUCILE,

M. ORGON.

MA fille, que ſignifie donc ce que Liſette m'eſt venu dire de votre part ? Comment ! vous ne voulez pas voir le mariage de votre Sœur ? vous ne le lui pardonnerez jamais ? vous demandez à vous retirer ? Monſieur Ergaſte, ſon Fils, Phénice & moi, vous nous chagrinez tous : & de qui s'agit-il ? De l'homme du monde qui vous eſt le plus indifférent.

LUCILE.

Très-indifférent, je l'avoue ; mais la maniere dont mon pere me traite, ne me l'eſt pas.

M. ORGON.

Eh ! que vous ai-je fait, ma fille ?

LUCILE.

Non : il eſt certain que je n'ai point de part aux bontés de votre cœur ; ma Sœur en emporte toutes les tendreſſes.

M. ORGON.

De quoi pouvez-vous vous plaindre ?

LUCILE.

Ce n'eſt pas que je trouve mauvais que vous l'aimiez, aſſurément. Je ſçais bien qu'elle eſt aimable; & ſi vous ne l'aimiez pas, j'en ſerois très-fâchée: mais qu'on n'aime qu'elle, qu'on ne ſonge qu'à elle, qu'on la marie aux dépens du peu d'eſtime qu'on pouvoit faire de mon eſprit, de mon cœur, de mon caractere; je vous avoue, mon pere, que cela eſt bien triſte, & que c'eſt me faire payer bien cherement ſon mariage.

M. ORGON.

Mais que veux-tu dire? Tout ce que j'y vois, moi, c'eſt qu'elle eſt ta cadette, & qu'elle épouſe un homme qui t'étoit deſtiné; mais ce n'eſt qu'à ton refus. Si tu avois voulu de Damis, il ne ſeroit pas à elle; ainſi te voilà hors d'intérêt; &, dans le fond, ton cœur t'a bien conduite: Damis & toi, vous n'étiez pas nés l'un pour l'autre. Il a plu ſans peine à ta Sœur; nous voulions nous allier Monſieur Ergaſte & moi, & nous profitons de leur penchant mutuel. C'eſt te débarraſſer d'un homme que tu n'aimes point; & tu dois en être charmée.

LUCILE.

Enfin, je n'ai rien à dire; & vous êtes le maî-

tre : mais je devois l'épouſer. Il n'étoit venu que pour moi, tout le monde en eſt informé ; je ne l'épouſe point, tout le monde en ſera ſurpris. D'ailleurs, je pouvois quelque jour vouloir me marier moi-même : & me voilà forcé d'y renoncer.

M. ORGON.

D'y renoncer, dis-tu ? Qu'eſt-ce que c'eſt que cette idée-là ?

LUCILE.

Oui, me voilà condamnée à n'y plus penſer. On ne revient jamais de l'accident humiliant qui m'arrive aujourd'hui. Il faut déſormais regarder mon cœur & ma main comme diſgraciés ; il ne s'agit plus de les offrir à perſonne, ni de chercher de nouveaux affronts. J'ai été dédaignée, je le ſerai toujours, & une retraite éternelle eſt l'unique parti qui me reſte à prendre.

M. ORGON.

Tu es folle ; on ſçait que tu as refuſé Damis, encore une fois ; il le publie lui-même, & tout le riſque que tu cours dans cette affaire-ci, c'eſt de paſſer pour avoir le goût biſarre : voilà tout. Ainſi, tranquilliſe-toi, & ne va pas toi-même, par un mécontentement mal entendu, te faire ſoupçonner de ſentiments que tu n'as point. Voici

ta Sœur qui vient nous joindre, & à qui j'avois donné ordre de te parler; & je te prie de la recevoir avec amitié.

SCENE IV.

PHÉNICE, LUCILE, M. ORGON.

M. ORGON.

APPROCHEZ, Phénice; votre Sœur vient de me dire les motifs de ſon dégoût pour votre mariage. Quoique Damis ne lui convienne point, on ſçait qu'il étoit venu pour elle, & elle croyoit qu'on pouvoit mieux faire que de vous le donner: mais elle ne ſonge plus à cela, voilà qui eſt fini.

PHÉNICE.

Si ma Sœur le regrette, & que Damis la préfere, il eſt encore à elle; je le cede volontiers, & n'en murmurerai point.

LUCILE.

Croyez-moi, ma Sœur; un peu moins de con-

fiance. S'il vous entendoit, j'aurois peur qu'il ne vous prît au mot.

PHÉNICE.

Oh non! je parle à coup sûr; il n'y a rien à craindre : je lui ai répeté plus de vingt fois ce que je vous dis-là.

LUCILE.

Ah! si vous n'avez rien risqué à lui tenir ce discours, vous m'en avez quelque obligation; mes manieres n'ont pas nui à la constance qu'il a eue pour vous.

PHÉNICE.

Laissez-moi pourtant me flatter qu'il m'a choisie.

LUCILE.

Et moi je vous dis qu'il est mieux que vous ne vous en flattiez pas, Mademoiselle; vous en serez plus attentive à lui plaire, & son amour aura besoin de ce secours-là.

M. ORGON.

Qu'est-ce que c'est donc que cet air de dispute que vous prenez entre vous deux? Est-ce-là comme vous répondez aux soins que je me donne pour vous voir unies?

LUCILE.

Mais vous voyez bien qu'on le prend ſur un ton qui n'eſt pas ſupportable.

PHÉNICE.

Eh ! que puis-je faire de plus que de renoncer à Damis, ſi votre cœur le ſouhaite ?

LUCILE.

On vous dit que, ſi mon cœur le ſouhaitoit, on n'auroit que faire de vous, & que la vanité de vos offres eſt bien inutile ſur un objet qu'on vous ôteroit avec un regard, ſi on en avoit envie : en voilà aſſez, finiſſons.

M. ORGON.

La jolie converſation ! je vous croyois à toutes deux plus de reſpect pour moi.

PHÉNICE.

Je ne dirai plus mot ; je n'étois venue que dans le deſſein d'embraſſer ma Sœur ; & j'y ſuis encore prête, ſi ſes ſentiments me le permettent.

LUCILE.

Ah ! qu'à cela ne tienne. (*Elles s'embraſſent.*)

M. ORGON.

Eh bien ! voilà ce que je demandois. Allons, mes enfans, réconciliez-vous, & ſoyez bonnes amies. Voici Damis qui vient fort à propos.

SCENE V.

DAMIS, LUCILE, M. ORGON, PHÉNICE.

DAMIS.

JE crois, Monsieur, que vous êtes bien persuadé du desir extrême que j'avois de voir terminer notre mariage : mais vous sçavez l'obstacle qu'y a apporté Madame; & plutôt que de jetter le trouble dans une famille....

M. ORGON.

Non, Damis, vous n'en jetterez aucun. Je vous annonce que nous sommes tous d'accord; que nous vous estimons tous, & que mes filles viennent de s'embrasser tout-à-l'heure.

PHÉNICE.

Et même de bon cœur, à ce que je pense.

LUCILE.

Oh! le cœur n'a que faire ici; rien ne l'intéresse.

M. ORGON.

M. ORGON.

Eh ! ſans doute. Adieu, je vais porter cette bonne nouvelle à Monſieur Ergaſte, & dans un moment revenir avec lui ici pour conclure.

SCENE VI.

DAMIS, LUCILE, PHÉNICE.

PHÉNICE, *riant en les regardant.*

AH, ah, ah.... Que vous me divertiſſez tous deux. Vous vous taiſez, vous me regardez d'un œil noir. Ah, ah, ah....

LUCILE.

Où eſt donc le mot pour rire ?

PHÉNICE.

Oh ! il y eſt beaucoup pour moi, & il n'y eſt pas encore pour vous, j'en conviens ; mais cela va venir... Approchez, Damis.

DAMIS, *faiſant mine de reculer.*

De quoi s'agit-il, Madame ?

PHÉNICE.

De quoi s'agit-il, Madame ! Eſt-ce que vous me fuyez? Le joli prélude de tendreſſe ! N'eſt-ce pas-là un homme bien diſpoſé à m'épouſer?

(Elle va à lui.)

Approchez, vous dis-je : venez ici, & laiſſez-vous conduire. Allons, Monſieur, rendez hommage à votre vainqueur, & jettez-vous à ſes genoux tout-à-l'heure.... à ſes genoux, vous dis-je. Et vous, ma Sœur, tenez-vous un peu fiere : ne lui tendez pas la main en ſigne de paix ; mais ne la retirez pas non plus : laiſſez-la aller, afin qu'il la prenne. Voilà mon projet rempli : adieu, le reſte vous regarde.

SCENE VII.

DAMIS, LUCILE.

LUCILE, *à Damis qui eſt à ſes genoux.*

MAIS qu'eſt-ce que cela ſignifie, Damis?

DAMIS.

Que je vous adore depuis le premier inſtant, & que je n'ôſois vous le dire.

LUCILE.

Aſſurément, voilà qui eſt particulier; mais levez-vous donc pour vous expliquer.

(*Damis ſe leve.*)

DAMIS.

Si vous ſçaviez combien j'ai ſouffert du ſilence timide que j'ai gardé, Madame! non, je ne puis vous exprimer ce que devint mon cœur la premiere fois que je vous vis, ni tout le déſeſpoir où je fus d'avoir parlé à Liſette comme j'avois fait.

LUCILE.

Je ne m'attendois pas à ce diſcours-là; car vous me promîtes alors de rompre notre mariage.

DAMIS.

Madame, je ne vous promis rien, ſouvenez-vous-en : je ne fis que céder à l'éloignement où je vous vis pour moi; je ne me rendis qu'à vos diſpoſitions, qu'au reſpect que j'avois pour elles, qu'à la peur de vous déplaire, & qu'à l'extrême ſurpriſe où j'étois.

LUCILE.

Je vous crois; mais j'admire la conjoncture où cela tombe; car enfin, ſi j'avois ſçu vos ſentiments, que ſçais-je? ils auroient pu me déterminer : mais à préſent comment voulez-vous qu'on faſſe? En vérité, cela eſt bien embarraſſant.

DAMIS.

Ah! Lucile, ſi mon cœur pouvoit fléchir le vôtre!

LUCILE.

Vous verrez que notre hiſtoire ſera d'un ridicule qui me déſole.

DAMIS.

Je ne ſerai jamais à Phénice, je ne puis être qu'à vous ſeule; & ſi je vous perds, toute ma reſſource eſt de fuir, de ne me montrer de ma vie, & de mourir de douleur.

LUCILE.

Cette extrémité-là ſeroit terrible : mais, dites-moi, ma Sœur ſçait donc que vous m'aimez ?

DAMIS.

Il faut qu'on le lui ait dit, ou qu'elle l'ait ſoupçonné dans nos converſations, & qu'elle ait voulu m'encourager à vous le dire.

LUCILE.

Hum ! ſi elle a ſoupçonné que vous m'aimiez, je ſuis ſûre qu'elle ſe ſera doutée que j'y ſuis ſenſible.

DAMIS, *en lui baiſant la main.*

Ah ! Lucile, que viens-je d'entendre ! Dans quel raviſſement me jettez-vous !

LUCILE.

Notre aventure fera rire ; mais notre amour m'en conſole. Je crois qu'on vient.

SCENE DERNIERE.

M. ORGON, M. ERGASTE, PHÉNICE, DAMIS, LISETTE, FRONTIN, LUCILE.

M. ERGASTE.

ALLONS, mon fils, hâtez-vous de combler ma joie, & venez ſigner votre bonheur.

DAMIS.

Mon pere, il n'eſt plus queſtion de mariage avec Madame; elle n'y a jamais penſé, & mon cœur n'appartient qu'à Lucile.

M. ORGON.

Qu'à Lucile?

LISETTE.

Oui, Monſieur, à elle même, qui ne le refuſera pas. Mariez hardiment; tantôt nous vous dirons le reſte.

M. ORGON.

Êtes-vous d'accord de ce qu'on dit-là, ma fille?

LUCILE, *donnant la main à Damis.*

Ne me demandez point d'autre réponſe, mon pere.

FRONTIN.

Eh bien! Liſette, qu'en ſera-t-il?

LISETTE, *lui donnant la main.*

Ne me demande point d'autre réponſe.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce Volume.

ESSAI sur la Vie & les Ouvrages de M. de MARIVAUX. Page. 1

Le Pere prudent & équitable, ou *Criſpin l'heureux fourbe*, *Comédie en un Acte.* 11

Annibal, *Tragédie en cinq Actes.* 77

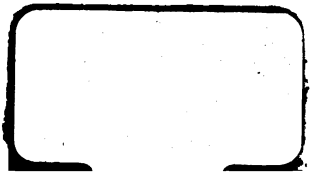
Le Dénouement imprévu, *Comédie.* 167

Prologue de l'Iſle de la Raiſon. 229

L'Iſle de la Raiſon, ou *les Petits Hommes*, *Comédie en trois Actes.* 231

La ſeconde Surpriſe de l'Amour, *Comédie en trois Actes.* 381

La Réunion des Amours, *Comédie-Héroïque*, *en un Acte.* 513

Les Serments indiſcrets, *Comédie en cinq Actes.* 461

Fin de la Table